

UNIVERSITE  
ABOU BEKR BELKAID -TLEMCEN  
études méditerranéennes - 2

# Stratégies de défense, de conquête ou de victoire en Méditerranée

des textes aux architectures et à l'aménagement

*sous la direction de agnès charpentier  
et de michel terrasse*



TLEMCEN - 2011



**STRATEGIES DE DEFENSE,  
DE CONQUETE OU DE VICTOIRE  
EN MEDITERRANEE**

DES TEXTES AUX ARCHITECTURES ET A L'AMENAGEMENT

*sous la direction d'Agnès Charpentier  
et de Michel Terrasse*

Tlemcen - 2011

*A la mémoire  
de Léon Pressouyre  
et de Georges Tate*

## Introduction

La Méditerranée a marqué l'histoire en s'affirmant comme l'espace commun aux trois continents qui lui sont riverains : l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Il s'est ainsi constitué autour du mare nostrum une aire de symbiose et d'affrontements qui ont généré échanges de culture mais aussi stratégies de défense, de conquête ou de victoire : les fortifications et les ensembles qu'elles enserrent apparaissent à la fois comme les signes de rivalités en fin de compte fructueuses et d'échanges techniques paradoxaux qu'elles contribuent à générer. Ce volume riche de quatorze contributions a choisi d'aborder l'analyse du phénomène en diachronie, des origines de la fortification aux défenses de l'âge moderne. Cette perspective est par elle même innovante.

C'est sans doute au Moyen et au Proche-Orient anciens que nous parvenons à saisir les prodromes d'une architecture militaire et les formes urbanistiques naissantes que l'Asie lèguera au monde méditerranéen avec, par exemple, le cas de Mari, aujourd'hui en Syrie mais proche de l'Irak et ainsi mésopotamienne. Deux images des millénaires les plus anciens traitent de cette première étape.

Le second volet de ce livre aborde l'Antiquité tardive et l'apport de Byzance et des terres riveraines de la Méditerranée orientale au développement des formules médiévales. Il faut en effet souligner que nulle solution de continuité n'est décelable, par exemple de Byzance à l'Islam en Orient – ou des héritiers du monde latin à leurs successeurs musulmans en Occident – même si des évolutions et de régionalismes doivent être analysés ce que tentent de réaliser quatre enquêtes menées du règne de l'empereur Justinien aux siècles du califat d'Occident.

Ce livre aborde aussi l'époque de la grande mutation qui fut celle de la réaction sunnite contre le chiisme et des affrontements qui entraînèrent une évolution très innovante de l'architecture — de la fortification en particulier — en Syrie comme dans le monde ibéro-maghrébin. On sent que du domaine qui fut celui des Saldjuqides et des Ayyoubides à celui des Almoravides et des Almohades, questions internes et âge du jihad et des croisades confrontés ont entraîné la recherche de stratégies renouvelées mais aussi le développement d'étonnantes symbioses.

Le quatrième volet est consacré au bas Moyen Age. De nouveaux modes d'occupation de l'espace, des ressorts inédits d'une fortification qui hésite entre essoufflement et renouveau, la part d'exigences esthétiques croissantes font de cette époque, mieux qu'un âge de transition, l'écho des derniers siècles de symbiose entre Sud et Nord comme entre Orient et Occident qui, au fond, continuent de partager la même histoire.

Il n'en va pas de même à l'âge moderne où la conquête ottomane tend à imposer de nouvelles formes à l'Occident islamisé tandis que le Maghreb extrême résiste et que la Péninsule ibérique ou la Sicile affirment désormais leur appartenance à l'Europe chrétienne. Le dernier volet de cette étude a tenté d'illustrer les deux courants opposés perceptibles en Afrique septentrionale de Tunis aux pays du Sous.

En faisant appel aux maîtres de la spécialité et à des chercheurs confirmés comme aux études de jeunes chercheurs qui livrent ici les résultats inédits de leurs premiers travaux, ce livre, nous l'espérons suscitera chez ses lecteurs le goût d'une Méditerranée dont leurs études pourraient enrichir l'avenir.

Noureddine Ghouali

Michel Terrasse

*Nous remercions très vivement le Professeur Philippe Contamine, de l'Institut, et Madame Christiane Villain-Gandossi, directeur de recherche au CNRS. pour la part qu'ils ont prise à la réflexion dont est issu ce livre. Nous tenons aussi à exprimer toute notre gratitude à Madame Agnès Charpentier dont la culture et le dévouement ont permis que cet ouvrage soit réalisé.*

# AUX ORIGINES DE L'ARCHITECTURE MILITAIRE EN MESOPOTAMIE\*

Jean-Claude MARGUERON

Ce sujet, très peu exploré à ce jour<sup>1</sup>, m'a semblé tout naturellement s'imposer lorsque j'ai appris le thème de ce colloque auquel m'a demandé de prendre part. Mais je n'imaginai pas que la guerre allait se déchaîner une fois de plus dans le pays où, depuis un siècle et demi, l'archéologie tente de déchiffrer ses premières manifestations. Aussi, si je désire traiter aujourd'hui le sujet, c'est uniquement parce que diverses découvertes récentes m'ont engagé dans une réflexion qui a autant cherché à évaluer la nature de l'apport de l'archéologie

---

\* Mes remerciements vont à Pascal Butterlin pour les féconds échanges de vues que nous avons eus sur cette question et pour les informations qu'il m'a données.

<sup>1</sup> Bien entendu des études ont été consacrées à l'art de la guerre (par exemple Y. Yadin, *The art of Warfare in Biblical Lands*, 1963, déjà ancien mais non remplacé) ; à l'occasion des pages sont consacrées à l'architecture militaire dans des volumes encyclopédiques (ainsi A. Mazar « The Fortification of Cities in the Ancien Near East » p. 1523-1537 -avec bibliographie- in *Civilizations of the Ancient Near-East*, J. M. Sasson (Ed. in chief), 4 vol., New York, Scribner 1995) ou dans des monographies portant sur l'architecture (ainsi l'excellent et toujours valable R. Naumann, *Architektur Kleinasiens*, Wasmuth, Tübingen 1971 ou *The Architecture of Ancient Israel*, A. Kempinski et R. Reich ed., Israel Exploration Society, Jerusalem, 1992). Des recherches ont parfois porté sur des points précis : Z. Herzog, *Das Stadttor in Israel und den Nachbarländern*, Ph. von Zabern, 1986 ; à noter que les études les plus nombreuses portent sur Israël et que je ne peux les mentionner toutes ici. Mais aucune analyse approfondie ne me semble avoir été consacrée à une approche globale de l'architecture militaire orientale.

qu'à définir quelques-unes des caractéristiques des systèmes défensifs mis en place lors de la naissance des premières villes.

Tout d'abord, concernant la guerre, l'archéologie ne peut nous transmettre, selon sa vocation profonde, que des traces matérielles de certaines des activités qui lui sont liées. On peut découvrir des armes hors de tout contexte guerrier – dans une maison, dans une tombe...-, parfois dans une réserve de type arsenal ou dans un système fortifié ; on peut retrouver aussi des bâtiments manifestement fortifiés –château forts, fortins, remparts de cités ; enfin, mais beaucoup plus rarement, on peut remettre au jour les restes d'un combat<sup>2</sup>. Certes, tout cela n'est pas négligeable et pourra même paraître à d'aucuns comme des sources riches d'enseignements ; de fait l'armement ou les remparts peuvent conduire à une interprétation des modes de combat ou des techniques de la guerre en usage à un certain moment. Mais le plus souvent, stratégies et tactiques, ruses et méthodes, moyens et objectifs ne sont accessibles à la connaissance que par l'écrit ; l'obstacle est donc de taille pour tout ce qui s'est passé avant la moitié du III<sup>e</sup> millénaire et même longtemps après...

Un autre aspect, à ne pas négliger dans une telle enquête, vient de ce que la matière a plus de facilité à enregistrer les aspects défensifs que le côté offensif de l'art de la guerre. Parce que l'on élève une palissade ou une muraille, que l'on creuse un fossé ou des tranchées, que l'on édifie des fortins ou des châteaux forts, on modèle la matière à ces systèmes : on lui donne une forme comme le potier modèle l'argile pour faire un pot. On prend le sol comme point de départ des aménagements et la trace de l'action subsiste : la pensée s'est alors imprimée dans la matière. Mais comment l'offensive qui est, par nature, mobilité et déplacement pourrait-elle faire de même ? Seule l'issue, heureuse ou malheureuse, d'une offensive peut laisser des traces sous la forme de destructions. Notons que l'époque moderne montre aussi qu'à côté du maintien, mais généralement à petite échelle et de façon ponctuelle, de systèmes défensifs matériels (chevaux de frise, fossés antichars et même le simple mur traditionnel...), les

---

<sup>2</sup> On songe par exemple aux soldats romains et parthes gisant sous l'effondrement d'une tour sapée du rempart de Dura-Europos ou encore aux soldats retrouvés au pied des remparts de Ninive.

vraies stratégies défensives ne trouvent plus de matérialisation sur le terrain puisqu'elles s'appuient sur des systèmes balistiques.

L'archéologue du futur (s'il devait exister) sera bien dému- ni... mais celui du présent, pour sa part, ne peut guère avoir l'espoir de traiter la guerre dans sa globalité : il peut seulement envisager d'approfondir certains de ses aspects.

Enfin, lorsque nous voulons, nous archéologues des périodes non historiques, définir un système défensif du passé, nous devons tenir compte de certaines traits implicites qui, de ce fait, ne s'imposent pas à la première lecture et limitent notre approche.

D'abord, toute organisation matérielle de protection, parce qu'elle s'inscrit dans la matière, n'évolue pas, ou peu ; elle a fixé, au moment de son édification, des principes qui ont de la peine à se transformer rapidement sans une reprise de la construction. Ainsi un système défensif retrouvé par la fouille est le plus souvent la trace d'une pensée dépassée. Quant à la pensée stratégique, elle peut trouver des solutions neuves en utilisant certains aspects d'un système ancien : il y a fort à parier que l'archéologue sera alors incapable de les déceler.

Ensuite, l'histoire montre qu'il n'est pas de défense parfaite, ni de site imprenable, simplement parce que la solution retenue est toujours un compromis entre des exigences ou des contraintes contradictoires et parce que l'art militaire a toujours consisté à contourner, à surmonter, donc à dépasser, l'obstacle un moment érigé pour contenir une action.

Enfin, l'archéologue peut avoir le sentiment que certains moments ont mis l'accent sur des notions de défense plutôt que sur une pensée offensive, mais l'un n'exclut pas l'autre et seul le manque d'indices concernant celle-ci peut fausser le jugement de l'historien ; face à cette inconnue comment peut-il évaluer la véritable capacité des systèmes défensifs ?

Cela dit, venons en à l'objet même de cette intervention et essayons de définir, dans un premier temps, la situation avant la naissance des cités.

### ***Le problème de la guerre au néolithique***

Du fait de la pauvreté des sources, les fouilles étant pratiquées de façon ponctuelle sur un tell, et encore trop rarement de façon à comprendre l'ensemble du site, nous avons peu d'informations réelles sur cette période, longue au Proche-Orient de près de cinq millénaires. On peut toutefois chercher à raisonner à partir des conditions de vie au Néolithique telles que les découvertes archéologiques permettent de les estimer.

Après une présentation rapide de quelques exemples, les techniques connues seront sommairement évoquées.

#### **1- Les systèmes défensifs observés**

Il n'est pas question ici d'entamer une étude exhaustive que des spécialistes ont déjà abordée, mais simplement de rappeler quelques observations faites lors de l'étude de certains sites. J'en retiendrai cinq parce qu'ils présentent des caractéristiques bien distinctes et significatives.

##### *A - Les sites*

- JERICHO

Très incomplètement fouillé, le site de Jéricho<sup>3</sup> (fig. 1) en Palestine a donné un très curieux monument en pierre, apparemment lié à un mur de défense haut de 3,50 m ; en forme de cylindre au parement extérieur assez irrégulier<sup>4</sup>, haut de 8,50 m et d'un diamètre d'une dizaine de mètres à la base, il est massivement édifié en pierre

---

<sup>3</sup> Tell es Sultan, fouille Miss Kenyon ; en ce qui concerne ce monument, voir O.Aurenche *La maison orientale*, Paris, Geuthner 1981.

<sup>4</sup> Peut-être à la suite d'une sorte de chemisage, car des reprises sont assez probables.

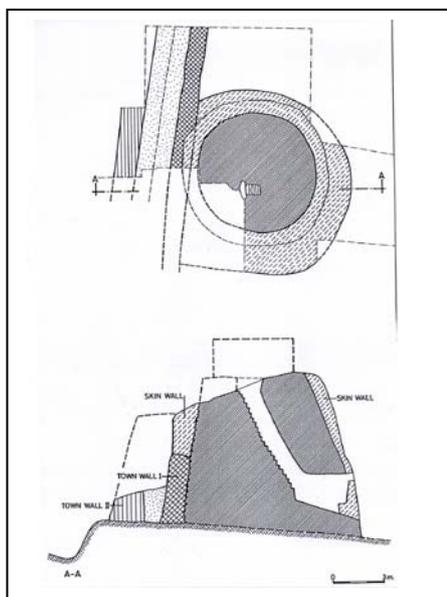


Fig. 1 – La tour de Jéricho ; plan et coupe  
(in H. Herzog, *Archaeology of the City*, Jerusalem, 1997, fig.2.4)

et équipé d'une sorte d'escalier intérieur central formant un passage très étroit au terme d'un tunnel dont on situe l'issue à la périphérie.

Cette construction a été interprétée comme la plus ancienne tour de défense connue ; elle remonte au précéramique A, c'est-à-dire au 9<sup>e</sup> millénaire. Mais il faut bien admettre qu'elle n'a fait l'objet d'aucune analyse fonctionnelle réelle.

- ÇATAL HÜYÜK

Dans cette agglomération de la plaine de Konya en Anatolie, le trait marquant vient de la juxtaposition des maisons et de l'absence de système de voirie (fig. 2) : c'est par les terrasses que se faisaient les circulations et les accès aux maisons. Dans ces conditions, l'agglomération semble avoir montré vers l'extérieur un front

continu de maisons qui aurait, à lui seul, servi de système de protection<sup>5</sup>.

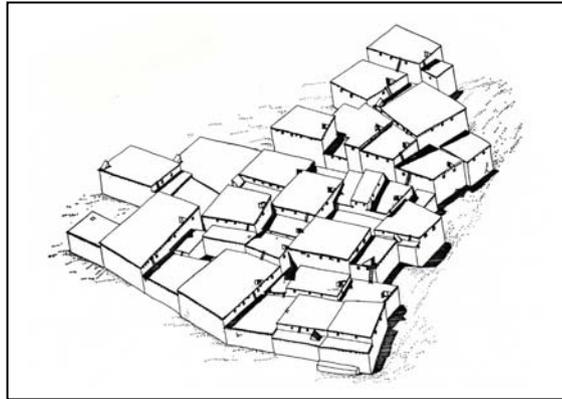


Fig. 2 - Le front continu des maisons de Çatal Hüyük formant une sorte de barrière (J. Mellaart, *Çatal Hüyük, une des premières cités du monde*, Taillandier 1967, fig. 12, p. 62).

#### • TELL ES-SAWWAN

En Mésopotamie même, à la jonction des 7<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> millénaires, le site de tell es-Sawwan présente une organisation nouvelle qui s'apparente à un système défensif organisé : l'ensemble des maisons du site est rassemblé à l'intérieur d'un mur de terre de plan rectangulaire, précédé d'un fossé non représenté sur le plan (fig. 3) ; les éléments d'une porte, dont l'organisation n'est pas très claire, ont été repérés sur la partie conservée de la section septentrionale. Même incomplet, ce dispositif ne semble pas pouvoir être interprété autrement que comme un mur de défense, malgré sa faible épaisseur qui ne dépasse guère 1 mètre, le fossé servant à accroître la hauteur. Servait-il davantage contre des animaux ou contre des hommes, la documentation ne permet pas de le préciser.

<sup>5</sup> Un système voisin de protection, mais avec une organisation structurale différente, semble fourni par le niveau I-A de Hacilar en Anatolie au VI<sup>e</sup> millénaire, J. Mellaart, *Excavations at Hacilar*, Edimbourg, 1970, vol. 1 p. 75 sq et fig. 29-30 du vol. 2.



Fig. 3 – Le site de tell es-Sawwan avec son mur d'enceinte (redessiné et schématisé dans J.-C. Margueron, *Les Mésopotamiens*, Picard, 2003, fig. 126, p. 213).

• HACILAR

Cette petite installation, que l'on peut à peine qualifier de village avec sa dizaine de maisons, est enfermée dans une enceinte massive que des porte protégées permettent d'isoler complètement<sup>6</sup>. La volonté défensive est cette fois manifeste (fig. 4).

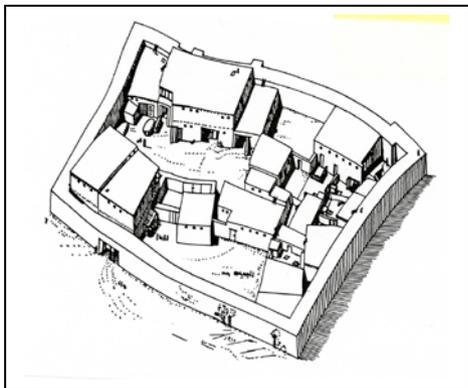


Fig. 4 – Hacilar, niveau II-A (reconstitution de J. Mellaart, *Excavations at Hacilar*, vol. 2, fig. 22).

<sup>6</sup> J. Mellaart, *Excavations at Hacilar*, Edimbourg, 1970, vol. 1 p. 25 et fig. 22 du vol. 2.

- TEPE GAWRA niveau XI

Une maison circulaire intégrant un plan tripartite apparaît comme une véritable maison fortifiée sur deux niveaux<sup>7</sup>. Cette fois le système défensif ne concerne pas l'agglomération, mais simplement un édifice qui pourrait avoir joué un rôle assez voisin de celui d'un château fort médiéval, mais évidemment à une échelle moindre (fig. 5).

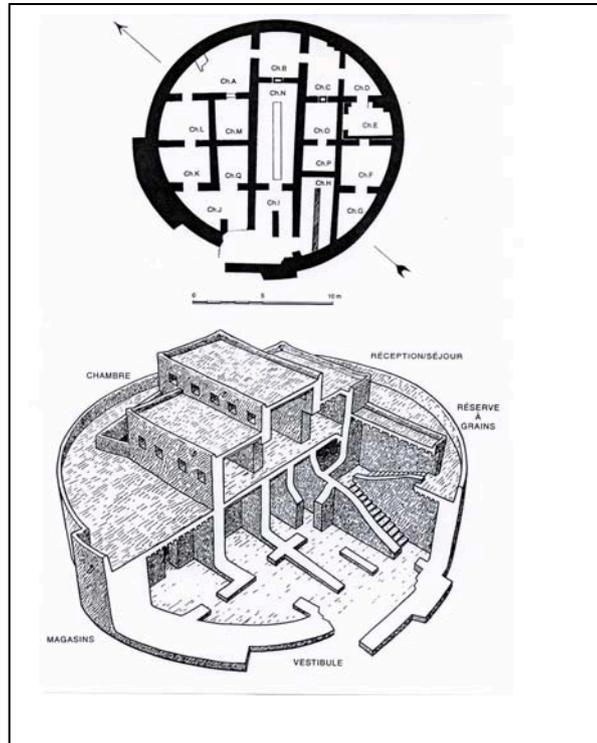


Fig. 5 – La maison ronde de tepe Gawra  
(reconstitution de J.-C. Margueron, *Les Mésopotamiens*, Picard, 2003, fig. 164, p. 271, dessin N. Bresch).

<sup>7</sup> J.-C. Margueron, « NAAO 2 - La maison ronde de tepe Gawra », *Syria* LX, 1983, p. 12-24.

## *B – Les techniques*

### • LES ARMES

Ce sont principalement des balles de fronde et des pointes de flèches en silex pour tir à l'arc ou de javelines que l'on retrouve alors sur les sites ; il est souvent difficile de distinguer les pointes de flèches des pointes de javelines, et c'est regrettable car la technique de tir est totalement différente.

Il est bien clair que ce sont là des armes de guerre, mais ce sont les mêmes qui servent à la chasse. Aussi trouver ces armes sur un site n'a aucune signification particulière en ce qui concerne une éventuelle activité guerrière.

### • MURS ET FOSSES

Les murs, et éventuellement les fossés, qui en sont un complément naturel, que la revue rapide de certains sites a mis en évidence, sont le résultat d'une volonté de protection, par l'usage d'une barrière difficile à franchir ; mais celle-ci peut aussi bien être destinée à contenir les animaux sauvages que les attaques humaines. Je ne vois pas ce qui permet, à partir du matériel répertorié, d'être plus précis et il faut certainement admettre que ces systèmes de défense répondent à plusieurs objectifs.

### • LES TOURS

Reste la tour de Jéricho qui est unique dans cet inventaire et qui, à dire vrai, reste une énigme, personne à ce jour ne s'étant attaché à une réelle analyse architecturale et fonctionnelle. Y reconnaître, comme on l'a fait, une tour de défense est certainement une erreur : car une telle construction ne se place jamais en retrait du mur de défense, c'est-à-dire à l'intérieur de l'agglomération, mais en position saillante par rapport au mur afin de permettre aux défenseurs de battre

les murs en empêchant les attaquants de les escalader<sup>8</sup>. La seule fonction militaire que l'on puisse envisager, en raison de sa hauteur -8,50 m-, est celle d'une tour de guet : mais pourquoi aurait-il fallu aménager un escalier intérieur qui complique considérablement la construction, alors que des marches extérieures auraient été aussi efficaces et bien plus simples à construire<sup>9</sup> ? L'interprétation de ce monument reste donc encore très sujette à caution, d'autant plus qu'à ma connaissance aucun autre exemple de tour n'est attesté dans les millénaires qui suivent.

## 2 - La nature de l'occupation de l'espace et ses conséquences

On peut se demander si l'occupation de l'espace au Néolithique induit l'existence de conflits pour sa possession. Bien entendu, la documentation ne permet pas une réponse certaine, elle permet tout au plus, pour le moment, de poser la question.

On sait très bien qu'à l'époque historique, c'est l'une des causes de la guerre et ce n'est certainement pas un hasard si le plus ancien document d'histoire concernant une guerre –la stèle des Vautours- évoque une revendication territoriale entre les deux cités sumériennes, voisines et rivales, de Lagash et d'Umma<sup>10</sup>.

Cependant la soif de terre est normalement liée à un besoin de subsistance. L'occupation de la terre dans le système villageois du Néolithique ne semble pas si dense qu'elle ait pu, sauf situation très particulière, engendrer des conflits violents. A en juger d'après les résultats des fouilles, les villages sont généralement très éloignés les uns des autres ; or, la pratique agricole implique une étroite symbiose entre le lieu de vie et le lieu de l'exploitation de la terre, les champs ne pouvant se trouver si loin que le temps de déplacement journalier em-

---

<sup>8</sup> L'apparition de tours saillantes dans les remparts n'a pu se faire que lorsque des armes de jet suffisamment précises ont été utilisées : javelines et flèches entrent dans cette catégorie, mais je ne sais pas si la fronde orientale peut en faire partie, parce que son efficacité me paraît meilleure en attaque frontale que dans un tir latéral.

<sup>9</sup> Je me propose de revenir sur cette question prochainement dans une étude plus détaillée.

<sup>10</sup> V. A. Benoît, *Les civilisations du Proche-Orient ancien*, Louvre/RMN, 2003, p. 224-227 avec bibliographie.

piète trop sur celui consacré au travail : la surface agricole ne pouvait donc pas s'étendre à l'infini et, quand les villages ne sont pas trop près les uns des autres, les conflits territoriaux ne sont pas certains. De plus, dans le système relativement égalitaire des villages, et avec des échanges limités, les superficies à travailler correspondent aux besoins d'une unité familiale : on n'a pas intérêt à produire plus que ce que l'on peut conserver. Dans ces conditions, il y a des limites naturelles à l'expansion et à la conquête de nouveaux territoires et donc à la naissance de conflits.

Bien entendu cette observation ne vaut plus si les villages ont tendance à se rapprocher les uns des autres, par exemple en période de croissance démographique, car la terre peut alors devenir objet de convoitise.

### **3 - Une cause possible de conflit : la disette ou la famine**

Limitons encore la portée de cette donnée concernant l'espace presque infini de l'époque néolithique : même en cas de densité faible de l'occupation, une mauvaise récolte, en créant dans un village un manque, générateur de famine et de risque de mort, peut devenir une cause de conflit, la solution étant d'aller chercher chez le voisin ce qui manque chez soi.

### **Constat**

La documentation actuelle ne permet pas de savoir si, au Néolithique, la guerre a existé au Proche-Orient à l'état endémique ou si elle a été un avatar exceptionnel, comme pourrait le laisser supposer le raisonnement. La présence de murs (Hacilar, Kirokhitia), liés parfois à des fossés (tell es-Sawwan), pourrait s'expliquer par un souci de protection contre les animaux sauvages, comme la solution mise en œuvre à Çatal Hüyük semble le montrer.

Une étude portant sur les hauteurs primitives des murs de défense retrouvés en fouille donnerait sans doute la solution, car une hauteur de 3 ou 4 m (hauteur normale d'une maison) est un obstacle pour nombre d'animaux, mais pas pour les hommes qui, avec des

échelles courtes et pas trop lourdes, se jouent rapidement d'obstacles de l'ordre de 5 ou 6 m. Mais il est le plus souvent fort difficile d'évaluer avec la précision nécessaire la hauteur originelle d'un mur retrouvé tronqué lors de la fouille.

### ***La naissance des cités : un tournant***

Au IV<sup>e</sup> millénaire, le Proche-Orient voit le remplacement du mode de vie villageois du Néolithique (formé de petites unités juxtaposées) par une nouvelle organisation économique et sociale de forme pyramidale établissant une hiérarchie entre un centre urbain de structure complexe dominant un espace subdivisé en unités villageoises sous son contrôle exclusif. Cette transformation radicale de l'espace implique des modifications profondes dans les rapports humains, modifications qui s'impriment dans la morphologie des nouvelles agglomérations.

Alors que les villages étaient généralement ouverts et que ceux qui se protégeaient derrière une enceinte apparaissent en assez petit nombre dans l'ensemble de la documentation, la situation change totalement dès l'apparition des premières cités : maintenant c'est la présence d'un mur de défense qui est la norme et son absence l'exception.

Une telle différence met l'accent sur l'existence d'une insécurité liée aux sociétés elles-mêmes et non plus sur un danger venant éventuellement de l'environnement naturel.

Bien entendu, les traits qui caractérisent les nouvelles agglomérations sont nombreux<sup>11</sup>; mais nous ne retiendrons maintenant que ceux qui touchent à la question de la défense des cités, en portant notre attention sur les premières actuellement reconnues. Il se trouve que celles qui sont susceptibles de donner des renseignements sont des

---

<sup>11</sup> Voir par exemple J.-C. Margueron, « Les premières cités au Proche-Orient », p. 239-250 in *Ktéma* 27, 2002 ; « La naissance des cités et l'urbanisme volontaire dans l'Euphrate syrien aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> millénaires » p53-71 in *La ville en Syrie et ses territoires, héritages et mutation*, Bulletin d'Etudes Orientales LII, Damas, 2000 ; « L'apparition des villes au Proche-Orient aux IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> millénaires » p. 219-246, in *Ville et pouvoir : origine et développement*, L'Harmattan, 2002.

villes nouvelles fondées à la suite d'une décision politique. Elles offrent, lorsqu'elles n'ont pas connu d'altération, ce qui est plusieurs fois le cas, des exemples simples et purs, qui sont l'expression de la pensée d'un moment précis ; ceux-ci sont alors, sans que rien n'en vienne brouiller l'image, parfaitement révélateurs des dangers que l'on estimait alors avoir à craindre.

## 1 - La documentation

### • URUK ET SUSE

Ces deux villes ne sont mentionnées ici que parce qu'elles sont les cités de référence de l'époque dite d'Uruk qui voit la naissance des premières cités au IV<sup>e</sup> millénaire<sup>12</sup>. Si leur fouille a permis de comprendre en profondeur certains des phénomènes liés à l'urbanisation, elles ne nous renseignent en rien sur leur système de protection ni sur les liens qui ont pu les unir aux systèmes repérés au Néolithique.

### • MASHNAQA

Il faut mentionner la curieuse installation, de caractère militaire, partiellement déglacée sur ce tell de la vallée du Khabur<sup>13</sup> car elle montre la diversité des solutions mises en œuvre dès les premiers temps de l'époque urbaine, dans une région qui ne semble pourtant pas déjà avoir été touchée par cette révolution. Malheureusement, les données publiées sont encore insuffisantes pour permettre une véritable étude.

---

<sup>12</sup> Sur la période d'Uruk, voir P. Butterlin *Les temps proto-urbains en Mésopotamie*, CNRS, 2003.

<sup>13</sup> D. Beyer, « Evolution de l'espace bâti sur un site de la vallée du Khabur au IV<sup>e</sup> millénaire : les fouilles françaises de Mashnaqa », p. 139-148 in *Espace naturel, espace habité en Syrie du Nord (10<sup>e</sup>-2<sup>e</sup> millénaires av.J.-C.)*, M. Fortin et O. Aurenche (éd.), Québec et Lyon, 1998. P. Butterlin, *Les temps proto-urbains en Mésopotamie*, CNRS, 2003, p. 269 sq et fig. 45.

## • HABUBA KABIRA

Cette cité retrouvée dans la boucle de l'Euphrate a pu être datée de la fin du IV<sup>e</sup> millénaire, peut-être de 3200, c'est-à-dire de la phase finale de l'époque d'Uruk. Elle possède les traits d'une ville neuve de type colonial dont les fondateurs sont peut-être venus du pays sumérien<sup>14</sup>. Elle a été placée sur le rebord de la terrasse en bordure du lit majeur du fleuve<sup>15</sup> et construite en longueur comme pour assurer le plus grand nombre possible de points d'accostage pour les bateaux (fig. 6).

Elle est enfermée dans une enceinte dont deux côtés ont été repérés et partiellement fouillés : au nord sur 175 m environ et à l'ouest sur quelque 600 m ; il est vraisemblable qu'au sud se situait un troisième tronçon plus ou moins parallèle à celui du nord, mais sa position exacte n'est pas connue. Le mur, épais de 3 m, est rythmé de tours, d'environ 5 m en façade et saillantes de 3 à 4 m, installées tous les 20 m ; un espace interne, certainement pourvu d'un escalier, occupe ces tours ; un muret de moins d'un mètre d'épaisseur précède le mur à moins de 2 m de la face des tours. Enfin, en plusieurs endroits, un passage a été aménagé à la base du mur pour permettre l'élimination de l'eau circulant par les rues de la cité.

Deux portes de la cité sont connues ; l'une et l'autre conçues selon le même schéma, mais inversé, elles sont percées dans la façade occidentale entre deux tours, la partie couverte qui permet la circulation des défenseurs sur le chemin de ronde se trouvant sur la face interne, chaque porte accédant par ailleurs à ce chemin de ronde par une tour propre (fig. 7). Enfin l'accès à la porte semble avoir été protégé : une esplanade, cernée par un mur relié au muret qui précède l'enceinte, est équipée d'une première porte dans l'axe de la principale, elle-même reliée, semble-t-il, à un premier mur repéré sur une cinquantaine de mètres seulement devant la porte méridionale (appelée par les fouilleurs « porte de Qannas »). Il y a là le développement d'un système assez complexe de barrages successifs.

---

<sup>14</sup> Eva Strommenger, *Habuba Kabira, Eine Stadt vor 5000 Jahren*, Verlag Philip von Zabern, 1980, plan général du site en double page de couverture *in fine*.

<sup>15</sup> On ne peut pas être assuré que la ville ne s'étendait pas au-delà de la berge actuelle.

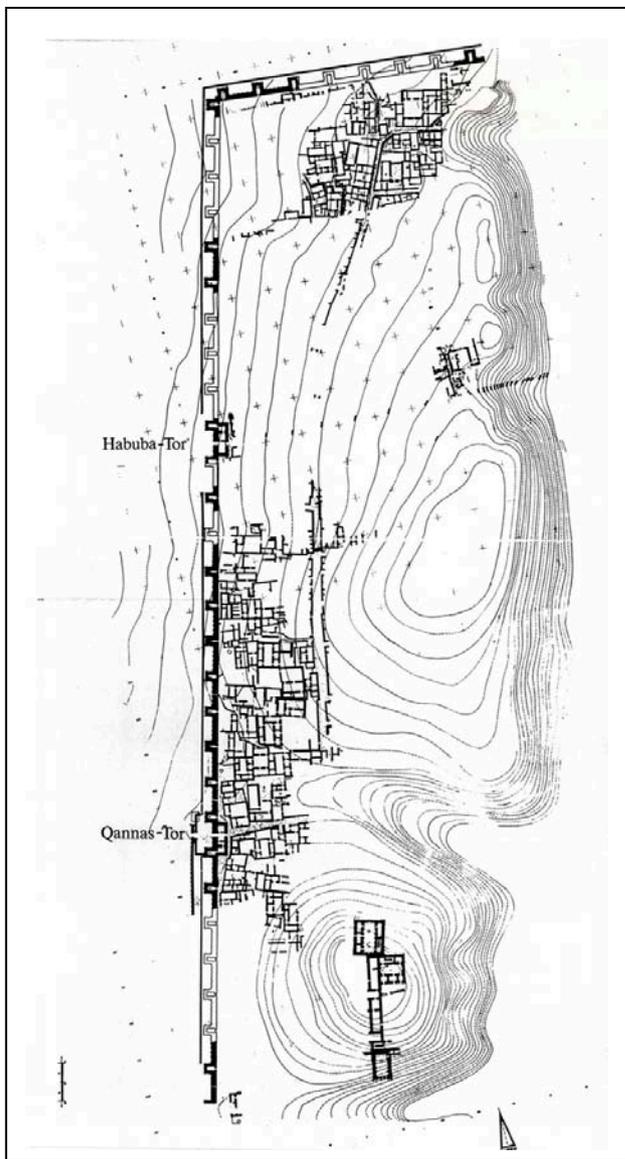


Fig. 6 – Habuba Kabira, l'ensemble du site et son rempart  
(Eva Strommenger, *Habuba Kabira, Eine Stadt vor 5000 Jahren*, Verlag Philip von Zabern, 1980, plan général du site en double page de couverture *in fine*).

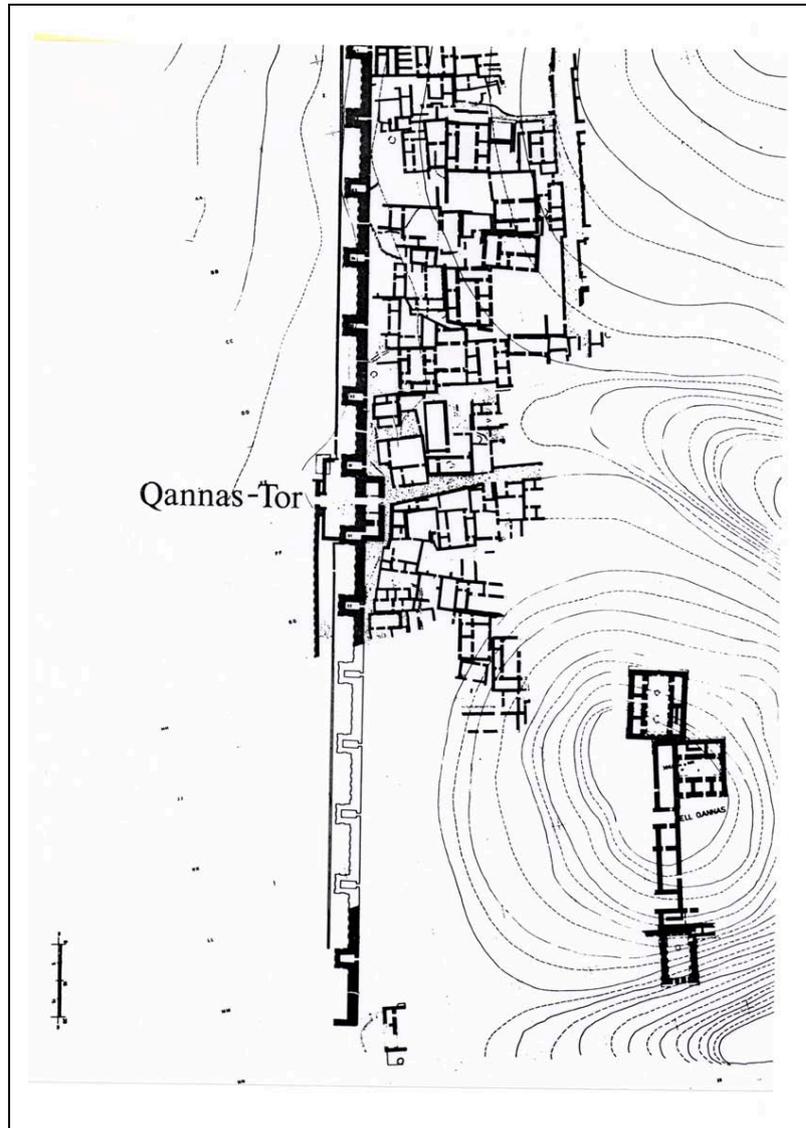


Fig. 7 – Habuba Kabira, le secteur de la porte de Qannas  
(partie agrandie du plan précédent).

L'inconnue reste le développement en hauteur du mur d'enceinte : aucun indice ne donne une réelle information, mais compte tenu de son épaisseur, on peut certainement tabler sur un triplement de sa hauteur par rapport à celle-ci : il s'élevait donc avec une certaine vraisemblance entre 8 et 9 m de haut. L'épaisseur laissait la place à un chemin de ronde d'au moins 2 m de large et à un parapet d'un peu moins d'un mètre. Le système est donc parfaitement cohérent.

• DJEBEL ARUDA

Peu éloigné de la cité de Habuba Kabira, et de la même époque, mais établi en position très dominante sur le djebel du même nom, ce site présente la particularité d'être apparemment dépourvu de système de défense<sup>16</sup> (fig. 8). Se poserait alors la question de l'existence d'un rapport organique entre le principe d'une défense et l'idée de cité. Mais il faut souligner que, si les traits de l'architecture sont pratiquement identiques, l'extension de l'agglomération ne permet pas d'y reconnaître en toute certitude une cité ; de plus, le fait qu'elle soit en altitude pourrait faire penser qu'une défense n'était pas jugée indispensable. Mais, en réalité, l'absence d'un rempart n'est nullement certaine, le fouilleur ayant repéré un mur qui n'est pas reporté sur le plan.

• SHEIKH HASSAN

Installé en bordure du fleuve, mais sur la rive gauche cette fois, ce site fait aussi partie du réseau d'implantation de l'époque d'Uruk ; il n'est exploré que sur une petite superficie qui a cependant donné une portion de l'enceinte<sup>17</sup> (fig. 9). La partie exhumée est longue d'une cinquantaine de mètres, répartis de façon équilibrée de

---

<sup>16</sup> G. Van Driel et C. Van Driel-Murray, « Jebel Aruda, 1977-1978 », *Akkadica* 12, 1979, p. 2 et sq et « Jebel Aruda, the 1982 Season of Excavation, interim report », *Akkadica* 33, carte 1.

<sup>17</sup> J. Boese, *Ausgrabungen in tell Sheikh Hassan, I – Vorläufige Berichte über die Grabungskampagnen 1984-1990 und 1992-1994*, Saarbrücker Druckerei und Verlag, Saarbrück, 1995.

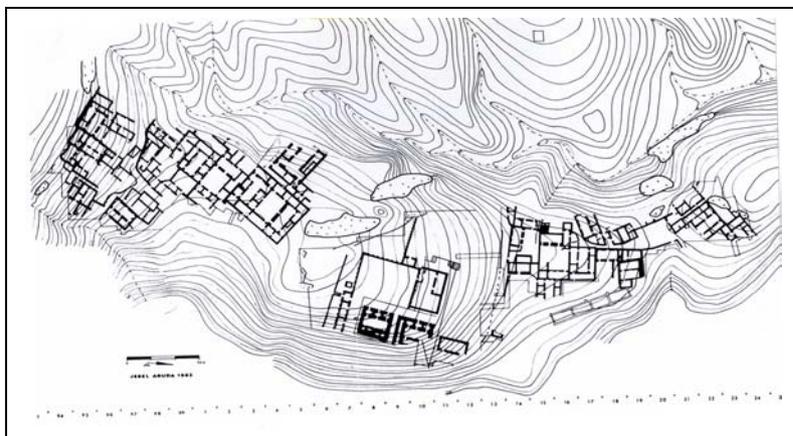


Fig. 8 – Jebel Aruda, ensemble du site  
(G. Van Driel et C. Van Driel-Murray, « Jebel Aruda, the 1982 Season of Excavation, interim report », *Akkadica* 33, carte 1).

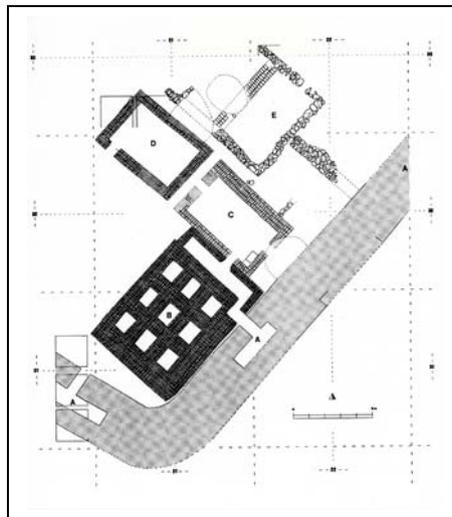


Fig. 9 – Le rempart de Sheikh Hassan à l'époque d'Uruk  
(plan publié à l'issue de la campagne de 1994 : J. Boese, *Ausgrabungen...*fig. 5, p 248- malheureusement incomplet, car il n'a pris en compte une section occidentale du même rempart dégagé en 1993 et donné dans le rapport précédent, J. Boese, *Ausgrabungen...*fig. 5, p 219-, mais qui a l'avantage de montrer clairement, quoique de façon schématique, les cages d'escaliers )

part et d'autre de l'angle méridional de la cité ; elle est, semble-t-il, la plus ancienne de celles reconnues pour l'époque d'Uruk. Le mur, large de 3,50 m, semble dépourvu de tours, mais il est équipé de pièces étroites et longues, accessibles depuis sa face interne ; elles ont sans doute formé des cages d'escalier donnant accès au chemin de ronde.

- TERQA

L'occupation du site de Terqa remonte au tout début du III<sup>e</sup> millénaire et les premiers niveaux pourraient avoir précédé ceux de Mari. La fouille a donné les restes d'une muraille dont la partie la plus ancienne pourrait remonter à la fondation de la ville et donc être antérieure à celle de Mari<sup>18</sup>. C'est pourquoi il faut en faire état ici, même si des incertitudes subsistent sur sa date d'édification et même si on ne peut pas en dire grand'chose.

C'est un mur de quelque 4 m d'épaisseur qui a été repéré sur une hauteur restante de 3 à 4 m, ce qui est une belle conservation (fig. 10) ; il était précédé d'une sorte d'emmarchement ou de glacis empierré, comme si l'on avait voulu protéger sa base, mais aux dépens d'une légère diminution de sa hauteur, donc de la protection qu'il offrait.

- MARI

C'est Mari qui offre l'exemple le plus caractéristique après celui d'Habuba Kabira ; il appartient au début du III<sup>e</sup> millénaire et suit sans doute, de peu, celui de Terqa. L'organisation du système défensif apparaît cette fois beaucoup plus perfectionné que tout ce que l'on a pu voir jusqu'alors (fig. 11). Y a-t-il eu une avancée exceptionnelle ou bien, plus simplement, les conditions de conservation et d'étude ont-elles favorisé sa connaissance ?

---

<sup>18</sup> G. Buccellati and Marilyn Kelly-Buccellati, *Syro-Mesopotamian Studies* 2, 6, sept. 1978, « Terqa preliminary Report, n° 6, the Third Season », p. 19-20, fig. 6 et 7 et surtout G. Buccellati, « The Fourth Season : Introduction and the Stratigraphic Records », TPR 10, Udena Publication, Malibu 1979, p. 75 sq.

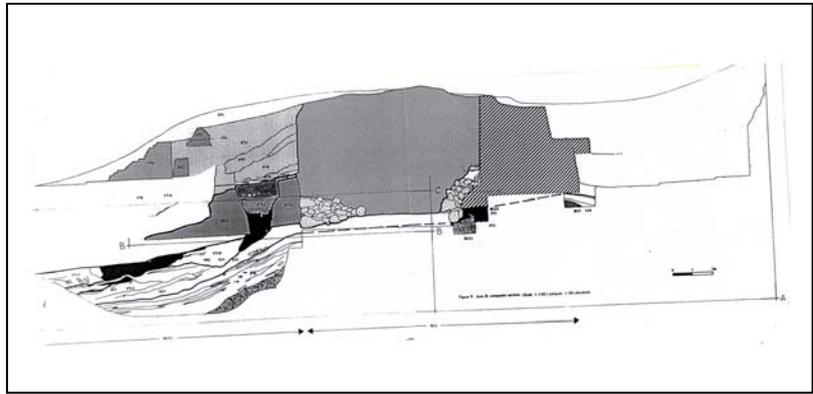


Fig. 10 – Le rempart de Terqa : le plus ancien, daté de 3000, occupe la partie droite de la coupe (grosses rayures obliques) ; par la suite au III<sup>e</sup> millénaire il a été doublé par un autre mur plaqué contre sa face extérieure (partie gauche, fines rayures inversées) (G. Buccellati, TPR 10).

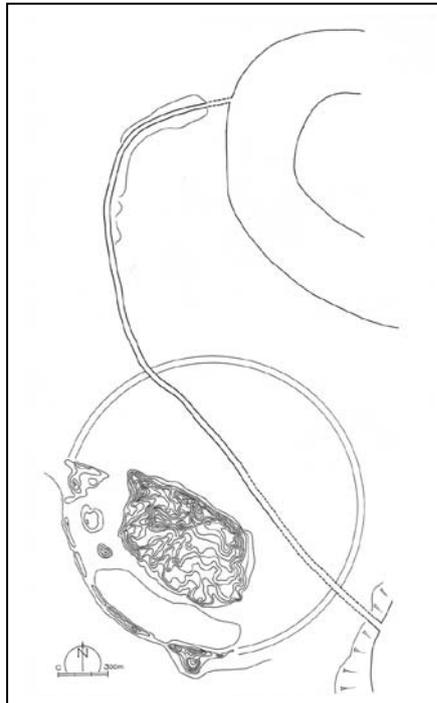


Fig. 11 – Le site de Mari lors de sa fondation avec son plan circulaire, son bourrelet extérieur (emplacement de la digue) et son canal de raccordement à l'Euphrate (dessin N. Bresch).

Toujours est-il que Mari s'était offert un système dédoublé dont chaque partie répondait à une vocation différente.

A - Tout d'abord une ligne extérieure qui trace autour du site une ligne parfaitement circulaire de 1900 m de diamètre ; la fouille de ce bourrelet a montré qu'il s'était constitué en trois étapes correspondant à chacune des grandes phases urbaines.

- Lors de la fondation de la Ville I, les constructeurs ont installé d'abord une digue dont le cœur est constitué par un mur de pierre entièrement revêtu d'un manteau d'argile (fig. 12); il s'agissait manifestement d'établir une ligne de défense contre l'eau des grandes inondations qui pouvaient envahir la terrasse holocène sur laquelle la ville était établie. Il se pourrait que, immédiatement au-dessus de l'âme en pierre de la digue, ait été édifié un mur d'environ 1,90 m d'épaisseur qui jouait certainement un rôle dans la défense de la cité.
- Un tel mur est assuré lors de la reconstruction du rempart de la Ville II au XXVI<sup>e</sup> siècle : il a été installé sur la digue préalablement remontrée et renforcée (fig. 13).
- Lors de la nouvelle reconstruction du système défensif de la Ville III au début des *Shakkanakku* (XXII<sup>e</sup> siècle), le mur est un peu plus épais et surtout il va alors, en plusieurs étapes, être élargi jusqu'à atteindre une épaisseur voisine de 10 m et devenir ainsi une véritable muraille urbaine et non plus seulement une première ligne de défense. Une dernière phase de travaux verra au XIX<sup>e</sup> ou au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'application d'un glacis intérieur fait de couches de cailloutis.

B - Une deuxième ligne de défense a été, dès la fondation, installée à 300 m en arrière de la première ; c'est elle qui enferme la cité proprement dite dans une enceinte polygonale irrégulière d'environ 1300 m de diamètre.

- Cette fois, le système correspond exactement à ce qu'on attend d'une muraille urbaine : sur un socle de grosses pierres a été édifié un mur de briques crues de 6 m d'épaisseur ; des tours imposantes (11 m en façade et saillantes de 2 m) rythment son parcours. L'une des portes a été retrouvée : elle est constituée sur le schéma qui deviendra

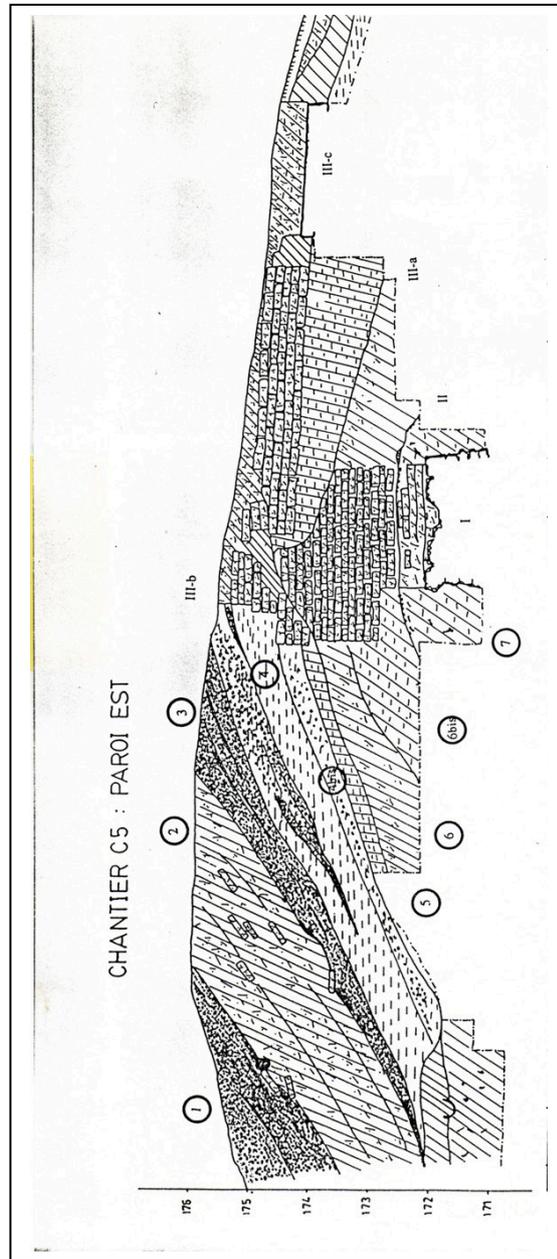


Fig. 12 – La coupe au travers du bourrelet extérieur de Mari (chantier C-5) : à sa base le cœur en pierre enveloppé par l’argile de la digue de la Ville I ; entre 6bis et 5, développement de la digue, surmontée d’un mur du rempart de la Ville II ; à partie de 4bis, les défenses de la Ville III avec élargissement progressif de la muraille (à droite) suivi de la pose d’un glacis à gauche (de 4bis à 1) (relevé P. Butterlin).

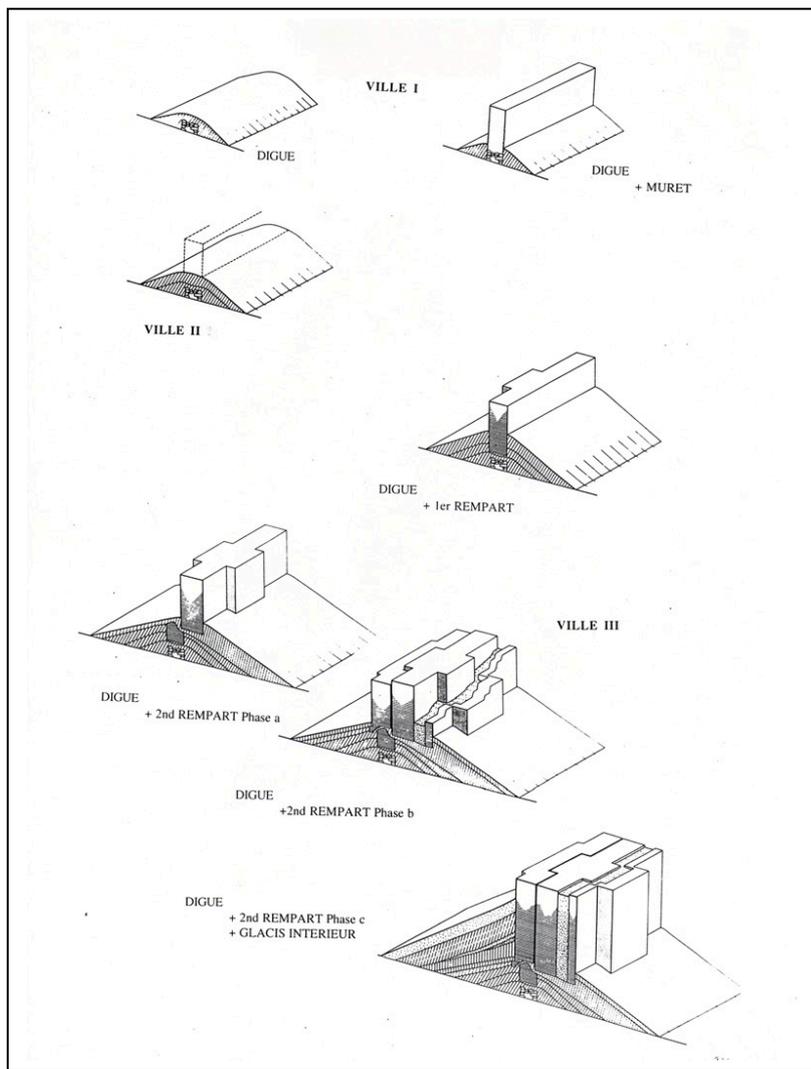


Fig. 13 – Evolution du système défensif de la ligne de défense avancée depuis la construction de la digue au cours des trois phases urbaines.

classique de la tenaille saillante, l'espace ainsi constitué formant un sas où sont contrôlées les entrées et les sorties.

- Lors de la reconstruction de la Ville II, le même dispositif a été adopté pratiquement à la même place.
- Pour la Ville III, les constructeurs en conservant le même principe ont cependant porté l'épaisseur de la muraille à 10 m. Elle a donc presque doublé depuis les origines de la cité.

Ainsi chacune des trois villes de Mari a vu l'aménagement d'un système défensif qui s'est maintenu tout en se transformant :

- lors des Villes I et II, une muraille d'au moins 6 m d'épaisseur protège le cœur de la cité tandis que la digue l'isole des inondations (fig. 14); l'intelligence des fondateurs est d'avoir utilisé cette première fonction pour établir aussi un mur de défense, certainement surélevé et réservé aux postes de tir des archers chargés de protéger les abords de la cité et la couronne entre les deux lignes de défense (fig. 15).
- La Ville III (vers 2000) voit d'une part le renforcement considérable du système puisque chacune des deux lignes atteint 10 et 12 m d'épaisseur, mais aussi une protection supplémentaire puisque le glacis de gravillons installé sur le flanc interne du rempart extérieur a pour fonction certaine d'arrêter des sapeurs qui auraient réussi à percer la muraille pour s'introduire dans la cité. C'est là, à ma connaissance, la plus ancienne attestation de ce type de protection qui sera abondamment utilisé par la suite.

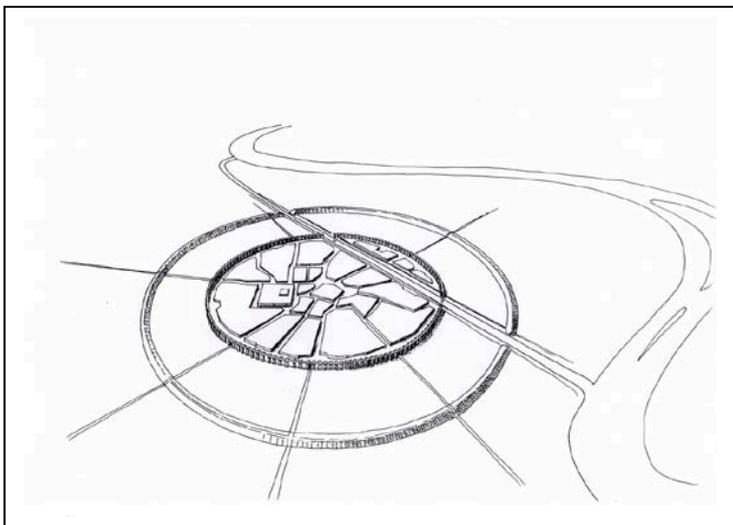


Fig. 14 – Mari Ville I avec sa double ligne de défense lors de la fondation : la digue et le rempart intérieur (dessin N. Bresch).

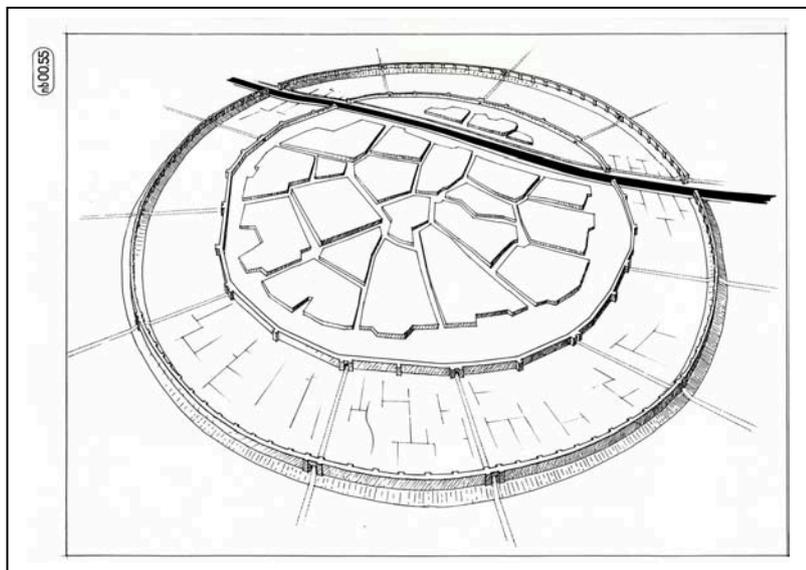


Fig. 15 – Mari Ville I et II : la digue équipée d'un léger mur de défense (dessin N. Bresch).

## 2 - Traits majeurs des premiers systèmes défensifs de l'ère urbaine

L'image née des premiers exemples de systèmes de protection installés dans les établissements urbains n'est pas figée : elle met plutôt l'accent sur une diversité des solutions retenues et elle suggère la possibilité d'une évolution assez rapide, fruits des leçons des premières expériences.

Il ressort que, dès les premières cités conçues en tant que telles, c'est-à-dire construites *ex nihilo* et donc entièrement conceptualisées de façon abstraite préalablement à leur création, la défense fait intrinsèquement partie de l'idée de ville : exception faite de djebel Aruda dont on a vu qu'il ne s'agit sans doute pas d'une cité, il y a toujours une ceinture de protection d'une nature ou d'une autre ; toutefois, il n'est pas certain que le premier acte de construction ait concerné le rempart et certains exemples –apparemment Habuba Kabira et sans doute Mari- semblent montrer que le rempart n'a été réellement construit que dans un second temps. Mais l'exemple de Mari montre bien aussi que, même construit postérieurement, le rempart a été conçu dès l'idée de la fondation.

Par deux fois – Habuba et Mari- le rempart est doublé d'une ligne de défense qui met en place un mur plus faible, éventuellement deux comme à Habuba. Ces deux exemples ne sont cependant pas identiques, car l'espace compris entre les deux lignes est très différent et ne correspond certainement pas au même souci.

- Les deux lignes repérées à la porte de Qannas de Habuba sont respectivement installées, la première à 6 m du mur (et à 1,50 m seulement de la façade des tours), la seconde à 10-11 m (et donc à 6 m de la façade des tours) : cette disposition –on remarque la similitude des portées à partir du nu des mur et des tours (6 m chaque fois)- met en évidence que l'objectif était d'atteindre un assaillant par un tir tendu plongeant depuis le sommet du rempart : ces murs avaient donc pour objectif de placer un obstacle destiné à retarder l'assaillant le temps d'ajuster le tir pour l'empêcher de progresser et de mettre en place les échelles d'assaut.

• La ligne avancée de Mari avait pour fonction lors de sa fondation, comme nous l'avons vu, de protéger la cité contre d'éventuelles inondations ; mais cette digue a, un jour (mais peut-être pas avant la reconstruction de la Ville II), été mise à profit pour établir un mur qui, ne dépassant pas 1,90 m d'épaisseur dans sa première version, n'offrait qu'une protection très relative (le rempart lui-même avait 6 m d'épaisseur et 8 à l'emplacement des tours) : il était facile de le percer et son étroitesse empêchait d'une part une élévation suffisante pour dominer efficacement l'environnement et, d'autre part, d'établir à son sommet un chemin de ronde autorisant un déplacement rapide derrière la protection d'un parapet. L'installation de contreforts ne doit pas être interprétée comme un élargissement de la surface utile au sommet, mais comme le souci de raidir à intervalles réguliers un mur qui s'allongeait sur des kilomètres sans départ perpendiculaire<sup>19</sup>. Une seule fonction dès lors paraît s'imposer pour ce mur qui ne devait pas dépasser 3 ou 4 m de haut : fournir une protection pour des archers juchés sur la digue et pouvant accueillir à distance les assaillants (fig. 16).

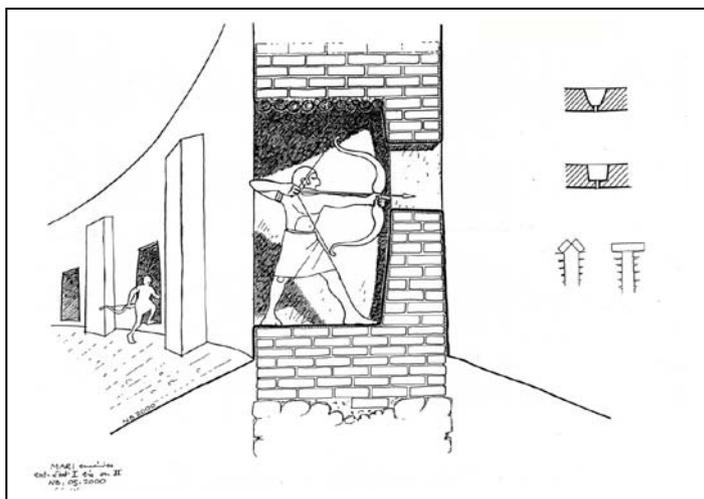


Fig. 16 – Mari : le mur léger de défense avancée (sur la digue) avec ses meurtrières (dessin N. Bresch)

<sup>19</sup> Sauf sans doute aux portes qui n'ont pas encore été retrouvées.

Mais peut-on établir une relation entre cette ligne avancée de défense et le rempart lui-même ? Que représente la distance de 300 m qui les sépare en dessinant autour du cœur de la cité une couronne assez peu occupée par l'habitat, où se trouvaient sans doute des jardins, à en juger par des textes de l'époque amorite (fig. 17) ? On sait, par divers documents iconographiques (plaquette gravée de Mari, stèle de Naram-Sin, diverses empreintes de sceaux-cylindres) que l'on utilisait durant la première moitié du III<sup>e</sup> millénaire l'arc composite, sans doute originaire des steppes de l'Asie centrale et dont l'efficacité était remarquable : sa portée qui, exceptionnellement, pouvait atteindre 500, m était normalement efficace à 300 m ; il est donc possible que cette distance corresponde à la zone qu'un tir à l'arc composite, courbe, tendu ou plongeant (selon la distance) pouvait couvrir à partir du sommet du rempart intérieur jusqu'à la première ligne de défense, lorsque celle-ci n'était pas pourvue d'archers et que les assaillants apparaissaient.

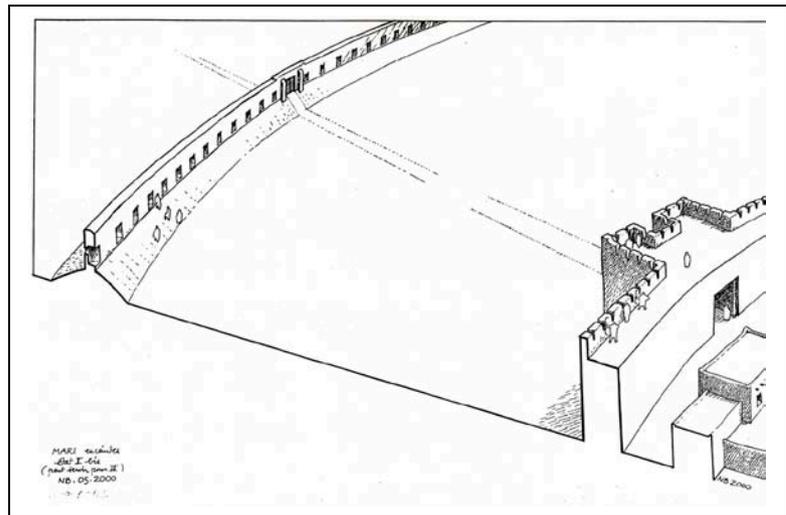


Fig. 17 – Restitution de la double ligne de défense de Mari  
(dessin N. Bresch).

### **3 - Valeur militaire du rempart et des caractéristiques observées**

La protection mise en place est tout à fait réelle et non, comme on voudrait parfois le faire croire, seulement symbolique, même si le rempart apparaît souvent comme exprimant l'essence même de la ville.

Le rempart des débuts de l'ère urbaine se présente comme une excellente réponse des communautés humaines constituées et homogènes contre des groupes agressifs extérieurs, compte tenu d'un état de civilisation qui ne connaît pas d'animaux montés permettant une approche rapide et une attaque surprise des centres urbains : le bœuf et l'âne, animaux de transport de la fin du IV<sup>e</sup> et du début du III<sup>e</sup> millénaire ne permettent aucune charge ; l'approche des murailles se fait donc en marchant et les défenseurs, pourvu qu'ils soient attentifs, ont tout le temps pour se préparer à recevoir les attaquants ; le rempart a le temps de se garnir de défenseurs, les archers peuvent rejoindre la première ligne de défense, même à 300 m de l'enceinte principale.

Seule l'escalade du mur est à craindre : contre ce danger une double réponse a été apportée.

- Tout d'abord l'exhaussement du mur : une hauteur insuffisante est aisée à escalader par une entraide mutuelle des assaillants ou avec une échelle très courte, facile à manier et rapide à gravir : dans ce cas, le défenseur n'a guère le temps de viser ou de se mettre en position pour repousser le haut de l'échelle et la faire tomber. Pour offrir une sécurité contre ce type d'échelles, il faut obliger l'attaquant à les allonger considérablement : elles deviennent alors lourdes à transporter, lentes à mettre en œuvre et, sous le poids des attaquants, instables une fois posées, sans parler du ballant dont elles peuvent être affectées ; il est ainsi plus facile de les repousser pour les faire basculer avec leur charge d'attaquants et le défenseur dispose de plus de temps pour lancer ses pierres ou ses flèches. Cette hauteur efficace se situe entre 8 et 10 m : elle correspond tout à fait aux épaisseurs retrouvées.
- La seconde réponse, étroitement liée à l'exhaussement du mur, consiste à installer à intervalles réguliers des tours saillantes qui permettent de battre la portion de rempart entre deux d'entre elles avec des

armes de jet, flèches ou javelines, plutôt que frondes, et de prendre ainsi de flanc les assaillants sur leurs échelles. Il est significatif que l'usage de la tour n'apparaisse, d'après la documentation actuelle, qu'au début de l'époque urbaine et non au Néolithique<sup>20</sup> : elle correspond à un besoin de défendre efficacement le rempart et aussi à un réel souci de défense contre l'élévation de celui-ci et l'attaque par des échelles.

Il est bien clair que le rempart doit être haut et pourvu de tours pour ralentir son franchissement et laisser un temps de réponse aux défenseurs. Il ne sert plus à protéger contre les dangers de la vie sauvage, la densité de l'occupation humaine ayant sans doute poussé les animaux dangereux vers les steppes semi-désertiques ; son rôle maintenant est de protéger un centre urbain contre des ennemis.

Cependant, même si la puissance défensive des remparts hauts et pourvus de tours est bonne, elle n'est pas absolue. Pour empêcher son percement par surprise à la faveur de l'obscurité par exemple (il n'est pas difficile de creuser un tunnel dans la masse de briques de terre utilisées pour l'architecture en Orient), une première réponse a été l'épaississement du mur : de 3 m au début de l'ère urbaine on est passé à 12 m un millier d'années plus tard et même à 24 m au I<sup>er</sup> millénaire à Khorsabad. Une autre réponse à ce danger a déjà été mise en œuvre à Mari avec la pose d'un glacis intérieur fait de cailloutis qui ôtait toute possibilité, sans étayage, de poursuivre un tunnel au-delà du mur lui-même, le nouveau milieu étant trop hétérogène. Une autre réponse, enfin, à l'accroissement de la hauteur du rempart a été, vers 2000, la mise en œuvre de tours d'attaque mobiles dont les premières attestations historiques apparaissent dans la documentation épigraphique de Mari à l'époque de la dynastie amorite.

De là à penser que la naissance des cités s'est accompagnée d'un essor des conflits et de l'installation de l'insécurité, il n'y a qu'un pas...

Mais il est incontestable que le souci de protéger la collectivité est passé au premier plan des préoccupations des responsables avec

---

<sup>20</sup> Premiers exemples attestés au Turkménistan à la fin du V<sup>e</sup> millénaire, O. Aurenche, *La maison orientale*, 1981, p. 190.

la montée en puissance de la vie urbaine et que les progrès en matière de défense ont été rapides.

### ***Apparition concomitante du système défensif urbain et du système défensif territorial***

Mais le plus surprenant est sans doute que l'organisation d'un système de protection n'a pas touché, dès la naissance de la civilisation urbaine, seulement la collectivité citadine, mais aussi le territoire régional. Que l'on ne s'en soit guère aperçu jusqu'à maintenant est la conséquence de la nature de l'investigation archéologique qui, trop longtemps a dressé des constats ponctuels par l'étude d'un site, plutôt que des images régionales : des recherches conduites ces trente dernières années, liées à l'exploration de portions de vallées destinées à disparaître sous les eaux de lacs artificiels, ont modifié cette approche trop pointilliste et l'on commence à s'intéresser à des ensembles régionaux comme le montrent les derniers travaux sur l'époque d'Uruk<sup>21</sup>.

Les fouilles conduites dans l'urgence entre 1977 et 1980 dans le djebel Hamrin<sup>22</sup> (fig. 18), à 150 km au nord-est de Bagdad dans une vallée d'une cinquantaine de km de long sur une dizaine en largeur, cernée par les premières collines du Zagros et traversée par la Diyala, mais drainé longitudinalement par le Narin, ont fourni un exemple intéressant notre interrogation.

En effet deux sites, tell Razuk<sup>23</sup> et tell Gubba<sup>24</sup>, appartenant l'un et l'autre au début du III<sup>e</sup> millénaire, chacun équipé d'un édifice circulaire, mais de nature totalement différente, offrent un exemple

---

<sup>21</sup> Voir P. Butterlin, op. cit. n. 12.

<sup>22</sup> *Préhistoire de la Mésopotamie*, CNRS, 1987.

<sup>23</sup> Mc Guire Gibson, *Uch tepe, I – tell Razuk, tell Ahmed al –Mughir, tell Ajamat*, Chicago and Copenhagen, 1981.

<sup>24</sup> H. Fujii, *Preliminary report of Excavations at Gubba and Songor*, Bagdad-Tokyo, 1981.

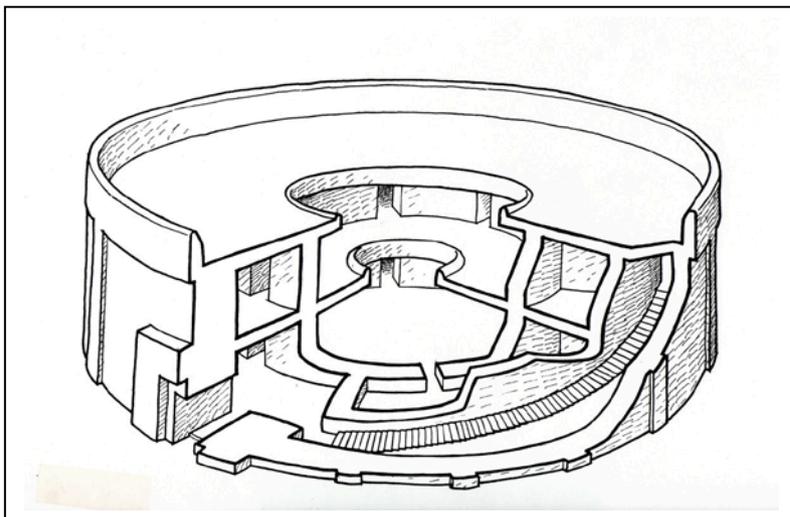


Fig. 18 – Restitution du silo de tell Razuk, (dessin N. Bresch).

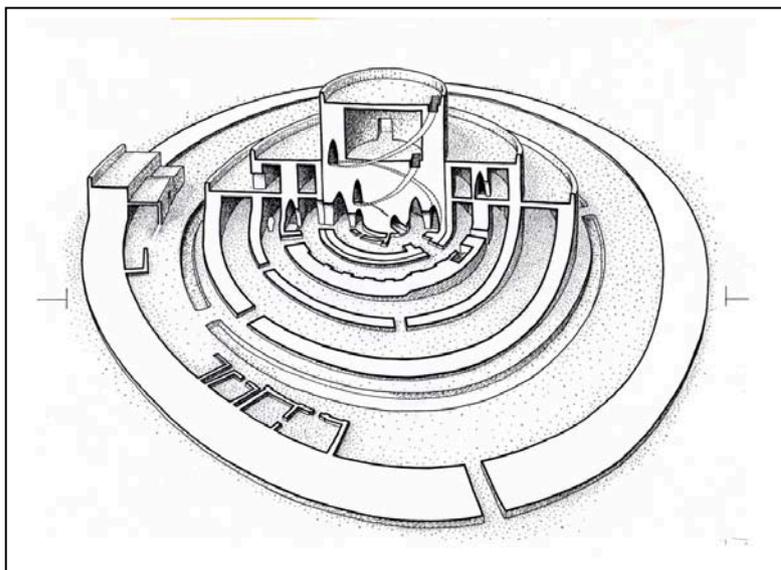


Fig. 19 – Restitution du château fort de tell Gubba (dessin N. Bresch).

d'organisation d'une défense qui prouve, même en l'absence de ville, comment on pouvait envisager alors l'aménagement d'une région. Rappelons que c'est au même moment que les fondateurs de Mari ont complètement transformé la vallée et l'environnement pour permettre à la nouvelle ville de prospérer.

## 1 - Razuk

L'analyse des restes dégagés à tell Razuk<sup>25</sup> conduit à y reconnaître un grand bâtiment circulaire avec espace central lui aussi circulaire, mais couvert et se développant sur deux niveaux au moins, ce qui autorise une hauteur minimale de quelques 8 m (fig. 18); une seule petite porte assurait l'accès, qui pouvait être facilement contrôlé et aucune autre ouverture n'a été retrouvée dans les parois extérieures. L'édifice était donc très refermé sur lui-même. Il présente les caractéristiques d'un silo, l'étage, accessible par un escalier réalisé dans l'épaisseur du mur d'enceinte, ayant peut-être été partiellement occupé par un habitat.

## 2 - Gubba ou l'apparition du château fort

L'analyse de l'étonnante organisation structurale du bâtiment dégagé à tell Gubba<sup>26</sup> par une équipe japonaise permet d'y reconnaître un véritable château fort avec une enceinte circulaire, enfermant un bâtiment lui aussi circulaire ; celui-ci se développait sur deux niveaux, tandis qu'un donjon central était installé sur un socle très massif de forme encore circulaire et dont la hauteur reste inconnue mais qui s'élevait certainement au moins à 15 m (fig. 19).

Au total tell Razuk est un imposant silo fortifié qui exprime la réalité d'une exploitation agricole intensive de la plaine du Narin ainsi que le besoin d'un stockage sans doute destinée à un centre urbain qui

---

<sup>25</sup> J.-C. Margueron, « NAAO 10 – L'architecture circulaire dans l'univers syro-mésopotamien au début du III<sup>e</sup> millénaire », *Syria* 76, 1999, p. 35-43.

<sup>26</sup> Voir n. 20.

se trouve vraisemblablement hors de la plaine puisque rien n'en a été retrouvé et que les quantités stockées dépassaient manifestement les besoins d'une consommation locale.

Quant à tell Gubba, véritable château fort, il est situé à l'une des issues du bassin, à proximité du goulet de sortie de la Diyala et, manifestement, il garde et protège une des entrées de la zone agricole en dominant l'ensemble de celle-ci.

Tout cela donne l'image d'une région dépendant d'un centre urbain extérieur, et directement sous la surveillance du poste fortifié spécialisé qui contrôle à la fois la trouée occupée par la sortie de la Diyala, la route qui passait par les collines occidentales et une partie de la plaine elle-même ; il est possible que du haut de la tour, on surveillait aussi le point d'arrivée de la Diyala situé à une dizaine de kilomètres ; mais l'emplacement du château fait penser que le danger venait de l'ouest, donc de la Mésopotamie, plutôt que de l'est et que le centre administratif urbain était vraisemblablement situé du côté du Zagros..

Tout conduit donc à penser qu'il y a eu, dès le début du III<sup>e</sup> millénaire et, sans doute, dès l'époque d'Uruk<sup>27</sup>, mise en état de défense d'ensembles territoriaux et non pas seulement de villes.

\*

\* \*

Résumons les principales conclusions que ces brèves notes ont permis d'établir.

- Du Néolithique au III<sup>e</sup> millénaire, on assiste à une transformation de la capacité défensive des communautés humaines : de la simple barrière dont la fonction réelle n'est pas toujours claire à l'époque des villages, on aboutit à de véritables systèmes défensifs, parfois de na-

---

<sup>27</sup> Voir P. Butterlin, *Les temps proto-urbains de Mésopotamie*, CNRS, 2003, p. 357 sq et particulièrement sur la fonction défensive régional du site de Mashnaqa à l'Uruk récent p. 360 ou de djebel Aruda p. 359.

ture complexe et établis sur plusieurs lignes et donc jouant de l'espace, dès les premières créations urbaines volontaires de la fin du IV<sup>e</sup> millénaire.

- Ces créations expriment clairement un souci pressant de protéger les membres de la communauté urbaine contre des agressions extérieures. Que le rempart symbolise la cité comme frontière du domaine civilisé ou policé vis-à-vis de l'espace sauvage extérieur n'ôte rien à sa fonction première qui est de protéger contre des agressions.
- Les systèmes défensifs rendent compte de la nature des actions militaires auxquelles ils doivent faire face et permettent aussi de mettre en lumière les traits caractéristiques des armes utilisées.
- Le perfectionnement progressif des systèmes mis en œuvre rend compte du développement rapide de l'art de la guerre et tout particulièrement de la poliorcétique dans la civilisation syro-mésopotamienne.
- La mise sous protection ne s'est pas limitée aux agglomérations urbaines : elle s'est accompagnée d'organisations défensives régionales.

C'est bien parce que ces systèmes défensifs sont inscrits dans la matière que l'archéologie peut les repérer et les définir, alors que les procédés offensifs, comme nous l'avons vu plus haut, ne laissent pratiquement pas de trace ; mais il convient de nuancer ce propos. En effet, un système défensif est évidemment une réponse à une certaine capacité offensive : aussi bien définir la défense permet d'estimer la nature de l'attaque. Si la hauteur d'un rempart est en partie fonction de l'épaisseur de sa base pour des raisons constructives évidentes, il faut bien admettre qu'elle est aussi la réponse à une capacité de l'assaillant à la prendre d'assaut. C'est donc que ce dernier est apte à fabriquer des échelles efficaces, puis, un jour, des tours de siège plus ou moins mobiles, ou encore à installer des rampes d'assaut ; parce la tour autorise des tirs de flanquement, elle est aussi la preuve de l'existence des échelles. Cet exemple, un peu simpliste, n'est rappelé ici que pour montrer l'interface naturelle entre les deux notions –défensive et offensive- apparemment opposées, mais en fait complémentaires.



## Images de fortifications au Proche-Orient ancien

Béatrice MULLER

L'image comme source historique est à considérer avec précaution : limitée par des contraintes techniques, soumise à des conventions, marquées par le style, elle reflète au moins autant la mentalité des artistes et des commanditaires que la réalité. Cela est particulièrement vrai pour l'iconographie proche-orientale : l'époque pré-classique concernée par notre sujet s'étend sur environ deux millénaires et demi, soit de la fin du IV<sup>e</sup> millénaire au milieu du I<sup>er</sup> av. J.-C. On situe généralement les débuts de l'ère urbaine (dite maintenant la “ première révolution urbaine ”) dans les régions syro-mésopotamiennes, aux alentours de 3000 av. J.-C.<sup>1</sup> ; la civilisation orientale s'éteint lentement après la conquête d'Alexandre en 331.

Pour ce que nous en connaissons, la fortification est essentiellement liée à la ville, qui atteint son stade d'aboutissement à peu près en même temps que l'écriture et que les représentations qui nous intéressent ici<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Ou du moins la fin de de la maturation du processus, cf. Butterlin 2003, en particulier p. 60-70.

<sup>2</sup> Certes, les fouilles ont révélé des constructions fortifiées isolées, comme le silo de Tell Razuk et le château fort de Tell Gubba (xxviii<sup>e</sup> s., cf. dans ce volume la contribution de J.-Cl. Margueron) ou comme la citadelle de Tell Faq'ous (xiv<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> s.) : mais ce sont des postes avancés de surveillance et de protection d'une région, nécessairement contrôlée par une ville.

Ce sont les premiers sceaux-cylindres – ou, plus souvent, leurs empreintes déroulées sur l'argile molle des tablettes ou des scellements, de portes, de jarres etc., qui nous livrent, à l'occasion, l'iconographie la plus ancienne de fortifications, malaisée à déchiffrer comme on va le voir. Ensuite, au cours du III<sup>e</sup> millénaire, les sceaux mettront davantage en scène des thèmes religieux, de même que les bas-reliefs de pierre ou de terre cuite, et les scènes de victoire (stèle dite des Vautours ou stèle de Naram-Sin par exemple) ignorent le cadre urbain. Le II<sup>e</sup> millénaire, et surtout sa seconde moitié (Bronze Récent), voit se multiplier des ustensiles en terre cuite de dimensions et de fonctions variées, dont la forme et l'habillage évoquent maisons, temples ou fortifications, improprement appelés “ maquettes architecturales ”, et qui pallient alors la carence en images d'architecture gravées, sculptées ou peintes (seule exception notoire : une plaquette en terre cuite provenant de Larsa). La source iconographique la plus riche et la plus évidente sur l'architecture militaire est constituée par les innombrables bas-reliefs qui revêtaient salles et cours des palais néo-assyriens (IX<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s.), tous à la gloire du roi.

Partant du berceau sud-mésopotamien élargi à la Susiane, cette documentation nous conduira aux confins montagneux du Zagros, en Anatolie, sur le Moyen-Euphrate syrien, puis en Assyrie. Dispersée dans l'espace, elle est inégalement répartie dans le temps. A ma connaissance, aucune étude générale sur le sujet abordé ici n'a été entreprise<sup>3</sup> ; nombreuses, en revanche, sont les recherches plus ponctuelles, visant à interpréter une série de sceaux-cylindres ou d'empreintes par exemple ou, surtout, portant sur la thématique des bas-reliefs néo-assyriens : la nature et la disparité des documents requiert une spécialisation, et l'heure des grandes synthèses n'a pas encore sonné.

La présentation qui va suivre retiendra les grandes lignes de ce qu'apporte l'iconographie proche-orientale sur les divers types de fortifications, compte tenu du recul qu'il convient de prendre par rapport à une telle source ; dans l'optique de ce colloque, il sera intéressant

---

<sup>3</sup> Première tentative d'étude diachronique : Muller 2000.

d'observer aussi la nature et l'évolution des moyens d'attaque et de défense dépeints.

### *Précautions liminaires : conventions de dessin et problèmes d'interprétation*<sup>4</sup>

#### **1 - Conventions de dessin**

La représentation architecturale est au cœur de la problématique touchant à la figuration de l'espace ; en effet, les Anciens avaient mis en place différents procédés, parfois utilisés simultanément, déroutants pour notre œil habitué à la convention de la perspective.

Les plus connus, parce qu'il sont courants en Egypte ancienne, sont d'une part la rotation (œil de face dans un visage de profil, par exemple), et d'autre part le rabattement ; ce dernier consiste à donner d'un objet une vue à la fois frontale et en plan, les éléments rabattus pouvant être représentés de part et d'autre d'un axe, ou au contraire dans le même sens<sup>5</sup> comme on le voit sur la fig. 21 : les maisons, représentées en élévation, sont encloses dans un espace pseudo-rectangulaire (plan) délimité par une chaîne d'éléments représentant une muraille avec des tours.

La règle de l'isocéphalie conduit à ne pas proportionner les personnages ou les objets selon leur situation dans l'espace (les plus éloignés devant être pour nous les plus petits), mais plutôt selon un ordre de valeur : sur la fig. 16, le grand personnage de droite est le roi assyrien victorieux.

Le chevauchement se comprend facilement : des figures se recouvrant partiellement sont en réalité placées les unes à côté des autres en profondeur (cf. fig. 18, registre médian).

La superposition peut être ambiguë et nous intéresse particulièrement ici, parce qu'elle a suscité des interprétations controversées :

---

<sup>4</sup> Pour ces questions, cf. Flavigny 1940 ; Gombrich 1962 ; Hrouda 1965, p. 17-19 ; Reade 1980 ; Margueron 1981 ; Limet 1986 ; Gunter 1982, p. 106-108.

<sup>5</sup> Cf. Flavigny 1940.

elle peut représenter effectivement des éléments empilés les uns sur les autres (cf. éventuellement fig. 1), mais aussi des éléments placés les uns derrière les autres (cf. fig. 15, 19) et à une certaine distance les uns des autres (cf. fig. 16, 18).

La transparence en revanche nous est très secourable : une scène visible à l'intérieur d'un bâtiment, comme si sa façade était une vitre, révèle un contexte qui induit immédiatement sa fonction (cf. fig. 9).

## 2 - Les signes de reconnaissance de la fortification

L'image se présente comme un signe, plus ou moins intelligible – et en ce sens le grand archéologue allemand Walter Andrae pousse à bout le paradoxe : “ Solange man den Bau nicht in natura kennt, versteht man die Zeichnung nicht.<sup>6</sup> ” C'est la même difficulté que celle que l'on éprouve devant un texte en langue étrangère, qu'il faut déchiffrer pour le comprendre, mais qu'il faut avoir compris pour le déchiffrer<sup>7</sup>.

Or la méconnaissance qui est le lot des archéologues sur l'aspect des superstructures – toujours disparues dans l'architecture de terre – des bâtiments qu'ils mettent au jour ne permet pas d'établir un lien direct entre les images d'architecture et la réalité qui leur est contemporaine. Pour reconnaître des fortifications sur les images, nous sommes par conséquent obligés de partir de présupposés ; ceux-ci reposent sur une réalité architecturale certes, mais anachronique.

Ce qui distingue pour nous une fortification d'un autre type de bâtiment, ce sont :

- la ou les murailles,
- dans lesquelles ouvre(nt) une ou plusieurs portes monumentales,
- les murailles sont ponctuées de tours,
- l'ensemble est couronné de créneaux.

---

<sup>6</sup> Andrae 1926, p. 37 : “ Tant qu'on ne connaît pas le bâtiment dans sa réalité, on ne comprend pas l'image ”.

<sup>7</sup> Selon Dennis Pardee rapportant la phrase d'un de ses maîtres

Si ces signes font défaut, la construction ne pourra pas être reconnue d'emblée comme une fortification.

Mais, à ce point, une autre difficulté surgit. Au Proche-Orient ancien, la forme d'un bâtiment ne préjuge pas de sa fonction : le plan dit tripartite, par exemple, est utilisé aussi bien pour une habitation d'une certaine envergure que pour un temple. Il s'agit donc de ne pas se laisser abuser par les apparences.

### ***Fortification ou autre ? Cas litigieux***

C'est pourquoi il convient d'étudier en premier lieu des exemples où les signes qui nous apparaissent comme caractéristiques, énoncés ci-dessus, font défaut ; il est des cas au contraire où la présence de ceux-ci est contredite par des éléments qui assurent au bâtiment une autre fonction que militaire. Il peut aussi arriver que l'on reste dans le doute.

#### **1 - Fortifications sans tours ni créneaux ?**

##### *a) Empreintes de sceaux archaïques*

L'empreinte de sceau de Suse conservée au Louvre Sb 2125 (fig. 1), datée de l'époque d'Uruk, avait été interprétée dès sa découverte comme un bâtiment cultuel sur terrasse, interprétation reprise par Pierre Amiet et développée par Jean Margueron<sup>8</sup> ; la superposition des deux éléments y était prise à la lettre, mais la scène voisine ignorée. C'est alors que Pierre Amiet démontre, par des arguments iconographiques cette fois, par comparaison avec une série d'empreintes de la même époque (fig. 2 et 3) qu'il s'agit d'"une forteresse ennemie prête à se rendre et dont le rempart conventionnellement très étroit abrite le bâtiment représenté au

---

<sup>8</sup> Amiet 1987 ; Margueron 1986 : la question d'une vue du bâtiment de face ou de profil n'est pas résolue.

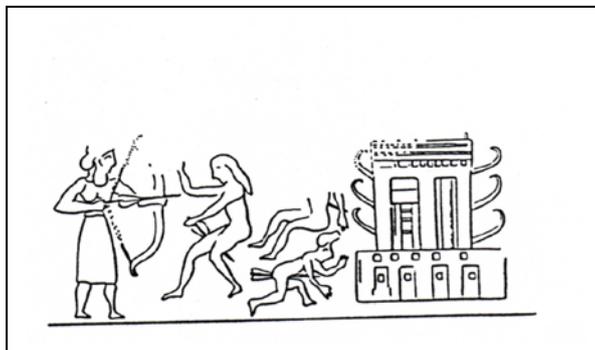


Fig. 1 – Empreinte de sceau-cylindre. Suse, époque d'Uruk  
(Amiet 1987, fig. 1 p. 99).

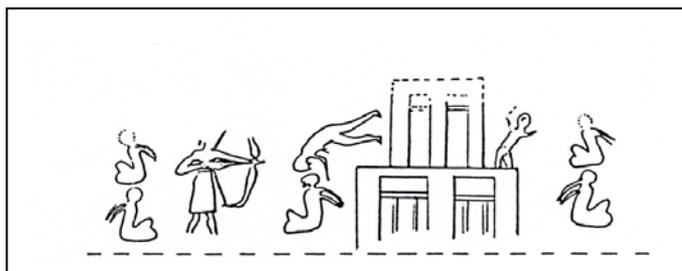


Fig. 2 – Empreinte de sceau-cylindre. Epoque d'Uruk. Louvre, AO 29389  
(Amiet 1987, fig. 2 p. 101).

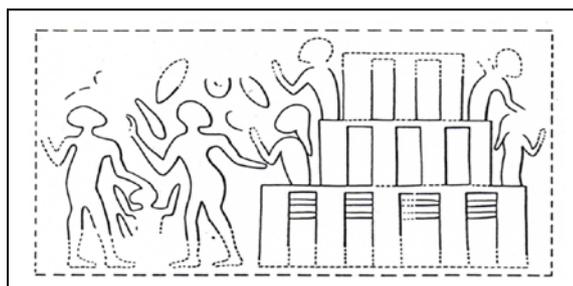


Fig. 3 – Empreinte de sceau-cylindre. Choga Mish, époque d'Uruk  
(Amiet 1987, fig. 3 p. 103).

-dessus, alors qu'il se trouve en réalité à l'intérieur<sup>9</sup> ” : l'archer visant des personnages nus dont l'un semble précipité du sommet de la construction ou les assiégés émergeant à mi-corps des parapets, lançant des projectiles, vont dans le sens de scènes de siège dont la construction assure le cadre.

Ces images constitueraient, vers 3000 av. J.-C., les premières attestations figurées de villes fortifiées à deux ou trois lignes de remparts. Il eût été impossible de les reconnaître comme telles sans l'aide des actions guerrières qui y sont associées.

*b) Bas-relief de Ninive*  
(fig. 4)

Délaissant l'interprétation traditionnelle, Walter Andrae<sup>10</sup>, fait de ce qui était considéré comme une ziggurat élamite à cinq étages une ville fortifiée à trois enceintes renfermant un édifice haut à appendices cornus (caractéristique

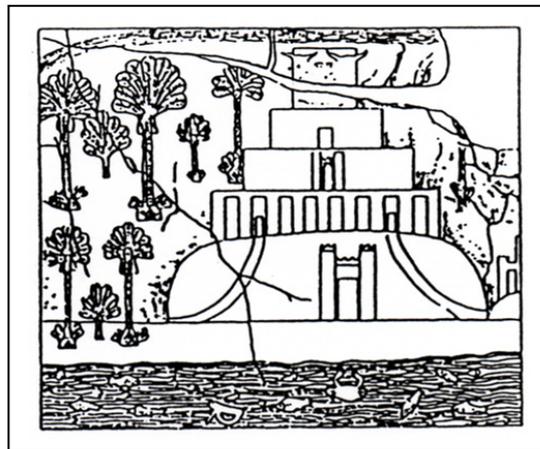


Fig. 4 – Partie d'un relief en albâtre. Ninive, VII<sup>e</sup>s. (Andrae 1926, fig. 14 p. 34).

ristique

iranienne), précédée d'une porte isolée derrière laquelle un terrain en pente (glacis ?) mène, par deux chemins, à deux portes, ménagées dans la ligne extérieure. Ainsi, à l'autre extrémité de notre fourchette chronologique (VII<sup>e</sup> s.), le rendu de la perspective par

<sup>9</sup> Amiet 1987, p. 102.

<sup>10</sup> Andrae 1926, p. 34-38.

superposition des éléments est le même et les créneaux attendus font défaut<sup>11</sup>.

## 2 - « Maquettes » de tours isolées : temples ou fortifications ?

Deux types du Bronze Récent nous intéressent pour notre propos. La première série provient du Moyen-Euphrate syrien ; elle est caractérisée par un tronc plus ou moins élancé, comportant un ou deux registres d'ouvertures, en tout cas en façade, et par un couronnement de plan carré, de proportions importantes, en surplomb, simple ou double ; cette silhouette est typée davantage encore par l'étirement aux angles du sommet du couronnement, qui évoque des cornes. Les fenêtres sont souvent pourvues de détails à caractère architectural (encadrement, meneau...) et, point commun avec la série suivante, il n'y a jamais de portes (fig. 5).

Le groupe provenant de la plaine de Rania (près de l'actuelle Kirkuk en Irak) a la particularité d'être porté par un ægagre ; il présente plusieurs rangs de fenêtres, en général petites ; la tour peut être constituée de deux blocs superposés, chacun surmonté d'un couronnement crénelé (fig. 6).

En référence au type du temple-tour, attesté en Urartu, en Syrie et au Levant, certains auteurs ont proposé qu'il s'agissait de modèles de temples : le décor figuratif dont sont parfois dotés ces petits

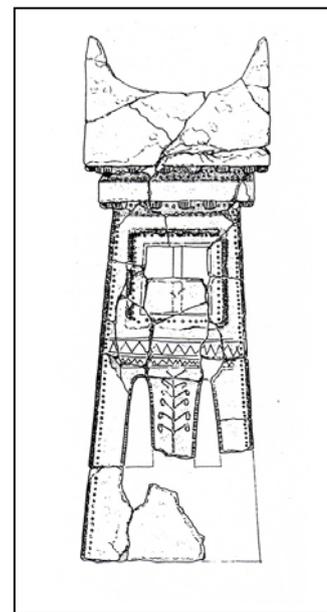


Fig. 5 – “ Maquette ” de tour en terre cuite. Emar, XIV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s. (Muller 2002, fig. 55-a : dessin O. Callot).

<sup>11</sup> Entre ces exemples (fig. 1 à 4) distants de deux millénaires et demi, on ne peut qu'être frappé par la similitude de certains traits, comme ces portes ou niches, qui évoquent davantage les façades du Temple Blanc d'Uruk que des lignes de fortifications. La question mérite encore des investigations.

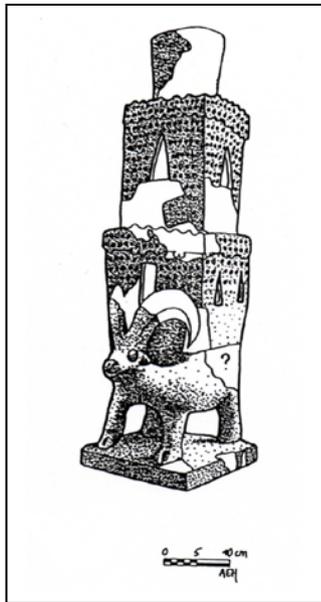


Fig. 6 – “Maquette” de tour (ou de ville ?) en terre cuite. Shemshara, XIV<sup>e</sup> XIII<sup>e</sup> s. (Muller 2002, fig. 29-a : dessin A. Horrenberger).

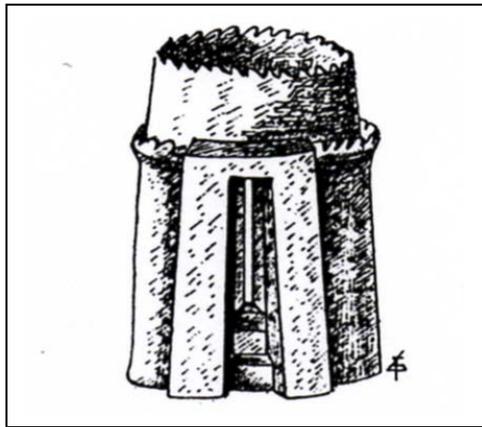


Fig. 7 – « Maquette » de ville (?) en terre cuite. Tchoga Zanbil, XIV<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> s. (Muller 2002, fig. 206-a).

monuments (*ægagres*, ou aussi motif végétal stylisé, exceptionnellement personnage et animaux) va dans le sens d'une interprétation religieuse. Cependant l'hypothèse militaire a été avancée également<sup>12</sup> : elle se justifie d'autant mieux, en tout cas pour la seconde série, si la construction est interprétée, à l'instar des images en deux dimensions, comme la représentation de deux enceintes concentriques<sup>13</sup>. La maquette de Tchoga Zanbil (fig. 7), d'emblée considérée par son inventeur comme la ville elle-même de Dur Untash (nom antique) en réduction, va dans le même sens<sup>14</sup>.

En l'absence de contexte, il serait toutefois mal venu de trancher trop catégoriquement.

### **3 - Corps de bâtiment unique flanqué d'une paire de tours, l'ensemble couronné de merlons**

Avec ce type de construction, nous accédons au stéréotype attendu, qui a tout ce qu'il faut pour représenter une fortification. Mais c'est là que les apparences sont parfois trompeuses...

#### *a) La stèle du musée d'Alep : ville ou temple ?*

La stèle néo-assyrienne, reconstituée par Kay Kohlmeyer dans son intégralité à partir de deux *membra disjecta*<sup>15</sup> (fig. 8), est, elle aussi, d'interprétation controversée : ville ou temple ? Tout dépend du rôle que l'on assigne au dieu Sin qui domine le bâtiment (protecteur ou habitant), et de la signification de la porte, rectangulaire et dénuée de battants, c'est-à-dire conventionnellement représentée ouverte<sup>16</sup>.

---

<sup>12</sup> Pour le point sur tous ces débats, cf. Muller 2002, en particulier p. 116 et 118.

<sup>13</sup> Muller 2000, p. 1152.

<sup>14</sup> Cf. Ghirshman 1968, p. 22-24.

<sup>15</sup> Kohlmeyer 1992.

<sup>16</sup> D'après Tucker 1994, p. 111, les portes cintrées à deux battants fermés seraient réservées aux enceintes extérieures, alors que les portes rectangulaires ouvertes caractériseraient les constructions intérieures à la ville. Il ne semble pas cependant que ce soit une règle générale.

*b) Glyptique médio-assyrienne (XIV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.) : temples*

La controverse qui vient d'être mentionnée trouve des échos ailleurs : lorsque la divinité est représentée, selon le principe de la transparence ou par la porte grande ouverte, à l'intérieur du bâtiment, il n'y a plus de doute à avoir sur la fonction de celui-ci (fig. 9). Là encore, et au contraire du cas évoqué ci-dessus (§ B-1-a), sans la scène associée, la forme du bâtiment aurait été mal comprise.

Cela signifie aussi que les signes de reconnaissance ne sont pas universels et que, en tout cas pour le Proche-Orient ancien, ceux qui nous intéressent ici sont ambivalents.

*C. Typologie des images de fortifications*

A l'exception du prototype du II<sup>e</sup> millénaire et des gravures sur métal urartéennes détaillés ci-après, l'iconographie des villes fortifiées, pouvant comporter jusqu'à trois lignes de remparts, ne se développe réellement qu'à l'époque néo-assyrienne (IX<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s.). Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle et particulièrement dans les années 1960-1970, puis à nouveau à partir des années 1990, un très grand nombre d'ouvrages, et surtout d'articles, ont été écrits sur ce matériel particulièrement riche. L'iconographie des villes fortifiées y est traitée de façon ponctuelle – identifications de villes précises non documentées par une inscription, ou regroupements selon les régions conquises – ou indirecte – problèmes de relations spatiales, ou de composition narrative. Le sujet tel qu'il est posé ici est traité dans une thèse en hébreu, qui a donné lieu à un article<sup>17</sup> : l'auteur recense 108 villes ; elle s'intéresse surtout à leur identification, en tenant compte du paysage environnant et de détails anecdotiques (costume et tributs des vaincus) ; enfin elle propose, comme le fera un peu plus tard D. J. Tucker pour Balawat<sup>18</sup>, une comparaison entre image et réalité concernant la ville de Lakish. Ce dernier s'inscrit en faux contre l'idée

---

<sup>17</sup> Jacoby 1991.

<sup>18</sup> Tucker 1994.

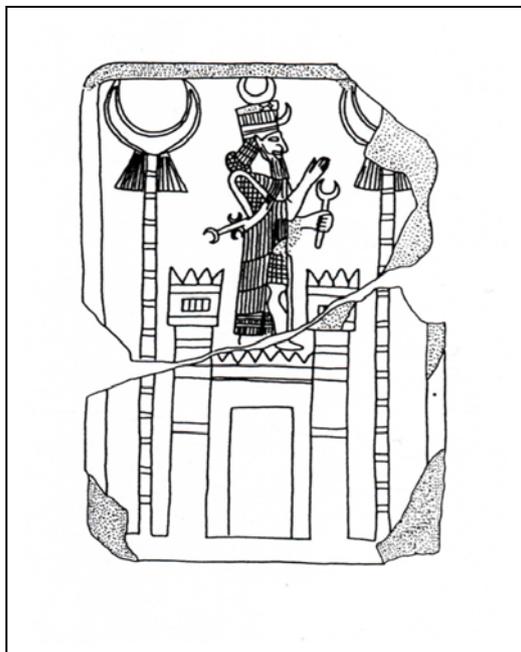


Fig. 8 – Stèle  
au dieu Sin.  
(musée National  
4526. VIII<sup>e</sup> s.  
2001, n° 60 p.  
111).

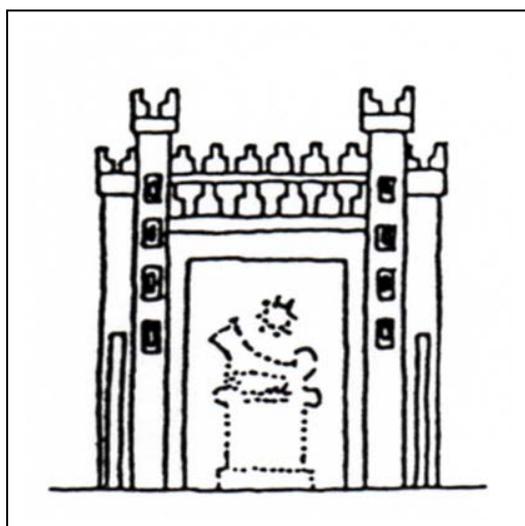


Fig. 9 – Partie  
d'empreinte de  
sceau-cylindre.  
XIV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.  
(Kleiss 1982,  
fig. 5 p. 59).

exprimée par Ruth Jacoby (p. 130) selon laquelle le cadre architectural n'est qu'une toile de fond dont les détails ne sont pas significatifs<sup>19</sup>.

La question cruciale est de savoir quel crédit accorder à ces images d'architecture : des méfiants qui refusent de prendre à la lettre les détails<sup>20</sup> ou des pointilleux qui au contraire utilisent le moindre d'entre eux pour une interprétation<sup>21</sup>, lesquels ont raison ?

Il s'agirait de faire une typologie exhaustive purement architecturale et de la comparer systématiquement avec les vestiges correspondant aux villes nettement identifiées : on pourrait alors – rêve idéal – faire la part des choses entre les détails significatifs et les éléments insignifiants de ces représentations. Le problème est qu'il ne peut pas y avoir de règle absolue à cela, qu'il faudrait voir au cas par cas, comme ce qui m'est apparu pour les maquettes. L'économie de moyens requise pour ces images supposait de la part de l'artiste un choix – auquel on ne saurait dénier une certaine subjectivité – dans un éventail de possibilités.

Chez les Assyriens, les signes stéréotypés – rempart ponctué de tours, créneaux, porte(s) – sont désormais de règle.

## 1 - Corps de bâtiment unique

Formellement, il n'y a pas de différence avec les exemples mentionnés précédemment (§ B-3). Le plus ancien illustre une plaque en terre cuite provenant de Larsa et datée de l'époque paléobabylonienne (début du II<sup>e</sup> millénaire)<sup>22</sup> ; comme sur la stèle du musée d'Alep, une divinité surmonte la construction, mais cette fois il s'agit d'Ishtar guerrière foulant aux pieds un vaincu, nu selon la tradition iconographique : la connotation, ici, ne fait pas de doute, c'est

---

<sup>19</sup> Tucker 1994, p. 115 et 116. Il est remarquable que les Français, qui sont pourtant les premiers, grâce au consul de France à Mossoul Paul-Emile Botta, à avoir mis au jour des bas-reliefs assyriens, d'ailleurs remarquablement publiés par eux, n'ont guère écrit sur le sujet.

<sup>20</sup> Reade 1976, p. 193, cité par Jacoby 1991, note 14 p. 117.

<sup>21</sup> Gunter 1982, p. 111 ; Tucker 1994, en particulier p. 110-112.

<sup>22</sup> Cf. Parrot 1960, fig. 358-c p. 291.

bien une enceinte de ville, crénelée, avec une porte cintrée au double battant fermé qui est représentée.

Avec une tour de plus que sur les images précédentes, en chevauchement latéral ou en position médiane à l'arrière, peut enfin être abordée la typologie des images indubitablement de fortifications<sup>23</sup> (fig. 10). La tour supplémentaire est une ébauche de perspective ; les créneaux – généralement à degrés dans cette série<sup>24</sup> – coiffent courtines et tours à couronnement en surplomb ; Wolfam Kleiss avait remarqué la porte centrale cintrée, dont généralement un seul des battant, clouté, est fermé. Ce type constitue en quelque sorte le module de base à partir duquel s'articulent adjonctions et variantes formant les types qui vont suivre.

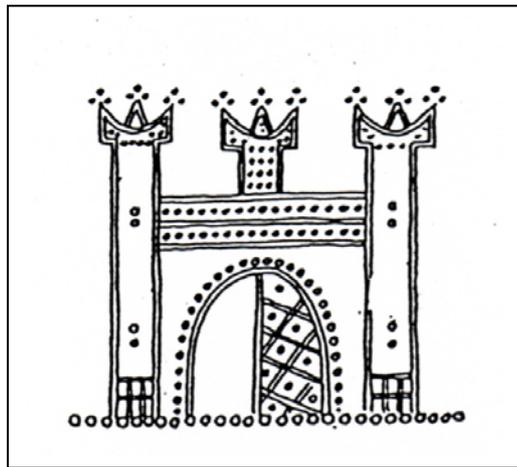


Fig. 10 – Plaque de ceinture urartéenne. IX<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. Collection nationale préhistorique, Munich (Kleiss 1982, fig. 1-a p. 53).

<sup>23</sup> Cf. Kleiss 1982.

<sup>24</sup> La forme en cornes en est une simplification, comme sur la tour d'Emar ici fig. 5.

## 2 - Ligne de fortification simple

Nombre de fortifications, telles qu'elles sont figurées en particulier sur les portes de bronze de Balawat, présentent une seule ligne de remparts. Il peut s'agir de forteresses de toutes régions : Urartu, Tyr, Khazazu (autre ville de Phénicie), Syrie du Nord<sup>25</sup>.

Tucker fait remarquer qu'une ville de la région de Hamath (fig. 11) fait bien apparaître – par le procédé du rabattement – les deux portes opposées de l'enceinte, placées sur les petits côtés de son plan rectangulaire.

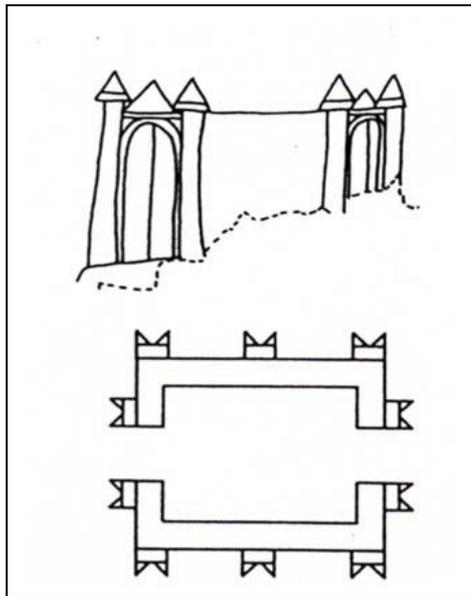


Fig. 11 – Détail d'un relief d'une porte plaquée de bronze de Balawat (IX<sup>e</sup> s.) : élévation de la muraille d'une ville de la région de Hamath (Syrie) et reconstitution du plan (Tucker 1994, fig. 7 p. 11).

<sup>25</sup> Pour tous ces exemples, cf. King 1915, respectivement pl. IX, XII, XVI, XXV à XXVII, XXX, XXXI, XXXII, LXVI, LXIX, LXX.

La figuration d'Imgur-Enlil même (nom antique de Balawat) présente une variante par rapport au présent type : l'une des sections de la muraille est légèrement plus haute que les autres (fig. 12-a) ; sur une autre vue (fig. 12-c), ce trait est accentué non seulement par la ligne de sol remontant comme pour figurer une éminence, restreinte à cette section surélevée, mais aussi par l'existence d'une porte rectangulaire, alors que celles des deux sections latérales sont cintrées. L'auteur en infère que cette partie centrale représente une construction intérieure<sup>26</sup> – mais sans développer l'idée qu'il s'agirait d'un rendu paratactique de la perspective, les sections latérales représentant alors l'enceinte extérieure. Ainsi la constitution d'une typologie se complique, puisque ce qui est représenté en continu comme une ligne de défense simple pourrait en réalité en représenter une double. Un cas encore plus complexe est fourni par la ville d'Uburu (nord-est de la Mésopotamie) (fig. 13)<sup>27</sup>, qui s'étire en une douzaine de sections sur un terrain des plus montueux : “ But wether this represents multiple rows of walls and towers, or an unusually extensive settlement, is unclear.<sup>28</sup> ” Une fois encore, l'évidence ne s'impose pas toujours : certaines représentations à ligne de défense apparemment simple sont en réalité doubles.

### 3 - Ligne de fortification double

Là encore, ce n'est pas le lieu d'en dresser un inventaire : de telles villes semblent parsemer la Syrie, l'Urartu, l'Anatolie, la Babylonie du Sud<sup>29</sup>, sans compter les villes non identifiées par une inscription<sup>30</sup> (fig. 14, 15, 16). Sur un relief de Ninive (fig. 17), la hauteur des tours est démesurée. Il peut arriver que la distance entre les deux enceintes soit matérialisée par une éminence vide sur laquelle se dresse la citadelle (cf. fig. 16), ou même qu'une rivière ou un canal passe entre les deux enceintes (fig. 18).

---

<sup>26</sup> Tucker 1994, p. 111.

<sup>27</sup> King 1915, pl. XLIV.

<sup>28</sup> Gunter 1982, p. 108-109.

<sup>29</sup> Cf. King 1915, *passim*.

<sup>30</sup> Cf. Albenda 1986, pl. 105, 119, 120, 124, 128.

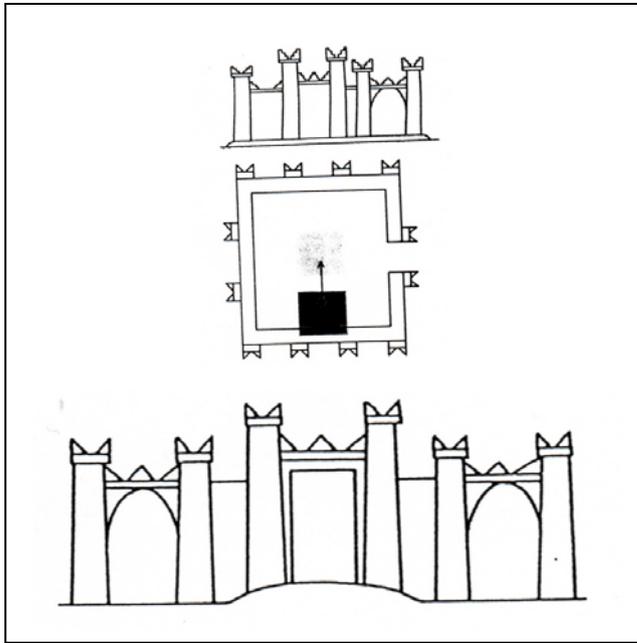


Fig. 12 – Détail d'un relief d'une porte plaquée de bronze de Balawat (IX<sup>e</sup> s.) :  
a – élévation de la muraille d'Imgur-Enlil (= Balawat)  
b – reconstitution du plan  
c – autre détail supposé représenter cete ville ;  
(Tucker 1994, fig. 8 p. 11 et fig. 4 p. 111).

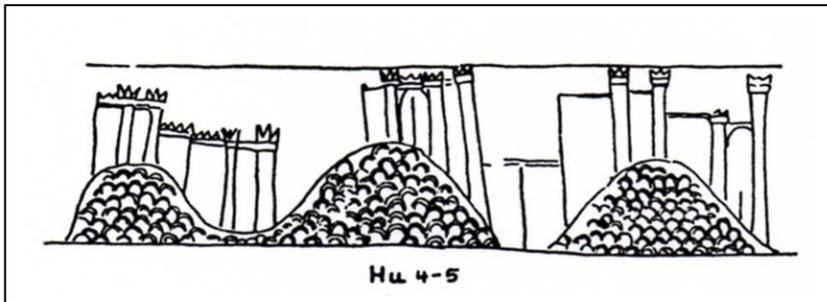


Fig. 13 – Détail d'un relief d'une porte plaquée de bronze de Balawat : la ville d'Uburi (Naumann 1971, fig. 433 n° Hu 4-5, p. 317).

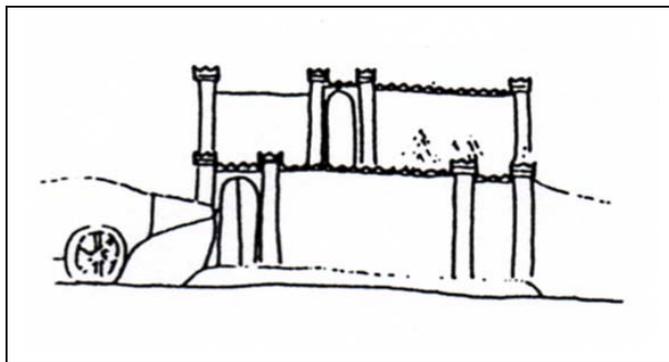


Fig. 14 – Détail d'un relief d'une porte plaquée de bronze de Balawat : la ville de Dabigu (Syrie du Nord). IX<sup>e</sup> s. (Jacoby 1991, fig. 17-4 p. 128).

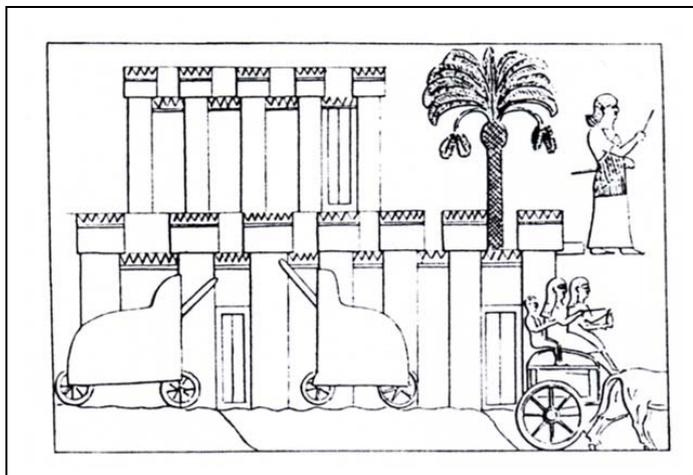


Fig. 15 – Détail d'un relief du palais de Tiglat-Phalazar III à Nimrud. VIII<sup>e</sup> s. (Orthmann 1975, fig. 399-a p. 318).

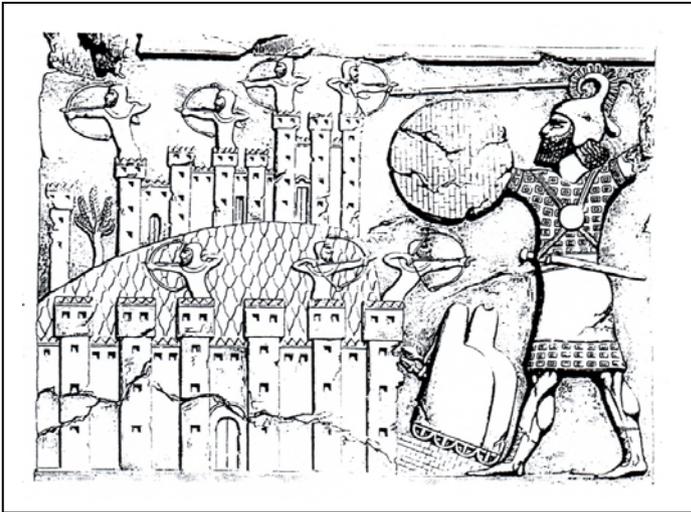


Fig. 16 – Détail d'un relief du palais de Khorsabad : la ville de Gaza (?).  
VIII<sup>e</sup> s (Yadin 1963, fig. 423).

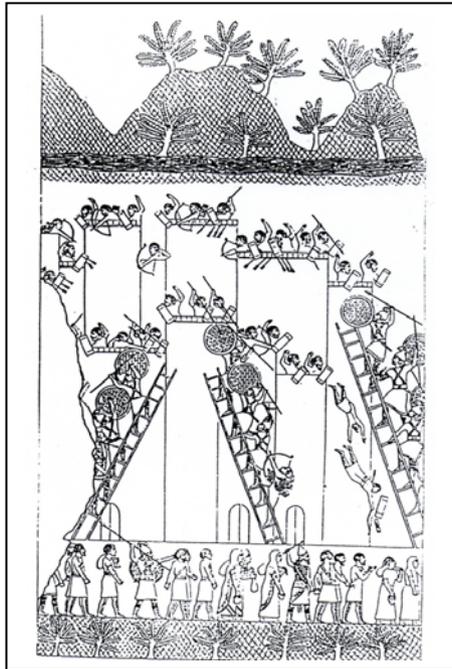


Fig. 17 – Bas-relief de Ninive, palais Sud-Ouest : assaut d'une ville. VII<sup>e</sup> s. (Layard 1854, vol. II, face p. 372).

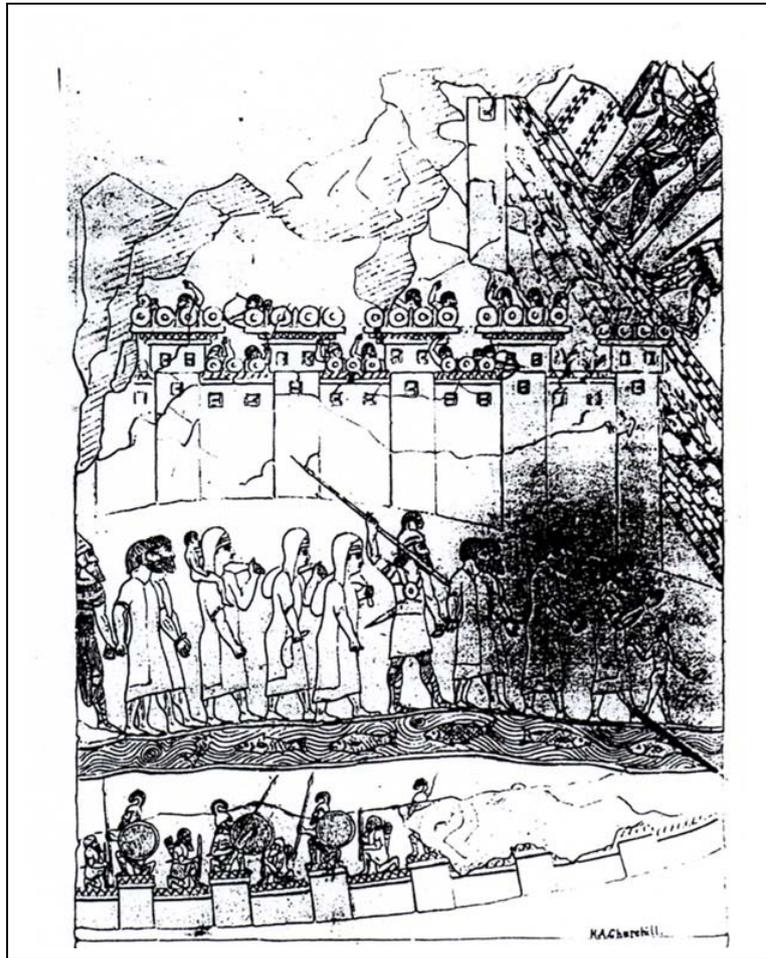


Fig. 18 – Bas-relief de Ninive, palais Sud-Ouest : ville assiégée. VII<sup>e</sup> s.  
(Barnett *et al.* 1998, n° 227-b).

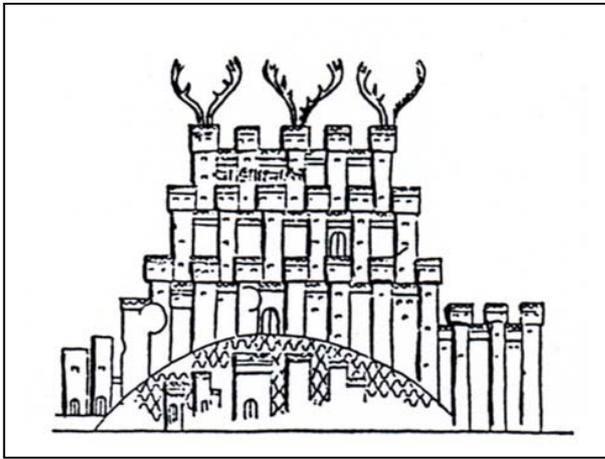


Fig. 19 – Détail d'un bas-relief du palais de Khorsabad : Kisheshim. VII<sup>e</sup> s.  
(Amiet 1987, fig. 4 p. 104).

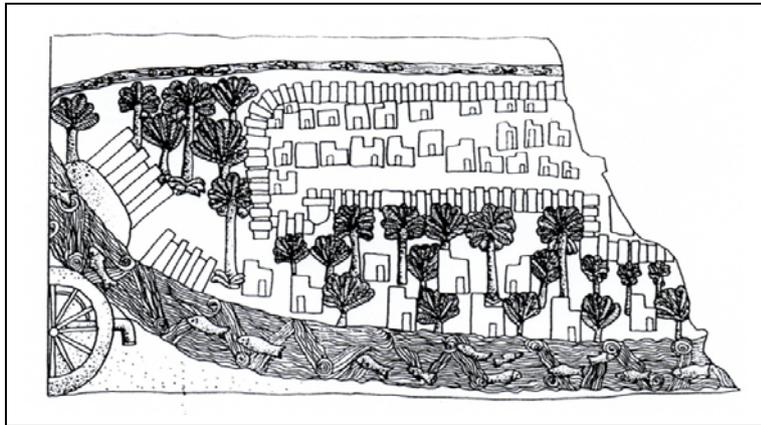


Fig. 20 – Ninive, palais Sud-Ouest : siège de Lakish. VII<sup>e</sup> s.  
(Barnett *et al.* 1998, n° 430-a).

#### 4 - Ligne de fortification triple ou quadruple

Les lignes de fortification triples sont plus rares. La plus connue est la forteresse iranienne de Kishesim<sup>31</sup> (fig. 19). C'est également l'apanage de Ninive<sup>32</sup>. Harhar semble même comporter quatre remparts, si l'on compte le mur aveugle, au bas de l'image<sup>33</sup>.

#### 5 - Organisation complexe

La ville à double ligne Kishshu s'élève sur une éminence devant laquelle s'en trouve une autre, toute petite, qui marque une porte avancée<sup>34</sup>. La ville de Lakish, sur le célèbre bas-relief de Ninive, comporte une telle porte particulièrement bien mise en valeur, assaillie en règle au premier plan sur la partie gauche de la composition (fig. 20).

Avec Madaktu (fig. 21), c'est le mode de représentation qui ajoutée à la complexité (cf. *supra*, § A-1) : le poste avancé, situé sur une hauteur, borde, avec un autre élément de fortification isolé, le fleuve qui ceint la ville ; celle-ci est composée de deux parties : ce qui semble être une ville basse occupée par un habitat lâche, et une ville haute aux maisons plus serrées, et ceinte d'une muraille intérieure.

C'est, en plus de Lakish, avec une ville phénicienne savamment dépeinte dans le palais Sud-Ouest de Ninive qu'est atteint le comble de la complexité (fig. 22) : à mi-côte d'une première colline se déploient deux groupes de constructions : la première d'entre elles, isolée, en avant et apparemment dénuée de caractères défensifs, la seconde comportant trois (? lacune) corps de bâtiments disjoints flanqués d'une haute tour isolée ; au sommet de cette première colline, une ligne disjoints de bâtiments (l'un d'eux à étage) ponctués de tours élancées laisse passer, dans le vaste espace laissé entre eux, les habitants expulsés ; ceux-ci descendent d'une deuxième colline, située

---

<sup>31</sup> Albenda 1986, pl. 125 et 126.

<sup>32</sup> Ninive, palais Nord, cf. Matthiae 1996, fig. 9.15. Cela pose un problème, car l'archéologie n'a mis en évidence que deux remparts sur ce site.

<sup>33</sup> Albenda 1986, pl. 112.

<sup>34</sup> Albenda 1986, pl. 138.

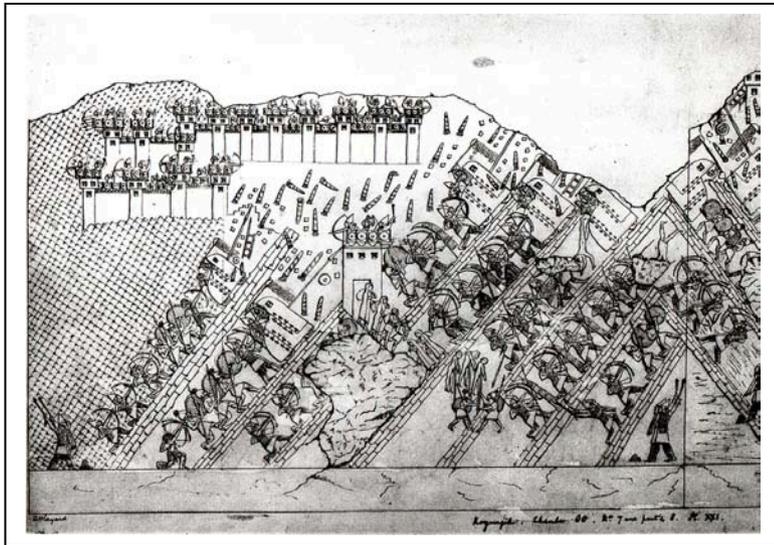


Fig. 21 – Ninive, palais Sud-Ouest : la ville de Madaktu. VII<sup>e</sup> s.  
(Margueron 2003, fig. 140 p. 235 : dessin A. Horrenberger).

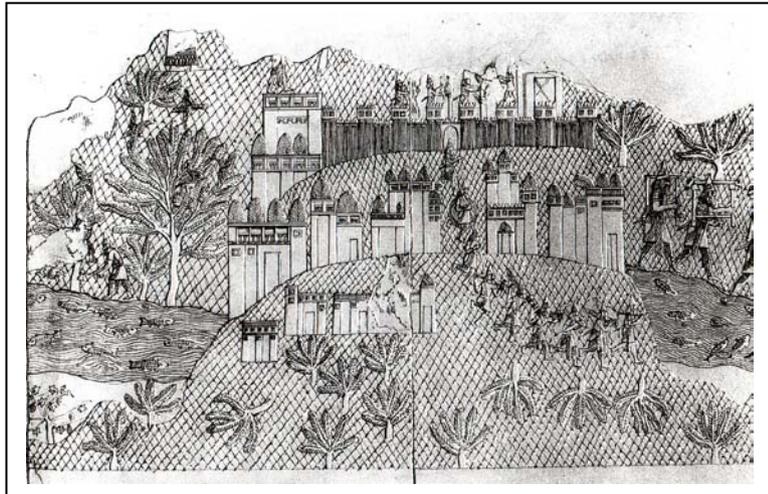


Fig. 22 – Ninive, palais Sud-Ouest : ville conquise. VII<sup>e</sup> s.  
(Barnett *et al.* 1998, n° 523-a et 524-a).

plus haut derrière la première, barrée d'une vraie muraille crénelée ponctuée de tours de défense cette fois. A y regarder de près, ce n'est pas au sommet de la première colline que se trouve la série médiane de constructions, mais plutôt derrière, au bas de la seconde : en effet, la première colline cache manifestement en partie un cours d'eau passant devant les constructions médianes, qui se trouvent ainsi en position topographique basse en bordure de celui-ci. Dans ce paysage escarpé, accidents de terrain et cours d'eau jouent manifestement aussi leur rôle de défense.

## 6 - Fort isolé ou tour de guet

Parfois, une colline secondaire avoisine la ville fortifiée perchée sur une hauteur. Une tour (de guet ?) figure ainsi sur un bas-relief de Khorsabad<sup>35</sup>.

### *D. Les actions militaires*

Il est bien entendu que le cadre architectural qui vient d'être évoqué n'est là que pour concrétiser l'image du roi victorieux et ce, dès les plus hautes époques (cf. fig. 1 et 2) : à l'époque néo-assyrienne, ce cadre contribue à la narration des hauts faits du souverain et de ses armées. Le degré de réalisme qu'il parvient à atteindre n'est là que pour sous-tendre la véracité du récit, la multiplicité des régions conquises, la diversité des stratégies. Comme ailleurs, l'iconographie de la guerre est celle de la victoire. Aux III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaires av. J.-C., celle-ci est directement attribuée aux dieux, comme sur la stèle des Vautours ou sur la plaque de Larsa mentionnée ci-dessus § C-1<sup>36</sup>.

Sauf indication contraire, les exemples qui vont être cités sont d'époque néo-assyrienne.

---

<sup>35</sup> Albenda 1986, pl. 105.

<sup>36</sup> Deux cas particuliers : sur la stèle de Naram-Sin, le casque à cornes du roi montre son caractère divin, même si l'ensemble de la scène est dominé par les dieux astraux ; le seul exemple de participation divine à la bataille sur un bas-relief assyrien, à ma connaissance, montre le dieu Assur, émergeant du disque ailé, tirant à l'arc, cf. Deshayes 1969, fig. 54 (Nimrud, palais Nord-Ouest).

## 1 - Les préparatifs et le départ du camp

Un type de construction très fréquent puisqu'il marque le début de chaque campagne militaire – en tout cas sur les portes de Bala-wat – est celui du camp ; aménagement mobile et temporaire, il est toujours représenté en plan ; parfois il est vide, parfois il montre les activités toutes domestiques qui précèdent l'assaut : ainsi des personnages travaillent accroupis ou à genoux, l'un d'eux probablement à la réparation d'une roue ; on y voit des animaux soignés par d'autres personnages, peut-être la préparation du pain<sup>37</sup>...

Souvent c'est le roi lui-même qui occupe le camp, signalé par une sorte de baldaquin qui l'abrite ; des serviteurs l'éventent, tandis que des soldats en armes s'y dirigent<sup>38</sup>.

## 2 - Les modalités du siège et de la défense

### a) *Les armes des assiégés*

A la fin du IV<sup>e</sup> millénaire, les formes ovoïdes qui volent dans le champ de l'empreinte de Choga Mish (cf. fig. 3) sont un peu gros pour être des balles de fronde – comme on en a trouvé quantités en fouille. Le siège de Lakish montre des projectiles divers lancés du haut des tours par les assiégés : brandons enflammés, briques ou pierres... (cf. fig. 20). Les personnages vus à mi-corps derrière les parapets décochent des flèches, souvent protégés par un petit bouclier rectangulaire, ou brandissent une javeline (cf. fig. 17).

### b) *Armes et stratégie des assaillants*

En effet, les scènes les plus archaïques (cf. fig. 1 et 2) montrent déjà les vaincus, représentés conventionnellement nus, transpercés par une arme ou précipités du haut des murailles. Sur les bas-

---

<sup>37</sup> King 1915, pl. LXXIII.

<sup>38</sup> Cf. King 1915, pl. XX.

reliefs assyriens, on plonge beaucoup la tête la première – mais, dans cette circonstance, les assiégés ne sont pas nus.

L'arme la plus courante et la plus anciennement attestée – dès le Néolithique – est l'arc (cf. fig. 1, 2), toujours de mise au I<sup>er</sup> millénaire, et reste le signe le plus parlant de l'attaque comme de la défense (fig. 23) ; la pique ou le javelot sont également employés (fig. 16, 18, 24) – par les assiégés aussi, d'ailleurs (fig. 17). L'épée est portée par le roi à la ceinture (cf. fig. 16) et le poignard sert à égorger les vaincus (cf. fig. 24-a). Les grands boucliers tenus par un auxiliaire ont presque taille humaine, les proportions des boucliers ronds sont réduites de moitié (fig. 23). Casque pointu et long et lourd vêtement à plaques de métal (?) complètent la protection<sup>39</sup>.

Moins théâtral que l'assaut à l'aide d'échelles, couramment figuré, le travail de sape des murailles était aussi pratiqué, soit à la main<sup>40</sup>, soit à l'aide d'engins de siège (cf. fig. 14, 15, 16, 20, 24-b), à quatre ou même huit roues<sup>41</sup>. Ces derniers exigent souvent la construction de rampes, de pente impressionnante comme au siège de Lakish, parfois moins spectaculaires (cf. fig. 20, 24-b).

La dernière phase du siège est l'incendie de la ville, représenté par des flammes qui jaillissent du sommet des courtines, alors dégarries de leurs créneaux (fig. 25) : en effet la démolition des murs précède la mise à feu, et l'absence de créneaux, au lieu d'être une caractéristique architecturale, est un procédé narratif qui situe le moment représenté<sup>42</sup>.

### 3 - Le sort des vaincus

Du haut des tours, des femmes implorent la pitié (cf. fig. 24-a) ou regardent la procession des vainqueurs menant les prisonniers, nus

<sup>39</sup> Cf. King 1915, pl. XXI et, peut-être, ici fig. 24-b.

<sup>40</sup> Cf. King 1915, pl. XXI.

<sup>41</sup> Bien qu'il n'y en ait pas de figuration avant l'empire assyrien, les textes de Mari, par exemple, mentionnent de telles machines dès le xviii<sup>e</sup> s. av. J.-C.

<sup>42</sup> Cf. Gunter 1982, p. 107 ; cf. Barnett *et al.* 1998, n° 509, 510-a ; Deshayes 1969, fig. 150.

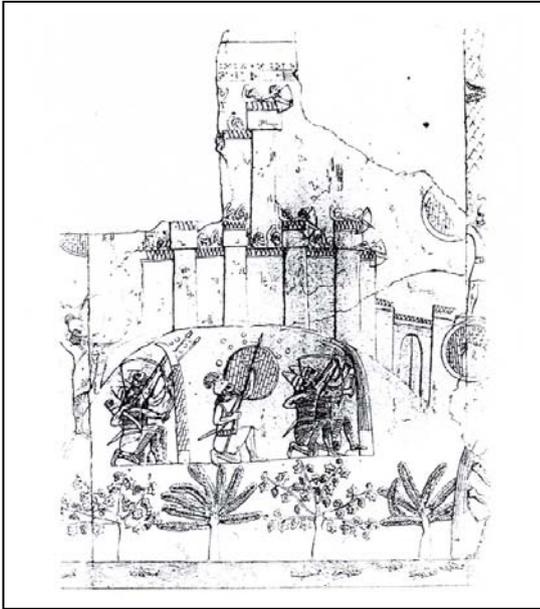


Fig. 23 – Ninive, palais  
Sud-Ouest : Alammu.  
(Barnett *et al.* 1998, n°  
240-a).

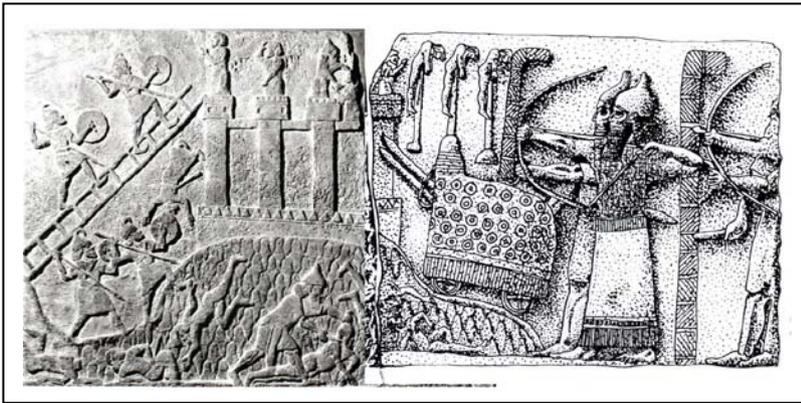


Fig. 24 – a – Nimrud, palais de Tiglat-Phalazar III : prise d'une ville. VIII<sup>e</sup> s.  
(Deshayes 1969, fig. 58).  
– b – Suite de la composition précédente  
(Margueron 2003, fig. 41 p. 79 : dessin A. Horrenberger).

, mains liées derrière le dos<sup>43</sup>. Ceux-ci peuvent aussi être entravés par un carcan au cou ; ils vont être emmenés en déportation, avec leurs femmes et leurs enfants (cf. fig. 18)<sup>44</sup>, s'ils ne sont pas tout bonnement empalés sur des pieux dressés verticalement, en ligne, au flanc des collines (fig. 20, 24-b)<sup>45</sup>, ou égorgés (cf. fig. 24-a), ou amputés à la hache<sup>46</sup> ou décapités : les têtes empilées s'arbovent fièrement devant les murailles de la ville maintenant fermée et désertée<sup>47</sup>.

Ces images de tueries ne sont pas l'apanage des Assyriens : le stéréotype du roi victorieux n'est-il pas, dès l'époque akkadienne (dernier tiers du III<sup>e</sup> millénaire), l'acte de fouler aux pieds le vaincu nu<sup>48</sup> ? Des éléments de mosaïque du palais G d'Ebla (vers 2400) ne montrent-ils pas un guerrier victorieux portant des têtes décapitées<sup>49</sup> ? Plus tôt encore, le petit personnage tenu par les cheveux (?) et levant les bras, à gauche de l'empreinte de Choga Mish (cf. fig. 3), ne va-t-il pas se faire égorger ?

Nombreuses sont les scènes où les vainqueurs en files emportent le butin, productions typiques des régions conquises – à pied le plus souvent (cf. fig. 22), ou en bateau<sup>50</sup> : ballots de biens divers, plateaux arborant objets en ivoire, chaudrons de bronze, et aussi animaux de bât et de trait, statue même...

#### 4 - La gloire du roi vainqueur

Non seulement les biens des vaincus sont pillés, mais les dignitaires des peuples conquis sont tenus de manifester leur soumission en apportant au roi un tribut : sur les orthostates du palais de Khorsa-

---

<sup>43</sup> King 1915, pl. XVI.

<sup>44</sup> Cf. aussi King 1915, pl. pl. XLV et L.

<sup>45</sup> Cf. également King 1915, pl. XXI.

<sup>46</sup> Cf. Albenda 1986, pl. 133.

<sup>47</sup> King 1915, pl. XLIV.

<sup>48</sup> Stèle de Naram-Sin ; nombreux sceaux et empreintes paléo-babyloniens, cf. Mazzone 1986, pl. II et III.

<sup>49</sup> Cf. Cluzan *et al.* (éd.) 1993 n° 103 p. 120-121 ; pour un exposé général sur le massacre, cf. Butterlin à paraître.

<sup>50</sup> Cf. King 1915, pl. XIII.

bad<sup>51</sup>, les étrangers, différenciés par leur costume et leur coiffure, apportent au roi en processions meubles sculptés, ballots et vases dont nous ignorons le contenu, chevaux richement harnachés, bijoux... Certains d'entre eux présentent à leur nouveau souverain la silhouette même d'une enceinte fortifiée ponctuée de tours : modèle réduit de la ville conquise, en tout cas symbole d'obédience. Là encore, cette iconographie connaît au moins un précédent antérieur de plus d'un millénaire<sup>52</sup>.

N'est pas non plus une innovation à porter au crédit des Assyriens l'érection d'une stèle à l'effigie du roi, comme l'a fait représenter Tiglat-Phalazar III à Khorsabad<sup>53</sup> : la première stèle de victoire mésopotamienne n'est-elle pas celle d'Eannatum de Lagash (stèle des Vautours), datée d'environ 2500 av. J.-C. ?

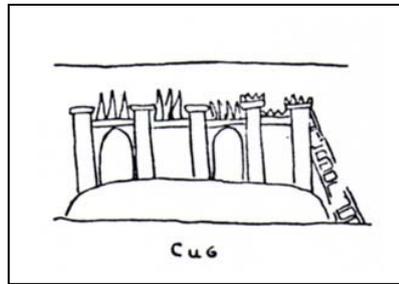


Fig. 25 – Détail d'un relief d'une porte plaquée de bronze de Balawat : Khazazu en flammes (Naumann 1971, fig. 433 n° Cu 6, p. 317).

\*

\* \*

<sup>51</sup> Albenda 1986, *passim*.

<sup>52</sup> Les fragments de peinture de la salle 220' du palais de Mari, datés du XIX<sup>e</sup> s. av. J.-C., ont pu être restitués en diverses scènes exaltant les fonctions du roi, parmi lesquelles un défilé de tributaires, cf. Muller 1990.

<sup>53</sup> Cf. Albenda 1986, pl. 120.

Que ces images d'Assyriens destructeurs ne nous fassent pas oublier l'autre aspect que textes et reliefs mettent en valeur, celui du roi bâtisseur — de palais, mais aussi de capitales nouvelles. L'une des actions civilisatrices du roi légendaire d'Uruk, Gilgamesh, n'avait-elle pas été de construire un rempart autour de sa ville ? Légende et iconographie – cette dernière pouvant paraître balbutiante – se confortent pour faire remonter à l'aube de l'histoire, c'est-à-dire à la fin du IV<sup>e</sup> millénaire, une notion très tôt liée à l'urbanisme<sup>54</sup>. Les données archéologiques montrent que celles-ci ne sont pas pure fiction.

Quel que soit le degré de véracité de ces images, quel que soit l'effort d'interprétation que nous sommes obligés de fournir pour les comprendre, eu égard à des conventions de représentation qui ne sont plus les nôtres, elles révèlent que la ville fortifiée, à deux ou trois lignes de remparts, existe dès les origines. Que les créneaux qui nous sont familiers sur courtines et tours n'apparaissent, à notre connaissance, qu'un bon millénaire plus tard, est secondaire. En revanche le nombre d'enceintes devrait être étudié systématiquement et mis en relation avec l'importance de la ville représentée.

Si, en ce qui concerne le principe architectural, il ne semble guère y avoir eu d'évolution en deux millénaires et demi, si la stratégie des assiégés paraît immuable, en revanche celle des assaillants innove avec les engins de siège et les rampes au début du II<sup>e</sup> millénaire.

Bien qu'il me soit apparu que la mise en parallèle d'un monument précis avec une “maquette architecturale” particulière était vouée à l'échec, la démarche appliquée à deux villes néo-assyriennes mérite d'être mentionnée ici. Il s'agit de Lakish<sup>55</sup> et de Balawat<sup>56</sup>. L'une et l'autre comparaisons sont probantes dans les grandes lignes. Balawat est un site mineur de forme approximativement carrée ; sa mise en relation avec trois images en plan d'enceintes vides, traditionnellement interprétées comme des camps, d'où partent trois campagnes différentes, conduit l'auteur à identifier ces images avec la ville même d'Imgur -Enlil, dont l'étude régionale a montré que sa situation

---

<sup>54</sup> En réalité le propos doit être nuancé, car le Néolithique connaît déjà des agglomérations ceintes d'un mur, cf. la contribution de J.-Cl. Margueron.

<sup>55</sup> Jacoby 1991, p. 122-131.

<sup>56</sup> Tucker 1994.

au centre d'un lavis de voies divergentes la prédisposait parfaitement à être le point de départ d'expéditions militaires. De son côté, Lakish possède bien deux enceintes et une porte en poste avancé, à la différence près que, contrairement à la représentation, cette dernière est reliée à l'enceinte et double (fig. 26) ; le relief présente plusieurs rampes de siège, dont l'une précisément vers cette porte ; or l'étude d'une série de reliefs figurant des attaques par machines de siège montre que celles-ci se font aux angles de la forteresse, et non à l'entrée : précisément, une telle rampe a été mise au jour dans l'angle sud-ouest du tell.

Malgré le caractère stéréotypé de l'iconographie proche-orientale, les artistes savaient, en tout cas en ce qui concerne les images en deux dimensions, choisir les caractéristiques qui, bien comprises, transcrivaient l'essentiel de la réalité.

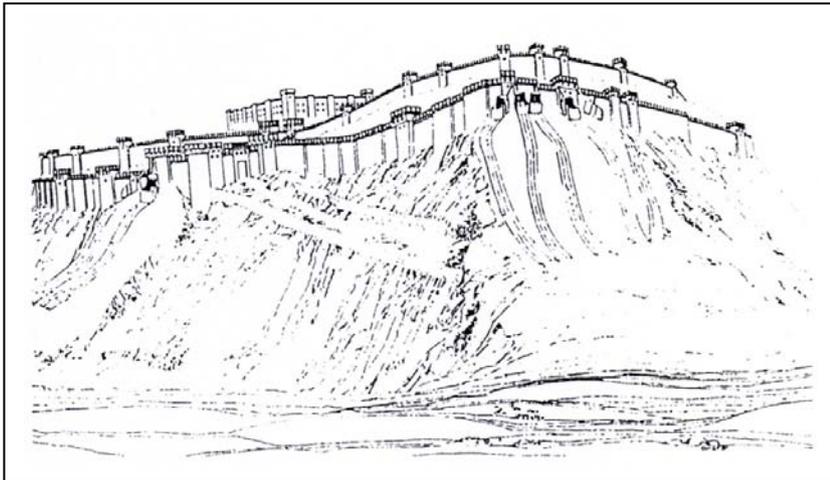


Fig. 26 – Reconstitution de la cité de Lakish proposée par D. Ussishkin (Jacoby 1991, fig. 16 p. 127).

*Bibliographie*

N. B. Pour ne pas allonger inutilement la bibliographie, les références ne renvoient pas toujours à la *publicatio princeps*.

ALBENDA P.

1986 *The Palace of Sargon King of Assyria. Le palais de Sargon d'Assyrie*. Paris, Editions Recherche sur les Civilisations.

AMIET P.

1987 “Temple sur terrasse ou forteresse ?”, *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale* 81, p. 99-104.

ANDRAE W.

1926 “Altmesopotamische Zikkurat-Darstellungen”, *Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft* 64, p. 32-54.

BARNETT Richard D., BLEIBTREU E. et TURNER G.

1998 *Sculptures from the Southwest Palace of Sennacherib at Nineveh*, vol. I (Text), vol. II (Plates). Londres, The British Museum Press.

BUTTERLIN P.

2003 *Les temps proto-urbains de Mésopotamie. Contacts et acculturation à l'époque d'Uruk au Moyen-Orient*. Paris, CNRS éditions.

à paraître “La figure du massacre dans l'histoire du Proche-Orient ancien : du stéréotype à la terreur calculée”, in El Kenz D. (éd.) : *Le massacre. Etudes comparées*. Paris, Gallimard poche.

CLUZAN S., DELPONT E. et MOULIERAC J. (éd.)

1993 *Syrie. Mémoire et civilisation*. Paris, Flammarion et Institut du Monde Arabe.

DESHAYES J.

1969 *Les civilisations de l'Orient ancien*. Paris, Arthaud.

FLAVIGNY C.

1940 *Le dessin de l'Asie occidentale ancienne*. Paris, Librairie Adrien Maisonneuve.

GOMBRICH E. H.

1962 *Art and Illusion : A Study in the Psychology of Pictorial Representation*. Londres.

GUNTER A.

1982 “Representations of Urartian and Western Iranian fortress architecture in the Assyrian reliefs”, *Iran* 20, p. 103-112.

FORTIN M.

1999 *Syrie, terre de civilisations*. Québec, Musée de la civilisation, Les Editions de l'Homme.

GHIRSHMAN R.

1968 *Tchoga Zanbil (Dur Untash). Volume II : Temenos, temples, palais, tombes*. MDAI t. XL. Mission de Susiane. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner.

HROUDA B.

1965 *Die Kulturgeschichte des assyrischen Flachbildes*. Bonn, Rudolph Habelt.

JACOBY R.

1991 “The representation of cities on Assyrian reliefs”, *Israel Exploration Journal* 41, p. 112-131.

KING L. W.

1915 *Bronze Reliefs from the Gates of Shalmaneser King of Assyria B. C., 860-825*. Londres.

KLEISS W.

1982 “Darstellungen urartäischer Architektur”, *Archäologische Mitteilungen aus Iran* 15, p. 53-77.

KOHLMEYER K.

1992 “Drei Stelen mit Sin-Symbol aus Nordsyrien”, in B. HROUDA, S. KROLL & P. Z. SPANOS (éd.) : *Von Uruk nach Tuttul, eine Festschrift für Eva Strommenger, Studien und Aufsätze von Kollegen und Freunden.*, p. 91-100. Munich & Vienne, Profil Verlag.

LAYARD Henry A.

1854 *Ninive and its Remains*. 2 vol. London John Murray, Albermarle Street.

LIMET H.

1986 “Dessin et Dessesins dans les bas-reliefs assyriens”, *Art et Fact* 5, p. 8-12.

MARGUERON J.

1981 “Iconographie et architecture dans la Mésopotamie du III<sup>e</sup> millénaire”, in SIEBERT G. (éd.) : *Méthodologie iconographique*, Actes du colloque de Strasbourg 27-28 avril 1979. Groupe de Recherche d'Histoire romaine de l'université des Sciences Humaines de Strasbourg, Etudes et Travaux IV, p. 11-30. Strasbourg, AECR.

1986 “Monument figuré et architecture réelle : première approche en vue d'une analyse critique comparative”, in DE MEYER L., GASCHE H. et VALLAT F. (éd.) : *Fragmenta historiae elamicae, mélanges offerts à M. J. Stève*. Paris, Editions Recherche sur les Civilisations, p. 9-16.

2003 *Les Mésopotamiens*. 2<sup>e</sup> édition revue et mise à jour, Paris, éd. Picard.

MATTHIAE P.

1996 *L'arte degli Assiri. Cultura e forma del rilievo storico*. Rome, Laterza.

MAZZONI S.

1986 “Il trionfo sul nemico : trasformazioni di un motivo iconografico in Siria e in Anatolia”, *Vicino Oriente* VI, p. 71-93.

MULLER B.

1990 “Une grande peinture des appartements royaux du palais de Mari (salles 219-220)”, *M.A.R.I.* 6, p. 433-452 (sous le nom de PIERRE-MULLER B.).

2000 “Images d'architecture en deux et en trois dimensions au Proche-Orient ancien”, in MATTHIAE P., ENEA A., PEYRONEL L., PINNOCK F. (éd.) : *Proceedings of the First International Congress on the Archaeology of the Ancient Near East*, Rome May 18th-23rd 1998, 2 vol. Rome, Università degli Studi di Roma “La Sapienza”, p. 1137-1170.

2002 *Les “maquettes architecturales” du Proche-Orient ancien — Mésopotamie, Syrie, Palestine du III<sup>e</sup> au milieu du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-*

C. Bibliothèque Archéologique et Historique t. 160, Beyrouth, Institut Français d'Archéologie du Proche-Orient.

NAUMANN R.

1971 *Architektur Kleinasiens, von ihren Anfängen bis zum Ende der hethitischen Zeit*. Tübingen.

ORTHMANN W.

1975 *Der alte Orient*. Propyläen Kunstgeschichte.

PARROT A.

1960 *Sumer*. Coll. L'univers des formes. Paris, Gallimard.

READE J.

1976 "Elam and Elamites in Assyrian Sculpture", *Archäologische Mitteilungen aus Iran*, NS9.

1980 "Space, Scale and Significance in Assyrian Art", *Baghdader Mitteilungen* 11, p. 71-74 et pl. 1-8.

TUCKER D. J.

1994 "Representations of Imgur Enlil on Balawat Gates", *Iraq* 56, p. 107-116.

YADIN Y.

1963 *The Art of Warfare in Biblical Lands*. Jerusalem.



## ***Les nouvelles méthodes de la guerre sous Justinien : l'exemple du front oriental***

Georges TATE

Au VI<sup>e</sup> siècle, les méthodes et les moyens des armées de l'empire d'Orient n'ont pratiquement rien de commun avec ce qu'elles étaient aux deux premiers siècles de notre ère. Les armées romaines étaient des armées de fantassins ; celles du VI<sup>e</sup> siècle sont des armées de cavaliers. Ce changement ne s'est pas opéré d'un coup. Il n'est pas le résultat d'une réforme radicale mais l'aboutissement de changements lents amorcés au III<sup>e</sup> siècle, amplifiés aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles et systématisés au VI<sup>e</sup> siècle. De tous les généraux de Justinien, Bélisaire est sans doute celui qui a le mieux compris le sens et les implications de ce changement ; il en a appliqué les méthodes de manière brillante tandis que l'empereur Maurice, à la fin de ce même siècle, en exposait la théorie dans un des manuels de stratégies les plus importants de l'Antiquité.

Ce changement dans les moyens et dans les méthodes permet de mieux comprendre la manière dont les guerres ont été menées par les armées impériales, notamment en Syrie, face aux attaques des Perses.

Au VI<sup>e</sup> siècle, l'armée byzantine se divise en deux séries de corps, l'armée de campagne et l'armée territoriale appelée encore armée de *limitanei*.

Les *limitanei* sont stationnés dans les villes ou dans les villages à proximité des frontières. Avec le temps, ils se sont complètement immergés dans la société civile. Ils ne constituent qu'une force d'appoint dont la valeur militaire est considérée comme faible. Manquant d'entraînement et d'expérience du combat, ils craignent d'affronter les Perses si bien qu'en période difficile, les généraux préfèrent s'abstenir de les mobiliser. L'armée de campagne, au contraire, constitue une force réellement combattante.

Les effectifs de l'armée impériale demeurent très importants. Évalués à un chiffre variant entre 250 et 300.000 hommes au début du IV<sup>e</sup> siècle (*Notitia dignitarum*). Ils ne seraient plus que 150.000 en 559 mais il paraît sûr que pour l'essentiel, ce déclin se situe après 540. A titre de comparaison, les effectifs de l'armée, sous Trajan et Hadrien, s'élevaient à 350.000 hommes pour un empire deux fois plus étendu que celui de Justinien. Avec 250 à 350.000 hommes, Justinien disposait, dans la première partie de son règne, d'une très nombreuse armée. Mais, dans cette armée, les soldats des frontières (*limitanei*), avec 195.000 hommes, représentaient l'essentiel, tandis que l'armée de campagne n'en comptait que 104.000, ce qui nous ramène à un chiffre inférieur d'un bon tiers à celui des armées du Haut Empire.

Mais cette armée de campagne est une armée de soldats professionnels. Ils sont issus de l'empire ou non et dans ce dernier cas, on les envoie sur des fronts où ils n'ont pas à combattre de compatriotes.

C'est une des raisons de la baisse des effectifs que l'on observe pour les armées en campagne. L'empereur Julien, en 363, envahit la Perse à la tête de 60.000 hommes. Une armée de campagne, sous Justinien en compte au maximum 30.000 et est plutôt comprise entre 10.000 et 20.000 hommes. Ces soldats de métiers sont moins nombreux, mais ils sont plus performants et il faut les payer davantage, d'autant plus que si on ne les paye pas, aucun sentiment national ne les retenant, ils peuvent se mutiner.

Une seconde raison de la réduction des effectifs et de la croissance du coût des soldats est que la cavalerie représente la partie la plus importante, en nombre et en efficacité, des armées du VI<sup>e</sup> siècle. Dans l'armée de Julien, les fantassins lourds représentent, de loin, l'essentiel. Au début du V<sup>e</sup> siècle, les  $\frac{3}{4}$  de l'armée, évaluée en

nombre d'unités, étaient des fantassins et, en nombre de combattants, ils représentaient bien davantage. Au VI<sup>e</sup> siècle, une armée bien proportionnée comprend au moins 6 à 7.000 cavaliers sur 10.000 soldats engagés, au plus 15.000 sur 20.000, avec un appoint de fantassins. La proportion s'est renversée par rapport à la situation qui prévalait un siècle plus tôt. À quand remonte l'accélération du changement ? Probablement pas avant le règne d'Anastase, plus vraisemblablement sous Justin I<sup>er</sup> et au début du règne de Justinien. Le résultat de ce changement est en tout cas d'avoir rendu à l'empire une capacité offensive qu'il avait perdue.

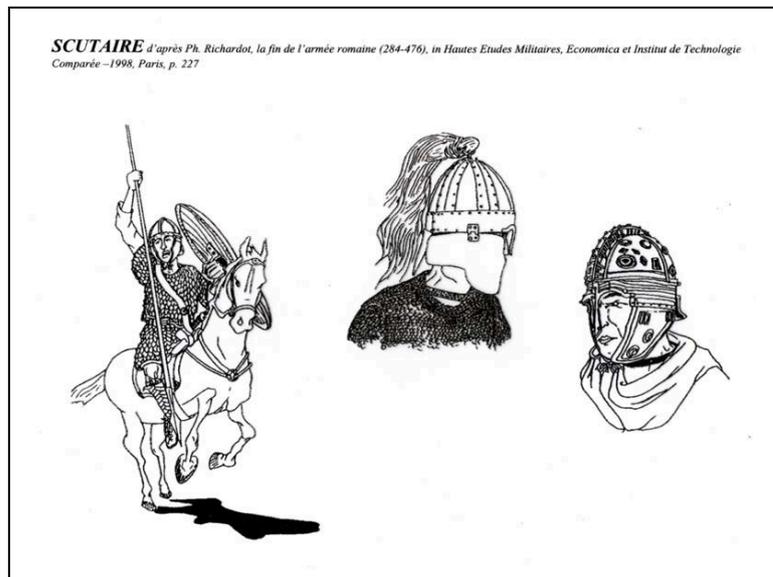
Au-delà de ces considérations générales, il nous reste à examiner de quels types de corps cette armée se composait.

Commençons par l'infanterie, bien qu'elle soit secondaire. Le changement principal les concernant est que les fantassins lourds d'autrefois se sont mués en fantassins légers. Leurs armes défensives sont des casques, des armures en peau et de longs boucliers. Comme armes offensives, ils ont abandonné le pilum, qui est une arme de jet, pour la lance d'arrêt et le glaive court pour la *spatha* qui est une épée plus longue. À l'arrêt, ils se protègent par des pieux aiguisés disposés obliquement face à l'ennemi. Ils sont en outre protégés par des soldats équipés d'arcs, d'arbalètes et de frondes et encore moins protégés. Tous les changements que l'on observe vont dans le sens d'un allègement des équipements, afin de les rendre plus rapides dans les déplacements et plus souples dans les changements affectant leur position dans le cours de la bataille. Ils sont organisés en petites unités de 500 à 1.000 hommes ordonnés selon deux lignes de six rangs chacune mais peuvent être disposés aussi selon des figures différentes plus ou moins complexes et qui peuvent être très variées. Sans être décisif, leur rôle dans les batailles n'en demeure pas moins essentiel. Ils servent de base de repli à la cavalerie quand elle revient du champ des affrontements directs. Une des armes les plus efficaces des fantassins légers est l'arc. Les arcs du VI<sup>e</sup> siècle sont beaucoup plus puissants que ceux des anciens temps, que ceux aussi des ennemis et les archers byzantins sont très bien entraînés. Ils peuvent, grâce à des tirs nourris,

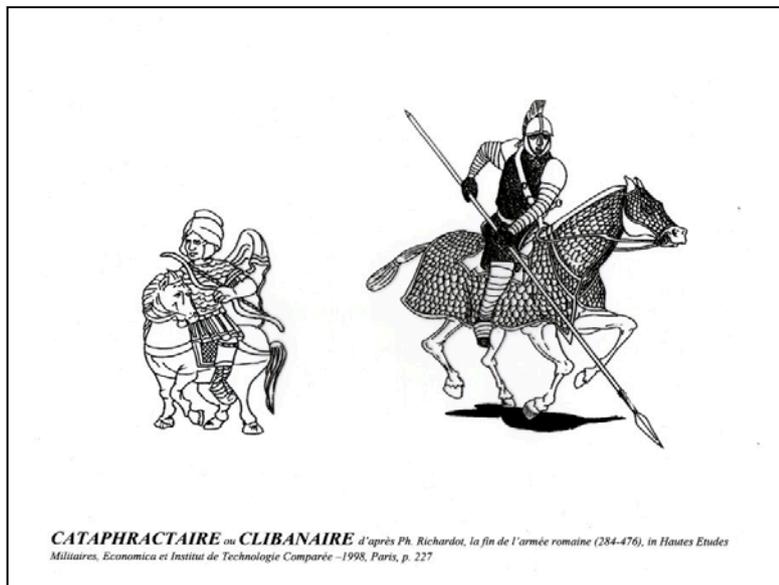
infliger des pertes importantes aux assaillants, même si ce sont des cavaliers.

Les changements dans l'armement et les méthodes de la cavalerie sont plus importants encore. Les anciennes "ailes" qui accompagnaient les légions ont été surclassées et abandonnées. Les armées impériales comptent trois sortes de cavaliers, des cavaliers lourds, des cavaliers ultra-lourds et des cavaliers légers.

Les premiers appelés *scutaires*, (fig. 1) sont protégés par des casques, une cuirasse d'écailles qui les recouvrait jusqu'aux genoux, un grand bouclier circulaire ou ovale derrière lequel ils se protégeaient pendant les charges et, enfin, une lance qu'ils tenaient comme poignard, parfois à deux mains mais non calées sous l'aisselle comme, plus tard, les chevaliers occidentaux. La raison pour laquelle ils ne pouvaient adopter cette dernière posture, dont l'efficacité est connue, est qu'ils ne pouvaient pas s'appuyer sur des étriers mais seulement sur des selles d'arçon.



Les seconds sont désignés comme *cataphractaires* ou encore *clibanaires* (fig. 2). Ils ne se protégeaient pas par des boucliers mais étaient équipés seulement d'une lance qu'ils tenaient à deux mains ; leur protection était exclusivement assurée par une armure en métal et par un casque recouvrant complètement le visage ; les chevaux eux-mêmes étaient recouverts d'un caparaçon métallique. Leur aspect était impressionnant. Comme l'expliquait déjà l'empereur Julien, « Leur aspect était effrayant. Ils étaient comme des cavaliers immobiles sur leurs « chevaux, comme autant de statues aux membres articulés suivant le modèle de la « nature humaine. » Leurs charges étaient irrésistibles bien qu'elles n'aient pas eu la puissance de celle des chevaliers occidentaux des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Les cavaliers ultra lourds pouvaient jouer un rôle déterminant dans l'issue d'une bataille mais leur maniement n'était pas simple. En dépit de leur habileté à diriger leur monture par la seule pression des jambes, faute d'avoir des étriers, ils étaient incapables d'imposer à leurs chevaux les changements de direction rapides qui sont indispensables dans les batailles. Leur poids, d'autre part, fatiguait vite les chevaux. On continue pourtant à les employer au VI<sup>e</sup> siècle mais seulement dans des circonstances précises.



La supériorité des armées du VI<sup>e</sup> siècle sur celle des siècles antérieurs tenait, selon Procope qui a observé de près les guerres de son temps, aux archers qui combattaient indifféremment à pied ou à cheval et formaient la cavalerie légère. Ces archers ordinairement montés étaient protégés par une cuirasse descendant jusqu'aux genoux et par des chaussures à l'épreuve des traits. Ils portaient un carquois et une épée et certains étaient même équipés d'un pic et d'un petit bouclier ajusté à l'épaule grâce auquel il pouvait protéger leur visage et même toute leur tête. Ce qui faisait leur efficacité, c'est qu'ils étaient équipés de grands arcs dont Procope nous dit qu'ils en tiraient la corde jusqu'à l'oreille droite et qui projetaient les flèches à longue distance, avec une puissance à laquelle aucun bouclier ni aucune cuirasse n'était capable de résister. Ces archers montés étaient capables de tirer en pleine course avec précision, devant eux ou en se retournant en arrière vers leurs poursuivants. Ces nouvelles formations apparaissent au VI<sup>e</sup> siècle. Par la rapidité de leurs évolutions, ils sont capables de se battre sur toutes les sortes de terrain, dans tous les genres de situation, d'affronter tous types de cavaliers et de mettre aussi bien en déroute des formations d'infanteries. Il ne fait pas de doute que ces corps nouveaux ont été un élément décisif de la puissance des armées peu nombreuses de l'empire.

À ces deux armes, l'infanterie et la cavalerie, s'ajoutent l'artillerie et les spécialistes des sièges sur lesquels je passerai puisque l'on n'enregistre pas de véritable changement par rapport aux époques antérieures à cet égard.

Au total, qu'y-a-t-il de vraiment nouveau dans les armées de l'Orient romain du VI<sup>e</sup> siècle ? Ce ne sont pas vraiment les types d'armes. La cavalerie lourde est connue depuis le III<sup>e</sup> siècle ; les Sarmates et les Perses en faisaient déjà usage et l'arc était connu depuis très longtemps par les armées orientales. Ce qui est nouveau, c'est que les généraux de l'Empire accordent toute leur importance à ces différents types d'armes, qu'ils en ont fait des corps spécialisés bien entraînés, qu'ils leur ont donné le rôle principal dans les corps de bataille et qu'ils ont même perfectionné l'arc. Certains historiens ont contesté que l'arc byzantin du VI<sup>e</sup> siècle ait été plus puissant que ceux des Perses en remarquant que les Perses, eux aussi et depuis longtemps, tendent les cordes jusqu'à l'oreille. Je ne partage pas ce scepticisme

car nous ne devons pas oublier que Procope fut un témoin oculaire des batailles qu'il décrit et il montre bien, dans les batailles auxquelles il a participé, que les arcs byzantins étaient plus puissants.

Une autre nouveauté du VI<sup>e</sup> siècle est que les généraux de l'Empire ont su concevoir des tactiques et des stratégies permettant l'exploitation maximale de ces armes. Ce changement n'a pas été réalisé sans difficulté ni résistance. Difficulté car il fallait organiser un entraînement particulier et intensif des troupes. Résistances car il fallait vaincre la tradition qui, depuis des siècles, accordait la primauté aux fantassins lourds. Végèce, auteur d'un traité de stratégie de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle constate le rôle croissant de la cavalerie mais il le déplore en rappelant constamment que c'est l'infanterie lourde qui a toujours fait la force des armées romaines.

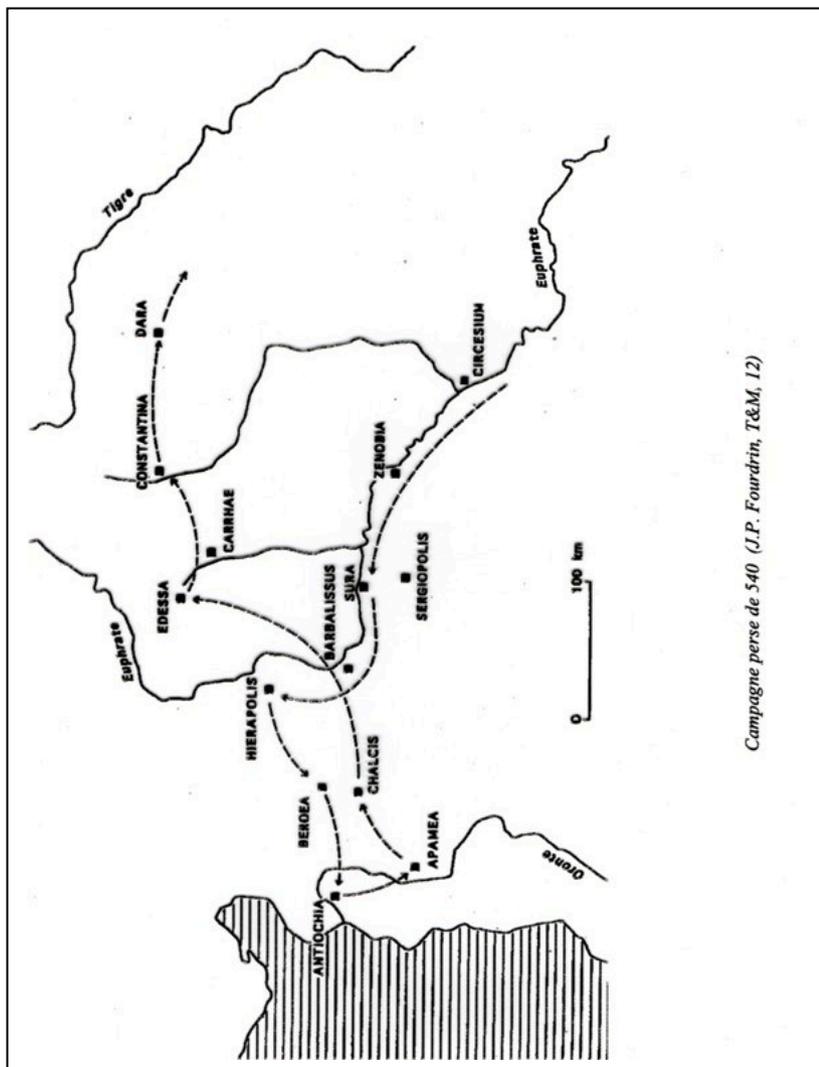
Ce qui caractérise le mieux la guerre du VI<sup>e</sup> siècle, c'est qu'il s'agit d'une guerre de mouvement, d'une guerre rapide où l'on doit parcourir de longues distances en peu de temps. Dans les guerres contre la Perse, l'empire ne peut engager que des effectifs réduits car son effort principal porte sur les autres fronts. Ses généraux devaient donc éviter de livrer des batailles où leurs faibles effectifs les mettraient en situation d'infériorité, mais exercer au contraire une menace permanente sur les armées d'invasion, pour les empêcher d'atteindre leurs objectifs et les obliger à se retirer.

Dans ce type de guerre, les villes jouent un rôle essentiel mais il faut qu'elles soient fortifiées. Elles ne constituent pas seulement les lieux où s'accumulent les richesses qu'il importe de protéger quand l'ennemi veut s'en emparer ; elles forment des bases militaires, des refuges ou des repaires d'où l'on peut reprendre l'offensive. Elles structurent l'espace et augmentent les possibilités de manœuvre des armées qui défendent des territoires. Encore faut-il les protéger par des murailles solides. Ce n'est donc pas par légèreté d'esprit ou par esprit d'économie, avec l'illusion que les murs suffisent pour arrêter les envahisseurs, mais pour mieux garder le territoire en donnant à ses propres armées les moyens de passer rapidement du repli à l'attaque que Justinien lança un large programme pour reconstruire ou consolider les murailles des villes. (Catherine Duvette y reviendra)

La campagne des Perses en Mésopotamie et en Syrie de 531, donne un bon exemple de la stratégie défensive de Bélisaire.

Le roi perse Kavadh s'était fixé pour but la prise d'Antioche mais il devait d'abord prendre Dara, qui commandait l'accès au territoire impérial, et prendre les nombreuses villes fortifiées dont la Mésopotamie était pourvue. Pourquoi Dara ? Rappelons qu'il existe deux routes pour pénétrer dans l'empire à partir de la Mésopotamie et pour gagner Antioche, la grande capitale de l'Orient où s'entassaient les richesses dont les rois perses ont toujours rêvé de s'emparer. L'une au sud, longeait l'Euphrate jusqu'à l'endroit où il change de direction pour se diriger vers le Nord et où il faut le quitter pour piquer plein ouest vers Alep. Cette route présente un inconvénient pour les Perses. Elle les obligeait à pénétrer dans l'empire au niveau de Circesium après avoir traversé un désert sans ressource en eau, en dehors de celle de l'Euphrate et alors que par la suite, en Syrie, les lieux de ravitaillement en eau n'étaient pas nombreux non plus. L'autre route, au nord, passait par Nisibe et se divisait, au-delà, en un grand nombre d'itinéraires secondaires. Dans cette région, les villes fortifiées romaines étaient nombreuses mais elles correspondaient au piémont de la chaîne taurique où ni l'eau ni les champs ne manquaient. La ville importante de Mésopotamie, entre les deux empires était Nisibe, mais Rome l'avait perdue en 363 après la campagne désastreuse de Julien. Pour la remplacer, Anastase (481-518) avait fait construire de toutes pièces, à partir d'un petit village une puissante agglomération fortifiée du nom de Dara, qui se trouve aujourd'hui en Turquie. C'est par là que Bélisaire attaqua (fig. 3).

L'armée perse comprenait 40.000 hommes. Pour l'arrêter, Bélisaire n'en avait que 25.000 composés en partie de jeunes recrues qui n'avaient pas reçu l'instruction ni l'entraînement nécessaires. Bélisaire choisit de se battre devant Dara, sur un terrain qu'il avait étudié avec soin, espérant que les Perses, mis en confiance par leur supériorité numérique, prendraient l'initiative de l'attaque. Il fit construire un fossé large et profond assez près des murailles pour que les tirs des archers du haut des murailles fut efficace. Ce fossé



*Campagne perse de 540 (J.P. Fourdrin, T&M, 12)*

décrivait un saillant quadrangulaire. Il plaça, derrière lui, son infanterie, qui était médiocre mais était équipée d'arcs à longue portée, de piques et de javelots. En avant du fossé, et de chaque côté du saillant, il avait disposé en deux corps distincts sa cavalerie légère, pour qu'elle puisse soulager l'une ou l'autre des deux ailes si elles fléchissaient. Aux deux ailes, la cavalerie lourde. Quant à lui, avec ses bucelaires, qui formaient un corps d'élite, il se tenait au milieu de l'infanterie. Il avait enfin disposé, derrière une colline, à l'extrémité gauche, un corps de cavalerie légère de Hérules dont la valeur était connue mais qui refusaient de se mélanger aux autres combattants. Ce dispositif permettait à Bélisaire de résister dans tous les cas de figure. Une attaque au centre pouvait être aisément repoussée. Sur les ailes, apparemment plus faibles, il pouvait acheminer des renforts quand les Perses seraient déjà engagés et qu'il pourrait les prendre de flanc ou par l'arrière. Mais, grâce à sa nombreuse cavalerie, il avait aussi la capacité de contre-attaquer quand les Perses seraient repoussés.

Les Perses ne commirent pas l'erreur d'attaquer le centre. Ils lancèrent leur cavalerie sur les ailes. L'aile gauche de Bélisaire fut enfoncée mais la contre-attaque des Hérules rétablit la situation et finalement, ils furent repoussés. À l'aile droite, les choses faillirent aussi mal tourner car la cavalerie perse s'avança jusqu'aux murs de Dara, en enfonçant un coin entre la cavalerie lourde de Bélisaire et l'infanterie. Bélisaire intervint alors avec toutes ses forces et quand les Perses commencèrent à reculer, il les fit attaquer par la cavalerie légère, celle de l'aile droite et celle de l'aile gauche après qu'elle ait achevé sa tâche. Les Perses prirent alors la fuite et Bélisaire put attaquer leur infanterie. Les Perses avaient perdu 8.000 hommes dont 3.000 cavaliers lourds.

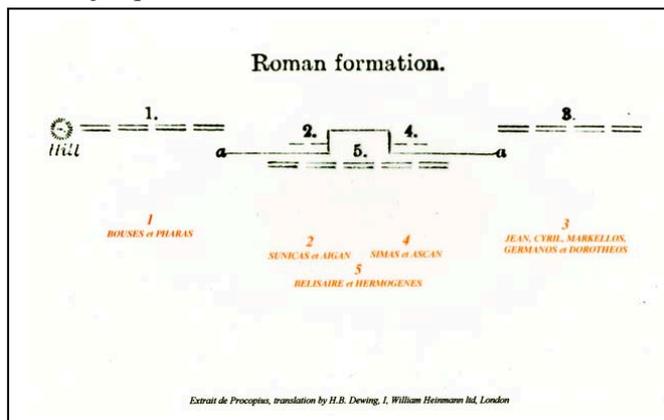
Les raisons de la victoire de Bélisaire résidaient d'abord dans le fait qu'il avait pu utiliser, comme point d'appui la ville puissamment fortifiée de Dara dans sa tactique. Elle tient ensuite à l'existence dans l'armée byzantine de corps d'armées variées mais surtout à la présence de deux d'entre eux, les archers et la cavalerie lourde qui lui permettent de faire jeu égal avec les Perses. Il est remarquable que l'existence de ces armes variées ne reflète pas la struc-

ture sociale de l'empire : les cavaliers lourds ne sont pas les nobles et l'infanterie ne représente pas les classes inférieures. Il s'agit du résultat de mesures techniques décidées et mises en œuvre par le pouvoir à un moment de son histoire où l'économie est assez monétarisée pour qu'il puisse la rétribuer.

Une seconde raison du succès de Bélisaire est cette fameuse tactique que Liddel Hart qualifie de défensive offensive qu'il a toujours utilisée mais évidemment selon des formules variées en fonction des circonstances. Elle consiste à inciter l'ennemi à l'attaquer mais en adoptant une disposition qui lui permet de lancer aussitôt et très rapidement l'offensive et la poursuite dès que l'attaquant est repoussée.

Cette tactique s'inscrit aisément dans une stratégie, qu'elle soit défensive ou offensive. C'est celle qu'il a mise en œuvre dans les guerres offensives d'Afrique et d'Italie, mais au lieu de s'appuyer sur les murailles d'une ville, comme à Dara, il tente d'avancer rapidement jusqu'à ce qu'il atteigne un point fortifié important dont il s'empare par ruse ou par assaut et que l'ennemi ne peut pas lui laisser occuper. Tout en avançant, il tente aussi d'intervenir sur les communications de l'ennemi en envoyant de petits détachements sur ses arrières.

Cette stratégie et cette tactique ont été systématisées et adaptées au cours des siècles (fig.4). Elle a été notamment théorisée par l'empereur Maurice et inspiré la conduite de tous les stratèges byzantins, au moins jusqu'au XII<sup>ème</sup> siècle.



*Bibliographie :*

- G. Greatrex, S. Lieu : *The Roman Eastern Frontier and the persian Wars*, Londres et New York 2002
- J. Haldon : *Warfare, State and Society in the Byzantine World, 565-1204*, Londres, 1999.
- Ph. Richardot : *La fin de l'armée romaine ( 284-476)* Paris 1998.
- W. Treadgold : *Byzantium and its Army 284-1081*, Stanford,1995.

# Les fortifications de Justinien sur l'Euphrate

## Un état de la question : Zenobia et Resafa

Catherine DUVETTE

Les grandes entreprises de construction associées à la politique militaire de Justinien (527-565) ont été largement décrites par Procope de Césarée<sup>1</sup>. Elles concernent tout autant l'Europe, la partie septentrionale de l'Afrique, de l'Égypte à l'Atlantique que l'Asie. Dans leurs détails, les stratégies de défense mises en place sur les différentes frontières de l'empire varient selon les contextes particuliers auxquels elles répondent. Nous ne nous intéressons cependant dans cet exposé qu'à une partie du monde byzantin : la Syrie, de la méditerranée à l'Euphrate. De nombreux sites actuellement étudiés dans cette région sont mentionnés dans le texte de Procope et présentent ainsi des vestiges, parfois remarquablement bien conservés, totalement ou partiellement datés du VI<sup>ème</sup> siècle. Divers spécialistes des textes ou des monuments ont confronté les affirmations de Procope aux faits archéologiques mais, faute d'avoir été menés de manière systématique, ces travaux n'ont pas toujours abouti à des conclusions assurées<sup>2</sup>. Des lectures critiques de l'œuvre de Procope, qui a été

---

<sup>1</sup> *Antiquité Tardive 8-2000, Le De Aedificis de Procope : le texte et les réalités documentaires*, Brepols, Turnhout, 2000.

<sup>2</sup> D. Roques, «Les constructions de Justinien de Procope de Césarée», in *Antiquité Tardive 8-2000, Le De Aedificis de Procope : le texte et les réalités documentaires*, Brepols, Turnhout, 2000, p. 31-43.

composée peu après 550, il résulte que son œuvre doit être considérée comme un document historique sur une époque, notamment sur ses connaissances techniques et son ingénierie, mais aussi comme une œuvre de propagande. De ce fait, les affirmations de l'auteur doivent être considérées avec un certain recul sans pour autant être négligées. Elles sont particulièrement riches et détaillées, seule l'objectivité des jugements de l'auteur est discutable. Aux approximations et aux incohérences que l'on relève dans le texte de Procope s'ajoutent les omissions que révèlent d'autres sources ; textes littéraires, découvertes archéologiques ou inscriptions<sup>3</sup>. D'une part Procope attribue à Justinien le mérite d'interventions amorcées par ses prédécesseurs Justin (518-527) et Anastase (491-518), d'autre part son énumération non exhaustive peut être prise en défaut, et des réalisations effectivement attribuables à Justinien peuvent ne pas être mentionnées. De nombreuses affirmations sont parfaitement corroborées, en revanche, par d'autres sources, à la fois littéraires et archéologiques.

Les publications concernant Zenobia<sup>4</sup> et Resafa<sup>5</sup> permettent d'éclairer ce débat. Elles comparent l'une et l'autre des réalisations attribuables, non sans incertitudes dans les détails, à Justinien à l'image que Procope a voulu en donner. Le présent exposé s'efforcera par delà l'évocation des concordances entre ces deux villes, au sujet desquels on reprendra, en les synthétisant, les propos des fouilleurs -J. Lauffray et J.-P. Fourdrin pour Zenobia, W. Karnapp et Th. Ulbert pour Resafa - d'inventorier sommairement certaines caractéristiques architecturales relatives aux édifices militaires du VI<sup>ème</sup> siècle. Nous nous fonderons sur les travaux de M. Whitby, pour l'étude des fortifications de la région au regard des écrits de Procope et de l'archéologie, de E. Will, P. Leriche, J.-P. Sodini, C. Mango, S. Gregory et M. Reddé pour leurs mises en perspective dans des contextes historique et typologique plus larges.

---

<sup>3</sup> D. Feissel, «Les édifices de Justinien au témoignage de Procope et de l'épigraphie», in *Antiquité Tardive 8-2000, Le De Aedificis de Procope : le texte et les réalités documentaires*, Brepols, Turnhout, 2000, p. 81-104.

<sup>4</sup> J. Lauffray, *Hallabiyya-Zenobia place forte du limes oriental et la Haute-Mésopotamie au VI<sup>e</sup> siècle*, Tome I, «les duchés frontaliers de Mésopotamie et les fortifications de Zenobia», P. Geuthner, Paris, 1983 et Tome II, «l'architecture publique, religieuse, privée, funéraire», P. Geuthner, Paris, 1991.

<sup>5</sup> W. Karnapp, *Di Stadtmauer van Resafa in Syrien*, W. De Gruyter, Berlin, 1976.

Les grandes lignes et les points forts de la défense de Justinien face aux Perses ont été dessinés par ses prédécesseurs. Plusieurs systèmes militaires issus de politiques différentes se sont succédés sur ce même territoire : chacun modifiant, adaptant ou restaurant les précédents, pour faire face aux nécessités du moment. Beaucoup de sites ont été utilisés de façon sporadique, à des fins civiles ou militaires, selon les périodes, sans que l'on puisse encore proposer une liste complète et sûre des forts et des aménagements propres à chacun de ces dispositifs<sup>6</sup>.

Du I<sup>er</sup> siècle av. n. è. jusqu'au milieu du III<sup>ème</sup> siècle ap. n. è., la Syrie compte déjà parmi les provinces les plus prospères et les plus puissamment armées de l'empire<sup>7</sup>. Des troupes nombreuses, légionnaires et auxiliaires, y résident ; leur rôle est de contrôler les villes, de contrer les expéditions parthes (en 53-50 et 41-40 avant J.-C.) qui s'arrêteront sous Auguste et de fournir les hommes nécessaires aux expéditions romaines menées au-delà de l'Euphrate dans le Caucase au I<sup>er</sup> siècle après J.-C., puis en Mésopotamie entre Trajan (98-117) et le milieu du III<sup>ème</sup> siècle. Une stratégie offensive est mise en place sur toute la zone frontière<sup>8</sup>. Le dispositif qui en résulte reste cependant assez léger et modulable suivant les époques<sup>9</sup> : des postes contrôlent les points d'eau et les passages vitaux dans cette région aride ; leur architecture est relativement standardisée. Les typologies communément admises<sup>10</sup>, toutes régions confondues, décrivent les *castra* du Haut-Empire comme des espaces pleins structurés par une voirie orthonormée desservant divers bâtiments administratifs ou de services tandis que des circulations périphériques sont laissées libres derrière

---

<sup>6</sup> S. Gregory, *Roman Military architecture on the Eastern frontier*, 3 vol., A.M. Hakker, Amsterdam, 1995.

<sup>7</sup> M. Sartre, *d'Alexandre à Zenobie, Histoire du levant antique, IVe s. eav. J.-C.-IIIe ap. J.-C.*, Fayard, Paris, 2001.

<sup>8</sup> P. Leriche, «Les fortifications grecques et romaines en Syrie», in *Archéologie et Histoire de la Syrie*, Tome II : *La Syrie de l'époque achéménide à l'avènement de l'Islam*, éd. J.M. Dentzer et W. Orthmann, Saarbrücker Druck. und. Verl., cop., Saarbruken, 1989, p. 267-282.

<sup>9</sup> M. Sartre, op.cit., p. 609.

<sup>10</sup> P. Leriche, op.cit. ; M. Reddé, « Dioclétien et les fortifications militaires de l'Antiquité Tardive, quelques considérations de méthode », in *Antiquité Tardive 3-1995, la tétrarchie (293-312), histoire et archéologie (2e partie)*, p. 125-138.

les remparts. L'appui de bâtiments contre les enceintes ne se systématiserait que beaucoup plus tardivement<sup>11</sup>. Les villes proches de la frontière sont intégrées dans ce dispositif dont Doura Europos, abritant une importante garnison, deviendra le centre après sa conquête (163-165)<sup>12</sup>. Sous Septime Sévère (193-211), deux nouvelles provinces sont créées au-delà de l'Euphrate, la Mésopotamie et l'Osroène. En matière de développement urbain, la politique romaine poursuit celle des Séleucides, mais sans fonder de nouvelles villes<sup>13</sup>. Les cités existantes se développent selon leurs contextes économiques propres. Elles sont embellies et rénovées. Les innovations romaines portent essentiellement sur l'urbanisme lui-même. Elles consistent en la mise en scène des grands monuments publics et religieux et en la diffusion de formules fortes qui perdureront les siècles suivants, dont les longues rues à colonnades qui structurent les grandes agglomérations selon un axe central. Celles situées dans l'arrière pays perdent leur rôle spécifiquement militaire, sans pour autant que l'idée de fortification disparaisse de l'idée de ville. Pour P. Gros<sup>14</sup>, la construction de remparts autour des villes du Haut-Empire romain ne répond pas exclusivement à un besoin de protection, mais également à une séparation symbolique entre l'*urbs*, la ville, et au-delà, l'*ager*, l'extérieur ; les entrées permettant le passage de l'un à l'autre font l'objet d'un traitement monumental particulier. Cette délimitation de l'espace n'implique cependant pas de puissantes structures si aucun impératif militaire ne l'impose. Tout en restant une composante même de la ville, les remparts cessent désormais d'être développés, parfois même d'être entretenus.

---

<sup>11</sup> H. Von Petrikovits, "Fortifications in the North-Western Roman Empire from the third to the fifth centuries A. D.", in *JRS* 61, 1971, p. 201-204.

<sup>12</sup> M. Sartre, op. cit. ; P. Leriche, op.cit.

<sup>13</sup> E. Will, «Les villes à l'époque hellénistique et romaine in Archéologie et Histoire de la Syrie», Tome II : *La Syrie de l'époque achéménide à l'avènement de l'Islam*, éd. J.M. Dentzer et W. Orthmann, Saarbrücken : Saarbrücker Druck. und. Verl., cop. 1989, p. 489-495 ; P. Leriche op. cit.

<sup>14</sup> P. Gros, *L'architecture romaine, du début du IIIe. s. av. J.-C. à la fin du Haut-Empire*, tome I, «Les monuments publics», Picard, Paris, 1996, p.26.

Pour la période byzantine, J.-P. Sodini distingue deux grands mouvements de développement des fortifications<sup>15</sup>. Le premier, ébauché dans la seconde moitié du III<sup>ème</sup> siècle, culmine sous la Tétrarchie (293-312) et se poursuit sous Constantin (250-330) ; le second, amorcé par Anastase, est repris par Justinien, pour s'achever sous Héraclius (610- 641).

A partir de 226, les Romains doivent se défendre contre les incursions venues de Perse. Celle-ci est devenue menaçante avec l'avènement de la dynastie Sassanide. De nombreuses villes en pâtirent et durent de fait réparer ou construire leurs enceintes<sup>16</sup>. La circulation des troupes, les exigences financières, matérielles et humaines de l'Etat mettent les populations de la région à contribution. Le front perse connaît une période de relative accalmie à partir de 298 après que Galère ait conduit l'armée romaine au-delà de l'Euphrate, jusqu'à Ctésiphon. Le système de défense fondé sur le *limes* s'affirme sous Aurélien (270-275) et surtout sous Dioclétien et Constantin. A mesure que recherches et prospections se développent sur le terrain, les historiens discutent du caractère strictement linéaire ou établi en profondeur du nouveau système<sup>17</sup>. Durant cette période, la défense de l'empire repose sur les fortifications qui existaient déjà mais impose également la création de nouvelles bases militaires<sup>18</sup>. Zenobia est l'une de ces importantes places-fortes qui furent développées ou établies sur le Moyen-Euphrate. En s'articulant sur une Palmyre fortifiée à cette occasion, et en s'appuyant sur d'autres sites dont Resafa, la *Strata Dioclétiana* se développe de l'Euphrate à Bosra. Les petits postes avancés sont délaissés. Les villes sont les points forts d'un système qui se double en profondeur d'un semis hiérarchisé de camps, de fortins, de tours gardant routes, puits ou barrages. Des recherches de

---

<sup>15</sup> J.-P. Sodini, « la contribution de l'archéologie à la connaissance du monde byzantin (IVe-VIIe s.) », in *Dumbarton Oaks Papers*, n° 47, Dumbarton Oaks research library and collection, Washington, 1993, p. 139-184.

<sup>16</sup> P. Leriche, op. cit.

<sup>17</sup> M. Sartre, op. cit. ; M. Réddé, op. cit. ; S. Gregory, op. cit. ; B. Isaac, « the meaning of «limes» and «limitanei» in ancient sources », in *JRS*, 78, 1988, p. 125-147 ; G. Tate, « le problème de la défense et du peuplement de la steppe et du désert, dans le nord de la syrie, entre la chute de palmyre et le règne de Justinien », in *Colloque Palmyre*, 1992.

<sup>18</sup> P. Leriche, op. cit.

l'institut allemand d'archéologie de Damas montrent que des villages pouvaient être étroitement associés à ce dispositif<sup>19</sup> dont le caractère offensif s'est effacé et qui joue un rôle essentiel dans le contrôle des voies de communications et de l'arrière-pays<sup>20</sup>. La plupart des sites, apparus ou remaniés dans ce programme, obéissent à des règles d'organisation communes<sup>21</sup>. Bien que l'identification et la datation de nombre d'entre eux restent sujettes à caution, les formes architecturales et les plans se diversifient, tant dans les structures de petites tailles que dans les grandes forteresses<sup>22</sup>. La protection des enceintes est renforcée par des tours saillantes vers l'extérieur. Toutes les formes sont possibles, les matériaux divers, briques ou pierre selon les contextes géologiques.

La Syrie prend de plus en plus d'importance avec la fondation de Constantinople en 324, les séjours répétés des empereurs à Antioche, la scission réelle de l'empire en deux à partir de 395<sup>23</sup>. Le front perse reste actif durant toute cette période. Les campagnes de Julien en 363, puis de Jovien, sont suivies d'une longue paix armée entrecoupée d'épisodes guerriers en 420-424, de 502 à 506 puis entre 527 et 532, qui débouchent, à partir de 540, sur des trêves assorties du versement de tributs de Byzance à la Perse.

Le système militaire développé dans la région au VI<sup>ème</sup> siècle sera l'héritier direct des dispositifs mis en oeuvre les siècles précédents. Cet héritage, ne convenant plus à l'organisation et à la composition des armées de l'époque, sera repensé<sup>24</sup>. Le nouveau dispositif s'appuie globalement sur la même série de places fortifiées dont les défenses délaissées sont rénovées, notamment à Resafa et Zenobia ; il ne s'agit pas seulement de remettre en état des structures mal entrete-

---

<sup>19</sup> M. Konrad, "Römische grenzpolitik und die besiedlung in der provinz syria enphratensis", in *Conquête de la steppe*, TMO 36, Maison de l'Orient, Lyon, 2001, p. 145-157.

<sup>20</sup> M. Sartre, op. cit.; G. Tate, op. cit.

<sup>21</sup> Th. Ulbert, «Villes et fortifications de l'Euphrate à l'époque paléochrétienne (IVe-VIIe s.)», in *Archéologie et Histoire de la Syrie*, Tome II : *La Syrie de l'époque achéménide à l'avènement de l'Islam*, éd. J.M. Dentzer et W. Orthmann, Saarbrücker Druck. und. Verl., cop., Saarbrücken, 1989, p. 267-282.

<sup>22</sup> M. Réddé, op. cit.

<sup>23</sup> M. Sartre, op. cit.

<sup>24</sup> J. Lauffray, t. I, op. cit. p. 34.

nues, mais de renforcer et d'agrandir, d'adapter à de nouvelles pratiques militaires des ouvrages défensifs désormais obsolètes. Certaines forteresses, trop vétustes et exposées, sont abandonnées au profit de nouveaux sites plus favorables à une défense armée. D'autres changent de statut : des bases militaires aux dimensions et aux défenses relativement modestes sont transformées en puissantes structures destinées à résister à de violentes attaques. Ces places-fortes, dont la puissance est graduée selon les situations géographiques, sont assistées de nombreux fortins et camps satellites.

*De Aedificiis* décrit ainsi un vaste programme de constructions, où un grand nombre de créations, d'extensions ou de restauration de fortifications, simple place forte ou ville entière, sont entreprises à l'instigation de Justinien<sup>25</sup>. Ce programme de défense civile destiné à fournir des refuges fortifiés aux populations locales s'accompagne d'ouvrages de travaux publics ; des ponts sont bâtis, les cours des rivières sont aménagés, les tracés des routes sont rectifiés. Il s'accompagne également de constructions à caractère religieux affirmant la toute puissance de l'empereur et de l'église.

Les sites de l'Antiquité tardive de la région ayant été l'objet d'un moindre intérêt que ceux du Haut-Empire, leur datation se fonde souvent sur des ramassages de surface<sup>26</sup>. Bien que de nombreux dé-

---

<sup>25</sup> D. Roque, op. cit. ; D. Feissel, op. cit. ; Th. Ulbert, op. cit. in *Archéologie et Histoire de la Syrie* ; J. Lauffray, op. cit. ;

J.D. Howard-Johnson, «Procopius, roman defences north of the taurus and the new fortress of Citharizon», in *The eastern frontier of the roman empire*, éd. D.H. French et C.S. Lightfoot, Part I & II, Ankara (BAR International Series 553 (ii)), 1989, p. 203-229 ;

M. Whitby, St. Andrews, «Procopius and Antioch in The eastern frontier of the roman empire», in *The eastern frontier of the roman empire*, éd. D.H. French et C.S. Lightfoot, Part I & II, Ankara (BAR International Series 553 (ii)), 1989, p. 537-553 ;

Ibid., «Procopius and the development of Roman defences in upper Mesopotamia», in *The defence of the roman and byzantine east*, éd. P. Freeman et D. Kennedy, Oxford (BAR International Series 297), 1986, p. 717-35 ;

Ibid., «Procopius description of Dara (Buildings II.I-3)», in *The defence of the roman and byzantine east*, éd. P. Freeman et D. Kennedy, Oxford (BAR International Series 297), 1986, p. 737-783 ;

B. Croke, J. Crow, «Procopius and Dara», in *Journal of Roman Studies*, vol. LXXIII, 1983, Gordon-Square, p. 143-159.

<sup>26</sup> M. Réddé, op. cit. ; S. Gregory, op. cit.

tails restent incertains, au regard des données de terrain, les fortifications de l'Euphrate mentionnées dans ce programme présentent effectivement de nombreux points communs soulignés par les divers auteurs déjà cités, notamment Th. Ulbert :

- dans le choix des matériaux et des modes de mises en oeuvre, briques cuites pour l'essentiel ou pierres lorsque des carrières à proximité le permettaient, comme à Zenobia ou Resafa. Ces importants travaux utilisent, souvent dans l'urgence, les savoir-faire de l'époque et de la région ; des techniques nouvelles ou différentes apparaissent ; il ne s'agit pas d'inventer mais d'improviser en s'appuyant sur des formules techniques et stylistiques communément admises.

- dans les solutions apportées à des problèmes récurrents dans des situations qui pour la plupart sont des réoccupations de sites et des rénovations d'ouvrages d'art antérieurs ; ces transformations donnent de précieux indices de chronologie relative et absolue aux archéologues : des structures multiples sont développées autour des remparts lorsque la nature du terrain les rend trop vulnérables (fossés, fortifications avancées) ; des courtines sont surélevées ; d'autres sont détruites et reconstruites ; des barrages, des vannes, des canalisations, qui permettent d'éviter les crues destructrices ou d'approvisionner en eau sont aménagés ;

- dans le traitement architectural et fonctionnel de bâtiments induits par le statut militaire de ces villes : les courtines, les portes, les tours, bien sûr ; mais également les *praetorium*, les forums, les thermes ;

- dans la structuration relative des espaces ; l'extension des sites en détermine les accès, la structure interne, les circulations ; leur position stratégique conditionne leur forme et la puissance des défenses mises en oeuvre. L'organisation des places-fortes dont la destination est exclusivement militaire se démarque de celle des villes qui sont également le siège de troupes régulières ; nombre d'exemples, qui ne sont pas particuliers à l'époque étudiée ici, montrent l'impossibilité d'établir un lien systématique entre les dimensions d'une forteresse et la nature de la garnison qu'elle abrite<sup>27</sup>.

---

<sup>27</sup> Fr. Colin *et Alii*, *A Jupiter, à Hercule et à la victoire, Bahariya I*, FIFAO, à paraître, MS p. 81.

Paradoxalement, cette architecture de planification, dont les fondements sont la rapidité d'exécution et la rentabilité, reste hétéroclite. La variété des solutions apportées témoigne de la variété des situations physiques, géographiques, topographiques ou encore logistiques rencontrées. Elle témoigne également de la présence de maîtres d'œuvre différents et d'une inscription des travaux dans le temps. La question de la durée de tels programmes pour chaque ville et région reste posée.

Bien que d'origine et de nature différente, Resafa et Zenobia sont au VI<sup>ème</sup> siècle deux pôles importants dans une région à la limite de l'aridité où quelques grandes villes protègent un arrière-pays prospère et relativement densément peuplé.

Si les renseignements donnés à leur sujet par Procope peuvent être erronés dans le détail, ils sont avérés dans leurs grands traits. Dans le cas de Zenobia, les indications précises, physiques, techniques, fournies par l'historien sont corroborées par les descriptions architecturales et les mises au jour. Aucune source littéraire ou épigraphique autre que *De Aedificiis* ne permet cependant d'en discuter la datation absolue. Dans le cas de Resafa, il semblerait que Procope ait finalement péché par exagération en sous-estimant l'initiative régionale de l'épiscopat de Resafa pour majorer celle de Justinien<sup>28</sup>. Quel qu'en ait été l'instigateur, et a fortiori le financeur, un programme de construction a été entrepris au VI<sup>ème</sup> siècle sur le site, inclus dans une entreprise plus vaste de renforcement de la frontière.

### *Zenobia*

Zenobia occupe une position stratégique dans un étranglement de la vallée de l'Euphrate contrôlant les gorges du Khanouqa. La fondation de la ville est attribuée au règne de Zénobie (267-272). Peu de vestiges du système défensif de cette époque subsistent. Peut-être se résumait-il à une simple barrière de protection<sup>29</sup>. Procope donne des indications précises quant à la reconstruction de la forteresse par Jus-

---

<sup>28</sup> Th. Ulbert, «Procopius, De Aedificiis. Einige Überlungen zu Buch II, Syrien», in *Antiquité Tardive 8-2000, Le De Aedificis de Procope : le texte et les réalités documentaires*, Brepols, Turnhout, 2000, p. 137-147.

<sup>29</sup> J. Lauffray, op. cit. ,Th. Ulbert, op. cit. in *Archéologie et Histoire de la Syrie*.

tinien, allant jusqu'à citer nommément les ingénieurs chargés de cette tâche<sup>30</sup>.

Le site, protégé à l'est par un cours d'eau, présente d'évidentes qualités défensives. Une citadelle est implantée sur une éminence dominant les alentours. Les murailles suivent et mettent à profit les accidents du terrain. Les décrochements se multiplient. Des tours quadrangulaires de grandes dimensions les renforcent à intervalles réguliers. Au bas de la pente elles sont précédées de défenses avancées : un avant-mur et un fossé. Ces dispositifs doivent résister aux états de siège et aux lourdes machines de guerre alors en usage.

Bien que lacunaire, l'enceinte de Zenobia reste exceptionnellement bien conservée. Les vestiges conservés en élévations ont pu être décrits par J. Lauffray<sup>31</sup> sans grandes entreprises de fouilles dans un premier temps. Ses annotations l'ont conduit à distinguer d'abord techniquement, structurellement et formellement, puis chronologiquement les remparts sud et nord de la ville pour attribuer le rempart nord sous sa forme actuelle à Justinien, en s'appuyant sur les écrits de Procope. Le rempart sud, antérieur, aurait été construit sous Anastase lors d'une première réhabilitation de la ville. Divers sondages l'ont amené à confirmer ses premières hypothèses. L'espace intérieur de l'enceinte est structuré par un système de rues orthogonal ; différents ensembles ont été mis au jour, dont deux basiliques chrétiennes, des thermes, un forum central. De multiples analogies formelles et stylistiques avec des bâtiments de Resafa sont possibles.

### *Resafa*

Resafa est une des plus importantes villes fortifiées de la région<sup>32</sup>. Elle se trouve en retrait par rapport à la frontière de l'Euphrate, au cœur d'une plaine. Le site lui-même fut, sous une forme très différente de celle que nous voyons aujourd'hui, un des maillons de la *strata Dioclétiana* qui de Sura se dirigeait vers le sud. Il s'agissait à cette époque d'un poste militaire, simple *castellum* siège d'*equites promoti indigenae*. La présence de la sépulture du martyr Serge à par-

---

<sup>30</sup> D. Feissel, op. cit., J. Lauffray, op. cit.

<sup>31</sup> J. Lauffray, op. cit., t.I.

<sup>32</sup> Th. Ulbert, op. cit. in *Archéologie et Histoire de la Syrie* ; J.-P. Sodini, op. cit.

tir du IV<sup>ème</sup> siècle transformera ce simple pôle militaire en une ville de pèlerinage au commerce florissant jusqu'au XIII<sup>ème</sup> siècle, phénomène qui n'a pas d'équivalent parmi les villes de la région. Procope évoque à son sujet le remplacement de murailles de briques crues par de plus puissantes structures ainsi que la construction de bâtiments officiels et de citernes. Le transfert de troupes militaires dans cette nouvelle enceinte est également mentionné.

Resafa est fouillée depuis 1952, mais les surfaces dégagées restent faibles au regard de l'étendue de la ville. L'enceinte murale, impressionnante par son état de conservation et largement détaillée par W. Karnapp lors de la publication du site, est datée de l'époque de Justinien. De récentes découvertes archéologiques, des inscriptions, remettent cependant en doute l'attribution du mur de la nouvelle cité et des citernes à l'initiative propre de Justinien<sup>33</sup> ; en effet, de nombreux monuments du site pourraient avoir été bâtis à l'instigation de l'épiscopat de Resafa. Des intérêts économiques complexes sont mis en jeu dans ces grandes entreprises de construction, gouvernement et église pouvant agir de concert.

Le plan trapézoïdal de la ville est relativement régulier en l'absence de relief contraignant. L'enceinte rebâtie au VI<sup>ème</sup> siècle a intégré des installations plus anciennes : sans doute la zone fortifiée par une muraille de briques crues, évoquée par Procope, bien que le tracé de cette dernière n'ait pu être identifiée lors des fouilles ; certainement le tombeau du saint et les bâtiments qui lui étaient liés. Entre le IV<sup>ème</sup> et le VI<sup>ème</sup> siècle, le culte de Saint Serge a pu occuper successivement trois édifices<sup>34</sup>. La construction de l'enceinte, opération fonctionnelle à visée militaire, a été aussi conçue comme une opération de prestige. Les formes des bastions sont multiples : rectangulaires, carrées, demi-cylindriques et pentagonales.

---

<sup>33</sup> Th. Ulbert, op. cit., in *Antiquité Tardive* 8-2000.

<sup>34</sup> Th. Ulbert, «Die Basilica des Heiligen Kreuzes in Resafa-Sergiupolis», *Resafa*, II, Mayence, 1986 ; "Eine Türsturzinschrift aus Resafa-Sergiupolis", in *Damaszener Mitteilungen*, 5, 1991, p. 169-182.

*Des points de comparaisons*

L'état de conservation relativement bon des vestiges et l'état d'avancement des études entreprises par les équipes archéologiques sur les différents sites concernés par l'intervention de Justinien dans la région rendent les rapprochements typologiques à grande échelle assez aléatoires. Les comparaisons peuvent par contre porter sur des opérations ponctuelles, telles que l'analyse d'un bâtiment, d'une voûte, d'une portion de muraille, ou encore d'une porte, ou sur des caractéristiques générales géographiques, topographiques, dimensionnelles ou de matériaux.

Si les fortifications sont, sur ces sites, suffisamment bien conservées pour permettre des descriptions générales, il n'en va pas de même pour les constructions intérieures, qui à l'exception de quelques monuments restent mal connues. Les secteurs d'habitat y sont globalement peu étudiés. Nombre de ces villes fortifiées montrent une certaine régularité dans l'organisation des espaces intérieurs ; des rues à colonnades sont orientées sur les portes, des quartiers spécialisés définis. Il s'agit là de formules largement diffusées dans le monde romain et dont les origines sont plus anciennes<sup>35</sup>. Resafa et Zenobia se conforment sans originalité particulière à ce modèle. Les constructions profanes ne semblent guère innover à l'exception des multiples perfectionnements apportés aux ouvrages de défense.

Le VI<sup>ème</sup> siècle est marqué par un usage généralisé du mortier associé au petit module : la brique cuite est communément utilisée pour nombre d'installations militaires sur l'ensemble du territoire syrien<sup>36</sup>. Des usages locaux l'emportent cependant sur des directives dont on ignore l'étendue exacte et la pierre s'impose naturellement dans les zones où elle est abondante, notamment le gypse sur le Moyen Euphrate. Les villes de Resafa et de Zenobia ont ainsi en commun l'utilisation de ce même matériau. Leurs carrières ont été repérées ; désaffectées après les grands travaux des murailles et des principaux monuments intérieurs elles ont été transformées en nécropoles dans le cas de Resafa ; le gypse des falaises de la rive droite de l'Euphrate aux alentours de Zenobia a fourni un matériau facile à tra-

---

<sup>35</sup> E. Will, op. cit.

<sup>36</sup> Th. Ulbert, op. cit., in *Archéologie et Histoire de la Syrie*.

vailler. Si les ouvrages de défense et les principaux monuments, notamment les églises, de ces deux villes sont en pierre, certains bâtiments à l'architecture stéréotypée propre à la standardisation technique et fonctionnelle qu'impliquent les programmes militaires à grande échelle utilisent la brique. Th. Ulbert souligne ainsi des analogies formelles et des similitudes constructives entre les *praetorium* de Zenobia, de Resafa et de Barbalissos<sup>37</sup>. L'édifice à deux étages intégré dans le rempart nord de Zenobia est depuis longtemps défini comme tel, l'identification de ceux de Barbalissos et de Resafa reste conditionnelle. Il s'agit dans les trois cas d'imposants bâtiments voûtés en brique cuite, se démarquant par leur matériau et leur techniques à Resafa et Zenobia où les monuments utilisent massivement la pierre. La brique est le matériau de construction byzantin par excellence<sup>38</sup>. Son usage, généralisé à Constantinople, a pu de fait se répandre dans des régions riches en pierre et prendre une place prépondérante dans des programmes de constructions systématiques où priment la rapidité d'exécution et la recherche de solutions originales. La mise en oeuvre des voûtes en berceaux et voûtes d'arête dans le vide en maçonnant par tranches l'induit.

Pour les historiens de l'architecture, ces procédés se distinguent désormais des méthodes du Haut-Empire pour se rapprocher des traditions asiatiques. On ne dispose cependant pas d'un assez grand nombre de monuments pour particulariser dans cette architecture l'apport relatif des traditions d'Orient et d'Occident<sup>39</sup>. Aussi doit-on se contenter de reconnaître les traditions particulières d'une province qui puisent, en ce qui les distingue de l'art classique, dans les arts mésopotamiens. Elles profiteront les premières des apports de la Perse voisine, parthes, puis sassanides, et ne seront pas sans influence sur l'art officiel byzantin dans un premier temps, sur celui des conquérants arabes qui en hériteront par la suite. Si les travaux entrepris sur la frontière orientale mettent en oeuvre tout le savoir-faire des ingénieurs de l'empire, ils sont également un terrain d'expérimentation. Les remparts de Zenobia et de Resafa sont le résultat d'une recherche

---

<sup>37</sup> Th. Ulbert, op. cit., in *Archéologie et Histoire de la Syrie*.

<sup>38</sup> A. Choisy, *Histoire de l'architecture*, Tome II, rééd. Aubin, Poitier, 1991, p. 7-14.

<sup>39</sup> C. Mango, *Architecture Byzantine, histoire mondiale de l'architecture*, Berger-Levrault, Paris, 1981, p. 11.

stéréotomique dans la conception des élévations et des systèmes de franchissement ; à propos de Zenobia, J. Lauffray et J.-P. Fourdrin décrivent ainsi des voûtes plates appareillées, des voûtes coniques rampantes, des voûtes d'arêtes en briques, des tracés régulateurs précis.

Six ingénieurs sont cités dans *De Aedificiis*, dont deux à Zenobia : Jean de Byzance et Isidore de Milet le Jeune ayant en charge la reconstruction du rempart septentrional de la ville au-delà d'un fossé. De ces six ingénieurs, seul Isidore le Jeune est également attesté avec le même titre par l'épigraphie dans une autre ville de Syrie du Nord, Chalcis, dont Procope signale la rénovation du rempart occidental<sup>40</sup>. Gravée dans un linteau, cette inscription étudiée par D. Feissel surmonte l'entrée d'une tour<sup>41</sup>. L'étude comparée des vestiges des portes de Zenobia et de Chalcis a amené J.-P. Fourdrin à confirmer l'identité de l'architecte. Leur plan est conforme à un certain standard de l'architecture militaire ; la forme du bloc fermant les volées d'escalier en saillie sur la face interne des remparts peut, en revanche, être singularisée : on ne peut pas la généraliser à l'ensemble des sites.

On ne la retrouve ainsi pas à Resafa, où la distribution des étages est assurée par des escaliers placés soit dans l'épaisseur des murs, soit le long des remparts. Elle est cependant présente sur d'autres sites contemporains, à Antioche, Dibsi Faraj ou encore Barbalissos. L'hypothèse d'un ingénieur étant intervenu sur plusieurs sites de la région dans le cadre de ce programme est démontrée dans les cas particuliers de Zenobia et Chalcis. Cette pratique est généralisée : une inscription du VI<sup>ème</sup> siècle mentionne un autre nom, non évoqué par Procope, à propos d'une série de soixante-dix forteresses construites dans les provinces balkaniques<sup>42</sup>.

Portant sur l'ensemble de la région, l'investissement dans les ouvrages de défense a été gradué suivant les sites<sup>43</sup>. Les travaux en-

---

<sup>40</sup> D. Feissel, op. cit.

<sup>41</sup> J. P. Fourdrin, « une porte urbaine construite à Chalcis de Syrie par Isidore de Milet le Jeune (550-551) », in *T&M Byz.*, 12, 1994, p. 299-304.

<sup>42</sup> D. Feissel, op. cit. et « L'architecte Viktorinos et les fortifications de Justinien dans les provinces balkaniques », in *BSNAF*, 1988, p. 136-146.

<sup>43</sup> J.-P. Fourdrin, op. cit.

trepris à Chalcis se révèlent par exemple de moindre ampleur que ceux réalisés à Zenobia et Resafa : les tours y sont plus petites, séparées par de plus grands intervalles ; les courtines moins larges induisent une moindre élévation du rempart. La rénovation des enceintes de Chalcis et Zenobia ont toutes les deux été financées par l'administration impériale et on les suppose réalisées par un même maître d'oeuvre, cette gradation dans l'ampleur des dépenses engagées témoigne de l'importance stratégique relative de ces villes : Zenobia est sur la ligne de front même et l'un des trois points fortifiés formant la plaque tournante de la pointe méridionale de la frontière ; Chalcis, à 250 km à l'ouest, est en retrait.

Resafa, ville sanctuaire, également à l'écart de l'Euphrate, ne jouait pas un rôle défensif majeur à l'échelle de la province. La puissance de ses murailles était également destinée à la protection de ses propres richesses : le tombeau de Saint-Serge. Les remparts ont été l'objet de toute une recherche décorative en contradiction avec une architecture militaire traditionnellement plus dépouillée. Cette recherche se manifeste par la diversité des formes mises en oeuvre et dans le traitement ornemental spectaculaire des portes. A Zenobia, la seule porte présentant un décor est antérieure à Justinien. Le financement de ces opérations a pu, nous l'avons vu plus haut, être multiple et s'étaler plus longuement dans le temps.

Les exemples, les points de comparaison ou d'opposition entre les sites peuvent être ainsi multipliés et détaillés. Pour les historiens et archéologues travaillant sur la région, les apports novateurs du règne de Justinien en matière d'architecture strictement militaire tiennent dans la diffusion et la systématisation de principes de poliorcétiques, déjà anciens, reposant sur une haute technicité : les murailles doivent résister à l'assaut de machines guerre mobiles, au creusement de tunnels ; l'approvisionnement en eau doit être particulièrement élaboré. La guerre de siège menée contre et par les Perses impose la sophistication des structures mises oeuvre sur l'Euphrate, différant en cela des systèmes défensifs développés sur d'autres frontières de l'empire, où les situations politiques et les tactiques militaires diffèrent<sup>44</sup>. Dans les détails<sup>45</sup>, sont mis en avant l'amélioration des circula-

---

<sup>44</sup> C. Mango op. cit., p. 91.

tions à l'intérieur des fortifications mêmes, J. Lauffray insiste ainsi sur les dégagements, la desserte des tours, l'isolation des postes fixes et des chemins de ronde, la multiplication des points de vues et des angles de tir sur l'extérieur ; la mise en oeuvre de techniques de construction propres à l'art byzantin, l'usage prépondérant de la brique cuite dans l'architecture des bâtiments militaires standards témoigne d'une volonté de planification économique et fonctionnelle sans pour autant exclure les expérimentations individuelles, contextuelles ; la recherche d'une matérialisation forte et monumentale de la puissance impériale renouant en cela avec un schéma plus ancien où l'enceinte est aussi spectaculaire que défensive, les murs sont épais et élevés, flanqués de nombreuses tours, les matériaux utilisés sont nobles. Il s'agissait également par la puissance de ces murailles de pallier la dispersion des effectifs sur plusieurs fronts.

---

<sup>45</sup> J. Lauffrey, op. cit., t. I, p. 143-144 et p. 147-149.

*Bibliographie*

- Feissel (D.), «les édifices de Justinien au témoignage de Procope et de l'épigaphie», in *Antiquité Tardive 8-2000, Le De Aedificis de Procope : le texte et les réalités documentaires*, p. 81-104.
- Fourdrin (J.-P.), « une porte urbaine construite à Chalcis de Syrie par Isidore de Milet le Jeune (550-551) », in *T&M Byz.*, 12, 1994, p. 299-304.
- Gregory (S.), *Roman Military architecture on the Eastern frontier*, 3 vol., A.M. Hakkert, Amsterdam, 1995.
- Karnapp (W.), *Di Stadtmauer van Resafa in Syrien*, W. De Gruyter, Berlin, 1976.
- Lauffray (J.), *Hallabiyya-Zenobia place forte du limes oriental et la Haute-Mésopotamie au VIe siècle*, Tome I, «les duchés frontaliers de Mésopotamie et les fortifications de Zenobia», P. Geuthner, Paris, 1983 et Tome II, «l'architecture publique, religieuse, privée, funéraire», P. Geuthner, Paris, 1991.
- Leriche( P.), «Les fortifications grecques et romaines en Syrie», in *Archéologie et Histoire de la Syrie*, Tome II : *La Syrie de l'époque achéménide à l'avènement de l'Islam*, éd. J.M. Dentzer et W. Orthmann, Saarbrücker Druck. und. Verl., cop., Saarbruken, 1989, p. 267-282.
- Roques (D.), «Les constructions de Justinien de Procope de Césarée», in *Antiquité Tardive 8-2000, Le De Aedificis de Procope : le texte et les réalités documentaires*, p. 31-43.
- Sartre (M.), *d'Alexandre à Zenobie, Histoire du levant antique, IVe s. av. J.-C.-IIIe ap. J.-C.*, Fayard, Paris, 2001.
- Sodini (J.-P.), « La contribution de l'archéologie à la connaissance du monde byzantin (IVe-VIIIe s.) », in *Dumbarton Oaks Papers*, n° 47, Dumbarton Oaks research library and collection, Washington, 1993, p. 139-184.

- Th. Ulbert, *Die Basilica des Heiligen Kreuzes in Resafa-Sergiupolis, Resafa*, II, Mayence, 1986.
- Ibid., «Procopius, De Aedificiis Einige Überlungen zu Buch II, Syrien», in *Antiquité Tardive 8-2000, Le De Aedificis de Procope : le texte et les réalités documentaires*, p. 137-147.
- Ibid., «Villes et fortifications de l'Euphrate à l'époque paléochrétienne (IVe-VIIe s.)», in *Archéologie et Histoire de la Syrie*, Tome II : *La Syrie de l'époque achéménide à l'avènement de l'Islam*, éd. J.M. Dentzer et W. Orthmann, Saarbrücker Druck. und. Verl., cop., Saarbruken, 1989, p. 267-282.
- E. Will, «Les villes à l'époque hellénistique et romaine» in *Archéologie et Histoire de la Syrie*, Tome II : *La Syrie de l'époque achéménide à l'avènement de l'Islam*, éd. J.M. Dentzer et W. Orthmann, Saarbruken : Saarbrücker Druck. und. Verl., cop. 1989, p. 489-495.
- M. Whitby, «Procopius and the development of Roman defences in upper Mesopotamia», in *The defence of the roman and byzantine east*, éd. P. Freeman et D. Kennedy, Oxford (BAR International Series 297), 1986, p. 717-35.

# Le rôle des forteresses du Djabal al-Rawâdîf au XI<sup>e</sup> siècle en Syrie du Nord

Véronique VACHON<sup>1</sup>

En Syrie du Nord, au Moyen-Âge, la montagne du littoral méditerranéen, entre Lattaquié, Tartus et Homs, était appelée Djabal al-Rawâdîf<sup>2</sup>, et Djabal al-Bahrâ' pour sa partie méridionale. Cette montagne renferme de nombreuses places fortes médiévales, chrétiennes et musulmanes : ce sont du Nord au Sud, pour les forteresses présentant des vestiges notables, Hisn Barzûya, Sahyûn (Qal'at Salâh ad-Dîn), Balâtunus (Qal'at Mehelbé), Hisn Bikisrâ'îl, Hisn al-Manîqa (Qal'at Qsabiyé), Hisn Abû Qubays, Hisn al-'Ullayqa, Marqab, al-Kahf, Hisn al-Khawâbî, Sâfîtâ et Hisn al-Akrad (le Crac des Chevaliers). Hisn Masyât (Masyâf) est en site de plaine mais elle est rattachée historiquement à la montagne.

Nous vous proposons de découvrir, au regard de l'histoire et par une approche archéologique, quelles ont pu être les populations à l'origine de ces places fortes, leur environnement géographique, leurs caractéristiques constructives, et le rôle qu'elles ont pu jouer dans le temps choisi, celui du XI<sup>e</sup> s., période mouvementée en Syrie du Nord,

---

<sup>1</sup> Sauf mention contraire, les photographies sont de l'auteur.

<sup>2</sup> Rawâdîf : voir note 74 Micheau, Troupeau, *P.O.*, p. 500 .

Bahrâ' : nom d'une tribu arabe chrétienne établie dans la région de Homs et de Hamâ dès l'époque préislamique : Bianquis, *Fâtimides*, p. 480-484 ; Micheau, Troupeau, *P.O.*, voir index.

théâtre d'affrontements entre Byzantins, Tribus Arabes et Fâtimides.

### ***Situation géographique***

Dans le prolongement du Mont-Liban et s'étendant sur plus de 100 km de long, la montagne, au Nord, s'achève par le Sahel de Lattaquié parcouru par le Nahr al-Kabîr Nord, et peut s'élever jusqu'à 1583 m. Au Sud, elle domine la Trouée de Homs (ou la plaine de La Bocquée) qui relie le littoral méditerranéen à la vallée de l'Oronte. Alors qu'à l'Ouest, elle ne laisse qu'une étroite plaine côtière, elle retombe très brutalement à l'Est (jusqu'à 1400 m) sur le fossé du Ghab. Les routes et les villages se localisent sur d'étroites crêtes rocheuses qui compartimentent ainsi de nombreuses et profondes vallées. Les montagnards pratiquent une polyculture méditerranéenne, sur des champs en terrasse, accompagnée d'un peu d'élevage. Au Moyen-Âge, plusieurs minorités religieuses y avaient trouvé refuge : les *Nusayris* (Alaouites), les Chrétiens et les *Ismâ'îliens*.

### ***Situation historique***

La Reconquête Byzantine, en Syrie du Nord, prit date en 962 par la prise d'Alep par Nicéphore Phocas. En 969, ce dernier va s'emparer de la plupart du *djund* de Qinnasrîn, du *djund* de Homs et du domaine hamdanide. Son successeur, Jean Tzimiscès, lors de sa campagne syrienne en 975, chercha à gagner Jérusalem, mais il dut combattre les armées fâtimides retranchées dans les forteresses du littoral palestinien, ce qui l'obligea à faire demi-tour. En regagnant Antioche, il s'empara des ports de la côte syrienne et fit élever à l'intérieur du pays des forteresses de première importance, comme Sahyûn et Hisn Barzûya. Basile II, qui succéda à Tzimiscès, fit deux expéditions en Syrie du Nord <sup>3</sup>, la première en 995, la seconde en 999. Comme Tzimiscès, et avant lui Phocas, il entra en Syrie par Antioche et menaça par la suite Alep avant d'avancer vers le sud par la vallée de l'Oronte jusqu'à Homs. Il fit une tentative pour prendre Tripoli puis

---

<sup>3</sup> Al-'Azîmî dit qu'en 398 H, Basile II aurait conquis Shayzar, le Djabal al-Bahrâ' et le Djabal al-Rawâdîf : voir Bianquis, *Fâtimides*, p. 481.

remonta vers le Nord, à Lattaquié, par le littoral. Ce parcours trois fois reproduit a « *balisé un espace pour lequel Byzance affirmait une attention particulière* (...). *Sans aller jusqu'à annexer la région, elle ne pouvait y tolérer un pouvoir qui ne lui fût dévoué* »<sup>4</sup>.

Au début du XI<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>, le Djabal al-Rawâdîf était encore sous la domination militaire des Byzantins d'Antioche qui avaient accordé une certaine autonomie aux populations musulmanes du Djabal qu'ils contrôlaient. Mais celles-ci furent disposées à reconnaître les Fâtimides, maîtres de la Syrie Centrale, qui cherchaient à s'emparer de la Syrie du Nord. Une lutte s'engagea alors entre les Byzantins et les clans de montagnards locaux pour le contrôle des forteresses dans toute la région ; des constructions de places fortes ou leur démantèlement répondirent aux affrontements politico-militaires.

D'après le récit de Yahyâ d'Antioche<sup>6</sup>, vers le milieu du X<sup>e</sup> s., les Hamdanides tenaient la place forte de Sahyûn, et en 975, l'empereur « Jean Tzimiscès en fit une grande forteresse ». Toujours d'après sa *Chronique*, en 337H/948-949, Sayf al-Dawla, l'émir hamdanide d'Alep, prit la forteresse de Barzûya aux Byzantins. L'empereur la reprit en 364H/975 et « en fit (de même) une grande forteresse »<sup>7</sup>.

Toujours d'après Yahyâ d'Antioche, en 411H/1021, Muhammad ibn Khalîd al-Bahranî remit aux Byzantins la forteresse de Kha-wâbî et la ville de Maraqliyya, qui était en ruine. Maraqliyya fut reconstruite en 415H/1024 par Constantin Dalassénos, catépan d'Antioche, alors les Musulmans reconstruisirent la forteresse de 'Ul-

---

<sup>4</sup> Bianquis, *CASTRUM IV*, p. 141

<sup>5</sup> Les incursions byzantines du deuxième tiers du X<sup>e</sup> siècle avaient provoqué une chute de la démographie dans la région et l'abandon des espaces cultivables. La situation s'améliora au début du XI<sup>e</sup> siècle.

<sup>6</sup> Le chrétien melkite Yahyâ ibn Sa'îd al-Antâkî (m.458/1066) : sa *Chronique* traite des années 326/937-938 à 425/1033-1034. Voir Kratchkovski et Vasiliev, *PO*, 18-5, 1924 (p. 69) et *PO*, 23-3, 1932 (p. 161, 250).

<sup>7</sup> "L'empereur Jean Tzimiscès, à son retour, s'empara de certaines places qui semblent avoir été sous l'autorité du hamdanide Abulmââlî, qu'elles fussent ou non comprises dans le traité de 359H/969-970 (émir d'Alep vassal de Nicéphore Phocas) : Hisn Barzûya et Sahyûn étaient gouvernés par le mamlouk hamdanide Ruqt'âsh pour le compte de Abulmââlî" : Canard, *Hamdanides*, p. 843.

layqa située à l'extrême Nord de leur pays, voisin des *Rûm*. Hisn Khawâbî fut restauré par les Byzantins en 415H/1025.

Yahyâ nous rapporte aussi un événement important qui nous apprend que Hisn al-Manîqa, Hisn Bikisrâ'îl et Balâtunus étaient des constructions byzantines<sup>8</sup> : « Peu avant 421H/1030, Nasr ibn Musharraf al-Rawâdîfî, qui possédait plusieurs forteresses dans la montagne, construisit pour le compte du catépan Michel Spondylès, la forteresse d'al-Manîqa à la limite sud du territoire byzantin et destinée à servir de base d'attaque sur le Djabal al-Bahrâ', ceci avec l'aide de maçons et d'artisans grecs. Mais la construction terminée, il refusa de livrer la forteresse et entreprit l'édification de la forteresse de Bikisrâ'îl dont les Byzantins s'emparèrent pour y élever une puissante forteresse ; Nasr b. Musharraf se rendît maître de Bikisrâ'îl peu après par ruse. D'autres clans de montagnards alliés élevèrent aussi des forteresses : les Banû l-Ahmar commencèrent à édifier Balâtunus, les Banû Gannâdj, deux autres forteresses (non identifiées). Ainsi, les Musulmans se rendirent maîtres de toute la montagne. En 422H/1031, suite à la défaite de Romain III Argyre face aux Banû Kilâb d'Alep (en 421H/1030), le catépan d'Antioche Nicétas assiégea Hisn al-Manîqa, Balâtunus et les forteresses des Banû Gannâdj<sup>9</sup>. Il dut attendre un an avant de se rendre maître de Hisn al-Manîqa<sup>10</sup> et il s'empara de Hisn Bikisrâ'îl en 423H/1032<sup>11</sup>. Suite à la reconquête de Balâtunus, Nicétas en termina la construction, mais il rasa les forteresses des Banû Gannâdj<sup>12</sup> » (*résumé de la traduction de F. Micheau et G. Troupeau*).

---

<sup>8</sup> Voir Bianquis, *Fâtimides*, p. 480-496, Micheau, Troupeau, *P.O.*, T. 47/4, p. 133-160 (les auteurs mentionnent les forteresses citées dans al-'Azîmî et Skylitzès).

<sup>9</sup> Il ne prit que Balâtunus et les deux forteresses des Banû Gannâdj qu'il rasa jusqu'au sol (Bianquis, *Fâtimides*, p. 484, Micheau, Troupeau, *P.O.*, T. 47/4, p. 145).

<sup>10</sup> En 422H/déc.1031, il conquiert la place après un siège de treize jours et fait 810 prisonniers. (Bianquis, *Fâtimides*, p. 485 ; Micheau, Troupeau, *P.O.*, T. 47/4, p. 145). Peu avant, il avait pris Sâfîtâ.

<sup>11</sup> Nicétas fit 500 prisonniers (200 tués). La forteresse d'Abû Qubays est mentionnée dans le récit du siège de Bikisrâ'îl comme étant une place musulmane.

<sup>12</sup> Cahen, *Syrie du Nord*, p. 173, : « Al-'Azîmî, en 424 H, dit que les Byzantins prirent Hisn Banû l-Ahmar (Balâtunus), Hisn Banû Gannâdj et Hisn Banû l-Kashî (non identifiés).

# LE ROLE DES FORTERESSES DU DJABAL AL-RAWADIF AU XI<sup>E</sup> SIECLE

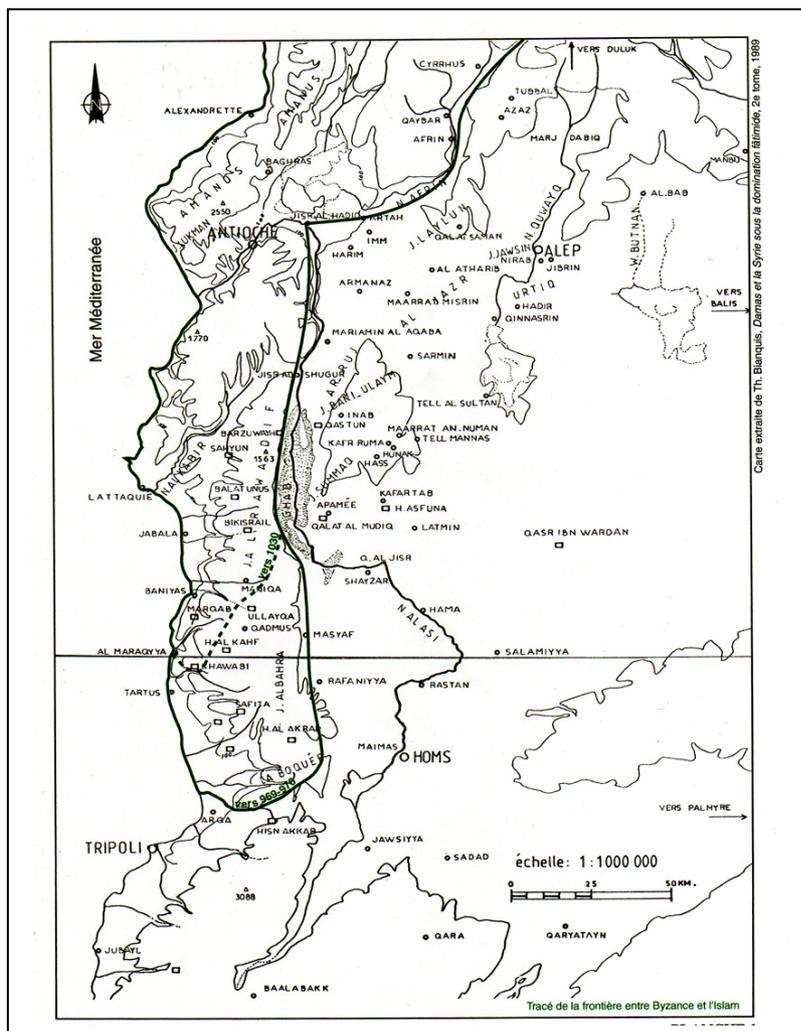


Fig. 1 - La Syrie du Nord au X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles

Enfin Yahyâ nous relate le siège de Hisn al-Manîqa par Nicé-  
tas fin 1031 - « avec des mangonneaux, il ouvrit des brèches et démo-  
lit l'avant-mur (fasil) et plusieurs tours. Il conquiert la place après 13  
jours de siège et fit 810 prisonniers » - et celui de Hisn Bikisrâ'îl, en  
juin 1032 - « après 40 jours de siège, Nicé-  
tas (...), continua à atta-  
quer la forteresse de Bikisrâ'îl avec des mangonneaux jusqu'à ce que  
l'enceinte qui faisait face au lieu de l'attaque s'écroulât entière-  
ment »<sup>13</sup>.

Suite à la prise de Hisn al-Manîqa, d'après Skylitzes, une  
autre forteresse appelée *Argyrokastron*, construite sur un rocher escar-  
pé, fut prise par les Byzantins. Pour Claude Cahen, Hisn al-'Ullayqa  
serait l'*Argyrokastron* des Byzantins, du temps de Romain III Ar-  
gyre (1030-1034), mais il est curieux que Yahyâ d'Antioche ne l'ait  
pas mentionnée pour ces années-là. F. Michaud et G. Troupeau identi-  
fient l'*Argyrokastron* avec Hisn Bikisrâ'îl<sup>14</sup>.

La zone frontière byzantine, (pl. I) de fait, ne s'étendait pas  
plus loin, vers le sud, que la ligne Manîqa-Abû Qubays qui se termi-  
nait par la grande forteresse byzantine de Shayzar. Toutes les places  
au sud de cette ligne ne furent occupées que très temporairement par  
les Byzantins qui n'eurent que le temps de les réparer et non pas de les  
reconstruire. Dans ce sens, Hisn al-Manîqa, au XI<sup>e</sup> s., devint impor-  
tante : c'était la dernière place forte grecque face au monde musul-  
man, à l'extrême sud du pays byzantin. Mais d'après Al-'Azîmî<sup>15</sup>, en  
442H/1050, Hisn al-Manîqa fut repris aux Byzantins par la popula-  
tion du Djabal al-Rawâdîf.

Comme le montrent Th. Bianquis, F. Michaud et G. Troupeau,  
Yahyâ d'Antioche, dans sa *Chronique*, livre des éléments importants  
relatifs à l'architecture militaire du XI<sup>e</sup> siècle en Syrie du Nord. En  
effet, aux côtés des grandes forteresses byzantines, comme Sahyûn et

<sup>13</sup> Bianquis, *Fâtimides*, p. 485, Micheau, Troupeau, *P.O.*, T. 47/4, p. 145.

<sup>14</sup> Micheau, Troupeau, *P.O.*, T. 47/4, p. 159. Pour Cahen, *Syrie du Nord*, p. 173,  
« 'Ullayqa fut évidemment reprise par les Byzantins sous Romain Argyre ».

<sup>15</sup> Voir Bianquis, *Fâtimides*, p. 490.

Hisn Barzûya, surveillant et protégeant des grandes voies de communication, le chroniqueur nous présente un nouveau type de forteresses de montagne : ces places fortes, édifiées à l'écart des villes et des grands axes commerciaux, étaient régies par des petits pouvoirs locaux musulmans qui contrôlaient les populations et les territoires qu'elles dominaient (Fig. 2).

### *Situation archéologique*

#### *A - Sites*

Dans la montagne, les forteresses occupaient des sites stratégiques, dont certains étaient occupés naturellement depuis l'Antiquité (Sahyûn appartenait aux Phéniciens d'Aradus au IV<sup>e</sup> s av. J.-C.).

Les sites de forteresses de montagne syriennes sont caractéristiques :

\* Un éperon rocheux étroit et long est formé par la jonction de deux vallées profondes et resserrées où circulent - ou non - des cours d'eau (Sahyûn, Al-Kahf, Hisn Khawâbî et Hisn Bikisrâ'il).

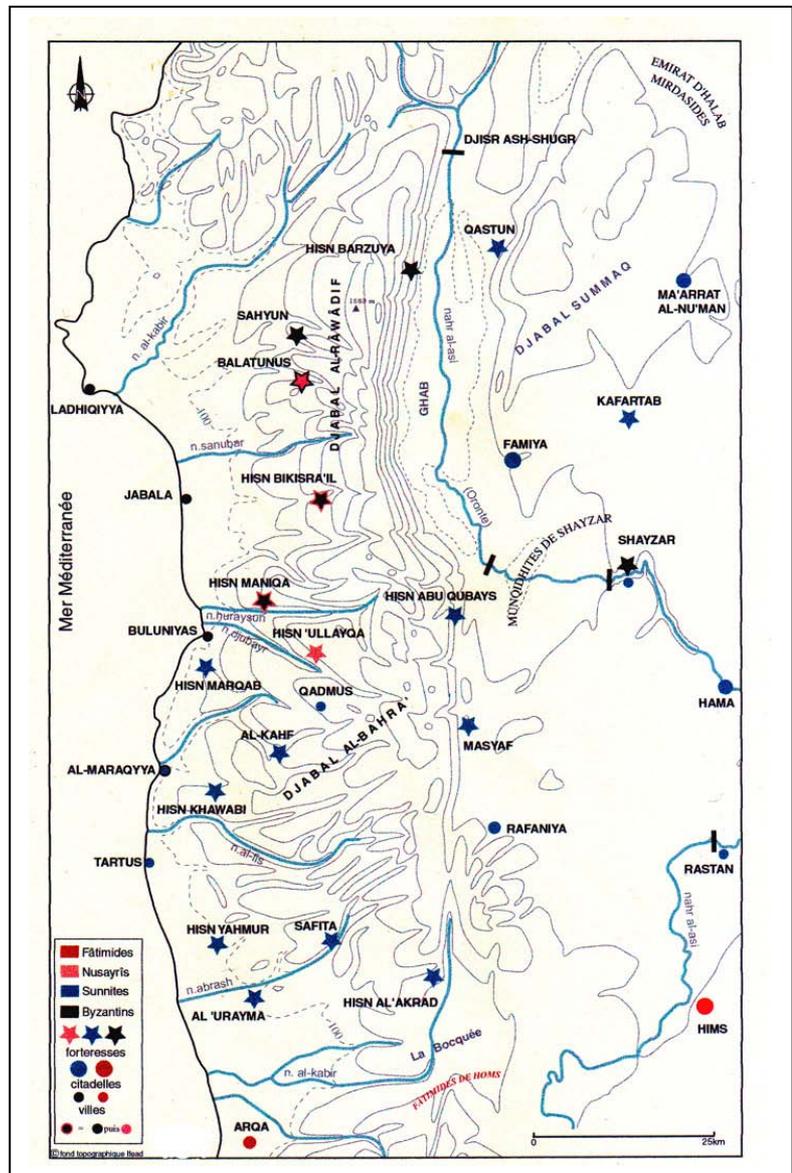
\* Un éperon rocheux attaché à la montagne, comme une presqu'île (Marqab, Sâfîtâ, Balâtunus et Hisn al-Manîqa).

\* Un piton ou plateau rocheux isolé dont les côtés sont à pic (Hisn al-'Ullayqa, Hisn Abû Qubays, Hisn Barzûya et le Crac des Chevaliers).

Les escarpements rocheux constituaient de véritables défenses naturelles ; pour renforcer la défense, on a pu isoler l'éperon par le creusement d'un fossé et le détacher ainsi des hauteurs environnantes.

#### *B - Plans et partis primitifs*

Les forteresses du Djabal al-Rawâdîf et du Djabal al-Bahrâ' ont adopté deux plans principaux :



1- *Un premier plan* est défini par un château intérieur installé sur le point le plus haut, défendu par une enceinte interne et une ou plusieurs enceintes externes comme à Sahyûn, Hisn Barzûya <sup>16</sup>, Balâtunus <sup>17</sup>, Hisn Bikisrâ'îl, Hisn al-Manîqa et al-Kahf (Fig. 3).

Ce plan était celui adopté par les *castella* byzantins, forteresses isolées, qui reprenaient le plan des citadelles urbaines byzantines, situées sur le point le plus élevé de la ville, à plan quadrangulaire et dont les angles étaient flanqués de tours carrées parfois installées au centre des fronts. Une grande tour intérieure venait renforcer l'ensemble. Ce type de plan quadrangulaire et symétrique pour une défense de tous côtés, réclamait un terrain plat. Pour tenir un point stratégique en montagne, il fallait s'adapter à la sinuosité du relief ; c'est ce qu'ont fait les constructeurs grecs à Sahyûn, Hisn Barzûya, Hisn al-Manîqa et Hisn Bikisrâ'îl.

Mais aujourd'hui, sans témoignage de sources textuelles et sans résultat d'études archéologiques, il est difficile d'affirmer que, dans la région, les constructeurs grecs n'élevaient que des tours carrées ou à plan quadrangulaire <sup>18</sup> ; cependant, à Hisn Barzûya et Hisn al-Manîqa, aucune tour à plan semi-circulaire n'a été repérée sur les sites ; seul le *castellum* de Sahyûn, pourrait comprendre des tours semi-circulaires sur ses fronts Est et Ouest.

Un des traits caractéristiques de la fortification byzantine était l'emploi d'un avant-mur moins haut que l'enceinte, bordé par un grand fossé précédé d'une butte ; ce fossé augmentait la capacité de

---

<sup>16</sup> Sahyûn : une opération archéologique programmée est menée depuis 3 ans par une équipe de l'Université Paris IV et l'*Aga Khan Trust for Culture*. Hisn Barzûya : le site a été étudié par N. Faucher de l'Université de la Rochelle. Publications à paraître.

<sup>17</sup> A Balâtunus, des travaux récents de dégagement, entrepris par la Direction Générale des Antiquités et des Musées de Syrie, rendent la lecture du plan du château plus facile.

<sup>18</sup> Après la Conquête arabe, certains califes umayyades suivirent le modèle romano-byzantin pour édifier des forteresses sur la frontière byzantine, afin de couvrir Antioche, comme celle de Baghras (à l'extrême Nord du pays) qui présente un plan rectangulaire avec des tours semi-circulaires aux angles et sur les fronts. Ils adoptèrent aussi ce plan pour la construction de leurs châteaux dans la steppe et pour l'édification de villes nouvelles. Autant de témoins qui ont pu inspirer les Byzantins de la Reconquête et les clans de montagnards.

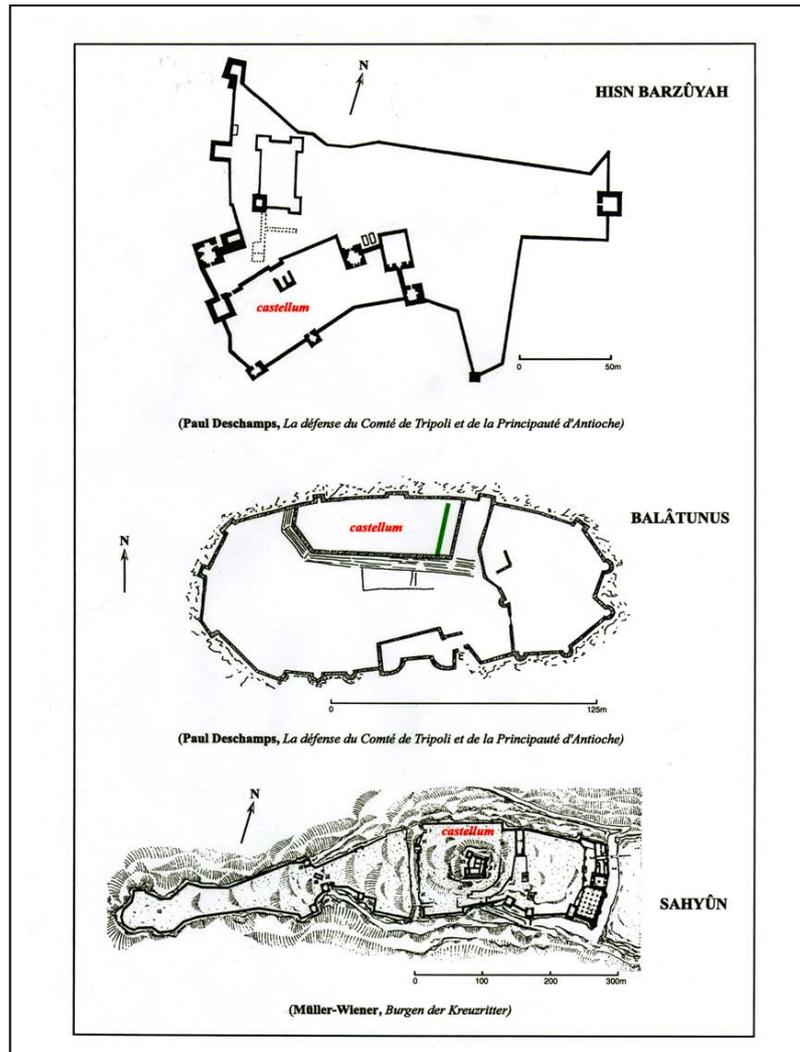


Fig. 3- Castella byzantins

défense de la place. On peut le supposer à Sahyûn, Hisn al-Manîqa et Balâtunus mais dans un état primitif transformé par l'état visible aujourd'hui.

Excepté al-Kahf, qui appartenait à un clan de montagnard avant d'être vendu aux Ismâïliens vers 1134, et dont on ignore le parti primitif, tous les châteaux « du premier plan » (Sahyûn, Hisn Barzûya, Balâtunus, Hisn Bikisrâ'îl et Hisn al-Manîqa) ont été édifiés par les Byzantins après la Reconquête de 975. Celle-ci a complètement reforcifié les possessions prises sur les tribus arabes, au début du XI<sup>e</sup> s., quand le pouvoir d'Antioche, comme nous l'avons dit, s'était déchargé du maintien de l'ordre dans la région, sur des chefs de clans de montagnards locaux toujours prêts à se rendre indépendants.

**Sahyûn** : La forteresse se dresse à 400 m d'altitude sur un éperon rocheux qui a la forme d'un triangle isocèle allongé dont la base se trouve à l'Est et qui approche les 700 m de longueur. Elle se divise en deux parties distinctes, la château proprement dit et la basse-cour, séparée du château par un fossé. La muraille byzantine du château était composée de plusieurs enceintes concentriques défendant l'éminence où se dressait le *castellum* (ou citadelle) aujourd'hui ruiné. D'après P. Deschamps, les murs de l'enceinte de la basse-cour furent construits par les Byzantins et simplement réparés par la suite.

**Hisn Barzûya** : Elevée à 500 m d'altitude, sur un éperon rocheux, dominant la rive occidentale de l'Oronte, la forteresse byzantine faisait face à celle de Fâmiyya, musulmane. La place possédait des fortifications considérables. Elle s'étendait sur un terrain qui accusait une pente d'Ouest en Est. Inaccessible au Nord et au Nord-Est, ses défenses se sont concentrées à l'Ouest et au Sud-Est. Une première enceinte flanquée de dix saillants carrés renfermait dans l'angle Nord-Ouest un ouvrage rectangulaire comportant une tour à chaque angle. L'entrée dans la place se faisait sur le côté Ouest. Une enceinte intérieure, insérant un ouvrage d'entrée au Nord, occupait l'angle Sud-Ouest (*castellum* ?). Il est difficile de dater les nombreux vestiges ;

nous devons attendre la publication des travaux de N. Faucherre - Université de La Rochelle -

**Balâtunus** : Edifiée à 750 m d'altitude, sur un plateau rocheux étroit et ovalaire, de direction E-O et de 170 m de longueur environ, la forteresse contrôlait la route de Lattaquié à Hisn Barzûya. Des escarpements rocheux se trouvent sur tous les côtés sauf à l'Ouest où un fossé a été aménagé. Cette position stratégique importante assurait une liaison avec la forteresse de Sahyûn, visible de Balâtunus. L'enceinte extérieure, rythmée par des saillants à différents plans, suit les contours du plateau. L'entrée se faisait sur la face Sud. L'intérieur se constitue d'une cour qui était occupée par des souterrains, des magasins et des citernes. La face Nord, la plus forte, comporte un ouvrage (*castellum*) défendu vers la cour par un talus maçonné (glacis) lui servant de base. Cet ouvrage a été séparé du plateau, qui occupe l'Est du site, par un fossé ; ce plateau accuse une pente du Nord vers le Sud, et il était aussi défendu par une enceinte intérieure de direction N-S. Là aussi, sans opération de fouilles archéologiques, il restera difficile de dater les nombreux vestiges.

**Hisn Bikisrâ'il** : Edifiée sur un éperon rocheux ovalaire de direction N-E/S-O et d'un peu moins de 150 m de longueur, la forteresse surplombe une vallée de rivière, mais sa position est peu dominante. Une entrée a été aménagée dans la face Nord (entrée principale ?). L'enceinte extérieure, très ruinée, suit les contours de l'éperon au moins dans sa moitié Est où elle est encore repérable. La partie la plus élevée du site occupe la zone Est (*castellum* ?) où seules des fouilles archéologiques mettraient au jour un plan des structures. Des cultures recouvrent tout le site et une lecture du plan intérieur est impossible.

**Hisn al-Manîqa** : La forteresse est élevée sur une croupe escarpée de plan triangulaire, étirée sur 400 m et arrondie à la pointe. La croupe se rattachait au NE à la montagne, mais un front large de 120 m environ, a été retranché par un fossé taillé dans le roc. Un ouvrage de plan plus ou moins rectangulaire s'étend dans une direction NE/SO. Sa face NE

est flanquée de deux tours carrées aux angles. La face SE est précédée d'une tour carrée flanquant la courtine présentant plusieurs phases de constructions ; une courtine courait sur les autres faces mais elle est aujourd'hui très ruinée.

2- *Un second plan* est défini par un château haut protégé par deux enceintes concentriques comme à Hisn Abû Qubays, Hisn al-Khawâbî, Masyâf et Hisn al-'Ullayqa. L'enceinte externe est composée d'ouvrages défensifs positionnés stratégiquement (tours, courtines, portes) et l'enceinte interne abrite le château haut qui peut intégrer une grande tour (fig. 4).

A Marqab, J. Mesqui<sup>19</sup> suppose un plan concentrique mais seules des fouilles archéologiques pourraient nous informer sur le plan primitif du château qui a été totalement reconstruit à la fin du XII<sup>e</sup> s. par les Hospitaliers. Il en fait de même au Crac des chevaliers au regard de la topographie des lieux et des choix faits par les Hospitaliers à la fin XII<sup>e</sup> s.

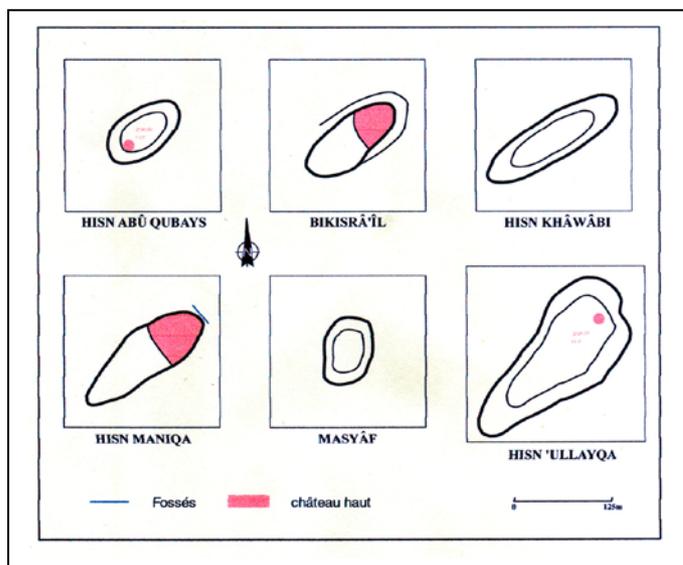


Fig.4- plans schématisés des forteresses

<sup>19</sup> Pour J. Mesqui, *Qal'at Marqab*, à paraître : pas de vestiges antérieurs aux premiers Croisés.

**Marqab** : Construite par un clan de montagnards en 454H/1062, la place forte passa aux mains des Byzantins en 1104. Reprise par les Musulmans à une date indéterminée, elle fut conquise par les Francs vers 511H/1117.

**Le Crac des Chevaliers** : La forteresse existait sous le nom de Hisn al-Safh quand un émir de Homs, Shibl al-Dawla Nasr y installa, en 422H/1031, une garnison kurde pour protéger les routes de Homs et Hama vers Tripoli : il prit le nom de Hisn al-Akrad (la forteresse des Kurdes) : il semble qu'il n'y ait eu qu'une simple tour ceinte d'une muraille.

**Sâfîtâ** : Jusqu'en 1031, aux mains des Musulmans, elle fut prise par Nicéas et démantelée par Nûr ad-Dîn en 1171. Elle a été entièrement reconstruite par les Templiers vers 1180.

En ce qui concerne les châteaux à **double enceintes concentriques** (Hisn Abû Qubays, Hisn al-Khawâbî, Masyâf et Hisn al-'Ullayqa), il est plus difficile de déterminer leurs caractéristiques constructives du XI<sup>e</sup> s. Erigés par les montagnards, aucune source textuelle médiévale, à notre connaissance, ne décrit leurs fortifications à cette époque.

Mais il est probable que leur parti primitif adoptait déjà le système d'une muraille externe défendant le site mais comprenait-elle des ouvrages de défenses (tours, portes, courtines) et des éléments défensifs (ex : archères) ? Est-ce que l'entrée principale était bien défendue ? Est-ce que l'on peut imaginer une grande tour à l'intérieur de l'enceinte et que celle-ci se dressait face à l'attaque ? Etait-elle de plan rectangulaire ou circulaire ?

On peut remarquer qu'aucune possession byzantine connue et d'importance n'a suivi ce plan dans la montagne. Est-ce par hasard ? Est-ce à dire que tous les sites concernés par ce « deuxième plan » n'ont pas intéressé stratégiquement les militaires byzantins de la Reconquête ? Il est possible, également, que les Byzantins, lorsqu'ils ont établi leur domination sur ces territoires, aient réparé les murs d'une

forteresse déjà existante, qui était suffisamment bien défendue et bâtie sur ce plan concentrique.

Hisn Abû Qubays, en ce sens est intéressant. D'après la photographie aérienne verticale et notre visite du site en 2002, on peut lire deux états du plan, bien visibles : un état antérieur présente un château haut défendu par des tours circulaires et un donjon circulaire dressé face au côté le moins abrupt. En 999, Basile II avait occupé Hisn Abû Qubays sans démanteler la place ; celle-ci devait être suffisamment forte et en bon état pour qu'une garnison grecque y séjournât. Nous aurions là peut-être un exemple, antérieur aux Croisades, de forteresse arabe isolée et présentant des ouvrages de défense à plan circulaire, alors que, comme on l'a vu dans la région, les Byzantins, après 975, auraient fortifié leurs places avec des tours rectangulaires.

A **Masyâf**, on a reconnu des phases de constructions anciennes (byzantines) au niveau de l'enceinte extérieure et les travaux de la Direction Générale des Antiquités et des Musées de Syrie ont mis au jour des tours enchemisées dans des tours postérieures de la période ismâ'îlienne. On sait qu'en 388/999 le château de Masyâf, d'origine arabe, fut démantelé par Basile II lorsqu'il occupa le Djabal al-Bahrâ'. Une possible phase de construction byzantine à Masyâf devrait être postérieure à 999. Il faudra attendre la publication des résultats de l'opération archéologique menée par la DGAMS pour le confirmer.

**Hisn Abû Qubays** : La forteresse domine la vallée de l'Oronte à 930 m d'altitude. Poste de surveillance en direction de Shayzar et Hamâ, elle présente des ruines encore impressionnantes.

Une enceinte basse, dont le tracé est déterminé par l'assiette rocheuse, est défendue par 7 tours arrondies ou circulaires (dont les deux de l'entrée) et deux tours à plan carré qui protègent l'entrée principale. L'enceinte intérieure, assez élevée sur le côté Ouest, présente de faibles saillants et un premier état, représenté par une structure ovoïde ; celle-ci est flanquée d'au moins 4 tours circulaires et elle a été remaniée par des rajouts de tours à plan quadrangulaire.

**Hisn al-'Ullayqa** : Construite sur un plateau calcaire à 755 m d'altitude, dont les côtés sont à pic et de plan en triangle isocèle (240 m/140 m à la base) au sommet arrondi, la forteresse commandait la vallée du Nahr Djubayr. L'enceinte extérieure, qui suit les contours du plateau, est flanquée de saillants barlongs et arrondis de forme irrégulière. L'entrée, installée au milieu du front Nord, était défendue par les deux tours d'angle aux extrémités du front. Une plate-forme, munie d'une seconde enceinte, comportait un donjon (ou grande tour) au Nord, qui défendait aussi l'entrée principale. L'intérieur du site a été ruiné par l'installation d'un village au XX<sup>e</sup> s. et par les nombreuses cultures en terrasse, rendant difficile toute interprétation.

**Hisn al-Khawâbî** : L'enceinte renferme un village dont les habitants ont démonté les murs de la forteresse pour bâtir leurs maisons. Seuls quelques fragments de murs médiévaux sont encore visibles.

Les forteresses de Sahyûn, Hisn al-Manîqa, Hisn Abû Qubays, Hisn Barzûya, Balâtunus, Hisn al-'Ullayqa et Masyâf sont riches pour l'histoire des techniques de constructions. En effet, il serait intéressant de comparer les techniques de construction mises en œuvre sur ces sites ; nous avons pu constater que les places les mieux conservées présentent plusieurs phases successives de constructions dues à différents occupants.

## **C - Fonctions des forteresses**

Selon la fonction qui lui est attribuée et l'espace qu'elle contrôle, la morphologie et la taille d'une place forte peuvent varier.

### *1-forteresse de frontière à vocation militaire*

Le caractère militaire des places fortes byzantines est bien affirmé ; ces forteresses servaient de base d'attaque et de position de repli, mais elles ne constituaient pas de véritables places frontières.

Sahyûn et Hisn Barzûya constituait des points d'appuis dans la conquête byzantine vers la vallée de l'Oronte et des points de défense pour Antioche, au Sud. Positionnée à l'extrême Sud du pays byzantin, Hisn al-Manîqa, fortifié par Nicéas, menaçait le pays musulman voisin : le gouverneur de la place devait tenir les populations soumises et affirmer la puissance du Basileus. Balâtunus, Hisn Bikisrâ'il et Hisn al-Manîqa associaient aussi à leur charge militaire un rôle de place-refuge pour les populations musulmanes de leur région, notamment en cas de raids de la part des troupes fâtimides, au moins jusqu'en 1060. A Sahyûn, la vaste basse-cour était fermée par une simple enceinte dont le tracé irrégulier suivait le bord du plateau rocheux : sa superficie nécessitait une garnison nombreuse en cas d'attaque ennemie.

Les châteaux de la montagne construits par des chefs de clans devaient pouvoir abriter et faire vivre tout le clan mais l'on peut s'étonner de leur grande taille qui devait répondre à des stratégies locales ou régionales. Sans moyens humains et financiers suffisants, leurs grandes enceintes ne pouvaient être défendues de manière efficace ; c'est pourquoi leur caractère militaire doit être atténué.

## *2- Surveillance des grandes voies de communications*

Certaines forteresses du Djabal al-Rawâdîf permettaient de voir très loin, et ainsi, de surveiller les itinéraires et prévenir la venue de troupes hostiles.

La route entre Lattaquié et Alep, une des plus importantes voies de communication de Syrie du Nord, était défendue par plusieurs forteresses la jalonnant. A l'époque hamdanide, au X<sup>e</sup> s., Hisn Barzûya et Sahyûn veillaient chacune sur un tronçon de cette route, entre Lattaquié et le Pont sur l'Oronte (Djisir Shughûr). De sa hauteur, Hisn Barzûya surveillait aussi directement le Ghab et Fâmiya.

Pour les Byzantins et les Montagnards musulmans, Marqab surveillait le littoral et la montagne mais elle fermait aussi le Sud face aux intrusions des Fâtimides. De même, Hisn al-Akrad surveillait la Bocquée face aux Fâtimides de Homs.

Hisn Abû Qubays surveillait Fâmiya et Shayzar et il est étonnant que les Byzantins n'aient pas cherché à s'en emparer et à la conserver <sup>20</sup>. Hisn Abû Qubays aurait en effet constitué une bonne base arrière pour la citadelle de Shayzar, byzantine depuis les années 1030 et ce jusqu'en 1082, surtout que Fâmiya, forteresse d'importance au Nord, appartenait aux Musulmans.

### *3- Surveillance d'un territoire*

D'autres forteresses de la montagne, construites sur des hauteurs isolées à l'écart des grands axes de communication constituaient un point de surveillance des territoires cultivés et des sources. En cas d'attaque ennemie, elles formaient un espace refuge pour les habitants et le bétail des villages alentours.

Les clans de montagnards, repliés dans leur place forte, vivaient de cultures et d'élevage à l'abri de leurs enceintes, loin des zones de confrontation entre Tribus Arabes et Byzantins, et entre Byzantins et Fâtimides, qui s'affrontaient respectivement au Nord d'Alep et dans la vallée de l'Oronte. Ils ne devaient exercer leur autorité que dans un rayonnement délimité au regard du relief difficile dans la région. Certaines forteresses avaient une vue très limitée et devaient se garder des dangers extérieurs. C'est pourquoi il faut envisager l'existence de « sites » de surveillance et/ou de liaison (construits ou non) utilisés par les montagnards pour contrôler et défendre leur territoire. Mais le contrôle de ces places fortes assurait aussi la surveillance des circulations internes, dans la montagne, entre la Méditerranée et la vallée de l'Oronte. Il serait intéressant de cartographier et de procéder à une analyse plus poussée de ces chemins intégrés dans l'espace montagnard et de voir leurs relations avec les places fortes des montagnards en premier lieu.

---

<sup>20</sup> Les Byzantins s'en étaient emparés plusieurs fois à la fin du X<sup>e</sup>s. et au tout début de XI<sup>e</sup>s.

#### 4 - Fonction économique

En Syrie du Nord, la route la plus importante est celle du littoral empruntée par tous les envahisseurs du Proche-Orient. Mais au début du XI<sup>e</sup> s, le littoral ne devait pas être une route commerciale importante entre le monde byzantin et le monde fâtimide. D'après Th. Bianquis, les fortifications des ports du littoral syrien étaient mal entretenues, alors les Byzantins qui tenaient à les contrôler pour ouvrir leur espace sur la mer, les refortifièrent. Ces nouvelles bases leurs permirent de s'appropriier les pentes Ouest et Nord du Djabal al-Rawâdîf pour faire paître le bétail et les chevaux de l'armée. Les forêts de cèdres et de sapins en altitude fournissaient le bois nécessaire au chauffage ou aux constructions.

Les places fortes dans la montagne devaient prendre part à la vie économique régionale, mais nous ignorons dans quelle mesure. Yahyâ d'Antioche nous apprend qu'avant d'entreprendre le siège de Hisn al-Manîqa, Nicétas « *se rendit d'abord à Râfaniya parce que les habitants des forteresses islamiques, qui s'y fournissaient en vivres, en tiraient des forces pour combattre* »<sup>21</sup>. Leurs occupants devaient détenir un certain pouvoir d'achat puisqu'ils consommaient à la ville et devaient y vendre leurs productions montagnardes, et peut-être même y engager des combattants (futurs *Nusayris* ?)<sup>22</sup>.

\*

\* \*

Comme dans beaucoup de textes arabes, les forteresses du Djabal al-Rawâdîf sont souvent désignées par Yahyâ d'Antioche par le terme *hisn* (au pluriel *husun*). Ce terme regroupe ici, de manière générale, des sites de hauteur défendus par une ou plusieurs enceintes construites.

---

<sup>21</sup> Micheau, Troupeau, *P.O.*, T. 47/4, p. 145.

<sup>22</sup> Cahen suppose que "la première manifestation publique du nusayrisme dans la région est l'activité de Nasr ibn Musharraf al-Rawâdîfi" et que les "chefs locaux étaient pour une bonne part des Nusayris" : *EI2*, VIII, 148a. et *REI*, 38.

La lutte engagée depuis la fin du X<sup>e</sup> siècle entre les Byzantins et les clans de montagnards pour le contrôle du Djabal al-Rawâdîf, est à l'origine du réseau castral interne à la montagne, très étendu. Les forteresses, édifiées au XI<sup>e</sup> s., présentent, comme nous l'avons vu, deux plans principaux définis par leurs constructeurs qui répondent chacun à une fonction précise : place forte militaire byzantine ou enceinte-refuge destinée à une communauté rurale. De type et d'ampleur variés, elles furent élevées en grand nombre, même si aujourd'hui, relativement peu de vestiges nous sont parvenus. Qu'elles soient une place forte de frontière à vocation militaire, un château d'itinéraire ou une forteresse associée à un habitat rural permanent, toutes ont servi de refuge temporaire aux populations de la montagne en cas de raids ennemis.

L'autonomie accordée aux clans de montagnards par les Byzantins leur a permis de constituer, retranchés derrière leurs murs à l'écart des grandes voies de communications, des « bases » politico-religieuses (les chefs locaux, pour Claude Cahen, « étaient pour une bonne part des Nusayris ») qui sont devenues autant de pièces maîtresses d'un réseau castral qui allait bientôt connaître une véritable mutation.

Au XII<sup>e</sup> s., pour asseoir son territoire, le système défensif de la Principauté d'Antioche s'est appuyé sur des points stratégiques utilisés auparavant par les Byzantins et les Musulmans, et ceci, au fur et à mesure de l'avancée des Croisés à l'intérieur des terres conquises sur les Musulmans<sup>23</sup>. Très rapidement, les Francs disposèrent d'un réseau de fortifications leur permettant de contrôler les frontières, les voies de communication<sup>24</sup> et leurs nouveaux territoires. Ils tinrent solidement la partie septentrionale du Djabal al-Rawâdîf qui correspondait à la limite méridionale du Duché d'Antioche (Sahyûn, Hisn Barzûya, Hisn Bikisrâ'îl). Mais ils ne réussirent jamais à s'emparer du centre du Djabal al-Bahrâ' et ils n'y laissèrent pas de constructions

---

<sup>23</sup> Al-Bâra fut prise en septembre 1098, Ma'rrat al-Nu'mân en décembre 1098, le Crac des Chevaliers en février 1099 et Jérusalem en juillet. L'essentiel des conquêtes se fit entre 1102 et 1109.

<sup>24</sup> Pour avancer vers Jérusalem, les Croisés, en 1098, occupèrent le Nord et le Sud du Djabal al-Rawâdîf, pour tenir et surveiller les grandes voies de communications qui menaient du littoral vers la vallée de l'Oronte.

capitales<sup>25</sup>. Ils n'occupèrent et fortifièrent que les places utiles contre un envahisseur ; leurs forteresses développèrent alors une fonction militaire et seigneuriale apparente.

De 1130 à 1150, les *Ismâ'iliens nizârites* fuyant le pouvoir turc de Damas s'emparèrent ou achetèrent de nombreuses forteresses dans le Djabal al-Bahrâ', dont Qadmus, Al-Kahf, Masyâf, Hisn Kha-wâbî, et plus tard, vers 1180, Hisn al-Manîqa et Hisn al-'Ullayqa<sup>26</sup>. A partir de 558H/1163, un nouveau *da'i nîzari*, Râshid al-Dîn Sînân, venu d'Alamut en Perse, réorganisa la politique ismâ'ilienne : il refortifia toutes leurs possessions dans la montagne et créa un Etat indépendant dont Masyâf devint le centre politique.

---

<sup>25</sup> Ils sont restés plus de 40 ans à Hisn al-Manîqa et Hisn al-'Ullayqa et pourtant, une 'facture' croisée ne saute pas aux yeux !

<sup>26</sup> Voir article à paraître, V. Vachon, "Les châteaux ismâ'iliens du Djabal al-Bahrâ'", dans Actes du Colloque de Parthenay, *La fortification aux temps des Croisades*, Parthenay, septembre 2002, sous la direction de J. Mesqui.

### **Bibliographie**

#### *Sources :*

Yahyâ b. Sa'îd al-Antâkî (m. 458/1066)

1909 *Annales Yahîâ Ibn Sa'îd Antiochiensis*, (jusqu'en 425 H). Ed. L. Cheikho, Paris, Beyrouth, (Corpus Scriptorum Orientalium. Scriptores arabici. Series III, t. VII).

1997 «Histoire de Yahyâ Ibn Sa'îd d'Antioche», édition Kratchkovski et traduction française annotée par Micheau et Troupeau,

*Patrologia Orientalis*, 47 fasc.4, p. 373-559.

#### *Etudes générale :*

Bianquis (Th.)

1989 *Damas et la Syrie sous la domination fâtimide (359-468/969-1076)*, Damas, P.I.F.D., vol. II, p. 388-797, index et cartes.

1992 « Les frontières de la Syrie au milieu du Ve/XIe siècle », 2 cartes et chronologie. *CASTRUM IV, Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen-Âge*, Rome et Madrid, p. 135-149.

Cahen (Cl.)

1940 *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté franque d'Antioche*,

Paris, Geuthner, 1 vol., VII + 768p.

1970 « Note sur les origines de la communauté syrienne des Nusayris »,

*Revue des Etudes Islamiques*, 38, p. 243-249.

Canard (M.)

1951 *Histoire de la dynastie des H'amdanides de Jazira et de Syrie*, Alger, 1 vol., XVI + 863p., 3 plans, 7 cartes.

Deschamps (P.)

- 1977 *Les châteaux des Croisés en Terre Sainte*, Paris, Geuthner, coll. BAH, 3 vol., t. III, *La défense du Comté de Tripoli et de la Principauté d'Antioche*. Etude historique, géographique, toponymique et monumentale, 2 vol., texte X + 422p.+ planches.

Müller-wiener (W.)

- 1966 *Burgen der Kreuzritter im heiligen Land, auf Zypern und in der Ägäis*, München, Berlin, Deutscher Kunstverlag, 116 p.+ 167 phot. de qualité, cartes, nombreux plans.

Vachon (V.)

- 1994 *La Forteresse musulmane en Syrie du Nord médiévale (XIIe-XIVe s.) : Approche archéologique*, 2 volumes (texte et figures). Mémoire de D.E.A., Maison de l'Orient Méditerranéen - Université Lyon II.



La montagne au Nord de Qadmus



AL-KAHF - vue du Sud-Est -



HISN AL-KHAWABI - vue du Sud-Est -

LE ROLE DES FORTERESSES DU DJABAL AL-RAWADIF AU XI<sup>E</sup> SIECLE



HISN AL-'ULLAYQA - vue du Nord-Ouest -



HISN AL-MANIQA - vue du Sud-Est -



HISN ABÛ QUBAYS - vue de l'Est -



SAHYÛN - vue de l'Ouest -



HISN BARZÛYA - vue de l'Est -



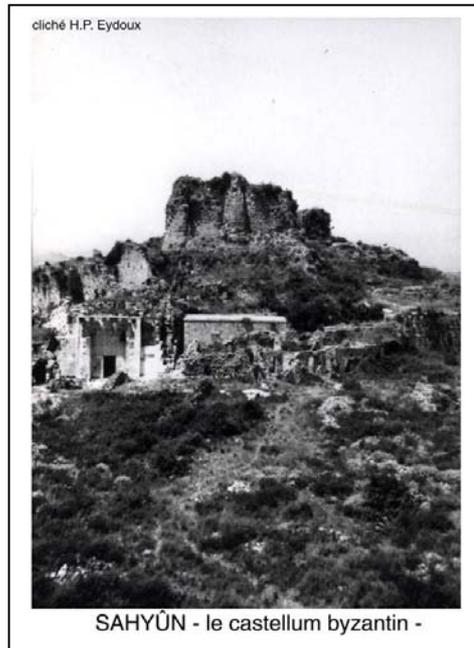
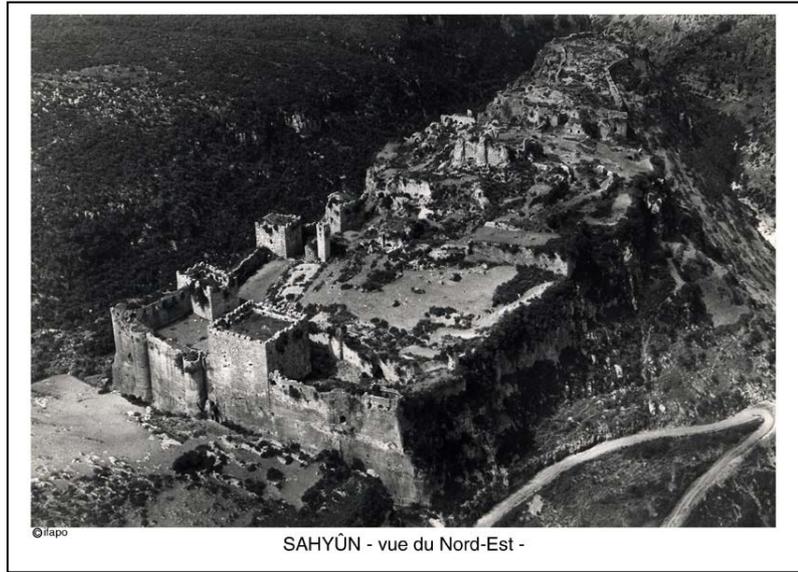
MASYÂF - vue du Sud-Ouest -



BALATÛNUS - vue de l'Est -



HISN BIKISRÂ'ÎL - vue du Sud-Est -



## LE ROLE DES FORTERESSES DU DJABAL AL-RAWADIF AU XI<sup>E</sup> SIECLE



HISN AL-MANIQA - front Nord-Est -



HISN AL-MANIQA - front Nord-Ouest -



HISN AL-MANIQA - front N.E. - le fossé -

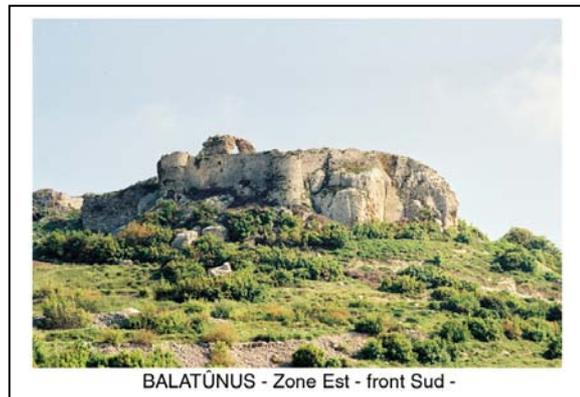
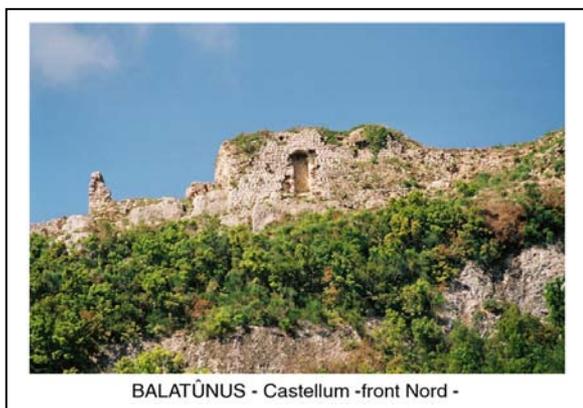
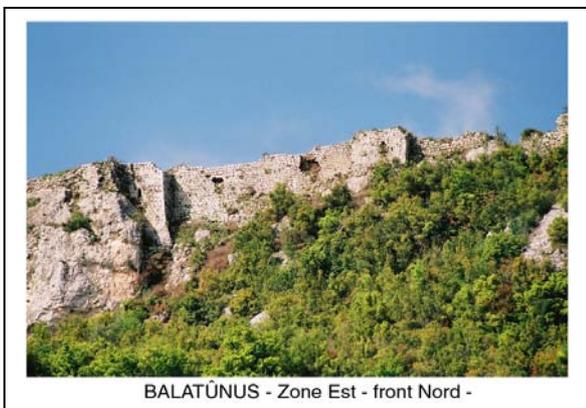


HISN AL-MANIQA - front Nord-Est -



HISN AL-MANIQA - tour byzantine -







BALATÚNUS - Castellum - front Sud -



BALATÚNUS - Le castellum - front Est -



BALATÚNUS - fosse précédant le castellum -



BALATÚNUS - Castellum -



HISN ABÛ QUBAYS - vue du Nord -

©ifapo

©ifapo



HISN ABÛ QUBAYS - vue aérienne verticale -



HISN ABŪ QUBAYS - tour Nord -



HISN ABŪ QUBAYS - la grande tour -



HISN ABŪ QUBAYS - tour circulaire enchemisée -

LE ROLE DES FORTERESSES DU DJABAL AL-RAWADIF AU XI<sup>E</sup> SIECLE



HISN AL-'ULLAYQA - front Nord-Ouest -



HISN AL-'ULLAYQA -



HISN AL-'ULLAYQA -

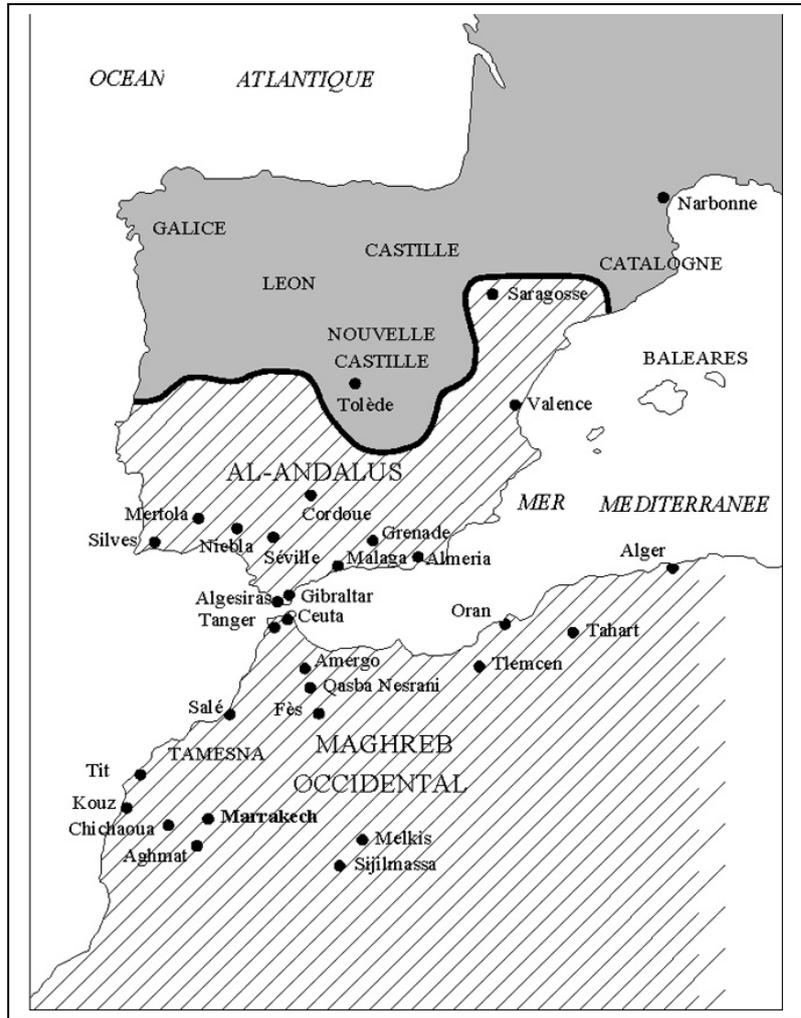


Fig.1 - Le monde ibero-maghrébin au XII<sup>e</sup> siècle almoravide

## **Des architectures signes de victoire dans le monde ibéro-maghrébin du XII<sup>e</sup> siècle**

Michel TERRASSE

La chute des Omeyyades de Cordoue n'avait en rien entravé l'essor de la civilisation andalouse. Mais, nul n'avait été à même parmi les *muluk al-tawaif* d'assurer la pérennité du califat d'Occident. Parallèlement, le transfert du pouvoir des Fatimides au Caire laissa les terres occidentales de leur califat chiite au pouvoir de leurs lieutenants berbères : des Sanhajas zirides régnèrent sur l'Ifriqiya et le Maghreb central. D'autres Sanhajas venus d'un ribat du Sahara occidental se firent au Maghreb extrême et jusqu'aux terres sanhajiennes de l'Est les champions d'une réaction sunnite que le mouvement saljuquide incarnait de l'Asie moyenne aux rives de la Méditerranée. Ils étaient parallèlement porteurs d'une nouvelle conception de l'organisation de leurs terres. En 1103 le premier émir almoravide Yusuf Ibn Tashfin avait, en achevant la conquête d'al-Andalus, établi un empire des deux rives capable de s'opposer à la poussée chrétienne qui avait fait d'Alphonse VI, en 1085, *l'Imperator toletanus*. En 1106, son fils Ali Ibn Yusuf de mère espagnole — une esclave chrétienne — incarnait par sa stratégie la victoire et l'apogée de l'empire almoravide (fig. 1).

Mais — moins de vingt ans après son accession au pouvoir — la réforme des Berbères masmodas se manifestait aux portes même

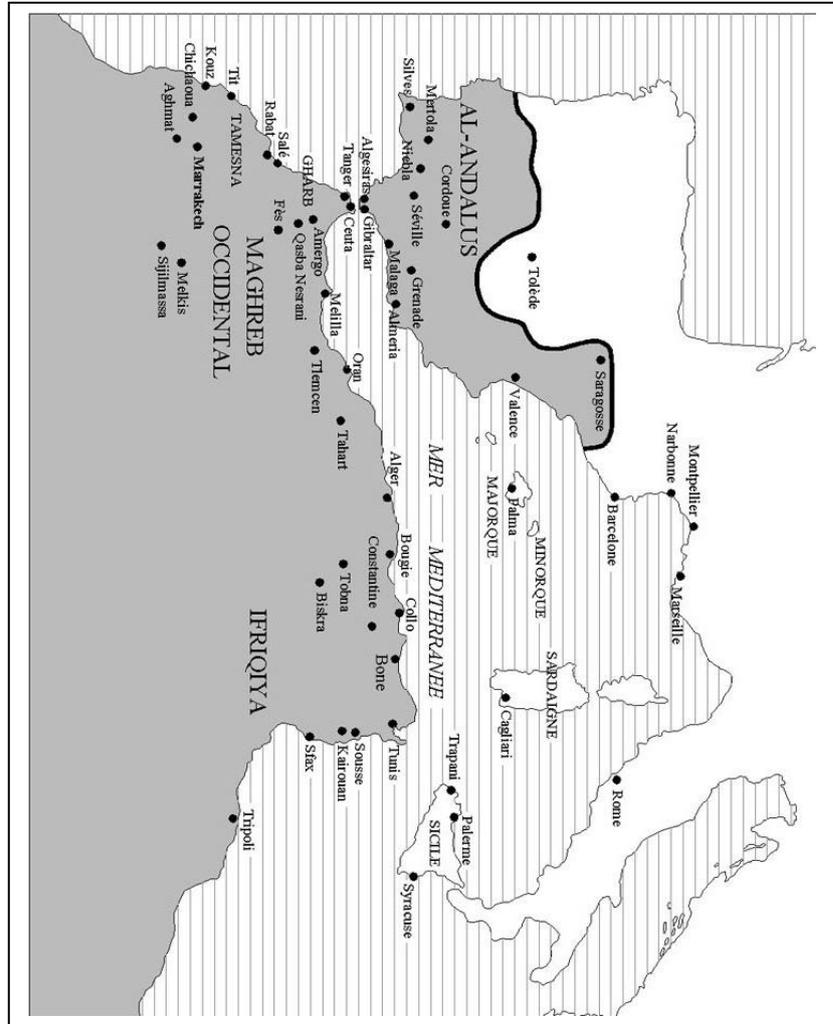


Fig. 2 - Le califat ibéro-maghrébin des Almohades

de Marrakech. De la doctrine unitaire du mahdi Ibn Tumart naquit sous la conduite d'Abd al-Mu'min, un nouvel empire d'Occident qui, sans ménagement pour les Sanhajas de l'Est, domina les rives de la Méditerranée occidentale de la Lybie à la Péninsule ibérique (fig. 2). Mais ces victoires même, si elles assurèrent aux souverains les ressources d'une fiscalité sans faille, hâtèrent le déclin d'un pouvoir affronté à la fois aux Chrétiens et aux mouvements centrifuges africains qu'avait renforcés la venue d'Arabes nomades bédouins envoyés en expéditions punitives par les Fatimides. Les deux dynasties fondatrices du califat ibéro-maghrébin furent d'emblée condamnées à conjuguer stratégies de conquête, de victoire et de défense. L'archéologie nous fournit maintes traces de cette situation paradoxale que les textes signalaient clairement. Nous tenterons de vous la présenter.

\*

\*   \*

Le signe premier de l'implantation des « gens du ribat » — les Almoravides — au nord du Sahara est la fondation par Abu Bakr en 1070 d'une ville ouverte (fig. 3) : Marrakech, développée à partir d'une première forteresse de pierre : le Qasr al-Hajar. Cette fondation était en fait un avatar du ribat. Avec Marrakech, la forteresse du jihad défensif aux marches du *dar al-Islam* était devenue ville de conquête, la base maghrébine nécessaire à la conquête de Yusuf ibn Tashfin. Le règne d'Ali ibn Yusuf en fit le siège d'un pouvoir organisé semblable à celui des califes d'al-Andalus : au cœur d'une madina de plan radio-concentrique, une grande mosquée était élevée sans nul doute à l'imitation de celle de Cordoue dont elle reprenait les proportions (fig. 4). La destruction du monument par les Almohades n'a laissé que de rares vestiges de ce premier chef d'œuvre ibéro-maghrébin. Mais on a retrouvé la base de son minaret de plan carré muni comme celui d'Abd al-Rahman III à Cordoue d'un double escalier. Une qubba — annexe du sanctuaire ? — a été fouillée : elle marque la venue au Maroc méridional de la coupole nervée affirmée sous al-Hakam II en

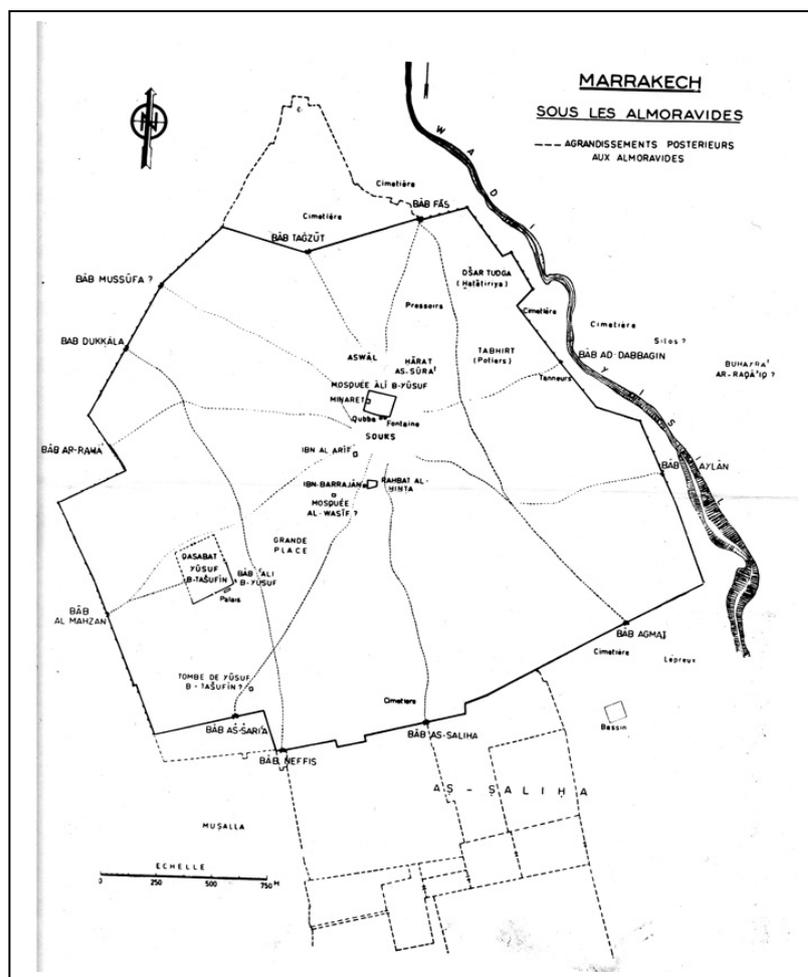


Fig. 3 - Marrakech almoravide (plan)

Espagne, ici massive et, à peine plus tard sans doute coupole de feuillage à Tlemcen. Mais, comme à la mosquée al-Qarawiyyin de Fès, le recours à des muqqarnas comme l'apparition du cursif montrent que le nouvel empire savait aussi emprunter à l'Orient pour signifier son triomphe.

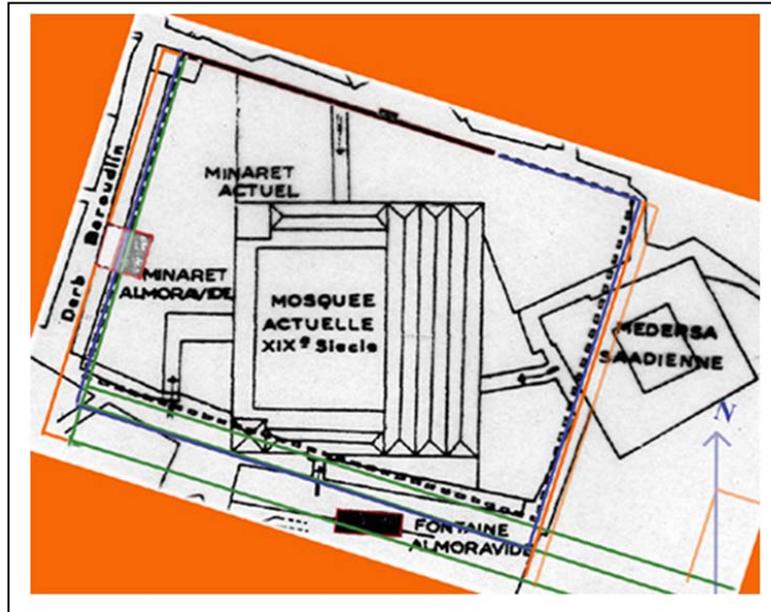


Fig. 4 - Essai de restitution de la grande mosquée

En 1125, le nouveau mouvement réformateur qui conduisit les Almohades à l'attaque à Marrakech imposa aux Almoravides une stratégie nouvelle et une mutation de l'architecture militaire maghrébine. Marrakech s'enferma dans une enceinte de béton — à l'andalouse — dont les portes poursuivaient les progrès techniques apparus aux portes ibériques du XI<sup>e</sup> siècle : celles de l'enceinte ziride de Grenade par exemple où l'accès à simple coude ouvre au flanc d'une tour convertie en accès (fig. 5). Et parallèlement, al-Bidaq le chroniqueur des Almohades nous l'apprend : les Sanhajas durent multiplier les forteresses dans tout l'Atlas pour barrer la route des plaines que la résis-

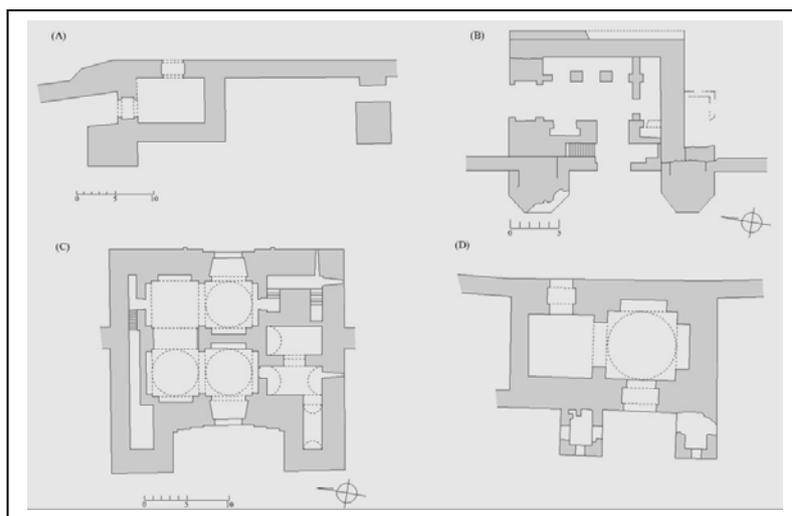


Fig. 5 - Evolution de la porte médiévale ibéro-maghrébine  
a - Grenade ziride 'XI<sup>e</sup> siècle) ;  
b - Marrakech almoravide (début du XII<sup>e</sup> siècle) ;  
c - Rabat almohade, Bab al-Rouah (fin XII<sup>e</sup> s.) ;  
d - Qasr al-Saghir - Bab al-Bahar  
(réfection mérinide, fin XIII<sup>e</sup> s.)

-tance almoravide rejetait vers le Nord-Est ; si le hisn d' Amergo dû au catalan Reverter marque ainsi un lien avec le monde chrétien, ces *husun* affirment surtout la qualité et l'originalité de l'architecture almoravide : elles assurent la pérennité des formules maghrébines de bâtisses de moellon. Ainsi, cette fortification sut elle assurer la survie de la dynastie en recourant aussi bien aux innovations empruntées à al-Andalus qu'aux plus anciennes traditions du pays. Cette aptitude à la synthèse caractérise partout une stratégie qui maintient vivante la victoire des Sanhajas.

On ne aurait oublier que si le monument maghrébin de fondation almoravide le plus fidèle à son schéma originel est la grande mosquée d'Alger, la principale création urbaine des Almoravides fut à l'égal de Bû Jîûd, accompagnant l'unification des deux Fès — et d'un poids historique régional plus décisif sans doute — fut celle de Tagrart. La mosquée de la nouvelle ville tlemcénienne, la réfection intervenue à la mosquée d'Agadir, indissociables du sanctuaire de Nedroma marquent une nouvelle étape des relations du Maghreb central et d'al-Andalus dont Ali ibn Yusuf est l'acteur. Tlemcen, base de conquête vers l'Est s'affirme, comme Marrakech ou Fès, un des foyers majeurs de la civilisation ibéro-maghrébine. Mais il suffit de comparer les deux coupoles nervées dues à Ali ibn Yusuf, celle que conserve Marrakech et celle qui couvre la travée devant mihrab de la grande mosquée de Tagrart pour être convaincu que ce nouveau foyer qui ne le cédait en rien à ses contemporains, affirme déjà, on le verra, une saveur toute régionale. L'urbanisme et l'art sont aujourd'hui encore un reflet, plus expressif encore que les sources textuelles, de la ville qui était, de par sa fondation même, située à la rencontre de l'Orient et de l'Occident.

Les Almohades furent-ils fidèles à cette stratégie quand leur mouvement triompha de leurs devanciers. Le premier signe de cette continuité est le recours de la conquête à l'apogée de la dynastie à la formule du « ribat – ville de conquête ». J'en citerai deux : « *ribat* » Taza qui commande le passage où s'ouvre l'accès au Maghreb central

et à l'Ifriqiya et on ne peut, bien sûr, omettre la fondation du «ribat de la victoire, Ribat al-Fath» implanté sur la rive sud du Bu Rgreg par Yaqub al-Mansur. L'endroit était doublement symbolique car il avait été — là où s'éleva la *qasaba* — celui d'un premier ribat en limite du territoire tenu par les hérétiques Berghwattas entre Bu Rgreg et Umm al-Rbia. Rabat était le cœur d'une vaste zone de rassemblement des armées pour le *jihād* andalou. Et, curieusement, ce camp s'étendait jusqu'au territoire berghwatta où les califes avaient installé des Bédouins, ressorts d'une ruine de l'économie rurale mais troupes nécessaires pour la guerre péninsulaire. Le ribat restait l'architecture clé du *jihād*. Dans cette perspective, les travaux de réfection menés par la dynastie muminide à l'enceinte de Tlemcen, accompagnés sans doute d'une campagne de réfection de la grande mosquée de Tagrart, sont le signe de l'importance que conservait Tlemcen dans ce réseau densifié de ribats qu'il s'agisse du *jihād* andalou ou de l'expansion vers l'Est du califat d'Occident. On se souviendra que le Zénètes, souches de l'émirat ziyanide du bas Moyen Age, avaient été au rebours des ancêtres de leurs "cousins" mérinides de fidèles soutiens des Almohades, marquant ainsi l'importance des terres tlemcéniennes dans le dispositif du califat.

Les Almohades, on l'a dit, avaient veillé à détruire tous les signes du pouvoir politique des Almoravides, palais comme mosquée. Ils fondèrent au sud de la madina almoravide, leur Madinat al-Zahra, la Qasaba, munie, aux côtés d'une mosquée portique à la maghrébine qui évoquait les mosquées des villes de la conquête — Basra et Kufa, par exemple (fig. 6). Cet exemple rapproché de la plus vaste mosquée de l'Occident celle de Ribat al-Fath dont le parti est une synthèse des plus illustres mosquées califiennes de Samarra et Cordoue, à celle de Séville, siège de leur pouvoir ibérique et aux Kutubiya de Marrakech. Nulle sclérose ne vient paralyser les progrès d'une civilisation dont le développement même est un des éléments clé de la stratégie almohade.

Ce sens de la ville symbole du pouvoir s'affirma partout avec une incessante recherche dans le domaine de l'architecture militaire. A partir des modèles almoravides, la grande porte urbaine — « visage

DES ARCHITECTURES SIGNES DE VICTOIRE

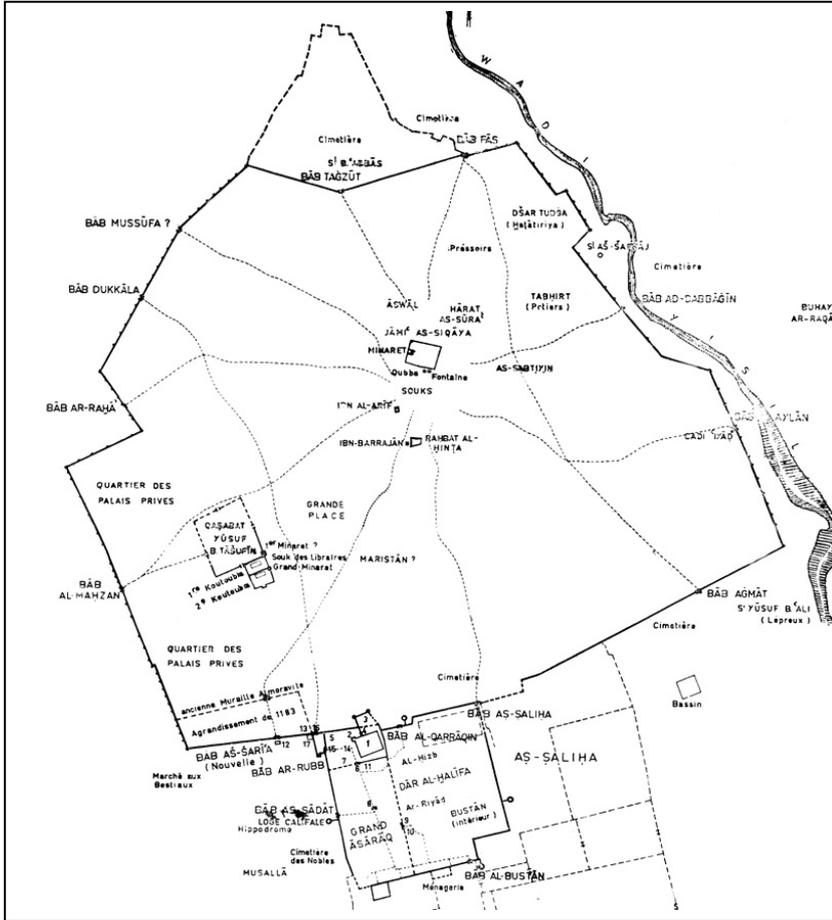


Fig. 6 - Marrakech almohade, plan

de la ville vers l'extérieur » a dit un auteur médiéval arabe — devient poste de garde, Bab al-Rouah à Rabat, ou encore salle d'audience à la porte de la *qasaba* de la ville ribat. Mais ces portes qui multiplient les coudes et les organes de défense disent assez par la somptueuse ordonnance de façades aux flanquements pitoyables qu'elles ne relevaient guère d'une stratégie défensive. Elles affirmaient à Rabat comme à Marrakech avec Bab Agnau qui commandait l'accès à la « Qasba » le triomphe de la dynastie.

Mais ailleurs la recherche de meilleurs flanquements démontre que des réalisations brillantes n'avaient pas que des fins somptueuses. Les tours usuelles du répertoire défensif, barlongues ou demi-rondes, gagnent en saillie. Des plans polygonaux permettent d'élever à peu de frais des bastions de meilleur profil face aux attaques chrétiennes. Surtout naît – au Nord-Ouest de l'Andalousie, a-t-on dit – une tour « projetée en avant de l'enceinte », *barraniya* : *l'albarrana*. On peut, d'un même organe, flanquer mur et avant-mur en laissant libre un passage pour les mouvements des défenseurs ; la *coracha* qui barre les basses pentes complète le dispositif. L'albarrana connut un succès périodique de la Qasba de Marrakech à Séville après Badajoz

La preuve de son succès nous est administrée par les Chrétiens espagnols ou portugais qui en munirent leurs enceintes : en Nouvelle-Castille, à Escalona, l'infant D Juan Manuel ou à Talavera elles protégeaient l'espace du pouvoir de populations parfois trublionnes. A Montalban, l'une d'elles est le donjon. Mais, elles servent aussi à flanquer les enceintes de l'Alentejo ou d'Algarve : Evora et Silves en témoignent après Qasr Abi Danis (Alcacer do Sal). On voit ainsi que l'un des éléments de la stratégie almohade était le maintien de l'avance technique de l'Islam. L'hommage rendu par les Chrétiens à ces formes innovantes est la marque d'un rapport de forces favorable aux Califes d'Occident du XII<sup>e</sup> siècle.

Cette volonté d'aménagement est présente partout. Les Almoravides, les premiers, avaient su utiliser et développer le legs technique de l'Islam du haut Moyen Age. L'hydraulique est un excellent

exemple de cette technique. Marrakech naissante reçut par des *qanats* l'eau des nappes atlasiques. Les Almohades furent des maîtres des techniques de captage et d'adduction au bénéfice de leurs villes. Mais, on retrouvé aussi des traces de secteurs de développement à partir de réseau d'irrigation, par exemple dans la région de Marrakech. Les prospections menées dans ce pays marrakchi ont mis en évidence barrages, *seguías* ou citernes au pays des Rehamnas ou dans la Bahira<sup>1</sup>. Aux rives du Détroit de Gibraltar, nous avons mis en évidence le parallélisme du double effort pour maintenir dans le respect du pouvoir mais aussi pour développer et aménager les terres souvent ingrates des rives méditerranéennes. Les champions de l'Islam menacé étaient à la fois les héritiers de techniques affirmées des provinces iraniennes à l'Andalousie.

On sent ainsi que les dynasties ibéro-maghrébines du XII<sup>e</sup> siècle avaient parfaitement assimilé les règles d'une stratégie que les conditions même de l'époque rendaient polymorphe. Une politique forte et des expéditions où des razzias tendaient à affaiblir l'adversaire mais elles allaient de pair avec une constante recherche de techniques, clé d'un développement indispensable pour réunir les énormes ressources nécessaires au maintien de leur immense empire. Les souverains avaient conscience que la beauté de leur réalisation devait être perçue comme un signe de leur puissance. Mosquées, forteresses ou œuvres d'art mineurs – je pense en particulier aux minbars ou aux lustres – naissaient d'un réel souci de réforme qui n'exclut jamais un certain puritanisme. Mais la volonté de restaurer sans cesse un califat d'Occident menacé, les conduisit aussi à faire de l'urbanisme, de l'architecture militaire ou religieuse un langage à la gloire du sunnisme rénové mais aussi d'un pouvoir politique dont cette civilisation de l'Empire des deux rives reste le meilleur reflet. Les deux siècles de leur pouvoir et le réseau de leurs places de conquête ou de gouvernance l'indiquent : les Almohades s'étaient voulus, africains et andalous à la fois, des califes présents à la vie de toutes les provinces de l'Islam d'Occident.

---

<sup>1</sup> On se reportera aux recherches de Ch. Allain *Hesperis*, 1955.

\*

\* \*

Chacune des trois villes clés des Almoravides recèle le signe d'un pas décisif dans le modèle urbain des nouveaux maîtres de l'Occident musulman. Avec Abu Bakr et Yûsuf ibn Tashfîn, Marrakech créée *ex-novo* en 1070<sup>2</sup> n'est qu'une ville camp aux rives de l'oued Tensift, autour du Qasr al-Hajar. Mais avec Ali ibn Yusuf deux évolutions s'imposent. La ville, siège du pouvoir comme Cordoue l'avait été pour les Omeyyades, traduit une mutation du concept de ribat devenu ville dont Kairouan avait peut-être été le premier modèle. C'est curieusement une architecture totalement ibéro-maghrébine, la grande mosquée élevée vers 1120 qui apparaît en terre maghrébine par ses proportions, son minaret — identique à celui qu'avait élevé Abd al-Rahman III — et sa ou ses coupoles nervées — formes apparue sous al-Hakam II — une réplique en mineur de la grande mosquée de Cordoue. Ainsi apparaît au Maroc la grande mosquée souveraine et militaire propre à accueillir lors des départs en expédition la cérémonie de remise des étendards aux *mujahidin*. Le siège du pouvoir était bien devenu une ville-ribat.

Mais à Fès ou à Tlemcen, les Almoravides sont confrontés à des ensembles urbains développés depuis les Idrissides. Leur conquête d'al-Andalus leur a permis de découvrir un nouveau modèle urbain tout méditerranéen où la *madina* circonscrite d'une enceinte est contrôlée par une *qasaba*. A Fès, les deux quartiers des Andalous et des Kairouanais sont réunis, on l'a vu, sous la garde de Bû Jîûd<sup>3</sup>. Chacune des grandes mosquées — la mosquée d'al-Qarawiyyin<sup>4</sup> en particulier — reçoivent des habitants eux-mêmes la marque d'un art nouveau. Le type local de la salle de prière à vaisseaux parallèles au mur de qibla sont recoupés d'une nef axiale qui joint la cour à un nouveau chevet développé au long du nouveau mur qibla. Mais cette évolution vers

---

<sup>2</sup> La question a été tranchée par Gaston Deverdun dans sa thèse *Marrakech des origines au protectorat français*, Rabat, 1959.

<sup>3</sup> La *qasaba*, inachevée à la chute des Almoravides, sera munie d'une mosquée par les Almohades mais on doit aux Mérinides l'achèvement de ce monument en 1258.

<sup>4</sup> voir Henri Terrasse, *La mosquée d'al-Qarawiyyin à Fes*, Paris, 1968

un nouveau schéma de mosquée occidentale apparaît riche de liens avec l'Orient. La mosquée al-Qarawiyyin, par sa cour réduite et ses *riwaq* multiples évoque les mosquées fatimides du Caire tandis que les coupoles à *muqqarnas* des travées nobles sont sans nul doute de souche asiatique<sup>5</sup>. Dans le domaine de l'aménagement, on s'interroge sur les origines des formules hydrauliques : les *qanat* ou *khettaras* qui alimentent Marrakech en eau sont un modèle d'adduction connu à Majrit/Madrid dès le X<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup> ; elles ont toutefois longtemps évoqué l'Iran. Comme leurs devanciers, els Almoravides renouvellent les échanges dès longtemps apparus entre Orient et Occident.

Mais tandis que Fès adoptait les *qubbas* à *muqqarnas*, Marrakech et Tagrart témoignent de la diffusion de la diffusion au Maghreb de la coupole nervée, forme iranienne adoptée à Cordoue en la transmutant en décor à la fin du Xe siècle. Celle de Marrakech dont une inscription souveraine date sans doute la mosquée de 1120, conserve le parti puissant, les nervures et les voûtains massifs de Cordoue même si sa flore est celle de son temps tandis que naît à Tlemcen un type nouveau de coupole où les fines nervures d'un réseau dodécagonal se doublent en contrepoint d'un jeu d'arcatures florales. Surtout, ce décor léger fait une large place à la lumière qui la traverse évoquant ce don divin qui donne ici vie à un jardin ornemental qui précède comme un *firdaws* symbolique le panneau du mihrab. Deux régions se différencient ainsi clairement au sein du nouvel empire ibéro-maghrébin.

\*

\* \*

L'affirmation conjointe d'influences andalouses et de modèles orientaux se poursuit jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle : la fondation avortée de Ribat al-Fath est la plus belle illustration — trop tardive

---

<sup>5</sup> v. par ex. Michel Terrasse, *L'architecture hispano-maghrébine et la naissance d'un nouvel art marocain à l'âge des Mérinides*, Paris, 1979.

<sup>6</sup> On se reportera à Jaime Oliver Asin, *Historia del Nombre Madrid, Madrid*, 1959 ou Michel Terrasse, *Islam et Occident méditerranéen de la Conquête aux Ottomans*, Paris, 2001.

hélas pour avoir un rôle stratégique décisif — du concept de la ville-ribat.

L'évolution de la mosquée almohade démontre comme l'évolution de l'âge almoravide avait fait souche. Elle apparaît très vite comme la première étape d'une évolution séculaire. Si les Kutubiya respectent en l'amplifiant le type almoravide dont Alger conserve l'exemple le plus caractéristiques, l'architecture gagne en logique. Le plan en T se complète de vaisseaux extrêmes — circulations ? — et de deux axes médians tangents aux façades latérales de la cour qui se lie ainsi bien davantage à la salle de prière où cinq coupoles s'élèvent désormais à l'aboutissement au chevet des axes précités (fig. 7). Parallèlement à cette évolution novatrice, les architectes almohades donnent au minaret de plan carré né à Cordoue sous l'émirat omeyyades ses formes définitives qu'il s'agisse des trois tours majeures de Marrakech, Séville ou Rabat ou d'un minaret plus modeste comme celui de la Qasaba de Marrakech. Partout on s'adapte ou on innove.

Il suffit pour s'en convaincre de comparer quatre monuments clé de la dynastie. A Tinmal, ribat originel du mouvement almohade, c'est un art sûr de ses moyens qui s'exprime dans un sanctuaire de parti identique à celui de la Kutubiya mais avec une qibla large de neuf travées seulement. Trois coupoles ponctuent le chevet mais les deux axes médians sont, dans une très subtile hiérarchie des arcs, signifiés par des arcs trilobés au passage des nefs ordinaires au vaisseau devant qibla. Comme à Marrakech un décor riche d'autant de subtilité que de sobriété se fonde sur la double géométrie des entrelacs polygonaux et des coupoles à *muqarnas* ; mais comme jadis à Tlemcen, un contrepoint floral vient parfois adoucir le puritanisme d'une géométrie dont on tempère ainsi les excès. Une mosquée identique — transformée par les Mérinides — avait été élevée à Ribat Taza. Les recherches des deux Kutubiya avait permis d'aboutir au modèle même de la mosquée almohade.

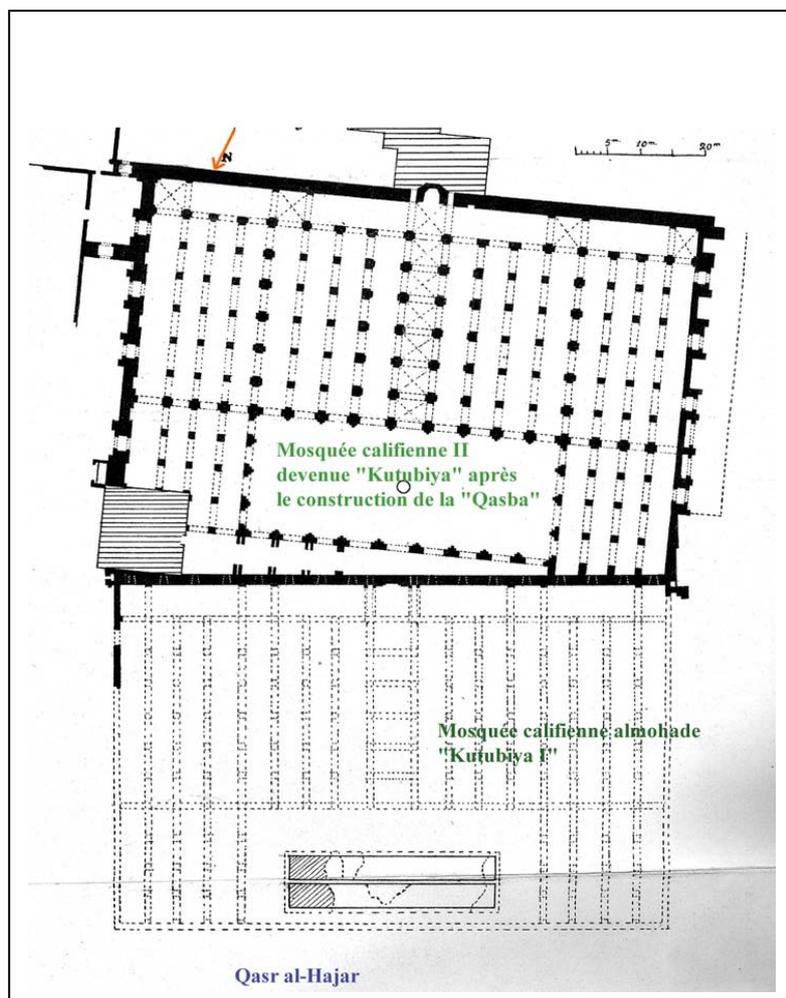


Fig. 7 - Les mosquées devenues « Kutubiya-s » de Marrakech

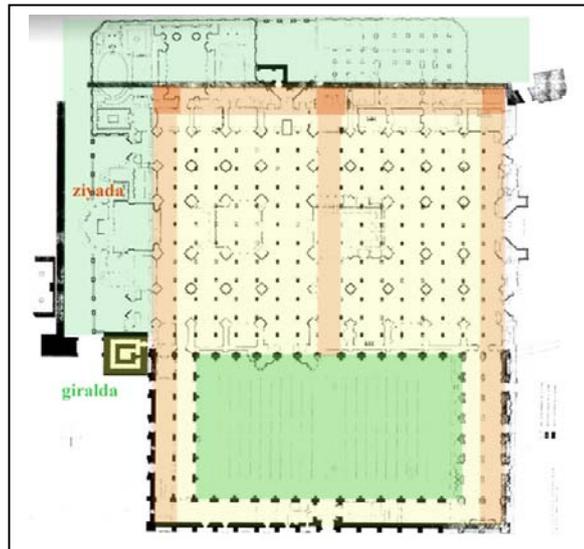


Fig. 8 - Plan de la grande mosquée almohade de Séville

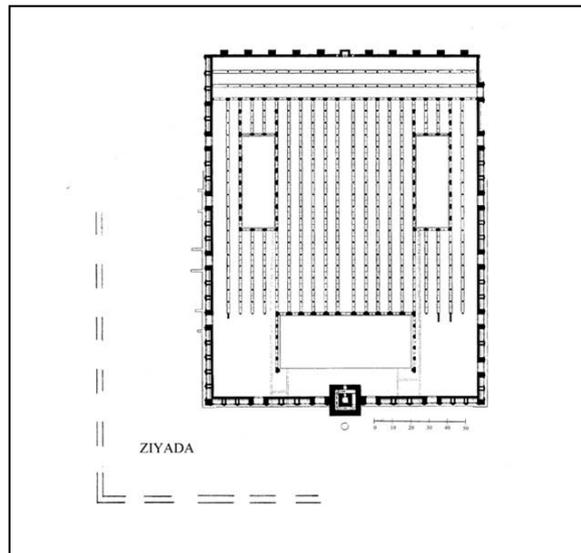


Fig. 9 - Plan de la grande mosquée almohade de Ribat al-Fath

C'est à Séville que le régionalisme apparu sous les Almoravides s'affirme dans le monde ibéro-maghrébin (fig. 8). Une nouvelle grande mosquée remplace celle d'Ibn Addabas mais elle est plus encore andalouse qu'almohade avec une évidente fidélité au parti de Cordoue. A la Qasaba de Marrakech, une orthodoxie renouvelée s'affiche avec un plan qui évoque les mosquées de la conquête. Les califes almohades se devaient, semble-t-il, de se montrer les disciples de tous premiers califes. A Rabat enfin, autre mosquée militaire<sup>7</sup>, le plus vaste sanctuaire d'Occident est — on l'a montré — une synthèse des partis de Samarra — Abu Dulaf — Cordoue et Marrakech ; un minaret très ibéro-maghrébin s'y combine à des *ziyadas* toutes abbassides que l'on retrouve sous une forme moins développée à la grande mosquée de Salé, elle aussi almohade (fig. 9). L'architecture par son incessante adaptation créatrice était devenue langage des califes d'Occident dont elle proclamait la grandeur et les victoires : "Ribat al-Fath" le proclame. Les Mérinides en trouvant en pays tlemcenien la ville relai de leurs ambitions califienne imiteront à Mansura<sup>8</sup> la grande mosquée almohade de Rabat

\*

\* \*

Ainsi les architectes ibéro-maghrébins du XII<sup>e</sup> siècle sont elles-mêmes comme les textes et l'histoire le laisseraient pressentir — des signes de victoire à l'âge des Almoravides comme à celui des Almohades. Longtemps aperçues comme la marque de l'intrusion au Maghreb de partis et de formes venues d'al-Andalus, elles apparaissent aujourd'hui comme des synthèses plus complexes et plus subtiles. L'essor d'un monde nouveau, ibéro-maghrébin, et de ses foyers régionaux ne fait aucun doute. Mais pour affirmer leur pouvoir sur les régions conquises ou au regard du *dar al-islam*, les califes d'Occident porteurs de la réaction sunnite ont souhaité être dignes de leurs prédé-

---

<sup>7</sup> v. Michel Terrasse, « Quatre "grandes mosquées" qui font énigme », *Les Cahiers de Sciences et vie*, p. 48-52, juin 2006.

<sup>8</sup> *op.cit.* note 6

cesseurs omeyyades mais aussi abbassides et, paradoxalement, imitateurs des Fatimides chiites. Ils ont su, à partir de leurs expériences, structurer un art de bâtir qui apparaît comme un langage nouveau où chaque région à partir de ses traditions et des ressources de son sol savait contribuer à une recherche constante de force, d'élégance et de logique où chaque membre d'architecture affirme clairement la fonction qui est la sienne

***Aristocratie byzantine et stratégie d'implantation locale : le cas des Maliasènoi dans la Thessalie du XIII<sup>e</sup> siècle***

Vincent PUECH

Nous connaissons deux monastères des Maliasènoi, la Théotokos Makrinitissa et le Prodrôme de Néa Pétra, grâce à un cartulaire commun édité par F. Miklosisch et J. Müller à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle d'après le Codex Taurinensis 237<sup>1</sup>. Or, il n'existe guère d'espoir de parvenir à une édition meilleure car l'unique manuscrit a disparu lors de l'incendie de la « bibliothèque royale » de Turin en 1904. La datation des actes a été proposée par les éditeurs puis par divers savants, en particulier E. Trapp grâce à la prosopographie<sup>2</sup>, si bien qu'il ne reste qu'un très petit nombre de documents non datables avec précision<sup>3</sup>. Une liste des biens de ces monastères a été utilement dressée

---

Je remercie Paul Magdalino pour ses indications bibliographiques, ainsi que Jean-Claude Cheynet, Guillaume Saint-Guillain et Jean-François Vannier pour leurs remarques lors de discussions. Mais je suis le seul responsable de la version écrite de ce texte.

<sup>1</sup> Miklosisch (F.) et Müller (J.), *Acta et Diplomata Graeca Medii Aevi Sacra et Profana*, IV (désormais MMIV), p. 330-429.

<sup>2</sup> Trapp (E.), « Chronologisches zu den Diplomatarien des Paulusklosters am Latmos und der Makrinitissa », ainsi que Trapp (Erich) (dir.), *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit*, Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1996.

<sup>3</sup> Sur 42 actes, 21 sont datés, 15 sont datables grâce à l'indiction et 6 certainement non datables avec précision.

par N. Giannopoulos en 1924<sup>4</sup>, mais elle se limite à leur énumération topographique. En fait, comme un certain nombre d'actes émanent du patriarcat, la connaissance de ces monastères a surtout progressé grâce aux Regestes de V. Laurent<sup>5</sup>.

Nous nous proposons de réexaminer ce cartulaire sans prétendre contribuer à une nouvelle édition, qui dépasserait largement les limites de ce travail. Il nous a cependant paru nécessaire de reprendre successivement les questions du patrimoine monastique, du statut des biens et de la prosopographie. On aboutit ainsi à une triple approche : la constitution d'une fortune à la fois aristocratique et monastique, la définition juridique de cette fortune vis à vis de l'Etat et de l'Eglise, la dimension politique de la réussite locale pour une famille aristocratique exerçant un tel patronage.

Il est nécessaire au préalable de rappeler le statut d'un monastère privé<sup>6</sup>. Le fondateur d'un tel monastère est celui qui lui apporte sa dotation foncière. Mais dès lors qu'il constitue cette fortune en bien monastique, elle échappe à sa propriété privée au sens strict. La fortune entre dans la catégorie des biens ecclésiastiques soumis au contrôle de l'Eglise. Le fondateur porte cependant le titre de ktetor, qui lui confère des droits : gestion effective du bien, transmission du statut à ses héritiers, participation au choix du personnel monastique, droit à la sépulture et la commémoration. Les Maliasènoi ont bénéficié de tous les droits énumérés et nous verrons comment ils se sont articulés avec le statut ecclésiastique dans le domaine foncier. Disons d'emblée que, conformément à la législation de l'Eglise, les Maliasènoi n'ont, à notre connaissance, durablement aliéné aucun bien monastique. Il n'est guère possible de savoir, par contre, si les revenus de ces biens ont prioritairement servi à leur propre amélioration, comme le veulent

---

<sup>4</sup> Giannopoulos (N.), « Ai para tèn Dèmètriada Byzantinai monai », p. 219-222 (Makrinitissa) et p. 230-233 (Néa Pétra).

<sup>5</sup> Laurent (V.), *Les Regestes de 1208 à 1309* (désormais Regestes). Une notice récente sur ces monastères est due à Smyrlis (Kostis), *La fortune des grands monastères byzantins (fin du X<sup>e</sup>-milieu du XIV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, 2006, p. 65-67.

<sup>6</sup> Papagianni (Eleutheria), « Legal Institutions and Practice in Matters of Ecclesiastical Properties », dans Laiou (A.), *The Economic History of Byzantium*, p. 1051-1061 et Thomas (J. Ph.), *Private religious foundations in the Byzantine Empire*, p. 253-262.

encore les pieux canons. Le principal problème demeure donc la représentativité des biens monastiques au sein de la fortune totale des Maliasènoi. Or les premiers constituent le seul moyen de se faire une idée de la seconde. On peut cependant d'ores et déjà avancer que les Maliasènoi ne sont pas connus dans le gouvernement central de l'Empire, malgré des mariages prestigieux. D'autre part, leurs possessions connues se limitent à la Thessalie, hormis un petit monastère acquis tardivement à Thessalonique. On doit donc penser que l'on a affaire à une aristocratie de fortune moyenne dont les biens sont concentrés. C'est cette caractéristique qui rend possible une étude de l'implantation locale des Maliasènoi à partir de leurs fondations monastiques. Sur le plan de la quantité des biens, la stratégie de cette famille aristocratique ne peut être appréhendée que partiellement. Mais la constitution de cette fortune monastique met en œuvre tout l'éventail stratégique entre les mains de l'aristocratie byzantine pour assurer sa puissance.

L'examen de la fortune monastique peut être menée à partir de l'histoire même de l'accumulation des biens. Afin de respecter la cohérence de ce patrimoine, nous nous interrogeons successivement sur les deux établissements, en commençant par le plus ancien. Le monastère de la Théotokos Makrinitissa fut en effet fondé peu avant février 1215 par Constantin Maliasènos, pour célébrer le retour sur ses terres, reprises aux Latins<sup>7</sup>.

Très tôt, le complexe monastique a bénéficié du monastère d'Hilarion, donné par les despotes Anges, à la suite de la reconquête sur les Latins<sup>8</sup>. Cependant, le monastère principal dédié à la Théotokos Makrinitissa fut certainement créé indépendamment de celui d'Hilarion pour deux raisons. D'une part, un acte de l'évêque de Dé-

---

<sup>7</sup> Regestes n° 1333.

<sup>8</sup> MMIV, p. 345-349. Le monastère d'Hilarion avait été donné par les Latins à la famille des Anges (Regestes n° 1333). Celle-ci, dernière dynastie impériale avant 1204, détenait, avant la prise de Constantinople par les Latins, de vastes biens en Thessalie, en particulier à Halmyros : Cheynet (Jean-Claude), *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1990 (Byzantina Sorbonensia 9), p. 242.

métrias daté de 1245 mentionne la Makrinitissa<sup>9</sup>, alors que le Chryso-bulle de Michel Ange daté de 1246 n'évoque qu'Hilarion<sup>10</sup>. D'autre part, en 1256, un acte du patriarche affirme qu'Hilarion est désormais rattaché comme métoque à la Makrinitissa<sup>11</sup>. Avant même d'annexer Hilarion, la Makrinitissa bénéficia du métoque de Saint-Onuphre, qualifié de paralaurion<sup>12</sup>, ce qui indique peut-être un lien originel avec le monastère principal. En outre, Saint-Onuphre est un métoque de droit patriarcal, comme la maison mère, alors qu'Hilarion reste même après son rattachement à la Makrinitissa un établissement de droit épiscopal.

Le cas d'Hilarion, celui d'un petit établissement doté par les Maliasènoi puis rattaché par eux au monastère principal se répète à deux reprises. La seule différence repose sur le statut patriarcal de ces deux autres métoques, sur le modèle de Saint-Onuphre. Le monastère de Rasousa fut doté par Nicolas Maliasènos au bénéfice de son propre père spirituel, le moine Jean<sup>13</sup>. On voit donc que ce monastère au départ indépendant est étroitement lié aux Maliasènoi sur le plan spirituel. Il l'est également dans le domaine temporel. En effet, l'acte synodal de 1272 affirme clairement que le chônion de Kyra Kalè, dit aussi de Zerbos, avec des parèques, appartenait au patrimoine de Maliasènos selon une apographè<sup>14</sup>. Or ce chônion appartenait d'abord en propre au monastère de Rasousa. Il en était de même des biens dits de la Dokeianè, patronyme qui, comme celui de Zerbos, est attesté au sein de l'aristocratie européenne contemporaine<sup>15</sup>. On constate donc bien une ébauche de rassemblement de la fortune aristocratique

<sup>9</sup> MMIV, p. 382-383.

<sup>10</sup> MMIV, p. 345-349.

<sup>11</sup> MMIV, p. 353-357 ; Regestes n° 1333.

<sup>12</sup> id.

<sup>13</sup> MMIV, p. 376-379 ; Regestes n° 1390.

<sup>14</sup> MMIV, p. 379-382 ; Regestes n° 1396.

<sup>15</sup> Un Dokeianos est métropolitain de Dyrrachion en 1212 : *Vizantijskij Vremennik*, 3, 1896, p. 270. Jean et Théodore Zerbos appartiennent aux administrations de l'évêché de Zichna et de la métropole de Serrès au tout début du XIV<sup>e</sup> siècle : Benou (Lisa), *Le codex B du monastère Saint-Jean-Prodrome (Serrès). A (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Association Pierre Belon, 1998 (Textes, documents, études sur le monde byzantin, néohellénique et balkanique), p. 58 ; Lemerle (Paul), *Actes de Kutlumus*, Paris, Lethielleux, 1988 (Archives de l'Athos), p. 49 ; Lemerle (Paul) et alii, *Actes de Lavra*, II, Paris, Lethielleux, 1977 (Archives de l'Athos), p. 158.

d'abord au profit de Rasousa. Mais ce monastère est ensuite rattaché par Maliasènos comme métoque à la Makrinitissa. Un sigillion du patriarche Joseph de 1270 confirme manifestement un acte antérieur accompli par Maliasènos<sup>16</sup>. Il est probable que cet acte est nettement antérieur, car en 1259, ce sont bien les moines de la Makrinitissa qui interviennent auprès du sébastocrator Jean Paléologue pour défendre leur chôrion de Kyra Kalè<sup>17</sup>. On peut donc raisonnablement en conclure que le rattachement de Rasousa à la Makrinitissa est antérieur à 1259, mais certainement postérieur à 1256 car l'acte du patriarche Arsène ne le mentionne pas à cette date.

L'autre établissement ayant suivi un parcours comparable est celui de la Panagia. Comme Rasousa, il reçut une dotation propre de la part de Nicolas Maliasènos, à savoir des maisons, vignes, terres, objets précieux, et trois parèques<sup>18</sup>. Certainement par d'autres voies, ce monidion possédait de nombreuses têtes de bétail et un moulin donné par l'un de ses moines. Le rattachement de la Panagia comme métoque à la Makrinitissa doit bien dater de 1275, car l'acte est authentifié par de nombreux moines du monidion sous la conduite de leur higoumène Théodosios. En outre, la liste des biens de la Makrinitissa dressée par le patriarche Joseph en juillet 1272 ignore la Panagia<sup>19</sup>, ce qui confirme un rattachement postérieur.

Un dernier monastère fut rattaché à la Makrinitissa : il s'agit de celui de Saint-Dèmètrios. L'acte accompli par le despote Jean Paléologue permet de dater l'opération de 1267<sup>20</sup>. Le document indique que le fondateur (ktetor) de Saint-Dèmètrios, le moine Dionysios, décédé en 1267, avait prévu de donner son monastère à la Makrinitissa. Il apparaît en fait que le contexte de ce rattachement est constitué par des difficultés économiques frappant les terres de la Makrinitissa à la suite d'une inondation. La localisation de Saint-Démétrios mérite que l'on s'y arrête. Ce monidion est qualifié en 1267 de « proche du chôrion de Mégalè dont il est séparé depuis longtemps ». Or nous

---

<sup>16</sup> MMIV, p. 376-379 ; Regestes n° 1390.

<sup>17</sup> MMIV, p. 385-386.

<sup>18</sup> MMIV, p. 426-430.

<sup>19</sup> MMIV, p. 357-361 ; Regestes n° 1393.

<sup>20</sup> MMIV, p. 386-387.

savons par un acte de 1270<sup>21</sup> que ce chônion de Mégalè est la propriété du César Alexis Stratègopoulos, dont les hommes tentent de remettre la main sur Saint-Dèmètrios. Il faut en conclure que ce monidion a appartenu à une propriété aristocratique à l'époque de sa fondation, que son fondateur était sans doute lié à Stratègopoulos, et que ce dernier a favorisé son rattachement à la Makrinitissa. On a donc affaire à un nouvel exemple de mobilisation de la fortune aristocratique par la fondation des Maliasènoi.

L'étude de la fortune monastique doit maintenant être poursuivie au sujet du second monastère, le Prodrôme de Néa Pétra, fondé en 1271-1272<sup>22</sup>. La « dotation de départ »<sup>23</sup> est clairement constituée par la parcelle (stasis) d'Archontizès. C'est sur cette terre que le bâtiment monastique lui-même est construit<sup>24</sup>. Le personnage du même nom vend ainsi cette terre située dans le chônion de Dryanoubaina en septembre 1271. L'acte de vente affirme que l'empereur a donné tout ce chônion à Nicolas Maliasènos et Anne Paléologue Maliasène<sup>25</sup>. Il faut donc penser que l'Etat s'est dessaisi au profit des fondateurs de terres lui appartenant. Mais la parcelle d'Archontizès était une propriété privée, manifestement attenante à des terres du fisc, l'ensemble constituant le chônion. Un témoignage des habitants de Dryanoubaina, daté lui aussi de septembre 1271<sup>26</sup>, permet de préciser le fonctionnement de ce chônion, classique au demeurant. Ces habitants affirment que la parcelle d'Archontizès est imposée à hauteur de 2<sup>1/3</sup> hyperpères. Dans l'acte de vente, la parcelle est dite ne rien rapporter et être mal entretenue, mais on lit qu'elle fut cédée au prix de 12 hyperpères, ce qui explique quand même le montant du telos. Le détail de sa description mentionne d'ailleurs des terres de montagne, de plaine et de parcours, y compris de la terre arable, un moulin à eau, des arbres fruitiers et une petite vigne (dont est spécifiquement indiqué le mau-

---

<sup>21</sup> MMIV, p. 390-391.

<sup>22</sup> Monastère de femmes à sa fondation, le Prodrôme fut transformé avant juillet 1277 en monastère d'hommes.

<sup>23</sup> L'expression et la démonstration de son importance sont dues à Kaplan (M.), *Les hommes et la terre à Byzance du VI<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle*, p. 297-302.

<sup>24</sup> MMIV, p. 396-399.

<sup>25</sup> MMIV, p. 397, l. 32-34 : « *apecharisthè umin para tou [...] basileôs è apasa chônra tès Dryanoubainès* ».

<sup>26</sup> MMIV, p. 391-393.

vais entretien). La vente de cette parcelle au monastère entraîne son exemption fiscale totale, comme le précisent les deux documents. Mais avant sa vente au Prodrome elle était clairement redevable au fisc<sup>27</sup>. On voit donc bien comment s'associent ici achat par l'aristocratie et renonciation de l'Etat à ses droits, au bénéfice d'une fondation privilégiée.

Le domaine foncier du Prodrome s'agrandit rapidement grâce à l'achat de terrains proches de la parcelle initiale d'Archontitzès. Les actes de vente de ces terres sont datés entre septembre 1271 et mai 1272, ce qui laisse deviner une opération systématique d'acquisition de la part de Nicolas Maliasènos. Dès le mois de septembre 1271, soit très peu de temps après la vente d'Archontitzès, Zoè Syropoulina, veuve de Jean Mélachrènos, vend une propriété composée de plusieurs parties : vignes et champs dispersés, jardin (peribolion), verger de figuiers et deux maisons<sup>28</sup>. La totalité est vendue pour 5 hyperpères et est probablement constituée des biens propres de la veuve, hérités de son père Stéphane Syropoulos. En outre, Zoè Syropoulina devient au moment de la vente moniale au Prodrome, sans aucun autre apport au monastère que ces biens ainsi vendus. L'ensemble de ces données suggère que la Syropoulina faisait partie de la petite aristocratie locale, peut-être un rameau d'un grand lignage bien connu sur le sol européen au début du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup>.

Les autres biens acquis à la même époque revêtent des caractéristiques tout autres, d'abord parce que leurs vendeurs appartiennent presque tous à la paysannerie. Deux d'entre eux, Nicolas Bardas<sup>30</sup> et Constantin Katzidônes<sup>31</sup>, indiquent dans les actes qu'ils se trouvent en situation de pauvreté et que la vente de leur vigne leur permettra d'acquérir un boeuf de labour, afin d'obtenir une sécurité alimentaire.

---

<sup>27</sup> Ostrogorsky (G.), *Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine*, p. 52-53, a montré que les habitants de Dryanoubaina s'engagent à verser le montant du *telos* de la *stasis* d'Archontitzès, en vertu de la solidarité fiscale propre au *chôrion*.

<sup>28</sup> MMIV, p. 393-396.

<sup>29</sup> Adrien Syropoulos est attesté comme mégalodoxotatos (*Byzantinisches und Neugriechisches Jahrbuch*, 21, 1976, p. 242) et Théodore Syropoulos comme grammatikos à Berroïa : Demetrij Chomateni, *Diaphora Ponemata*, éd. G. Prinzing, de Gruyter, 2002, p. 196 (analyse) et p. 323 (texte).

<sup>30</sup> MMIV, p. 402-404.

<sup>31</sup> MMIV, p. 407-411.

Ce groupe de biens est en effet composé uniquement de vignes vendues dans un contexte de difficultés économiques. Il concerne des individus regroupés en deux parentèles paysannes. Il s'agit d'une part de Michel Martinos et de son épouse Anne, la soeur d'un autre vendeur, Nicolas Bardas<sup>32</sup>. Comme le couple vend explicitement le bien propre de l'épouse, situé à proximité de celui de son frère, on est en fait en présence de deux biens du lignage Bardas. D'autre part, les deux frères Constantin et Jean Katzidônes aliènent là encore deux biens d'un même lignage<sup>33</sup>. Ces vignes constituent des propriétés non négligeables car elles sont vendues à des prix variant entre 6<sup>2/3</sup> hyperpères et 10 hyperpères. La dernière de cet ensemble de vignes est vendue par le petit monastère de Saint-Georges tôn Kanaliôn pour 15 hyperpères, ce qui en fait une propriété un peu plus consistante que les précédentes<sup>34</sup>. Mais les moines de Saint-Georges invoquent eux aussi les nécessités de leurs dépenses pour justifier l'opération. Au total, l'unité réelle de ces vignes, et donc le caractère concerté de leur acquisition, tient à leur localisation : elles sont toutes concentrées à Belestinos.

Dans les deux années qui suivirent, entre septembre 1272 et novembre 1274 au plus tard, le Prodrome acquit quatre métoques avec leurs biens propres : la Théotokos de Portaraia<sup>35</sup>, Saint-Nicolas Palirropatos<sup>36</sup>, les Saints-Apôtres de Mégalogénos et Saint-Nicolas de Xy-

---

<sup>32</sup> MMIV, p. 399-402.

<sup>33</sup> MMIV, p. 407-411.

<sup>34</sup> MMIV, p. 404-407. Morrisson (C.) et Cheynet (J.-C.), « Prices and Wages in the Byzantine World » dans Laiou (A.), *The Economic History of Byzantium*, p. 824 : d'après ces quatre données, le prix de 1 modios de vigne varie entre 7<sup>1/2</sup> et 10 hyperpères. Ostrogorsky (G.), *Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine*, p. 54, analyse cependant ainsi la clause qui suit la mention de ces prix : « en accusant réception de la somme stipulée, tous ces vendeurs déclarent, dans des expressions très semblables, renoncer à l'excédent du prix et l'offrir au monastère de Néa Pétra, quel que fût le surplus et même s'il dépassait de beaucoup le double ou même le triple de la somme obtenue ». Or l'étude de C. Morrisson et J.-C. Cheynet montre que ces prix stipulés n'étaient pas singulièrement bas, car ils correspondent à la valeur usuelle des vignes, du moins jusqu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle : les prétendus cadeaux au monastère s'apparenteraient donc à des vœux pieux.

<sup>35</sup> MMIV, p. 414-415.

<sup>36</sup> MMIV, p. 415-416.

lopas<sup>37</sup>. Les propriétés se composent toujours de vignes, terres de plaine, de montagne et de parcours, ainsi que de parèques. S'y ajoutent à Mégalogéno un moulin et un verger. Au total, les biens rattachés à ces métoques évoquent davantage les propriétés aristocratiques initiales que les parcelles paysannes les précédant immédiatement. Le statut exact de ces biens avant leur acquisition par le Prodrome est connu en ce qui concerne les deux premiers. Dans le cas de la Théotokos de Portaraia, on sait que les biens appartenaient initialement à l'évêché de Démétrias et qu'ils passèrent à Constantin Maliasènos, père de Nicolas, à la faveur d'un échange. Dans le cas de Saint-Nicolas Palirropatos, le monastère et ses propriétés sont donnés par Michel Panaretos, évêque de Démétrias, qui n'accepte qu'après sa mort d'attribuer cinq parèques au Prodrome. Cette donnée tend à montrer que ces parèques travaillaient directement au service de Panaretos et donc que ce monastère était sa propriété, patrimoniale ou attachée au siège épiscopal. Le même statut concerne certainement le moulin de Belestinos donné par l'évêque à une date inconnue<sup>38</sup>. Dans les deux autres cas, la seule certitude que l'on puisse avoir est le rattachement au Prodrome d'établissements de droit épiscopal comme métoques. C'est sans doute en vertu de sa seule juridiction que l'évêque intervient dans ces opérations. Il est probable que les monastères des Saints-Apôtres de Mégalogéno et de Saint-Nicolas Xylopos possédaient en propre leurs biens, car aucun nom de propriétaire n'est cité dans les actes en dehors des moines. Un moulin acheté aux habitants du chôron de Xylopos est tout au plus évoqué<sup>39</sup>, mais il dut venir compléter les biens du métoque du même nom sans lui avoir appartenu. En ce qui concerne ces deux derniers monastères, on a certainement affaire à un cas classique d'absorption d'établissements faibles par un puissant car les actes insistent sur l'état ruiné des bâtiments.

Dans une dernière période, en 1279-1280, Michel Panaretos, toujours évêque de Démétrias, procède à deux donations sans doute du même type que les deux précédentes. Il s'agit du monidion de l'Hèsychastèron<sup>40</sup> et de l'église de la Théotokos de Koukoura<sup>41</sup> avec

---

<sup>37</sup> MMIV, p. 417-418.

<sup>38</sup> MMIV, p. 423-424.

<sup>39</sup> MMIV, p. 369-371 ; Regestes n° 1403.

<sup>40</sup> MMIV, p. 422-423.

leurs vergers, vignes et champs. Là encore, un état de ruine justifie le transfert du monidion au Prodomes. En ce qui concerne l'église, on sait qu'elle disposait de biens patrimoniaux<sup>42</sup>. Cette donnée confirme l'idée que l'évêque exerce sur elle sa seule juridiction : il s'emploie d'ailleurs à en éloigner un prêtre fautif.

La fortune monastique peut être abordée d'un second point de vue, à partir de la localisation des biens. L'intérêt de cette approche réside, au contraire de la précédente, dans une étude conjointe des deux monastères, afin de mettre en lumière leur complémentarité géographique. Nous proposons une revue sommaire des quatre zones d'implantation de ces biens<sup>43</sup>.

Les bâtiments des deux monastères principaux se trouvent sur les contreforts du mont Pèlion au-dessus de la ville de Dèmètrias, dans le village de Dryanoubaina. C'est là que se trouvent les parcelles originelles des biens monastiques autour du paralaourion de Saint-Onuphre pour la Makrinitissa et de la parcelle d'Archontitzès pour le Prodomes. On sait que les Maliasènoi obtinrent de l'empereur la garantie de posséder l'ensemble du chôrion de Dryanoubaina. A la date de 1266, la Makrinitissa possède autour de Saint-Onuphre plusieurs terrains dont des vignes, des salines, des moulins, et des parèques vallaques. Il est probable que se trouvent parmi ces propriétés de nombreux biens anciens des Maliasènoi, dont la ville de Dèmètrias fut certainement le principal centre d'influence. C'est dans le même secteur que se trouve le monastère de la Théotokos de Portaraia, devenu métoque du Prodomes, et propriété de la famille depuis Constantin Maliasènos. Les établissements originels donnèrent naissance à un véritable complexe monastique, grâce à l'absorption par le Prodomes

---

<sup>41</sup> MMIV, p. 424-426.

<sup>42</sup> MMIV, p. 425, l. 31-33 : « ο [...] ναος τὴς ὑπεραγίας Θεοτοκου [...] μετὰ καὶ τὴν ἀλλὴν παντοῖον γονικὸν αὐτοῦ κτῆματὸν καὶ προασειὸν ».

<sup>43</sup> Pour tout ce qui concerne les localisations, nous renvoyons à un instrument de travail fondamental : Hild (F.) et Koder (J.), *Hellas und Thessalia*. Outre une carte très précise, l'ouvrage contient une notice sur la Théotokos Makrinitissa (p. 210-211) et une autre sur le Prodomes de Néa Pétra (p. 224-225).

de trois métoques, tous situés à Dryanoubaina : Saint-Nicolas Palirropatos, les Saints-Apôtres de Mégalogénos et Saint-Nicolas de Xylopas. Enfin, c'est d'abord en ces lieux que les Maliasènoi parvinrent à rassembler des terres de l'aristocratie locale : il en va ainsi des biens d'Archontitzès, de la Syropoulina, mais aussi de l'hypostasis dite du bestarque.

Le versant opposé du Mont Pèlion, donnant sur le golfe thermaïque, abrite des biens dont les caractéristiques sont très comparables. De l'époque de Constantin Maliasènos date le métoque de Rasousa avec ses propriétés. Ce petit établissement capta dans le secteur la fortune des Maliasènoi et certainement aussi d'autres familles aristocratiques : on peut citer les biens dits de la Dokeianè (à Rasousa) et de Zerbos (à Zagora, à 3 km au sud-est de Rasousa).

Les environs immédiats de la ville de Dèmètrias abritèrent donc deux conditions favorables à la naissance de la fortune monastique : la concentration de biens aristocratiques et la présence de petits monastères voués à devenir des métoques.

La région du lac Boibè est la principale zone où se sont étendues les propriétés monastiques à partir du foyer initial. Il faut dire d'emblée qu'il s'agit de la plaine la plus proche de Dèmètrias ; elle procurait certainement des ressources abondantes et variées : terres arables, mais aussi pêcheries. Les Maliasènoi parvinrent à concentrer de nombreux biens sur la rive occidentale du lac Boibè, la plus utile sur le plan agricole<sup>44</sup>. On y trouve des biens de la Makrinitissa à Melissa et à Petra. A Kripous est situé Saint-Dèmètrios, métoque du même monastère. Ils réussirent manifestement à s'y imposer dans le voisinage d'autres grandes familles aristocratiques par exemple à Mégalè, dont était proche un chônion des Stratègopouloi.

Mais les Maliasènoi parvinrent également à attirer les donations sur les autres rives du lac Boibè. A 4 km au sud de ce dernier, l'empereur accorda le chônion de Kapraina permettant sans doute

---

<sup>44</sup> Il faut cependant noter que le pourtour du lac Boibè constitue un exemple de bassin intérieur marécageux et donc difficile à mettre en valeur ; de plus, il comporte des sols salins et alcalins : Sivignon (M.), *La Thessalie*, p. 88-92.

d'assurer une continuité géographique entre les biens des environs de Dèmètrias et ceux du lac Boibè. C'est sans doute sur le lac Boibè à proximité de Kapraina que se trouvait le métoque de Saint-Stéphane. Sur la rive orientale, plus propice aux établissements humains en raison de la présence de sites de pente<sup>45</sup>, le Prodrome absorba le monastère de la Théotokos de Koukoura. Il dut par contre visiblement renoncer à incorporer le monastère de Saint-Georges tòn Kanaliôn, auquel il se borna à acheter des vignes, d'ailleurs situées au loin, à Belestinos.

La région de Belestinos, zone de collines moyennes un peu à l'écart de Dèmètrias, à 16 km à l'ouest-nord-ouest, abrita deux types de biens des monastères. D'une part, le monastère d'Hilarion y fut octroyé par les Anges aux Maliasènoi, leur procurant peut-être ainsi une implantation débordant quelque peu leurs possessions anciennes. C'est manifestement l'existence de ce premier noyau, rattaché à la Makrinitissa, qui conduisit les fondateurs du Prodrome à y mener, d'autre part, une politique systématique d'achat de vignobles, à des paysans et au monastère de Saint-Georges tòn Kanaliôn<sup>46</sup>. La terre de Brastos était enfin peut-être située à proximité.

Enfin, les monastères possédaient des biens dispersés, mais leur répartition obéit certainement à deux logiques. D'une part, ce sont des biens de la Makrinitissa qui se trouvent implantés au nord et au sud de la plaine thessalienne, témoignant sans doute ainsi de la zone d'influence ancienne des Maliasènoi. Sur le Mont Kissabos au nord, on trouve ainsi le métoque de la Panagia à Charmaina, à proximité du monastère indépendant des Marmarianoi. A Halmyros au sud sont

---

<sup>45</sup> Sivignon (M.), *La Thessalie*, p. 165, note qu'en Thessalie orientale « les gros villages sont totalement absents de la plaine [...] et se situent uniquement en bordure de celle-ci », en donnant comme exemple Belestinos ou Zagora sur le mont Pèlion.

<sup>46</sup> Pour l'importance du vignoble dans l'économie rurale de la Thessalie encore au début du XIX<sup>e</sup> siècle : Bournova (E.), « Le village et le marchand : le cas de Rapsani », dans Dertilis (Georges) (dir.), *Banquiers, usuriers et paysans. Réseaux de crédit et stratégies du capital en Grèce, 1780-1930*, Paris, La Découverte, 1988, p. 106-107. Rapsani se trouve sur les contreforts méridionaux de l'Olympe.

localisées des vignes et des maisons. C'est d'autre part le monastère du Prodrôme, fondé somme toute avec le concours des Paléologues, qui bénéficia d'une donation beaucoup plus lointaine, à Thessalonique et dans ses environs : il s'agit du métoque du Christ Latomos.

La question du statut des biens monastiques interroge leur rapport juridique à l'Etat et à l'Eglise. Le premier aspect concerne évidemment la définition fiscale de cette fortune. En 1266, un argyrobulle du despote Nicéphore Ange affirme clairement l'exemption fiscale complète dont bénéficie la Makrinitissa<sup>47</sup>. L'acte cite une liste assez complète de redevances habituelles dont est dispensé le monastère : parmi elles on relève la *kastroktisia*. Or en 1272 un chrysobulle de Michel VIII confirme bien l'exemption fiscale, mais soumet cependant le monastère à deux taxes, la *kastroktisia* et la *katergoktisia*<sup>48</sup>. Avec certitude en ce qui concerne la première taxe et certainement aussi s'agissant de la seconde, on est donc sûr qu'elles furent imposées au monastère entre 1266 et 1272. Le monastère du Prodrôme, quant à lui, reçut en 1274 un chrysobulle de Michel VIII qui l'exemptait également, mais à l'exception de la *kastroktisia*<sup>49</sup>. Il est probable que le monastère, récemment fondé, ne s'acquittait pas jusque-là de cette taxe car les actes de vente de 1271-1272<sup>50</sup> insistent

---

<sup>47</sup> MMIV, p. 349-352.

<sup>48</sup> MMIV, p. 330-332. La *kastroktisia* est destinée à la construction ou à la réparation des forteresses et la *katergoktisia* à la confection de navires de guerre : Oikonomidès (Nicolas), « The Role of the Byzantine State in the Economy », dans Laiou (A.), *The Economic History of Byzantium*, pp. 992 et 1028. Ces deux redevances sont normalement des corvées, mais comme le remarque Bartusis (Mark), « State Demands of Building and Repairing Fortifications in Late Byzantium and Medieval Serbia », *Byzantinoslavica*, 49, 1988, p. 209, le terme de *kephalaion* laisse penser que nos chrysobulles ont commué ces corvées en versements. Par contre, nous hésitons à suivre M. Bartusis quand il affirme que le dernier chrysobulle de Michel VIII (entre août 1277 et décembre 1279) ne prévoit plus ces taxes : « *no longer was there any mention of an exception to the general tax-exemption of these two monasteries* ». Il faut en effet remarquer que ce chrysobulle ne mentionne pas non plus cette exemption générale : il a donc un autre objet et, à défaut d'autre preuve, on peut penser que le régime fiscal antérieur a été maintenu (MMIV, p. 336-339).

<sup>49</sup> MMIV, p. 333-336.

<sup>50</sup> MMIV, p. 393-411.

sur l'exemption fiscale totale des biens désormais possédés par le Prodrome.

C'est donc bien dans les années 1272-1274 que l'administration impériale soumit les deux monastères à une contribution publique fondée pour l'essentiel sur la *kastroktisia*. Si l'on ajoute ces taxes à la redevance épiscopale que constitue le *kanonikon* versé par trois métoques on constate que les fondations des Maliasènoi sont plus lourdement frappées que les monastères contemporains en général totalement exempts. Il est significatif que le pouvoir impérial ait décidé d'accroître la contribution de la Makrinitissa et du Prodrome alors qu'il tend plutôt par ailleurs à la diminuer comme c'est le cas sous Jean III de la Lembiotissa, dispensée quelque temps après sa refondation de la *sitarkia* et de l'*agape*<sup>51</sup>. En fait, le statut fiscal des deux fondations se rapproche davantage de celui des biens aristocratiques que de celui des monastères. On sait que la fortune aristocratique du XIII<sup>e</sup> siècle fut loin d'être systématiquement privilégiée sur le plan fiscal<sup>52</sup>, et on le vérifie ici s'agissant de plus d'une famille proche de la dynastie.

L'examen des relations des biens monastiques avec l'Eglise invite à s'interroger prioritairement sur la nature de la juridiction ecclésiastique à laquelle ils sont soumis. Les deux monastères de la Makrinitissa et du Prodrome sont clairement définis comme relevant de la juridiction patriarcale. En ce qui concerne la Makrinitissa, elle fut soumise à des tentatives de contrôle de la part de l'évêque de Dèmètrias avant 1256, et probablement dès les années 1240. Arsène, évêque de Dèmètrias, a affirmé en 1245 vouloir renoncer aux pouvoirs épis-

---

<sup>51</sup> La *sitarkia* est une taxe dont le produit est certainement destiné au ravitaillement des forteresses et l'*agape* sert sans doute aux versements diplomatiques aux pays voisins : Oikonomidès (Nicolas), dans Laiou (A.), *The Economic History of Byzantium*, p. 1029. Si l'on rapproche ces deux taxes demandées un temps à la Lembiotissa de celles exigées des fondations des Maliasènoi, on constate que les monastères sont uniquement mis à contribution pour les besoins militaires.

<sup>52</sup> Nous nous permettons de renvoyer à notre thèse de doctorat inédite : *L'aristocratie et le pouvoir à Byzance au XIII<sup>e</sup> siècle (1204-1310)* (Université de Versailles/Saint-Quentin-en-Yvelines, 2000), p. 297-298.

copaux sur le monastère<sup>53</sup>. Le patriarche Arsène semble mettre un terme en 1256 à des interventions épiscopales qui avaient perduré<sup>54</sup>. S'agissant des deux monastères principaux, aucune difficulté de ce type n'est attestée après 1256, alors que les actes patriarcaux concernant ces établissements sont nombreux. Cette évolution témoigne certainement d'un meilleur contrôle des deux monastères par le patriarcat de Constantinople que par celui de Nicée. Il est intéressant de constater que cette situation va de pair avec le resserrement des liens entre les Maliasènoi et le pouvoir impérial<sup>55</sup>.

Par contre, les métoques des deux monastères se répartissent entre le droit patriarcal et la juridiction épiscopale. Du patriarche relèvent les métoques de Saint-Onuphre et Rasousa, celui de l'Hèsychastèrion après des contestations, et probablement celui de la Panagia. A l'inverse, la juridiction épiscopale parvint à soumettre les métoques d'Hilarion, de la Théotokos de Portaraia, de Saint-Nicolas de Palirropatos, des Saints-Apôtres de Mégalogénos et de Saint-Nicolas de Xylopas. En fait dans tous ces cas à l'exception du premier, on constate l'influence de l'évêque de Démétrias Michel Panaretos. Ce personnage possédait certainement lui-même, on l'a vu, le monastère de Saint-Nicolas Palirropatos. Le même Michel Panaretos contesta le statut patriarcal du monastère de l'Hèsychastèrion, ce qui témoigne bien des appétits d'un puissant, par ailleurs ecclésiastique. Il apparaît donc que les Maliasènoi ne concédèrent des droits à l'évêque de Démétrias que par une forme de compromis avec Panaretos. On constate au total que le patriarche tint la balance entre les Maliasènoi et l'évêque local, en l'occurrence Panaretos. Or il n'en était pas toujours ainsi : le patriarche Manuel Sarantènos arbitra par exemple en 1250 en faveur de l'évêque de Domokos (dépendant de la métropole de Larissa) contre le patron laïc du monastère de Saint-Démètrios

---

<sup>53</sup> MMIV, p. 382-383.

<sup>54</sup> MMIV, p. 353-357 ; Regestes n° 1333.

<sup>55</sup> On peut noter qu'en vertu de leur statut patriarcal, les monastères en question devaient verser à la Grande Eglise le *kanonikon* ; or un tel versement n'est jamais mentionné dans les actes, ce qui confirme l'ampleur du privilège consenti par le patriarcat, surtout celui de Constantinople, au moment où Michel VIII réquisitionne les monastères pour les besoins de l'armée.

proche de Pokobikon<sup>56</sup>. On peut en conclure que malgré les prétentions de Panaretos, les Maliasènoi surent s'imposer au pouvoir central comme les véritables puissants de la région.

Les monastères des Maliasènoi s'insèrent en effet dans un milieu aristocratique qui déborde et parfois instrumentalise leur statut<sup>57</sup>. Ainsi les fondateurs utilisèrent visiblement certains des biens donnés aux monastères afin d'en faire bénéficier des partisans locaux. Il en est par exemple ainsi du chônion de Kyra Kalè dit aussi de Zerbos, situé à Zagora, cédé avant 1258 par Nicolas Maliasènos à un certain Zorianos, détenteur d'un patronyme attesté dans l'aristocratie européenne de peu postérieure aux faits<sup>58</sup>. Or les moines de la Makrinitissa durent, pour récupérer ce chônion, faire appel aux services administratifs du sébastocrator Jean Paléologue<sup>59</sup>. Cet exemple montre que les fondations des Maliasènoi connurent aussi les difficultés des biens monastiques livrés aux appétits de l'aristocratie laïque. C'est directement le cas pour les moines du Prodrôme avant 1277 : leur terre de Brastos fut annexée par le protonobellissime Marmaras détenteur de la pronoia voisine de Trinobon<sup>60</sup>. Mais il semble que les relations entretenues par les Maliasènoi au sein de la haute aristocratie leur permirent de protéger leurs fondations : les agissements du protonobellissime furent contrés par le pinkernès Raoul, gouverneur de Thessalie. Un autre cas montre bien les protections dont bénéficièrent ces monastères : en

---

<sup>56</sup> Regestes, n° 1314. Thomas (J. Ph.), *Private religious foundations in the Byzantine Empire*, p. 242-243.

<sup>57</sup> Il est sûr que les Maliasènoi faisaient partie avant 1204 de la plus haute aristocratie, même si nous ne disposons que de deux informations à ce sujet. D'une part, un sceau du XI<sup>e</sup> siècle appartenait à un protospathaire (dignitaire sénatorial) et *tagmatophylax* (officier militaire) Maliasènos : Cheynet (Jean-Claude), *La société byzantine. L'apport des sceaux*, Paris, Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, 2008, p. 75-76. D'autre part, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, Constantin Maliasènos portait également les noms de Comnène, Doukas et Bryennios, ce qui implique une alliance avec ces prestigieuses familles, impériales pour les deux premières.

<sup>58</sup> Michel Zorianos, protostrator et *epi tès trapezès* du despote Thomas d'Epire (1296-1318) fonda une église à Mokista-Hagia Sophia en Etolie : Kalopissi-Verti (Sophia), *Dedicatory Inscriptions and Donor Portraits in Thirteenth-Century Churches of Greece*, Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1992, p. 58.

<sup>59</sup> MMIV, p. 385-386.

<sup>60</sup> MMIV, p. 419-420.

1270 le César Alexis Stratégopoulos ordonna aux intendants de son chœur de Mégale de ne pas nuire au métoque voisin de Saint-Démétrios, propriété de la Makrinitissa<sup>61</sup>.

Les Maliasènoi surent admirablement s'adapter aux évolutions du pouvoir central qui jalonnèrent le XIII<sup>e</sup> siècle. Ils furent constamment en position d'être entendus, principalement au moyen d'alliances matrimoniales. Réciproquement, ces liens familiaux témoignent de l'intérêt que constituaient ces puissants de Thessalie pour tout détenteur du pouvoir. Il en est d'abord ainsi à l'époque de la domination des Anges sur l'Occident. Constantin Maliasènos était marié à Marie Angelina, la sœur de Michel I<sup>er</sup> Ange<sup>62</sup>. Ce sont les Anges qui octroyèrent et garantirent aux Maliasènoi la possession du monastère d'Hilarion. Le despote Manuel Ange est intervenu ensuite pour préserver la Makrinitissa des tentatives de l'évêque de Démétrias<sup>63</sup>. Cette intervention eut lieu vers 1240, car Manuel Ange détint le pouvoir sur la Thessalie entre 1237-1239 et 1241, année de sa mort<sup>64</sup>. Il est possible que les Maliasènoi aient fait partie des partisans thessaliens sur lesquels s'appuya Manuel Ange pour installer son influence en Europe. Le personnage gouverna en particulier, aux dires du chroniqueur Georges Akropolitès, les villes de Démétrias et Larissa, c'est-à-dire toute la région d'implantation des Maliasènoi. Le chrysobulle du despote Michel II de 1246 montre en outre que le régime des Anges favorisa financièrement la Makrinitissa car un versement, sans doute annuel, de 40 hyperpères est prévu en commémoration<sup>65</sup>. Enfin, on sait que Constantin Maliasènos servit fidèlement Michel II Ange dans son conflit avec Jean III au cours de l'année 1252<sup>66</sup>. Maliasènos encourut d'ailleurs l'hostilité du porphyrogénète Théodore dans une lettre adressée à Georges Akropolitès dans un contexte identique ou similaire<sup>67</sup>.

---

<sup>61</sup> MMIV, p. 390-391.

<sup>62</sup> MMIV, p. 345-349.

<sup>63</sup> MMIV, p. 353-357 ; Regestes n° 1333.

<sup>64</sup> *Georgii Acropolitae Opera*, I, éd. A. Heisenberg, Leipzig, 1903 (désormais Akropolitès), p. 61-64.

<sup>65</sup> MMIV, p. 345-349.

<sup>66</sup> Akropolitès, p. 91-92.

<sup>67</sup> *Theodori Ducae Lascaris Epistulae*, éd. N. Festa, Florence, 1898, p. 81 : lettre probablement datée de 1246.

Les liens privilégiés des Maliasènoi avec les Anges firent place à d'étroites relations entretenues avec les Paléologues. Ces nouvelles relations se nouèrent certainement sous le règne de Théodore II, pendant lequel les Paléologues et les Anges conclurent probablement une alliance dirigée contre la dynastie Lascaridès-Batatzès<sup>68</sup>. On voit que le contexte politique favorisait l'évolution des fidélités des Maliasènoi. En effet, en 1258 au plus tard, Constantin Maliasènos épousa Anne Paléologue, nièce de Michel VIII<sup>69</sup>. En outre, une Maliasènè était l'épouse de Georges Zagarommatès, un partisan des Paléologues en Asie Mineure. Il est certain que cette Maliasènè est à identifier avec l'épouse de Georges Zagarommatès prénommée Irène et attestée comme propriétaire dans la région de Smyrne entre 1253 et 1261<sup>70</sup>. Ces deux alliances témoignent de la capacité des Maliasènoi à entretenir des liens avec la haute aristocratie d'Asie Mineure. Réciproquement, l'enracinement des Maliasènoi en Thessalie servit la stratégie d'influence des Paléologues sur le territoire européen. Comme le régime des Anges, la nouvelle dynastie s'attacha à protéger les biens de la Makrinitissa. C'est singulièrement le cas en 1258-1259 lorsque le frère de l'empereur, Jean Paléologue, alors sébastocrator, lutte contre les puissants de la région hostiles aux Maliasènoi qui attentèrent au métoque d'Hilarion<sup>71</sup>. En 1267-1270 eurent lieu d'autres interventions de Jean Paléologue devenu despote<sup>72</sup>. En 1266, Hilarion fut confirmé

---

<sup>68</sup> Georges Pachymérès, *Relations Historiques*, éd. A. Failler, Paris, Les Belles Lettres, 1984 (désormais : Pachymérès), p. 37. Cette version des événements semble devoir être préférée à celle livrée par Akropolitès (p. 93-95) : Macrides (Ruth), *George Akropolites. The History*, Oxford University Press, 2007, p. 73. Le cas des Maliasènoi peut d'ailleurs appuyer cette interprétation.

<sup>69</sup> MMIV, p. 385-386.

<sup>70</sup> Loukaki (M.), « Ein unbekanntes Gebet von Georgios Zagarommatas an Johannes Prodromos ». Deux éléments invitent l'auteur à identifier la Maliasènè épouse de Georges Zagarommatès avec cette aristocrate Irène Zagarommatissa. D'une part, son époux porte dans un poème le titre de panhypersébaste, l'un de ceux portés par le Zagarommatès d'Asie Mineure. D'autre part, le nom de moniale de la Maliasènè est Eugénie, ce qui apparaît comme normal pour un nom de baptême tel qu'Irène (*Eirènè*). D'ailleurs, ce nom de moniale est également employé dans les actes de la Lembiotissa (MMIV, pp. 10-11 et 232-236). Par contre, il ne nous semble pas certain qu'il faille suivre l'auteur dans son identification de Eugénie Angelina Maliasènè Zagarommatissa avec une fille de Constantin Maliasènos.

<sup>71</sup> MMIV, p. 384-386.

<sup>72</sup> MMIV, p. 386-390.

dans son statut de métoque par un argyrobulle du despote Nicéphore Ange<sup>73</sup>. Les actes quasiment concomitants des deux despotes montrent les liens que les Maliasènoi surent ménager encore à la fois avec les Paléologues et les Anges. Mais il est probable qu'ils se trouvaient cependant tributaires du contexte politique : l'intervention de Nicéphore Ange en 1266 a justement lieu lors d'une période de trêve entre les deux pouvoirs. Elle est la dernière attestée des despotes Anges et il apparaît que les Maliasènoi furent à partir du début des années 1270 définitivement ralliés à la dynastie Paléologue. La fondation à cette époque du monastère du Prodrôme autant par une Paléologue que par un Maliasènos montre bien l'étroitesse de la coopération qui s'établit alors<sup>74</sup>. C'est l'empereur qui décide alors la donation du chônion de Dryanoubaina en pleine propriété. Peu avant, le souverain avait octroyé le chônion tout proche de Kapraina. De même, en 1277-1279, Michel VIII rattache aux deux fondations des Maliasènoi le monastère du Christ Latomos avec des biens dans la capitale macédonienne et ses environs<sup>75</sup>. Or on sait bien que les monastères thessaloniens se plaçaient largement sous l'influence de la dynastie Paléologue<sup>76</sup>, qui trouva ainsi les moyens d'attacher à elle l'aristocratie européenne. Le cas des Maliasènoi doit d'ailleurs être considéré comme celui d'une grande famille parmi d'autres. Les compromis conclus avec l'évêque Michel Panaretos montrent que les Paléologues veillaient à respecter un équilibre entre ces lignages. Les Panaretoi étaient en effet bien installés dans les années 1270 au sein du pouvoir central : Nicolas

---

<sup>73</sup> MMIV, p. 349-352.

<sup>74</sup> L'association des Maliasènoi et des Paléologues dans la fondation du Prodrôme a trouvé un écho dans le récit du songe du moine Nil, peut-être identifiable à Nicolas Maliasènos. Ce dernier y associe la création du nouveau monastère à la réception d'une princesse impériale : Loukaki (M.), « To enupnio tou monachou Neilou Maliasènou kai è monè Theotokou Makrinitissès Oxeias Episkepsèos ». L'identification hypothétique du moine Nil à Nicolas Maliasènos a été avancée par Avraméa (A.), « Inventaires en vue des inscriptions historiques de Byzance. IV. Inscriptions de Thessalie à l'exception des Météores ».

<sup>75</sup> MMIV, p. 336-339.

<sup>76</sup> Par exemple, l'higoumène du monastère thessalonicien d'Akapniou, Arsène, fut chargé par Michel VIII d'apporter au synode le *tomos* impérial au sujet de l'Union des Eglises en 1273 (Pachymères, p. 485). De même, le protovestiaire Dèmètrios Mourinos, propriétaire en Chalcidique et partisan notoire de l'Union des Eglises, avait une sœur probablement higoumène du monastère thessalonicien dit *Ta gerontiou*, proche de celui d'Akapniou (Regestes n° 1531).

Panaretos est attesté comme prokathemenos du vestiaire<sup>77</sup> et Stephanos Panaretos comme protekdikos du patriarcat<sup>78</sup>. Le premier de ces personnages fut d'ailleurs l'un des ambassadeurs de Michel VIII au Concile de Lyon, ce qui témoigne de la confiance de l'empereur. Pour revenir aux Maliasènoi, il est frappant de constater qu'aucun acte de la Makrinitissa ou du Prodrome n'évoque les menées hostiles à Michel VIII du sébastocrator Jean Doukas, dont le théâtre fut pourtant la Thessalie des années 1270<sup>79</sup>. Notons que les propriétés des Maliasènoi étaient concentrées dans la Thessalie centrale et orientale, tandis que la zone d'influence de Jean Doukas s'étendait de Néai Patrai, au Sud, à Trikala, au Nord-Ouest. Il est probable que les Maliasènoi demeurèrent eux dans la fidélité à la dynastie, faute de quoi ils n'auraient pu obtenir de Michel VIII de tels chrysobulles de privilèges.

Au sujet des relations de Nicolas Maliasènos avec le régime du premier Paléologue, F. Barisich a tiré des conclusions éclairantes de la forme même du cartulaire, achevé en 1282, la dernière année du règne de Michel VIII<sup>80</sup>. En effet, les textes des actes n'y sont groupés ni selon l'ordre chronologique ni suivant une distinction entre les deux monastères. Les chartes ont été réunies sur l'ordre de Nicolas Maliasènos, dans le souci de mettre en valeur l'appui impérial ainsi que la grandeur du régime. Les chrysobulles de Michel VIII se trouvent en tête du cartulaire, précédant les actes des despotes Anges, pourtant chronologiquement antérieurs. En outre, le rédacteur anonyme du codex a ajouté aux chartes elles-mêmes des notes invoquant en particulier la primauté du basileus de Constantinople sur les autres pouvoirs grecs de son temps. Enfin, il est sûr que certains actes ont été omis de manière intentionnelle dans le recueil : à moins de penser à un phénomène de perte, il est probable que les actes en question étaient,

---

<sup>77</sup> Pachymérès, pp. 493, 507.

<sup>78</sup> Laurent (Vitalien) et Darrouzès (Jean), *Dossier grec de l'Union de Lyon (1273-1277)*, Paris, Institut Français d'Etudes Byzantines, 1976 (Archives de l'Orient chrétien 16), p. 471.

<sup>79</sup> Pachymérès, p. 421-427 : Jean Doukas s'appuie contre Michel VIII sur la famille latine des La Roche, seigneurs d'Athènes. *I Registri della Cancelleria Angioiana*, ricostruiti da R. Filangieri, XII, Naples, 1950, p. 187 n° 6 : Jean Doukas est qualifié de « *carissimus amicus* » par Charles d'Anjou, principal ennemi de Michel VIII.

<sup>80</sup> Barisich (F.), « Traits spécifiques du diplomatarion des monastères Macrinitissa et Néa Pétra ».

selon F. Barisich, « inaccordables avec la politique restauratrice, constamment glorifiée, de Michel VIII ». Il s'agirait bien en particulier des textes datant de l'époque de la fondation des monastères sous les despotes Anges.

Pour conclure, on peut affirmer que les Maliasènoi surent remarquablement jouer d'une fortune à la fois aristocratique et monastique. Aristocratique, leur réussite éclate par bien des aspects. Les Maliasènoi contractèrent les alliances matrimoniales les plus prestigieuses possibles, tant avec les Anges qu'avec les Paléologues. Ils bénéficièrent de faveurs matérielles appréciables de la part des pouvoirs successifs, qu'il s'agisse des despotes épirotes ou des empereurs de Constantinople. Enfin, ils surent s'imposer au sein d'un réseau aristocratique local. Monastique, le succès de la Théotokos Makrinitissa et du Prodrôme de Néa Pétra n'en est pas moins manifeste. Les deux établissements surent capter la protection du patriarcat. Ils parvinrent à ménager dans le même temps les appétits de l'épiscopat local. Ils rassemblèrent enfin de nombreux métoques<sup>81</sup>.

Mais le véritable intérêt de l'étude de ces monastères aristocratiques réside dans les liens observables entre un milieu social et des fondations religieuses. En effet, les Maliasènoi appartiennent bien à la plus haute aristocratie, alliée à la famille impériale, mais il est frappant de noter que leurs prétentions connues sont avant tout locales. Cette caractéristique ne s'explique certes pas par un quelconque mouvement de féodalisation car les liens des Maliasènoi avec le pouvoir central restent déterminants dans la constitution de leur puissance locale<sup>82</sup>. C'est là qu'intervient sans doute le rôle des fondations monastiques : elles servent finalement un enracinement thessalien, où la fortune foncière le dispute au prestige religieux. En bref, pour une

---

<sup>81</sup> Par l'origine, la dimension et le mode de localisation de leurs biens, les fondations des Maliasènoi se rapprochent certainement du monastère de la Théotokos de Pétritzos fondé en 1083 à partir de l'*oikos* du sébaste Grégoire Pakourianos, dont les possessions sont certes dispersées en Macédoine, mais néanmoins « se regroupent en trois ensembles cohérents » : Kaplan (M.), *Les hommes et la terre à Byzance du VI<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle*, p. 337-338.

<sup>82</sup> Cette conception féodalissante fut mise en avant, à la suite de G. Ostrogorsky, par Ferjancich (B.), « Les possessions des Maliassines en Thessalie ».

aristocratie dont la stratégie sociologique est locale, la constitution d'une fortune monastique est la plus sûre garantie de pérennité.

*Bibliographie*

Avraméa (Anna) et Feissel (Denis), « Inventaires en vue des inscriptions historiques de Byzance. IV. Inscriptions de Thessalie à l'exception des Météores », *Travaux et Mémoires*, 10, 1987, p. 377-379.

Barisich (Franjo), « Traits spécifiques du diplomatarion des monastères Macrinitissa et Néa Pétra », *Zbornik Radova. Vizantolochki Institut*, 16, 1975, p. 93-103.

Ferjancich (Borislav), « Les possessions des Maliassines en Thessalie », *Zbornik Radova. Vizantolochki Institut*, 9, 1966, p. 48.

Giannopoulos (Nicolas), « Ai para tèn Dèmètriada Byzantinai monai », *Epetèris Etaireais Byzantinôn Spoudôn*, I, 1924, p. 210-240.

Hild (Friedrich) et Koder (Johannes), *Hellas und Thessalia, Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1976 (Tabula Imperii Byzantini, 1)*.

Kaplan (Michel), *Les hommes et la terre à Byzance du VI<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, *Publications de la Sorbonne, 1992 (Byzantina Sorbonensia 10)*.

Laiou (Angeliki) (dir.), *The Economic History of Byzantium*, Washington, *Dumbarton Oaks, 2002*.

Laurent (Vitalien), *Les Regestes de 1208 à 1309*, Paris, *Institut Français d'Etudes Byzantines, 1971 (Les Regestes des actes du patriarcat de Constantinople. Vol. I. Fasc.IV)*.

Loukaki (Marina), « *To enupnio tou monachou Neilou Maliassènou kai è monè Theotokou Makrinitissès Oxeias Episkepsèôs* », *Ellènika*, 44, 1994, p. 341-356.

Loukaki (Marina), « *Ein unbekanntes Gebet von Georgios Zagarommates an Johannes Prodromos* », *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik*, 46, 1996, p. 243-249.

Miklosisch (Franz) et Müller (Joseph), *Acta et Diplomata Graeca Medii Aevi Sacra et Profana, IV*, Vienne, p. 330-429.

*Ostrogorsky (Georges)*, Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine, *Bruxelles*, 1956.

*Sivignon (Michel)*, La Thessalie, analyse géographique d'une province grecque, *Lyon*, *Institut des Etudes rhodaniennes des universités de Lyon*, 1975 (*Mémoires et documents 17*).

*Thomas (John Philip)*, Private religious foundations in the Byzantine Empire, *Washington*, 1987 (*Dumbarton Oaks Studies XXIV*).

*Trapp (Erich)*, « Chronologisches zu den Diplomatarien des Paulusklosters am Latmos und der Makrinitissa », *Byzantinische Forschungen*, 4, 1972, p. 204-213.

## **Stratégies chrétiennes entre deux reconquêtes : le cas du pays de Morón**

Agnès CHARPENTIER

A l'issue de la Reconquête du XIII<sup>e</sup> siècle par Ferdinand III, le territoire de Morón se trouve face à la frontière du royaume de Grenade. Reconquise en 1240-1241, la ville et le site de Cote seront d'abord donnés à l'infant D. Fabrique, puis en 1253 ils seront concédés au Concejo de Seville<sup>1</sup>.

La zone restera jusqu'en 1485, et la reconquête de Ronda, un lieu important pour la défense méridionale du royaume de Séville et de la riche Campiña. Morón et Cote avec les points d'appui secondaires de Las Aguzaderas ou de la Torre de Lopera défendent le carrefour des vallées du Guadalporcún, du Guadiana et du Guadalete (fig. 1). En 1327, la prise des châteaux nasrides d'Olvera, Pruna, Torre Alhaquim et Ayamonte ne font plus de Morón la tête de pont avancé de la Castille vers le royaume de Grenade ; toutefois, son rôle de défense du territoire et surtout des voies de communication ne continue pas moins d'être d'une importance première : les Actes capitulaires nous renseignent sur de nombreuses incursions venues de Ronda tout au long du XV<sup>e</sup> siècle et aussi des nombreux échanges

---

<sup>1</sup> *Sevilla, Privilegios*, p. 150-153.

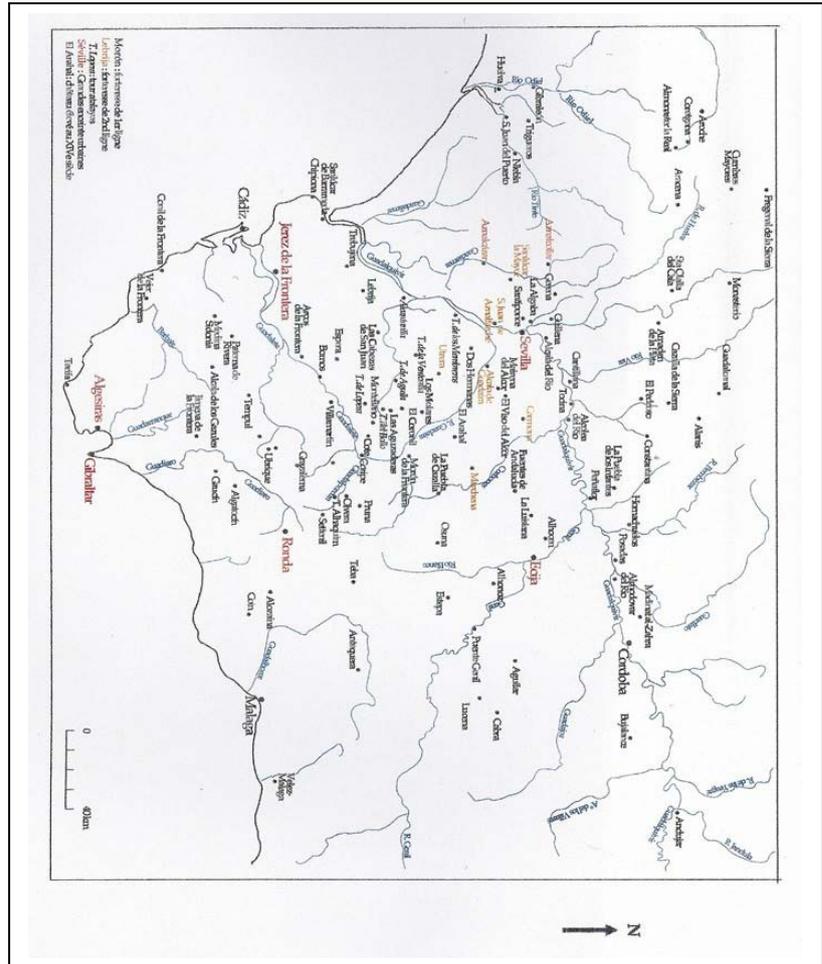


Fig. 1 - Carte générale de l'Andalousie.  
(A. Charpentier)

commerciaux entre l'Andalousie chrétienne et le royaume de Grenade<sup>2</sup>.

L'importance stratégique de cette zone du royaume de Séville est attestée tout d'abord par Alphonse X qui donne en 1279 les châteaux de Cote et de Morón à l'Ordre d'Alcantara<sup>3</sup>. Cette donation s'inscrit dans la réorganisation de la frontière voulue par le souverain castillan à la suite de la révolte mudéjare de 1264-1266 et des expéditions mérinides qui dévastèrent le pays entre 1275 et 1278. Le soulèvement des Mudéjars avait mis en lumière la faiblesse du repeuplement castillan et l'incapacité des concejos à venir secourir leur garnisons – celle de Jerez ou d'Utrera, par exemple, seront massacrées. Le roi décide alors d'expulser une grande partie des Mudéjars encore présents dans la zone frontière de peur qu'ils ne fournissent de l'aide aux troupes mérinides ou nasrides lors de leur razzias. Parallèlement, les places fortes de la frontière sont confiées aux Ordres militaires seuls capables d'assurer une défense pérenne de cette zone : Osuna sera donné à l'Ordre de Calatrava, Estepa à l'ordre de Santiago et Morón et Cote seront, on l'a dit, accordés à l'Ordre d'Alcantara. Cette donation sera ensuite confirmée tout au long du Moyen Age.

L'ordre d'Alcantara se trouve donc chargé de défendre et de peupler un territoire qui est une des voies d'accès majeures au royaume de Séville. Les deux forteresses héritées de l'époque islamique sont comme des têtes de pont avancées de la Castille face au réseau des fortifications nasrides qui protègent la ville de Ronda.

Quelle sera la stratégie adoptée par l'Ordre d'Alcantara pour assurer sa double mission de peuplement et de défense de la zone de marche ? Saura-t-il faire sien le legs islamique ou au contraire modifiera-t-il en profondeur les deux forteresses ? Il conviendra d'analyser le rôle de chacune de ces fortifications et de se demander quelle part de la tradition ibéro-maghrébine est conservée par l'ordre d'Alcantara

---

<sup>2</sup> *Morón, Actas capitulares*, p. 27, 32-33 ; Charpentier (A.), *Traditions islamiques*, p. 105-106.

<sup>3</sup> *Sevilla, Repartimiento*, p. 72

et si des innovations venues des terres chrétiennes ont été importées afin d'assurer une meilleure défense de la frontière.

\*  
\* \*

La forteresse de Moron est située au sommet du cerro qui domine la ville (fig. 2). Son enceinte de plan topographique est mentionnée comme hisn par les sources arabes et les chroniques chrétiennes attestent de l'existence d'une forte enceinte détriplée par endroit. Restaurée à maintes reprises, la forteresse fut transformée en palais par les contes d'Ureña au XVI<sup>e</sup> siècle puis laissée à l'abandon à partir du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Seuls quelques pans de courtines et des tours situées sur le flanc nord du cerro permettent aujourd'hui de tenter une analyse de ce monument.

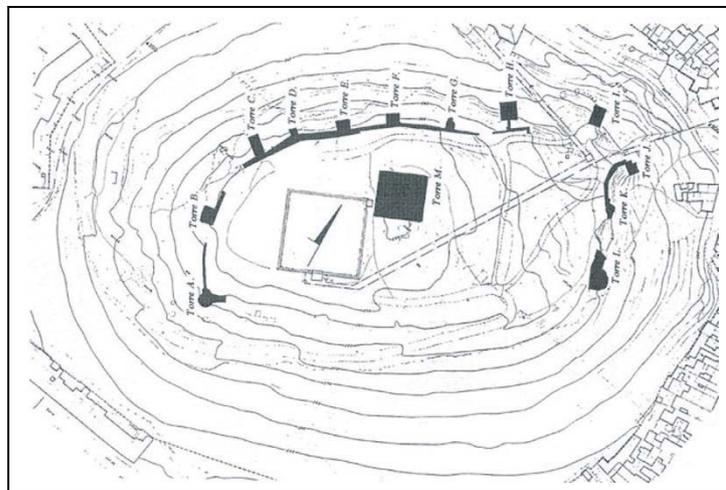


Fig. 2 - plan de la forteresse de Morón  
(A. Charpentier d'après le plan de la Consejería de Obras públicas y transportes)

<sup>4</sup> Collantes de Terán y Caamaño (F.), *Historia de Morón*, p. 129-132 ; Gutierrez Bravo (E.), *Morón, Anales*, p. 56-60. Une étude archéologique de la forteresse a été conduite par M. Vera Reina entre 1988 et 1991.

Les éléments conservés montrent une enceinte élevée en moellons dégrossis (pl. I) ; des pierres plates ou des briques permettent de maintenir des assises horizontales. La pierre de taille est présente en chaînage aux angles des tours. Un pan de la courtine cependant présente une élévation en béton sur une base de moellons. Le béton, très riche en chaux rappellent les bétons almohades mais l'analyse des fragments de céramique qui s'y trouve permettent de dater cette réfection de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ou du début du XV<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Il s'agirait donc d'une restauration due aux maîtres d'œuvre de l'Ordre d'Alcantara qui ont fait leur la tradition ibéro-maghrébine d'une bâtisse de béton dans un pays où la pierre abonde. Un état d'urgence a sans doute suscité cette réfection de béton plus facile à mettre en œuvre que le moellon assisé.

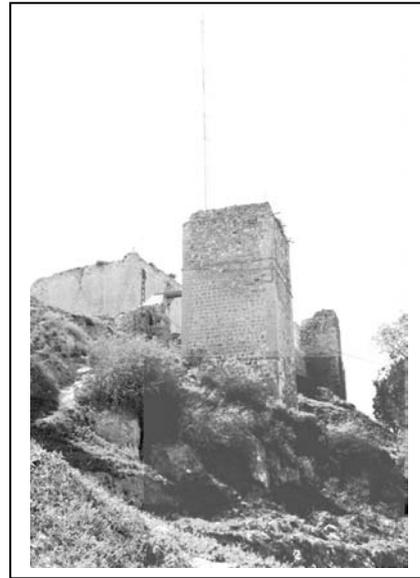
Les tours qui flanquent la courtine sont, comme il est d'usage dans l'architecture militaire ibéro-maghrébine, massives jusqu'au chemin de ronde qui donnait accès à une chambre de défense ; une plate-forme terminale devait achever l'élévation. De plan barlong, les tours présentent toutes la même bâtisse de moellons assisés avec de la pierre de taille en chaînage d'angle. Deux tours présentent cependant un plan différent : l'une est semi-circulaire mais s'élève sur une base carrée<sup>6</sup>, l'autre est une albarrana. La tour semi-circulaire ne présente aucune différence de bâtisse avec les pans de courtine sur lesquels elle s'appuie ni avec la base qui la supporte. Ce changement de plan témoigne peut-être d'une volonté d'adopter d'un type de plan plus proches de celui employé dans l'architecture chrétienne occidentale mais il peut également témoigner d'un retour à l'architecture islamique du XI<sup>e</sup> siècle où ce type de tour est attesté à l'enceinte ziride de Grenade ou à celle de l'Aljaferia de Saragosse. L'emploi de la tour demi-ronde est peu fréquente dans l'architecture mudéjare sévillane même s'il est présente au château de Las Aguzaderas élevé dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle (1345-1355) ou au castillo de Marchenilla proche de Séville. Il est toutefois vraisemblable que la tour, seule de ce plan à l'enceinte de Morón, atteste une volonté de mieux défendre cette partie de l'enceinte alors seulement pourvue de deux tours distantes de 42 mètres. L'adjonction de la tour permet ainsi

<sup>5</sup> Vera Reina (M.), *Castillo de Morón*, p. 239.

<sup>6</sup> La base carrée mesure 4m. de côté ; la partie circulaire est de 3m. de diamètre.



Pl. I - Courtine de Morón  
(A. Charpentier)



Pl. II - Tour albarrana de l'enceinte de Morón  
(A. Charpentier)

d'assurer un meilleur flanquement. L'adoption d'un plan semi-circulaire témoigne ainsi d'une réfection de l'enceinte et d'un apport de l'architecture occidentale même si l'élévation de la bâtisse reste fidèle à la tradition ibéro-maghrébine.

La tour albarrana (pl. II) s'élève elle aussi en moellons avec des chaînages de pierre aux angles. Elle est reliée à la courtine par un pédoncule qui rappelle celle élevée au château de las Aguzaderas ou à celui d'Alcala de Guadaira mais aussi les albarranas castillanes du bas Moyen Age, on pense à Escalona. Cette tour est la seule qui ait conservée sa chambre de défense couverte d'une coupole sur pendentifs et soulignée à l'extérieur par deux listels plats qui rappellent la fidélité de l'architecture de Morón aux formules héritées de l'architecture almohade alors que la structure de la coupole laisse supposer une datation sans doute plus proche de la moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Les tours atalayas ou le château de las Aguzaderas élevées au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle présentent eux aussi ce type de coupoles inconnu dans l'architecture de tradition islamique.

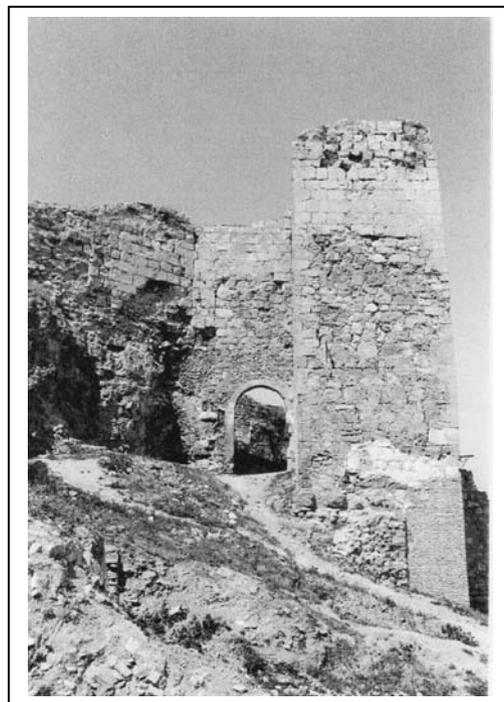
Cette rapide présentation de la courtine a permis de mettre en lumière la permanence de la tradition venue du monde ibéro-maghrébin dans une fortification tenue par un ordre militaire pourtant peu enclin à adopter les formules islamiques. Les maîtres d'œuvre ont conservé, entretenu cette forteresse reçue du roi mais ils n'en ont bouleversé ni la structure ni le plan<sup>7</sup>. Les restaurations des courtines et des tours sont effectuées dans la tradition ibéro-maghrébine et au rebours de l'architecture mudéjare de Castille, les tours ne présentent pas de niveaux de défense multiples ; leur organisation comme leur décor restent proche des modèles almohades.

La porte nord de la forteresse est le seul accès que nous puissions analyser. D'accès droit, elle se compose d'un arc plein cintre ménagé dans un puissant bastion composé de deux tours disposées

---

<sup>7</sup> M. Vera Reina dans son étude sur la forteresse de Morón affirme qu'à partir de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, l'enceinte héritée de l'époque islamique est remplacée par une nouvelle enceinte, celle que l'on peut voir aujourd'hui. Vera Reina (M.), *Castillo de Morón*, p. 246-255.

perpendiculairement l'une par rapport à l'autre (pl. III) Une seconde tour présente des traces d'arrachement situés dans la direction du bastion d'entrée : on peut donc en déduire que cet accès s'effectuait entre mur et avant mur. Cette disposition d'entrée attestée au château almohade de Triana est fréquente dans l'architecture militaire nasride. Là encore les maîtres d'œuvres castillans ont emprunté à l'architecture ibéro-maghrébine<sup>8</sup>. Le plan de ce bastion s'apparente toutefois à une albarrana ; il n'est pas sans rappeler celui de la puerta del Sol de Tolède élevée au XIV<sup>e</sup> siècle. La porte nord de



Pl. III - Porte d'accès nord  
du château de Morón  
(A. Charpentier)

Morón pourrait être le témoin des différentes restaurations de la forteresse et des réaménagements que l'Ordre d'Alcantara y a introduit. Elle témoigne aussi de l'intérêt porté par les nouveaux maîtres de Morón aux modèles de défense développés par les Almohades.

Seul le donjon élevé en 1512 présente peut-être un caractère résolument chrétien. Elevée en pierre de taille en parement, il comporte différents niveaux de pièces couvertes de voûtes trompes formées de demi-voûtes d'arêtes. Si le premier niveau ne comporte pas d'ouverture, il n'en allait pas de même aux étages supérieurs ou de larges fenêtres éclairaient les salles supérieures. Cette tour, située au

<sup>8</sup> Charpentier (A.), *Traditions islamiques*, p. 343-344.

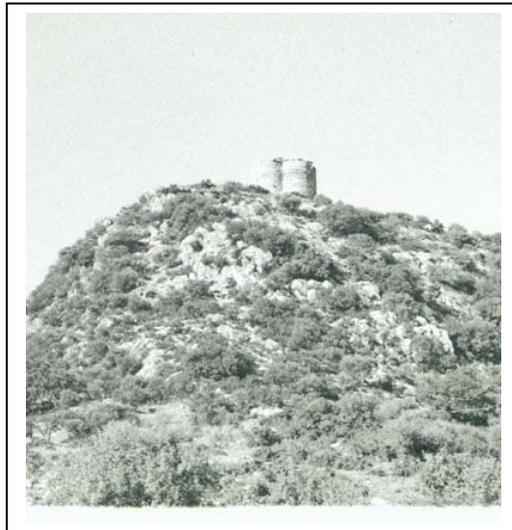
centre de la fortification s'inscrit dans la continuité des tours atalayas élevées dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle comme la Tour de Lopera ou la tour d'Aguila ou encore le donjon de Las Aguzaderas. L'emploi de la pierre de taille, des coupoles comme la présence des cheminées ménagées dans les pièces supérieures témoignent de l'influence de l'architecture occidentale chrétienne mais aussi peut-être d'une recherche de plus grand confort. Ainsi, c'est à la fin du Moyen Age et à la fin des luttes pour la reconquête que l'influence occidentale se manifeste le plus clairement à la forteresse de Morón. Cependant, l'organisation du donjon témoigne d'un certain archaïsme en s'inspirant de tours élevées presque un siècle plus tôt.

L'organisation de la défense de Morón peut, avec ses tours simples, sembler modeste au regard de son importance stratégique et de sa proximité avec le royaume de Grenade. La ville n'en restait pas moins une forteresse de première ligne dont la population militarisée est sans cesse sollicitée pour la défense de la frontière : en 1410 la ville participe à la prise d'Antequera où elle gagne un étendard puis en 1485 à la prise de Ronda. Les Actes capitulaires témoignent tout au long du XV<sup>e</sup> siècle de raids à l'intérieur du termino, des poursuites qu'ils suscitent et de l'intérêt stratégique du château de Cote et des atalayas avec lesquelles il était en liaison visuelle.

\*

\* \*

Le château de Cote (pl. IV) perché sur un piton escarpé à 517m. d'altitude bénéficie d'une très bonne visibilité vers Morón bien sûr mais aussi en direction de Cazalla de la Sierra, vers les vallées du Guadalete et du Guadalporcún mais aussi vers la Campiña, las Aguzaderas ou la torre de Lopera. Le site mentionné, on l'a dit, dans les actes de donation dès 1241 était sans aucun doute pourvu d'une fortification à l'époque musulmane. La fortification sera l'objet d'attentions toute particulière de la part des Maitres d'Alcantara et son importance stratégique sera confirmée par roi Henri II qui en 1378



Pl. IV - Vue générale du château de Cote  
(A. Charpentier)

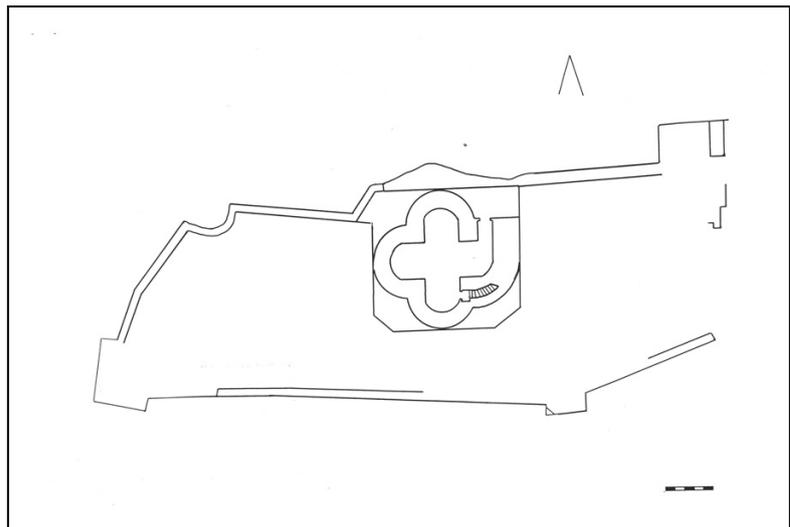
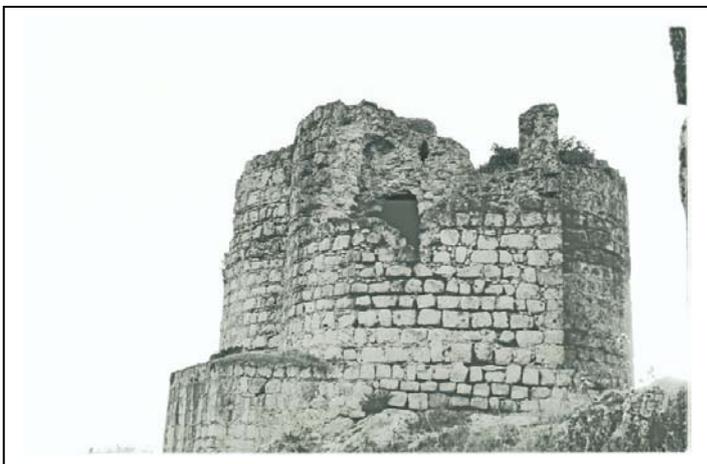


Fig. 3 - plan général du château de Cote  
(A. Charpentier d'après F. Collantes de Terán y Delorme, *Cote*)



Pl. V -Face sud du château de Cote.  
Le mode de construction en moellons assisés  
est parfaitement visible.  
(A. Charpentier)

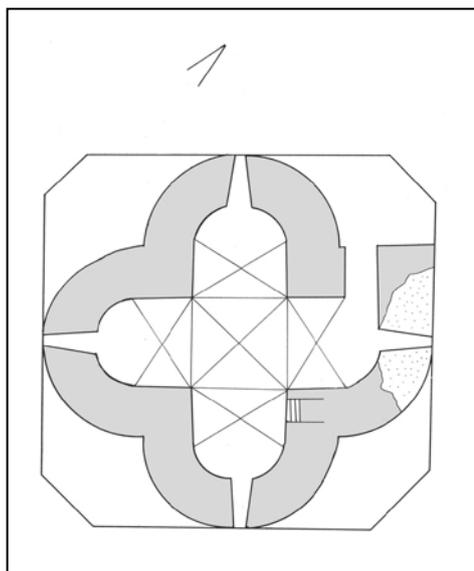


Fig. 4 - plan de la tour de Cote.  
(A. Charpentier d'après F. Collantes de Terán y Delorme, *Cote*)

accorde à Morón, comme il en avait été aux château d'Olvera par exemple, une charte imposant une garnison de 20 hommes exempts de toutes taxes ou impôts, rémunérés et nourris par la ville de Morón. Cette installation permanente dit assez le rôle de sentinelle avancée de la défense du royaume de Séville que jouait le château de Cote. Des vestiges archéologiques d'un peuplement attesté depuis l'époque almohade ainsi qu'une enceinte ont été retrouvés sur les pentes Sud et Est du cerro<sup>9</sup>.

Le château se compose d'une tour puissante accolée vers l'intérieur au côté nord de l'enceinte de plan topographique qui circonscrit le sommet du cerro et délimite un espace de 60m de long sur 20m. de large (fig. 3).

L'enceinte en moellons assisés est peut-être un vestige de l'ancienne fortification musulmane. La courtine n'était flanquée que par trois tours dont celle située à l'angle sud-ouest pourrait par son plan s'apparenter à un donjon islamique. L'accès s'effectuait par simple une entrée droite ménagée sur le côté Est<sup>10</sup> ; la topographie du site ne nécessitait pas, il est vrai, un système de défense plus élaboré. L'élément principal de la forteresse est une tour de plan quadrilobé qui s'élève sur une base quadrangulaire à angles abattus (pl. V). L'ensemble est construit en moellons assisés de grand module se rapprochant de la pierre de taille. Un enduit de chaux partiellement disparu recouvrait l'ensemble de la bâtisse.

Les quatre absides précédées d'une travée d'une travée droite ouvrent sur un espace central sensiblement carré (fig. 4) ; de petites fenêtres en arc brisé et fortement ébrasées assurent l'éclairage des absides<sup>11</sup>. Un escalier situé dans l'abside sud desservait sans nul doute une terrasse terminale. L'entrée ménagée au flanc de l'abside nord est d'accès droit (pl. VI). Elle se compose d'un couloir d'entrée de plan

---

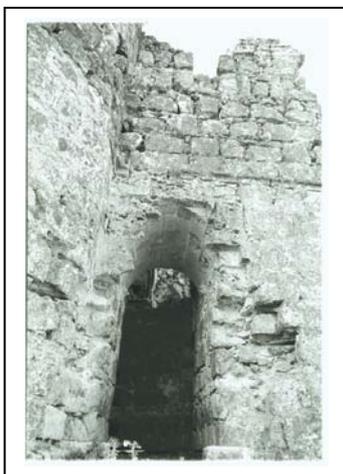
<sup>9</sup> Collantes de Terán y Delorme (F.), *El castillo de Cote*, p. 56-57 ; García Fernández (M.), *Cote, Carta puebla*, p. 65-66 ; Piechotta (M.), Henares Guerra (Ma Ta), *Cote*, p. 58-59.

<sup>10</sup> Piechotta (M.), Henares Guerra (Ma Ta), *Cote*, p. 56 signalent que les fouilles ont mis au jour des éléments d'occupation du IX<sup>e</sup> siècle jusqu'au bas Moyen Age.

<sup>11</sup> Les absides ont une profondeur de 3,41 et une largeur de 3,66 à 3,90m.

trapézoïdal<sup>12</sup> couvert d'une voûte en plein cintre. L'arc d'entrée est mal conservé mais l'on peut supposer qu'il était lui aussi en plein cintre. La formule de l'arc n'est pas sans rappeler les premiers arcs des albaranas almohades.

Les absides et l'espace central sont couverts de voûtes d'ogives dont les clés s'ornent de motifs rosacés (pl. VII). L'espace central est délimité par de robustes doubleaux en pierre. Les ogives retombent sur de fines colonnettes à chapiteaux floraux tandis que celles des absides s'appuient sur des culots. Les nervures se composent d'un tore de section brisé, qui dans les absides, est dégagé de son support par une gorge profonde (pl. VIII). Cette différence de modelé des nervures allège l'élévation des absides mais surtout évite la monotonie qu'aurait engendrée des ogives identiques dans un espace aussi restreint. Une moulure en quart de rond disposée au sommet des colonnettes souligne le départ des voûtes ; elle circonscrit entièrement l'édifice et affirme ainsi nettement une horizontale. Cette disposition permet d'animer les façades intérieures composées de moellons dégrossis liés au mortier de chaux. La voûte des absides est en moellons soigneusement assisés avec des arases de brique. En revanche l'ébrasement des fenêtres, la voûte de l'espace central ou les couvertures de l'escalier son appareillées avec des briques posées de chant<sup>13</sup>.



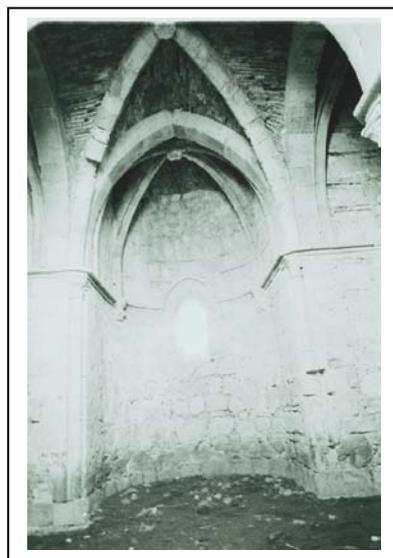
Pl. VI - Entrée de la tour.  
On remarquera l'étroitesse de l'arc d'entrée et la présence de l'enduit sur la bâtisse.  
(A. Charpentier)

<sup>12</sup> L'entrée mesure 2,47 m de long. Elle est de 1,08m de large à l'entrée et de 4,56 à l'autre extrémité.

<sup>13</sup> La moulure est placée à 4,14 m. du sol. Les briques mesurent 26,5 cm. de long, 15 cm. de large et 4 cm. d'épaisseur.



Pl. VII - Voûte sur la travée centrale de la tour de Cote  
(A. Charpentier)



Pl. VIII - Vue intérieure d'une abside du château de Cote  
(A. Charpentier)

Le détail des ogives comme la sculpture des chapiteaux ou des clés de voûte permettent de situer l'édifice dans la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Ils permettent de comparer le château de Cote à d'autres édifices, peu nombreux il est vrai, élevés sous le règne d'Alphonse X comme l'église Santa Anna de Triana ou la torre de D. Fabrique à Séville. Cette similitude des formes décoratives (chapiteaux, clés de voûtes) inciterait à dater la tour de Cote de la période du « gotico alfonsi » c'est-à-dire entre 1240 et 1279<sup>14</sup>. Toutefois, rien ne permet de l'affirmer ni de l'infirmer. Il est revanche certain que la tour fut élevée à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et si elle le fut par l'Ordre d'Alcanta ce n'est sûrement pas longtemps après 1279.

Par son plan comme par sa bâtisse, Cote diffère très nettement des autres forteresses mudéjares élevées à la fin du XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle dans la région. L'emploi du moellon assisé ne peut surprendre dans cette région où la pierre est abondante mais le module employé rappelle plus la pierre de taille présente en parement sur les tours élevées au XIV<sup>e</sup> siècle comme à la torre de Lopera ou en chaînage aux angle comme à l'enceinte de Morón ou à la torre de Aguila par exemple. Ce module du moellon rappelle en revanche le château chef d'ordre de Santiago à Consuegra en Nouvelle Castille, ou encore celui de Calatrava la Nueva élevé en moellons assisés de grande taille au sommet d'un cerro. Plus proche de Cote, les châteaux nasrides de Pruna, Olvera ou Zahara par exemple, sont eux aussi élevés en moellons assisés témoignant peut-être d'une influence de l'architecture militaire chrétienne ou plus simplement d'une tradition de bâtisse en pierre commune à cette région de montagne.

Le décor architectural de Cote comme son plan le relie très clairement à l'architecture occidentale. Ce type de plan tétrabsidial est, à notre connaissance, unique en Andalousie. Le modèle de ce plan est à rechercher dans le donjon d'Etampes dite Tour Guinette élevée vers 1140 au Sud de Paris ou encore dans Clifford'tower élevée vers

---

<sup>14</sup> Piechotta (M.), Henares Guerra (Ma Ta), *Cote*, p. 58.

1250 dans le Comté d'York en Angleterre<sup>15</sup>. Ces fortifications de dimensions beaucoup plus importantes que celle de Cote (25 m. de large pour Etampes) affirment l'autorité royale. Cette formule de plan à quatre absides ne sera pas reprise par les constructeurs occidentaux mais elle s'inscrit dans la recherche d'une meilleure résistance du donjon, centre de la fortification aux éventuelles attaques. On ne peut bien sûr établir de liens directs entre Cote et ces châteaux occidentaux mais cette similitude de plan met en lumière les problèmes de transmission des modèles, de l'inspiration et de la formation ou de l'origine des bâtisseurs. Cote s'affirme donc comme une architecture originale qui peut symboliser, la reconquête chrétienne sur des terres islamisées et le refus des bâtisseurs d'utiliser des formules mudéjares. L'ordre d'Alcantara a peut-être ainsi voulu marquer par un château résolument chrétien son emprise sur des terres voisines du royaume de Grenade alors que les restaurations effectuées sur la forteresse clé de la région, celle de Morón, utilisent, on l'a dit, des techniques et des matériaux de tradition ibéro-maghrébine.

\*

\* \*

Cette rapide présentation de ces deux forteresses montre la faculté des maîtres d'œuvre de l'Ordre d'Alcantara à s'adapter au terrain et à l'architecture qu'il conquiert. Si à Moron l'Ordre est resté fidèle à une tradition almohade, à Cote en revanche ils affirmèrent ou entreprirent une architecture résolument chrétienne. Ces deux châteaux constamment restaurés et entretenus jusqu'à la prise de Grenade à la fin du XV<sup>e</sup> siècle mettent en lumière la stratégie de défense de la frontière voulu par les rois de Castille depuis Alphonse X et mis en œuvre par les bénéficiaires des terminos concernés. Un réseau de tours de surveillance ou de petits fortins est mis en place ; il assure ainsi la liaison avec les forteresses de première ligne comme Moron et permettent de

---

<sup>15</sup> Mora Figueroa (L. de) *El donjon tetrabsidal deCote*, p. 400. C. Enlart, *Manuel*, p. 568, 570 ; Viollet-le-Duc, *Dictionnaire*, p. 51-52.

prévenir de l'avancée des troupes ennemies. Ce système de stratégie défensive sera converti en système de stratégie offensive pour la conquête de Grenade puisque ces forteresses serviront de point de départ pour les opérations militaires

*Bibliographie*

*Sources*

Crónica de los Reyes de Castilla desde Alfonso X hasta los Reyes Catolicos, *Biblioteca de Autores Españoles, Madrid, 1877, T., 66, 68 et 70.*

Fernández Gómez (M.), Ostos Salcedo (P.), Pardo Rodriguez (M<sup>a</sup>. L<sup>a</sup>.), *El libro de privilegios de la ciudad de Sevilla*, [éd./tr.], Sevilla, 1993.

*cité : Sevilla, Privilegios*

García Fernández (M.), "La carta puebla del castillo de Cote", *Archivo Hispalense*, 214, 1987, p. 57-64.

Gutierrez Bravo (P.), *Anales de Morón de la Frontera, y noticias de los famosos hechos de su celebre historia antigua con la de su ilustres conquistadores y blasón de sus armas*, Morón, sd.

*cité : Anales, Morón*

*Etudes générales*

Charpentier (A.), Traditions islamiques et traditions chrétiennes dans l'architecture religieuse et militaire de la région de Séville (de 1248 à la fin du Muyen Age), *th . Doct. Paris, EPHE, 1999.*

*Cité : Charpentier (A.), Traditions islamiques.*

Collantes de Terán y Caamaño (F.), *Historia de Morón de la Frontera*, Morón, sd., reed, 1989.

*cité : F. Collantes de Terán y Caamaño, Historia de Morón*

Collantes de Terán y Delorme (F.), "El castillo de Cote", *Estudios de Arte sevillano*, 1973, p. 53-61.

García Fernández (M.), *El reino de Sevilla en tiempos de Alfonso XI (1312-1350)*, Sevilla, 1989.

*cité : M. García Fernández, El reino de Sevilla en tiempos de Alfonso XI*

García Fernández (M.), "Morón de la Frontera y Enrique II. Los privilegios reales de 1378", *Archivo Hispalense*, 227, 1991, p. 3-25.

*cité*, M. García Fernández, Moron y Enrique II

Gonzalez (J.), *Repartimiento de Sevilla*, [éd.], Sevilla, 1951, T. I-II.

*cité* : Sevilla, *Repartimiento*

González Jimenez (M.), García Fernández (M.), *Actas capitulares de Morón de la Fontera (1402-1426)*, [éd.], Sevilla, 1992.

*cité* : Morón, *Actas capitulares*

Ladero Quesada (M. A.), *Andalucía en el siglo XV, estudios de historia política*, Madrid, 1973.

*cité* : M.A. Ladero Quesada, Andalucía en el s. XV

Mora Figueroa (L. de) El donjon tetrabsidal de Cotte (Motellano-Sevilla), *Estudios de historia et arqueologia medievale*, V-VI, 1985-1986, p. 391-413.

*Cité* : Mora Figueroa (L. de), *El donjon tetrabsidal de Cotte*.

Valor Piechotta (Ma M.), Henares Guerra (Ma Ta), « La fortaleza de Cote (Montellano-Sevilla) », *Castillos de España*, 125, avril 2002, p. 53-62.

*cité* : Valor Piechotta (Ma M.), Henares Guerra (Ma Ta),  
Cote.

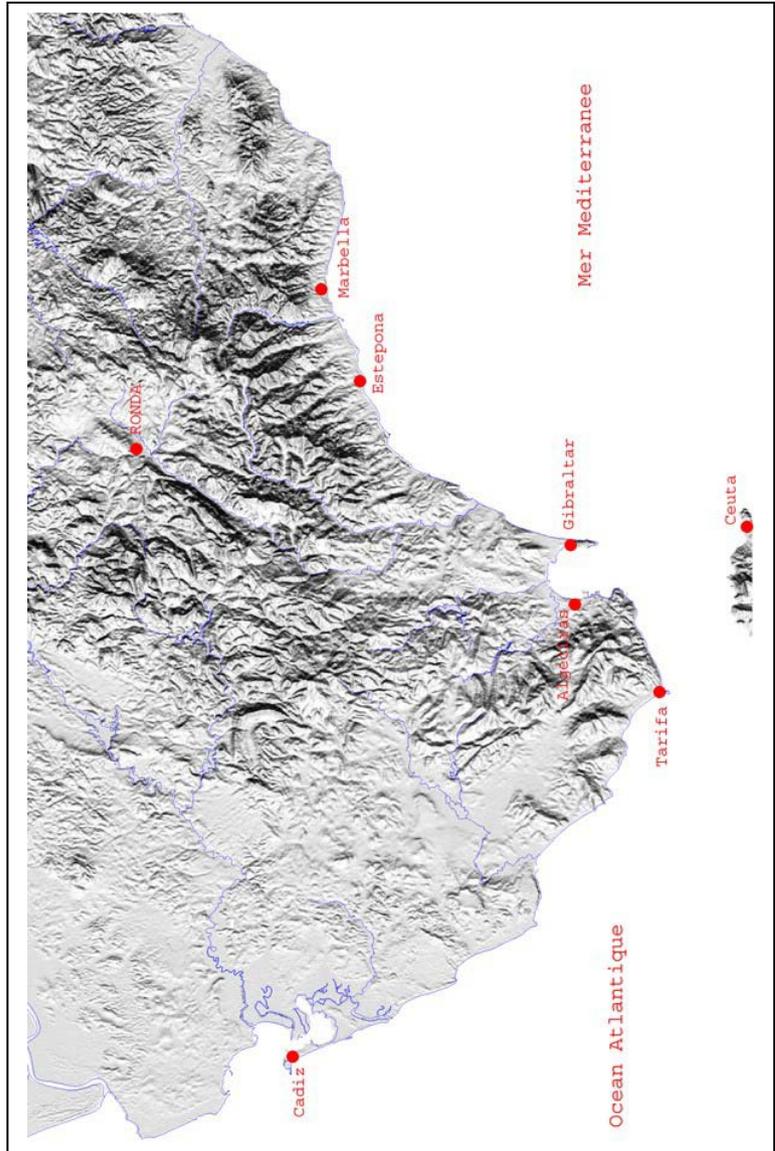


Fig. 1 - « Serrania » de Ronda

## *Ronda et les terres mérinides*

Laurent LOUBET

La « Serrania »<sup>1</sup> de Ronda est une chaîne de montagnes située au Sud de l'Espagne. Elle sépare la vallée du Guadalquivir des terres côtières andalouses les plus proches du continent africain. Région au relief abrupt et très accidenté, ses nombreux cours d'eau rendent les vallées fertiles et permettent d'y développer des activités agricoles (fig. 1).

Cette localisation au sein d'un territoire disputé entre Chrétiens et Musulmans hispaniques et africains, confère à la « Serrania » une valeur stratégique prépondérante tout au long du Bas Moyen Age. Son contrôle et sa maîtrise constituera un des enjeux principaux des campagnes chrétiennes mais aussi dans la défense du dernier territoire musulman d'al-Andalus.

L'histoire de la « Serrania » durant le bas Moyen Age a été conditionnée par trois facteurs interagissant entre eux : la présence mérinide, la reconquête chrétienne, et enfin les relations avec Grenade et le royaume nasride (fig. 2).

La présence mérinide, au secours de l'islam ibérique est marquée par des opérations ponctuelles mais aussi une maîtrise du territoire. Ceci passe bien sûr par le contrôle de places fortes. Ainsi, des 1275 Tarifa et Ronda leur sont cédés par les grenadins. Deux ans

---

<sup>1</sup> Serrania : terme employé pour désigner Ronda et les montagnes qui l'entourent.

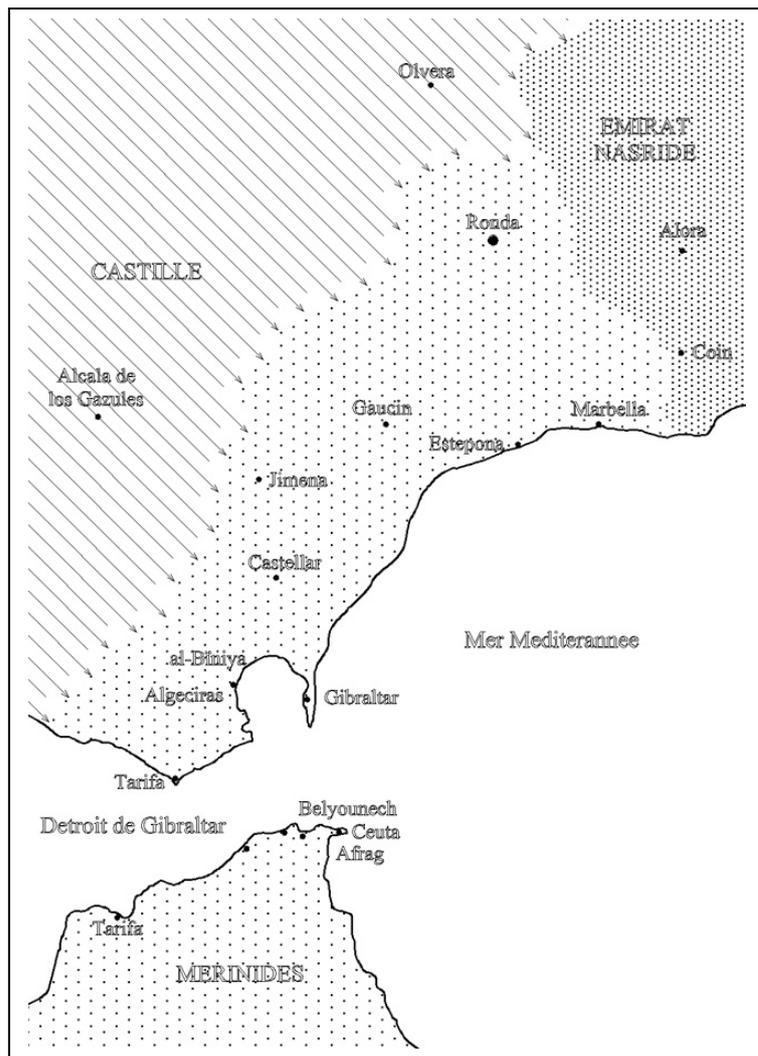


Fig. 2 - Les possessions mérinides et nasrides au bas Moyen Age

plus tard, Ronda servit de point de départ d'une campagne militaire visant les terres sévillanes. Le contrôle du Déroit en facilitait l'accès et ses défenses naturelles offrait une bonne option de repli.

Les années suivantes, la ville n'aura de cesse de changer de souveraineté au gré de la politique nasride, alternant les alliances avec les Chrétiens et les Mérinides. Nous ne reviendrons pas sur l'énumération de tous ces faits, largement étudiés dans l'ouvrage de Rachel Arié.

Nous retiendrons néanmoins deux conclusions importantes :

\* La cession de Ronda aux Merinides se faisait toujours avec une ville côtière (Algeciras, Tarifa ou Gibraltar). Ceci permettait de contrôler deux points clés aux extrémités de la « Serrania » ainsi que la route les reliant, elle même gardée par des forteresses comme celles de Jimena ou de Gaucin. Les conditions permettant de s'assurer la maîtrise d'un territoire sont ainsi réunies.

\* La « Serrania » apparaît comme un prolongement sur l'autre rive de l'empire mérinide, sauveur de l'Islam ibérique. Sa géographie, ses nombreuses forteresses perchées en faisait une tête de pont idéale pour lancer des opérations.

Après la prise de Séville en 1248, les Rois Catholiques continuèrent leur avancée le long du Guadalquivir sans pénétrer la « Serrania » et fortifient cette frontière plus ou moins définie.

L'influence sur les terres mérinides ibériques sera marquée par une pression de plus en plus forte due à des prises et reprises continues de places fortes. Durant le bas Moyen Age, Ronda va se retrouver de plus en plus isolée. Coupée du Déroit suite à la prise de Gibraltar, elle devient chrétienne en 1485. Sept ans plus tard Grenade capitule.

La « Serrania » constituait le dernier verrou permettant le contrôle des côtes et du Déroit. Privée de tout renfort venant d'Afrique, Grenade ouvrait ses portes aux chrétiens.

La présence mérinide sur la Péninsule était d'autant plus importante que les campagnes chrétiennes s'intensifiaient. Les fréquentes prises de contrôle de la « Serrania » par les émirs de Fès ve-

nant en aide aux Nasrides, et l'incapacité de ces derniers à défendre leur royaume sont les causes du développement d'une politique propre à Ronda et de l'éloignement de cette dernière par rapport à Grenade.

Ronda, place forte de premier ordre tout au long du Bas Moyen Age, doit sa valeur stratégique : son implantation sur un site doté de défenses naturelles exceptionnelles (fig. 3). Elle est édiflée sur un plateau rocheux, coupé en deux par le « rio Guadalevin ». La médina est implantée sur la partie sud et la ville moderne sur la partie Nord.

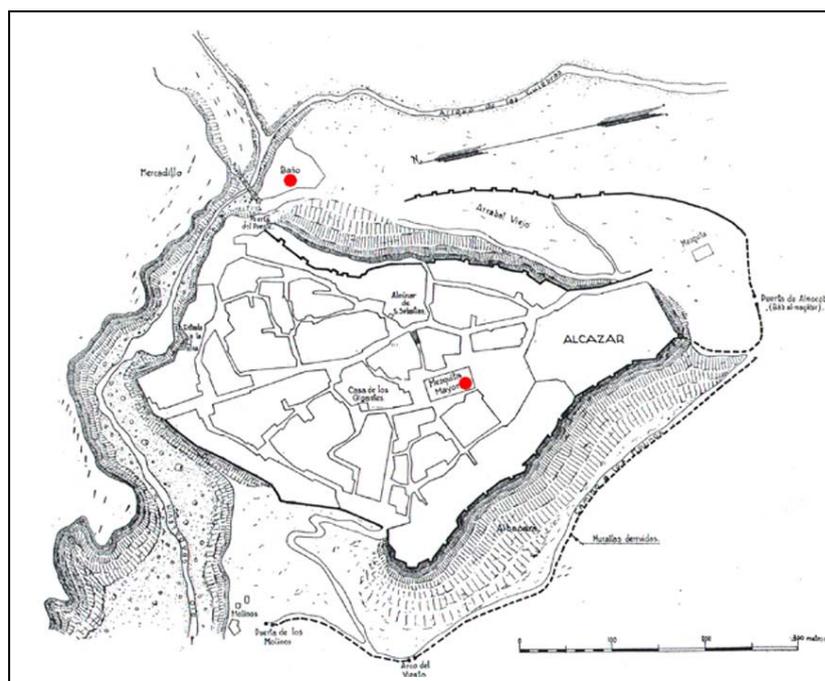


Fig. 3 - Plan de la médina de Ronda selon Leopoldo Torres BALBAS

Les points indiquent les monuments

L'ensemble se trouve au milieu d'un cirque situé lui même au centre d'une chaîne de montagnes. Cette localisation présente trois avantages :

- \* Territoire difficilement accessible
- \* Terres immédiates fertiles
- \* Position réputée imprenable

La faille creusée par la rivière offre à la *madina* une barrière défensive naturelle de près de un kilomètre de long sur cent mètres de haut sur sa partie la plus au Nord-Nord Est. Le versant Ouest de la *madina* dispose également de parois rocheuses verticales. Mais une partie en pente a nécessité l'édification d'une première enceinte destinée à protéger des moulins et formant une « albacara » (pl. I).

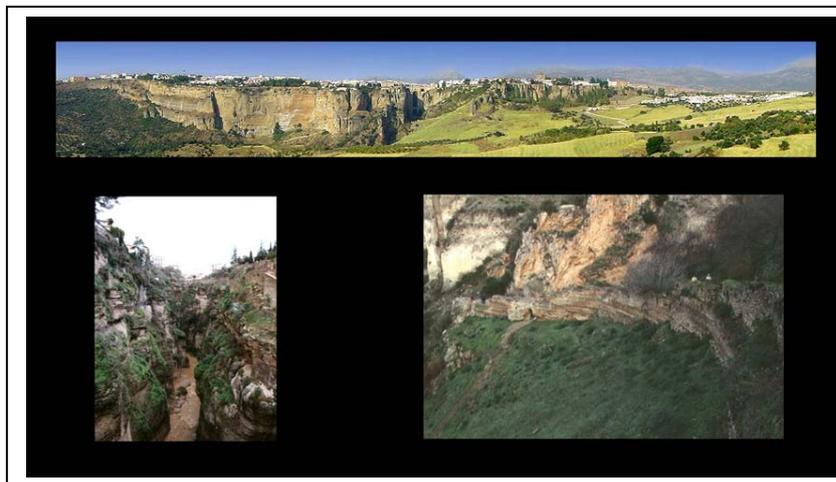
Les fortifications les mieux conservées sont celles défendant le versant Est. Même si celui ci dispose de hautes parois rocheuses, un premier mur rythmé par des tours rectangulaires y a été édifié. Il est double en contre bas par un autre mur d'enceinte abritant « l'arrabal » ou le faubourg de San Miguel aujourd'hui disparu (pl. II).

Un chemin venant de la plaine et remontant le long du python rocheux, où se trouvait « l'Alcazaba » ou le bastion, facilite l'accès au plateau par le Sud, la partie la mieux défendue de la ville. Au pied de celle-ci, et reliant les enceintes Est et Ouest se trouve un mur d'enceinte et une porte flanquée de deux tours semi-circulaires.

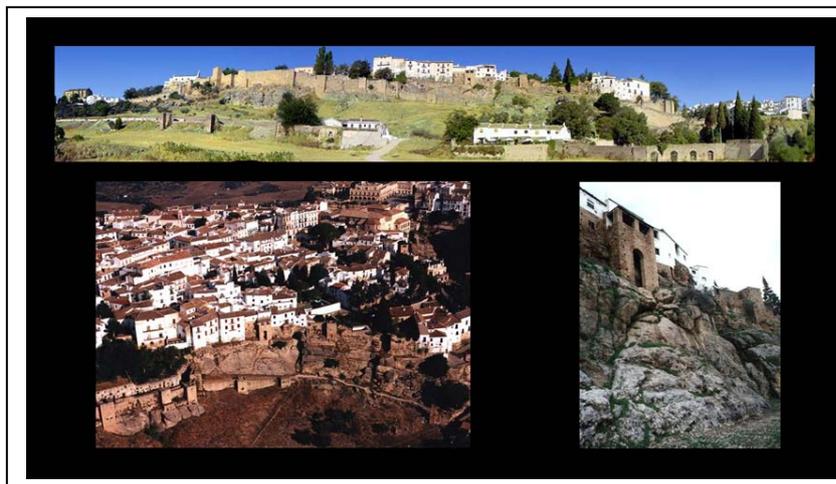
### **Les monuments (fig. 3)**

“*Los baños arabes*”

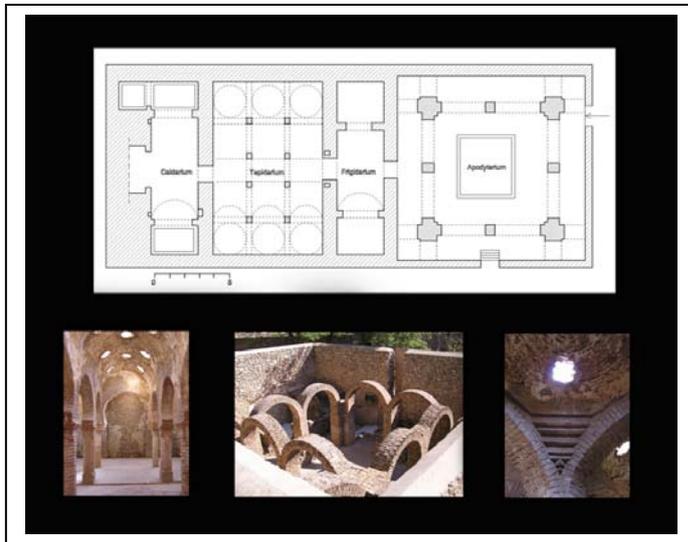
Dans l'ancien « arrabal » ou faubourg, au confluent du Guadalquivir et du ruisseau de Las Culebras, se trouve un bain musulman, identifié comme tel par Leopoldo Torres Balbas et dont le plan, nous a été conservé dans sa totalité jusqu'à nos jours. Il se trouve entouré d'un imposant mur de clôture, lui même relié aux anciens remparts du faubourg.



Pl. I -Vue Ouest de la ville – le Tajo – Mur d'enceinte



Pl. II - Les deux enceintes de « l'arrabal »



Pl. III - plan et vue du bain

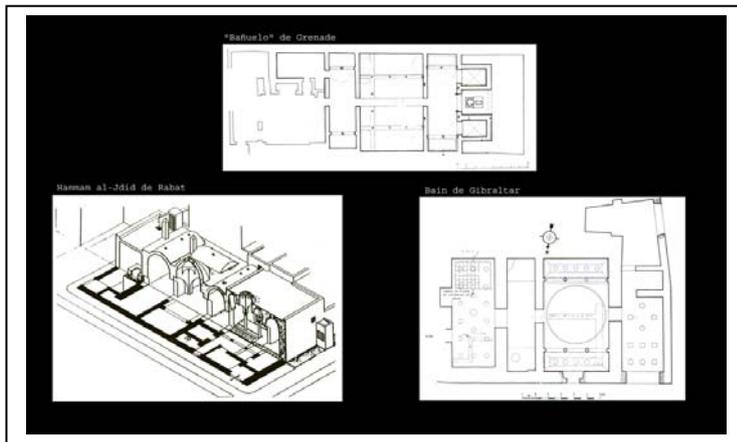


Fig. 5 - plans des bains de Grenade (en haut), de Rabat(en bas à gauche) et de Gibraltar (en bas à droite)

L'édifice est composé de trois pièces en enfilades, de longueur égale (pl. III). La centrale, de largeur plus importante s'organise suivant une composition tripartite : un carré central, couvert par trois voûtes en berceau est flanqué dans ses extrémités par deux rectangles divisés en trois carrés chacun. Ils sont couverts par des coupes en briques, reposant sur une base octogonale formée par des triangles renversés également en briques. Les deux autres pièces rectangulaires sont également voûtées avec des bassins à leurs extrémités. L'ensemble est relié par des portes supportant des arcs outrepassés.

Les restes de colonnes de remontée de fumée permettent de repérer les pièces chauffées, qui sont également ajourées par des trous en forme d'étoiles à huit pointes. Ainsi se distingue facilement le plan classique d'un bain : *caldarium*, *tepidarium* et *frigidarium*.

De ce fait le bain de Ronda se situe dans la continuité des bains d'Islam d'Occident, dont le premier exemple est celui du « bañuelo » de Grenade. Nous pouvons également citer le bain al-Alou à Rabat et celui de Gibraltar (fig. 5).

Ce type de bains, caractérisé par une composition tripartite et un surdimensionnement du *tepidarium*, est marqué par une fonction sociale évidente. Elle est d'autant plus marquée à Ronda que l'ensemble des pièces que nous venons de décrire est précédé d'un *apoditerium* (hérité des bains royaux) carré aux dimensions très imposantes par rapport au reste de l'édifice. Contrairement à d'autres exemples celui-ci se trouve aligné sur l'axe médian.

### *La grande mosquée*

#### *Chapiteau du mirhab*

Le chapiteau conservé à la retombée de l'arc d'entrée de la niche du mihrab de la grande mosquée présente une forme de transition proche de celle d'un chapiteau conservé en semblable position à l'agrandissement mérinide de la grande mosquée de Taza.

Comme il est courant au bas Moyen Âge, il combine un cylindre orné d'un méandre d'acanthe et une corbeille de palmes. A

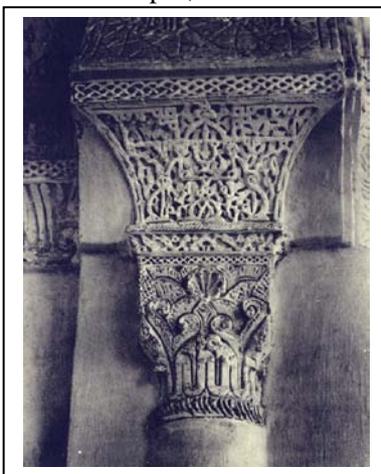
Ronda comme à Taza, des palmes à remplissage, présentant le même motif dentelé, naissent entre les éléments du méandre et assurent une transition vers la partie supérieure, qui n'est pas sans rappeler les chapiteaux décrits par Henri Terrasse comme des « bouquets de palmes » dans ses études sur la grande mosquée de Tinmal.

L'ordonnance du décor floral de la moitié supérieure du chapiteau est pourtant typique du XIII<sup>e</sup> siècle finissant. Les deux moitiés s'opposent selon un axe de symétrie vertical. En milieu de face les lobes internes des palmes précités reçoivent une palme double dont un lobe dentelé assure le tracé extérieur du chapiteau. L'autre lobe, à digitation d'acanthé s'unit à son symétrique pour former avec un bourgeon central, traité en forme de pin, un fleuron. Des palmes à digitation d'acanthé issues du bord supérieur de la corbeille flanquent ce fleuron et achèvent de couvrir le chapiteau (pl. IV).

La forme d'un tel chapiteau n'est pas inconnue en al-Andalus. Un couvent de Murcie conserve une pièce assez proche. Mais elle ne présente pas le même répertoire floral que les exemplaires de Taza et Ronda. Les émirs de Fès développaient le même art de transition aux deux rives de la Méditerranée (pl. V).



Pl. IV - Détails et tracé régulateur du chapiteau - Ronda



Pl. V - Chapiteau du mihrab – Taza



Pl. VI -Intrados de l'arc d'entrée du mihrab – Ronda



Pl. VII - Panneau du *mihrab* de la grand mosquée de Ronda

*Intrados de l'arc du mirhab*

L'analyse de l'intrados de l'arc d'entrée de la niche du mirhab de Ronda en témoigne également. Il s'agit d'un décor compact de palmes à remplissage disposés selon deux axes de symétrie perpendiculaires au milieu et à la clé (pl. VI). Il occupe la moitié centrale de l'intrados entre deux bandeaux lisses, soit une composition à contraste fort qui rappelle celles de l'époque des Reyes de Taifas.

La lecture du décor permet de dégager trois types de palmes simples et doubles. Les premières sont des palmes simples dentelées de manière tangentielle aux bords extérieurs du tracé, telles que celles composant le chapiteau. On trouve également des palmes à remplissage rubanées dont la forme contient des roses quadripétales. En s'opposant de part et d'autre de l'axe de symétrie, elles forment avec une pomme de pin, un fleuron, ce qui est typique des formes florales du bas Moyen Age. Pour terminer, apparaissent en alternance des jeux de palmes à digitation d'acanthé relativement peu géométrisés qui évoquent comme le chapiteau, l'art mérinide de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

*Panneau du mirhab*

La partie conservée du panneau du mirhab de Ronda permet d'en restituer en bonne partie l'ordonnance et le décor. L'arc d'entrée de la niche doublé vers l'extrados d'un arc ondulé excentré, présente une alternance de claveaux à motifs floraux. Une rosace qui le surmonte à la clé, occupe l'espace que génère un encadrement rectangulaire légèrement surhaussé. Un bandeau en cursif sur fond de pales lisses prolonge vers le haut la composition, une tresse marque la limite supérieure de la partie conservée (pl. VII).

Seul le décor de l'écoinçon gauche est conservé. La qualité de son tracé comme le modelé de ses sculptures attestent du savoir faire du maître d'œuvre qui en fut l'auteur. Une palme creusée en coupole le timbre comme aux œuvres du XIII<sup>e</sup> siècle, sa taille modeste, comme les trois perles qui apparaissent en saillie vers la base traduisent un

renouvellement de la forme. La bissectrice de l'angle droit sert d'axe de symétrie de la composition : il s'agit d'un ensemble du bas Moyen Age.

Sur un réseau de tiges frêles se développe un jeu de palmes à digitations d'acanthé simples et surtout doubles qui combinent à de fortes tailles obliques, le jeu des surfaces courbes de l'ensemble des feuilles. Ce décor de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle reste fidèle aux leçons que l'art almoravide avait développées aux deux rives du Califat d'Occident.

L'œuvre est sans doute une commande mérinide mais elle rappelle qu'un demi-siècle après la chute de Cordoue, nul plus que les émirs de Fès n'avait le souci de prolonger, non sans invention, l'art d'al-Andalus. Nous l'avons vu avec les bains et le décor du mirhab, mais l'étude ultérieure d'autres monuments de Ronda tels que les portes (pl. VIII) ou encore les vestiges de l'aqueduc, nous permettra de démontrer cette capacité de créer une identique école ibéro-maghrébine.



Pl. VIII - Portes d'enceinte et minaret à Ronda

## Villes de pouvoir et stratégie mérinide aux XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles

Michel TERRASSE

La stratégie polymorphe des Almohades ne leur permit pas de résister à la double source de déstabilisation qui naissait de leur empire même. Andalous, ils subirent en 1212 avec Las Navas de Tolosa une défaite décisive moins de deux décennies après une victoire éclatante, Alarcos (1195), et des expéditions menées jusqu'en Galice à la fin du siècle. Africains, ils devaient maintenir la cohésion d'un ensemble disparate dont les éléments tentèrent de recouvrer le pouvoir dès l'affaiblissement des Masmoudas. Dès 1231 en Ifriqiya, les Hafsides se proclamèrent Calife et furent même, un moment, reconnus jusqu'en Arabie. Surtout deux groupes zénètes — eux-mêmes rivaux — prétendirent au pouvoir : les Banu Abd al-Wad de Tlemcen et les Banu Marin, maîtres de Fès en 1250 puis de Marrakech en 1269. Seule la dynastie nasride survécut à Grenade dans la Péninsule après une troisième et rituelle période de *reyes de taïfas* usuellement usuellement liée à la faiblesse d'un pouvoir central. Les Mérinides, maîtres des zones clés de l'empire des Almohades, au moins au Maghreb al-Aqsa, se voulurent les successeurs de ces califes en reprenant trois axes majeurs de leur politique : soumettre les terres maghrébines, reconquérir l'Est du Maghreb aujourd'hui algérien et l'Ifriqiya, l'Ouest algérien et la Tunisie, reconstituer al-Andalus pour ce qui pouvait encore être sauvé. Cette nouvelle politique califienne a pu apparaître

illusoire. Grenade fut souvent un émirat vassal de la Castille. Seul Abu l-Hasan put atteindre l'Ifriqiya ce qui, au fond, hâta sans doute sa chute. Mais, les Mérinides n'en régnèrent pas moins de la moitié du XIII<sup>e</sup> siècle à la fin du Moyen Age.

On doit ainsi s'interroger sur la stratégie qui fut la leur. Les Almoravides et les Almohades étaient comme eux des groupes berbères mais ils incarnaient surtout un projet de réforme et de renaissance d'un Islam sunnite. Aucun de leurs successeurs ne pouvait se prévaloir d'un tel rôle. La montée du soufisme modifiait de siècle en siècle le rapport des sujets des émirs à l'Islam. Nous tenterons ici de démontrer comment une archéologie de la politique et des aménagements dus aux Mérinides renseigne sur les choix stratégiques qui furent les leurs. Leurs fondations urbaines expriment les choix stratégiques qui furent les leurs. Elles conduisent, me semble-t-il, à dégager trois types de villes conçues pour conforter à la fois le pouvoir et l'image d'une dynastie qu'un seul rôle pouvait grandir celui des meilleurs combattants pour la Foi du bas Moyen Age.

La plus célèbre des fondations mérinides est à coup sûr Fès Jdid — Madinat al-Bayda — fondée en amont de Fès al-Bali, sur l'Oued Fès en 1276. Les Almoravides avaient réuni, les fondations successives des deux rives — Kairouanais et Andalous — en une seule *madina* dominée par la *qasaba* de Bu Jlud ; les Almohades lui avaient maintenu son rôle de siège fasi du pouvoir califien ; une mosquée acheva son réaménagement ; elle fut achevée par les Mérinides en 1258. La fondation de Fès la Blanche avait un double sens : compléter l'agglomération de Fès d'une "ville de gouvernement" mais aussi quarante ans après la chute de Cordoue d'une *madina* qui en perpétue le rôle symbolique. Fès capitale régionale du Maghreb occidental avait pu se contenter sous les Almoravides et les Almohades de la *qasaba* pour marque du pouvoir central. En fondant Fès Jdid, peut-être l'émir zénète reprenait-il l'exemple du fondateur d'al-Aliya : il était l'émule des Idrissides fondateurs de la ville et plus encore d'une première réalité politique marocaine. Mais la volonté de présenter la ville où ils fixaient le siège de leur Empire comme une nouvelle Cordoue nous est rendue claire par le premier monument de

VILLES DE POUVOIR ET STRATEGIE MERINIDE

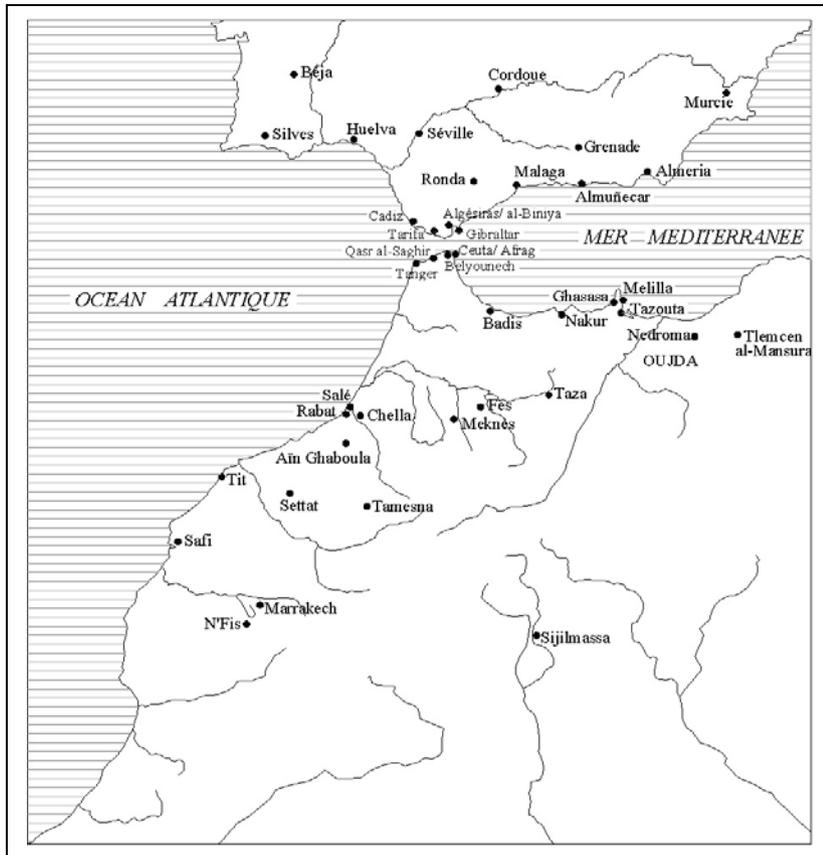


Fig. 1 – Les villes de pouvoir des Mérinides

la ville. Ainsi — comme je l'ai montré — un nouveau type de mosquée conçue à l'imitation de celle de Madinat al-Zahra proclame que le centre de l'Islam d'Occident est désormais fasi (fig. 1).

Mais, les Mérinides se veulent aussi les successeurs des Almoravides et des Almohades : une rénovation — celle de Qasr al-Saghir — et trois fondations al-Binya, Afrag et al-Mansura manifestent clairement les trois axes de la politique évoquée ci-après.

Une route clé avait relié Marrakech à Séville. Une ville maritime avait été créée au milieu de la rive sud du Déroit de Gibraltar. Les Mérinides la rénovèrent et la Porte de la Mer — le *Bab al-Bahar* — qu'ils rebâtirent marque à la fois le souci de fidélité et de mouvement d'une architecture résolument ibéro-maghrébine mais, qui témoignent aussi des progrès d'un régionalisme des côtes septentrionales du Maroc. Une autre fondation complète Qasr al-Saghir : sur la rive nord du Déroit, aux portes même d'Algésiras (*al-Jazira al-Hadra*), al-Binya munit les émirs marocains d'une nouvelle ville de conquête opposée aux conquêtes chrétiennes. Comme il advint souvent, une stratégie manifestée à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle est relayée par l'œuvre d'Abu l-Hassan, ici à Gibraltar (fig. 2). Ces deux bases maritimes au reste fragiles purent à la fois servir de base de départ pour des opérations de guerre sainte et pour assurer le lien du Maroc et des terres mérinides dont Ronda était la capitale. La simple comparaison de Ronda et de Séville dit assez le rôle réel des émirs de Fès comparé à celui de leurs devanciers. Une autre contribution, celle de Laurent Loubet, le dira : ces villes ibéro-maghrébines les présentent-elles comme de nouveaux califes ou de simples *muluk al-tawaif* ambitieux ?

La politique mérinide n'avait pas pour seule fin la guerre sainte contre les Chrétiens. S'il fallait reconquérir les terres orientales du califat, les émirs mérinides restaurèrent d'abord Ribāt Taza : sa mosquée almohade fut remaniée pour être conforme au modèle andalou développée à Fès Jdid. Mais, sur la voie de cette reconquête se trouvait l'émirat de Tlemcen. Les Banu Abd al-Wad étaient, comme les Mérinides des Zénètes, mais leur attitude à l'époque almohade en

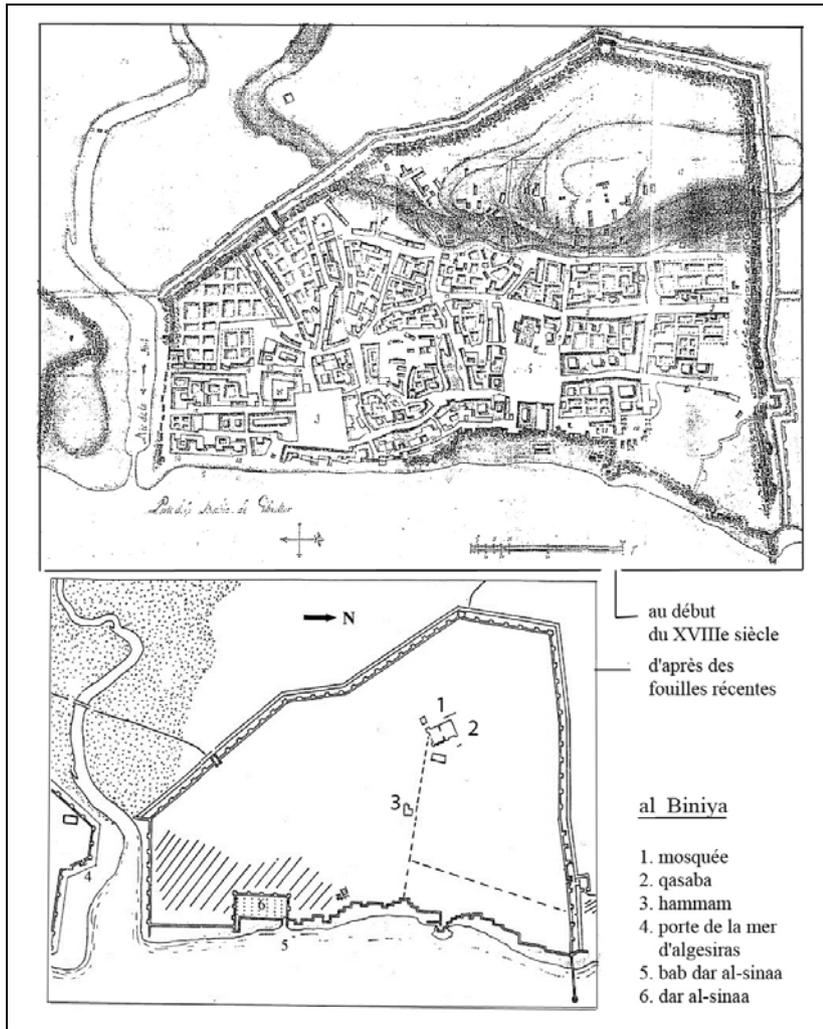


Fig. 2 - al-Binya

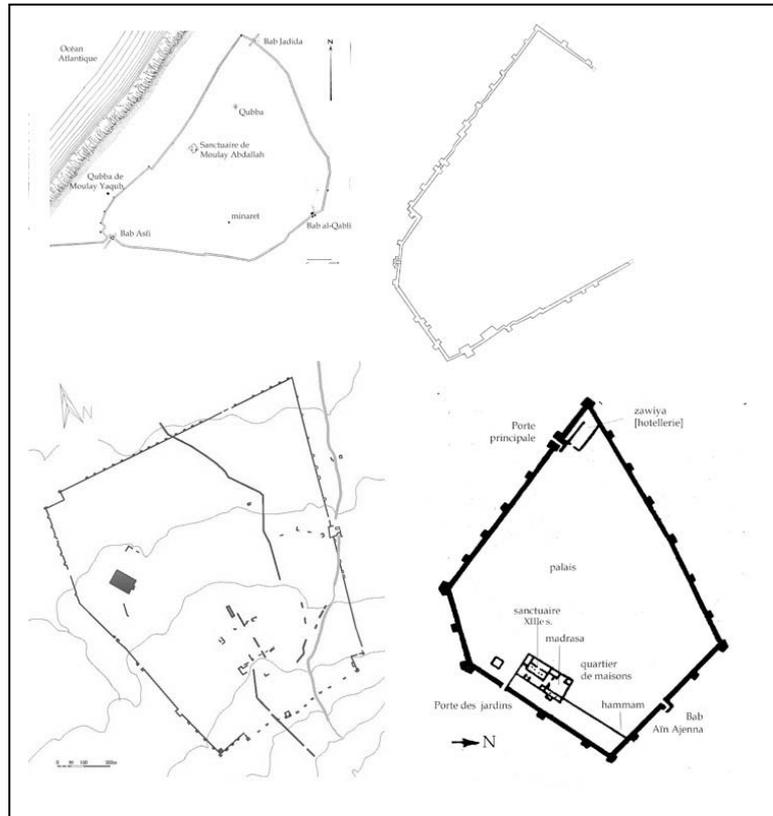


Fig. 3 – Du ribat à la zawiya : Tit (XII<sup>e</sup> s.), Afrag (en haut, droite), et en bas : Mansura (à gauche), Chella (à droite)

avait fait des frères ennemis ralliés aux Masmudas ; ils occupaient le pays tlemcenien proche de la Méditerranée tandis que les Banu Marin étaient relégués sur les terres, plus ingrates, du Sud. Dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les émirs mérinides décidèrent de faire de l'agglomération de Tlemcen un second siège africain de leur pouvoir : la ville — née de la conquête almoravide et de leur fondation de Tagrart au contact de la vieille Agadir — fut assiégée et entourée d'un mur ; surtout une ville nouvelle, al-Mansura, fondée au XIII<sup>e</sup> » siècle, n'était pas une ville de siège califienne : elle était en fait un signe de conquête. Abandonnée au début du XIV<sup>e</sup> siècle, l'entreprise fut reprise par Abu l-Hasan qui releva al-Mansura. Le souverain mérinide y recevait des ambassades : la ville était affirmation vers l'Est du pouvoir l'*amir al-mu'minin*, successeur des Almohades (fig. 3).

L'examen de la mosquée d'al-Mansura explicite sans doute les intentions de ses bâtisseurs. Son modèle le plus évident est la mosquée almohade de Ribat al-Fath mais une influence orientale — un espace *maqsura* — ménagé, devant le *mihrab*, sur la valeur de neuf travées évoque l'apport des réformateurs saljuqides. La fusion du minaret et de l'accès principal marque l'aboutissement d'une recherche présente à la mosquée de Cordoue d'Abd al-Rahman III ; on la retrouve à Fès, par exemple à la Sharabliyin : il s'agit donc d'une novation mérinide. En revanche, le format de la cour carrée semble marquer la fidélité à une tradition régionale. Al-Mansura est à l'image de la Marrakech des Almoravides ou du Ribat al-Fath almohade, la base d'une reconquête, celle de l'Est du califat.

Un dernier exemple de ville siège du pouvoir est d'une interprétation stratégique plus ambiguë. Afrag fondée en 1311 au voisinage de Sabta souvent éprise d'indépendance s'élève comme al-Binya mais au Sud du Détroit de Gibraltar. Les Mérinides n'ont jamais négligé l'aménagement de ses rives comme le montrent les travaux exécutés à Tanger avec la création d'un arsenal et du port fortifié de Tanjat Balia. Mais là, il semble bien qu'il s'agisse d'affirmer le pouvoir mérinide en une province où la population confiait volontiers son sort à une dynastie locale. Rien ne subsiste de cette ville à l'exception d'une partie de l'enceinte et une porte Bab Fas. Les Portugais avaient dû, pour des

raisons de sécurité, les détruire après la prise de Sabta : Afrag offrait à des assaillants marocains une position trop dangereuse pour qu'on la laisse subsister. Ces nécessités militaires n'ont pas empêché un texte portugais de décrire avec émotion et admiration la ville et ses palais. Cette ville sans doute vouée à l'ordre intérieur ne le cédait en rien à al-Mansura.

\*

\* \*

Il va de soi que les immenses chantiers de ces villes du pouvoir témoignent avec vigueur de la politique mais aussi des choix urbanistiques ou architecturaux qui y furent liés. Il est significatif que toutes aient marqué, aux limites des terres à reconquérir, la fidélité des souverains au rêve califien qui entraîna, au reste, la chute du plus brillant d'entre eux sans doute, Abu l-Hasan. Mais les fondations débütées dès le XIII<sup>e</sup> siècle posent le problème des liens des Mérinides avec leurs devanciers. Leur position, du Détroit de Gibraltar au Maghreb central, en des univers artistiques différents de ceux de Fès ou de Marrakech pose le problème des régionalismes qui ont pu sourdre de cette volonté de reconstituer l'aire culturelle qui avait été celle des Almohades.

Mais les Mérinides ont une conception de l'agglomération très différente de celles des dynasties du XII<sup>e</sup> siècle, plus orientale peut-être, dans le souvenir d'al-Andalus omeyyade à coup sûr. Les Almoravides avaient adopté le modèle très méditerranéen de la *madina* contrôlé par la *Qasaba* : ils ont ainsi réuni les deux Fès en une seule *madina* — Fès al-Bali — dominée par la *qasaba* de Bu Jjud munie par les Almohades d'une mosquée achevée par les Mérinides en 1258 sans rupture avec la tradition locale.

On a vu comme les premières villes dues aux Mérinides sont l'affirmation d'une politique continuée de guerre sainte en Espagne. Mais pourquoi renoncer sur le Détroit à la très belle fondation de Qasr al-Saghir après avoir, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, refait la porte de la Mer ? En marquant d'une ville les deux sites de la conquête de 711, les Méri-

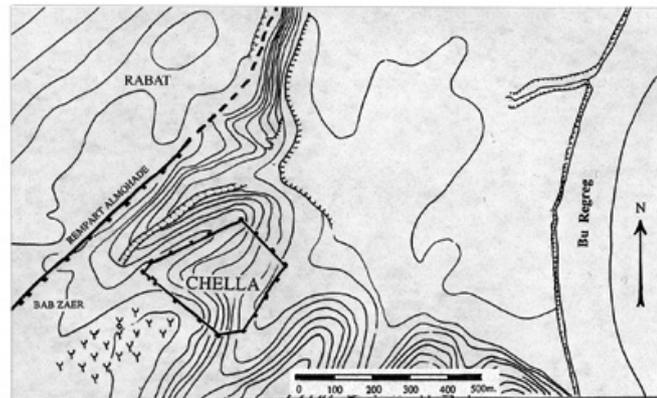
nides ne tentent-ils pas de donner à leur pouvoir les racines les plus orthodoxes qui puissent être. Ce sont certes des villes-camps comme l'indique le nom même d'Afrag, voisine de la très turbulente Sabta. Comme il a été affirmé à propos d'al-Binya, proche de Jazirat al-Hadra, dont il s'agissait de protéger la population du désagrément de la présence des troupes en campagne ; mais une mosquée « des étendards » a été signalé qui confirme le rôle imparti aux fondations nouvelles dans le *jihād* andalou. Les Mérinides s'affirment là, très volontairement les successeurs des Almohades dans leur rôle de combattants pour la Foi maîtres d'un Empire des deux rives (fig.4).

Mansura (fig.5), une ville camp du XIII<sup>e</sup> siècle marque la mainmise des Mérinides sur la nouvelle « porte » du Maghreb et de l'Ifriqiya pour reprendre une expression chère aux chroniqueurs arabes du Moyen Age. Elle est une étape nouvelle après Ribat Taza dont on avait refait la mosquée à la mode andalouse, retrouvée à Fès Jdid, vers 1290. Au XIV<sup>e</sup> siècle, la ville reçoit tous les aménagements qui la proclament à la fois siège du pouvoir et base de conquête. Son but est ainsi stratégiquement beaucoup plus riche que celui des villes du Détroit. Sur le plan de l'urbanisme, les Almoravides avaient doté Tlemcen d'une seconde *madina* en accolant Tagrart à Agadir ; les Almohades avaient restauré l'enceinte et sans doute œuvré à la grande mosquée almoravide. Avec les Mérinides, l'agglomération deviendra riche de trois fondations nouvelles selon un schéma plus oriental que maghrébin.

On ne saurait enfin exclure de la politique mérinide l'exploitation, à leur bénéfice, de fondations pieuses qui reprennent le modèle de Tit et correspondent à une tendance générale de l'Islam du bas Moyen Age, de l'Atlantique à l'Afghanistan. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, avec des mosquées comme Taferstat — hélas disparue — et Chella, on avait commencé de célébrer les Mérinides — combattants pour la Foi morts au combat.. On sait que ces fondations sont transformées en ville par Abu l-Hasan. Mais il y a loin de ces ribats-pèlerinages — comme l'affirme l'inscription de la porte de Chella — aux deux sanctuaires que Tlemcen doit à Abu l-Hasan, Sidi bu Madyan, et à Abu Inan, Sidi al-Halwi. Ces deux complexes sont de simples pèlerinages. Chella conserve, comme Afrag, al-Binya ou Mansura, le cadre



Afrag [Ceuta la Vieja] au XVIIIe siècle



Chella méridionale aux rives du Bou Rgreg

Fig. 4 - Afrag [Ceuta la Vieja] et Chella, près de Rabat



Fig. 5 – Mansura, Algérie – Minaret et enceinte

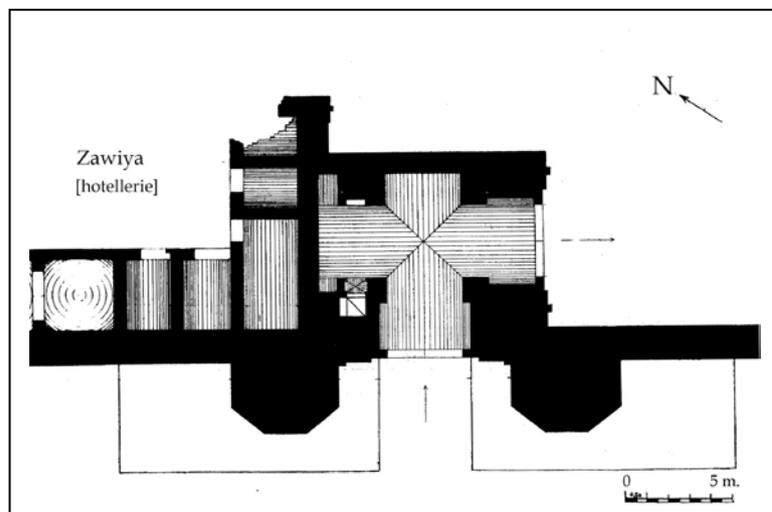


Fig. 6 – Porte principale (à simple coude) de la ville de pèlerinage

militaire qui va avec le rôle de ville-ribat. Le ribat y connaît la troisième phase de son histoire.

A toutes ces fondations, se retrouvent les formes d'une architecture militaire almohade adaptée aux goûts nouveaux du bas Moyen Age. Leur taille varie pour atteindre une surface de plusieurs kilomètres carrés, au sein d'une enceinte de 4 km., à Mansura. Mais, partout, les courtines sont d'un remarquable béton de chaux pilonné en coffrage<sup>1</sup> dans la ligne des fortifications ibéro-maghrébines développées au Maroc — sur bases andalouses — depuis le début du XII<sup>e</sup> siècle. Mais ce mode de bâtisse rapide et économique ne satisfait plus les maîtres d'œuvre : les murs de Chella, par exemple, conservent les traces d'un décor de faux joints qui simulent un appareil cyclopéen évoquant la pierre de taille réservée aux portes. Celles-ci ne sont plus que décor aussi splendide que faire se peut mais leur plan se simplifie : comme à la Bab al-Bahar de Qasr al-Saghir, ce sont des accès à simple coude (fig.6). A Chella, du côté du fleuve, Bab Ain Ajenna qui semble évoquer les portes zirides de Gharnata, doit sans doute être

<sup>1</sup> Il avait fait l'admiration des militaires français stationnés à Tlemcen qui en avait testé la résistance.

rattachée à une tendance générale de l'aire culturelle andalouse : on a montré comme en Andalousie à Séville ou à Niebla des portes attribuées au XI<sup>e</sup> siècle sont dues en fait à des réfections du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Les portes sont un décor dédié à la gloire dynastique ; leur décor issu des modèles almohades, contaminera même l'accès principal de la mosquée militaire de Mansura. Le rêve impérial des Mérinides, héritiers fidèles des deux califats d'Occident, les a conduits à nettement innover en créant les formes ornementales d'une architecture militaire accordée aux goûts de leur temps.

Une même conclusion apparaît à l'analyse des architectures religieuses (fig.7). Avec la première mosquée funéraire de Chella apparaît un souci archaisant de retour aux formes premières de l'architecture du Maghreb occidental et aux petites mosquées aux vaisseaux parallèles à la qibla dues aux Idrissides fondateurs de Fès et, faut-il le rappeler de la grande mosquée tlemcenienne d'Agadir. Il semblait que la mosquée de Fès Jdid, élevée à l'instar de celle de Madinat al-Zahra, n'avait guère eu de postérité si l'on excepte les rares édifices marocains comme la Jam'a al-Hamra. Vers l'Est, les villes ribats ou sanctuaires affirment tout le sens de ce parti de souche califienne omeyyade pour les Mérinides : après l'adaptation de la mosquée de Taza signalée *supra*, les mosquées de Sidi bu Madyan et Sidi al-Halwi dédiées à des santons andalous en témoignent. Des minarets tlemceniens des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles nous montrent qu'en architecture religieuse comme en architecture militaire, les architectes au service des Mérinides ont le goût de mettre un héritage andalou au goût du moment. Le modèle des tours vient de la grande mosquée de Cordoue, leurs proportions ont été établies à l'époque almohade et leur décor conservait de leur époque une certaine rigueur. A Tlemcen, les Banu Abd al-Wad achèveront leur minaret par des panneaux d'arcatures tout andalous. Aux villes sanctuaires de commande mérinides, on retrouve des minarets dont la couleur avec un bandeau terminal

---

<sup>2</sup> Agnès Charpentier : "L'enceinte de Séville d'après des gravures romantiques", *Bulletin archéologique du CTHS : Moyen Age, renaissance, Temps moderne*, 2002, p. 141-150.



Fig. 7 – Deux sanctuaires dus à Abū'l-Hasan : plans de Sidi bû Madyan (en haut) et de Chella (en bas)

d'étoiles polygonales en *zellijs* polychromes, d'abord affirmé à Fes Jdid, précède un lanternon qui comme à Chella s'affine. Un art du XIV<sup>e</sup> siècle a su faire évoluer l'héritage des siècles califiens.

On doit enfin se poser la question du régionalisme et des échanges entre les trois pôles de l'Islam héritier des Almohades : Tlemcen, Fès et Grenade. On connaît mal l'architecture palatine mais la mise au jour depuis 2008<sup>3</sup> des vestiges d'un palais *abd al-wadide* suggère des conclusions que les petits restes, très malmenés, du palais de Sidi bu Madyan voire les souvenirs de découvertes anciennes qui ont révélé le « Palais de la Victoire » de Mansura ne permettait pas d'établir. Chaque région avait sa manière et ses ateliers n'ont pas manqué d'œuvrer pour les autres émirs des dynasties post-almohades : des architectes maghrébins occidentaux ont pu dresser le plan des monuments de commande mérinide mais leur réalisation a fait appel à des ateliers locaux et leurs formes de détail — les chapiteaux par exemple — sont résolument tlemceniennes. Bien plus, des échanges interrégionaux apparaissent : au palais de Tagrart comme aux minarets des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, les Tlemceniens adoptent des formes grenadines tandis que des ateliers-voyageurs embauchés par les Mérinides interviennent à Chella<sup>4</sup> ou à la mosquée-madrassa Bu Inaniya de Fès. L'union politique du monde ibéro-maghrébin était une illusion, la pérennité et la richesse de l'art hérité des Omeyyades et des Almohades n'est plus à démontrer.

J'aimerais enfin évoquer pour illustrer cette unité maintenue deux types monumentaux parfois oubliés. Les Mérinides ont voulu poursuivre le *jihād* sur mer comme sur terre : ils furent les développeurs de ports fortifiés et d'arsenaux dont leurs fondations ont bénéfici-

---

<sup>3</sup> Agnès Charpentier, Sidi Mohammed Negadi, Michel Terrasse et leur équipe, *Découvrir Tlemcen Histoire et archéologie, Itinéraires de découverte, conseils pratiques*, Tlemcen, 2011.

<sup>4</sup> Agnès Charpentier, *Un atelier voyageur au bas Moyen Age ibéro-maghrébin entre mondes abd al-wadide et mérinide*, 130<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes, La Rochelle 18-22 avril, 2005)

cié. On se reportera ici à al-Binya et son *dār al-sina'a* mais il faudrait citer aussi Salé, complémentaire de Ribat al-Fath, et son port mérinide ou encore Honain qui devint port de Tlemcen au XIV<sup>e</sup> siècle : art et technique y apparaissent en constant renouveau.

Mais il est un monument tlemcenien de commande mérinide mais du à des ateliers locaux qui situe bien ces cités du pouvoir mérinides et leurs architectures, une fois encore dans la ligne qui avait été celle des Omeyyade et Almohades, à la rencontre de l'Orient et de l'Occident. J'ai montré comme cette descendante de la grande mosquée de Ribat al-Fath enrichissait les racines de la synthèse — le souvenir de Samarra s'y mêle à celui de Cordoue — qui modifient le modèle de la mosquée califienne « militaire »<sup>5</sup>. Le minaret parvient enfin à réaliser la fusion ente tour d'appel à la prière et entrée axiale du monument recherchée depuis le X<sup>e</sup> siècle. On a dit ce qu'elle devait aux Almohades mais les structures intérieures, les voûtements en particulier, sont identiques à celles que l'on retrouve à l'Alhambra de Grenade. La cour carrée, très tlemcenienne, avait déjà été réalisée dès le XI<sup>e</sup> siècle à la mosquée de Gharnata. Mais l'élément le plus nouveau et le plus spectaculaire de l'édifice, par delà ses dimensions insolites, était la *maqsura* d'une valeur de neuf travées. Elle évoque à coup sûr la *maqsura* introduite par les Saljuqides à la Mosquée du Vendredi à Ispahan et attestée au Caire au bas Moyen Age. Les trois coupoles élevées à la fin du X<sup>e</sup> siècle à la grande mosquée de Cordoue étaient couvertes de coupoles nervées d'origine sans doute iranienne. Ces liens nouveaux entre Orient et Occident de l'Islam paraissent aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles — comme il en avait été au XII<sup>e</sup> siècle — enrichir les synthèses de l'islam ibéro-maghrébin.

Elevées à la gloire de la dynastie qu'il s'agisse de proclamer ses princes combattants pour la Foi ou martyrs du *jihad*, les villes qui affirment le pouvoir et la stratégie des Mérinides ont été le plus souvent négligées ou détruites. Leurs ruines nostalgiques sont sans doute l'écho de l'échec d'un rêve califien. Mais, à analyser ces vestiges, on sent qu'à la rencontre de l'Orient et de l'Occident, le monde ibéro-

---

<sup>5</sup> Michel Terrasse, « Quatre "grandes mosquées" qui font énigme », *Les Cahiers de Sciences et vie*, juin 2006, p. 48-52.

maghrébin avait su sans cesse innover : ces villes fondées sur une stratégie irréaliste ont permis que, par elles, des architectes et des ateliers affirment les tendances d'un âge passionné d'ornement mais digne des siècles califiens dont ils devaient évoquer le souvenir. Un urbanisme et une architecture conçus comme un langage politique ont ainsi livré le témoignage d'un art brillant dont quelques chefs d'œuvre subsistent. Il faut redire leur valeur et mener un combat nouveau : celui de leur protection.



## **Les chantiers des fortifications De Tunis a l'époque de Hammuda Pacha**

Ahmed SAADAoui

Dès le début de son règne, Hammûda Pacha (1782-1814), redoutant une attaque algérienne, entreprit une campagne de rénovation des enceintes de la ville de Tunis et de restauration des forts de ceinture, visant à rendre sa capitale moins vulnérable. Les travaux de réfection furent importants, sans pour autant modifier profondément le dispositif défensif antérieur. Ibn Abî al-Diyâf relate ces réalisations à caractère militaire : « Il ordonna la restauration des murailles de la ville et commença par le fort de Bâb al-Khadrâ' et celui tout près dit de Sâhib al-Tâbi<sup>c</sup>. Les travaux débutèrent le dimanche 4 rabi<sup>c</sup> I 1217/4 juillet 1802. Pour ménager les janissaires, il apposa sur les portes des forts nouvellement construits des inscriptions écrites en langue turque. Il supervisa en personne l'édification des murailles et des forts. Il fortifia La Goulette, creusa le canal, aménagea un bassin à l'intérieur des murailles pour abriter la flotte et construisit l'arsenal. Il donna également l'ordre de bâtir à l'intérieur de la médina les cinq casernes réservées à l'hébergement des janissaires »<sup>1</sup>. Des inscriptions, des documents des archives de l'intendance de l'administration beylicale et de celles des wakf-s confirment la portée de ces interventions. En se fondant sur cette nouvelle documentation, notre objectif est de préciser quelques données et compléter le travail de référence en la matière,

---

<sup>1</sup>- Ibn Abî Diyâf, 1990, t. 3, p. 53.

celui de notre collègue Néji Djelloul sur les Fortifications des côtes tunisiennes à l'époque ottomane<sup>2</sup>.

Comme première étape et dans un travail récent nous avons publié les actes de constitution de wakf au profit des forts, des murailles et des casernes de la capitale de la Régence qui remontent à cette époque. Dans cette communication nous analysons les données contenues dans les registres de l'intendance beylicale concernant les chantiers d'édification ou de restauration de ce type d'édifice.

En effet, dans les Archives Nationales de Tunis se trouve un livre de comptes tenu fort probablement par wakîl al-Sûr<sup>3</sup>, l'intendant des remparts, qui était au début des travaux al-Hâj Mahmûd Tâtâr<sup>4</sup>. Ce registre nous révèle quelques renseignements sur la conduite des chantiers considérables décidés par Hammûda Pacha pour renforcer les fortifications de la capitale.

Malheureusement, ce document ne couvre pas la totalité des chantiers, il contient des renseignements incomplets et nous livre quelques indications sur les dépenses et la progression des chantiers entre le début du mois de rabî<sup>c</sup> I 1214/3 août 1799 et la fin du mois de rajab de l'année 1221/13 octobre 1806<sup>5</sup>. Au-delà de cette date, les chantiers avaient continué, pendant plusieurs années, de toute façon jusqu'à la fin du règne du monarque ; cependant, nous sommes mal renseignés surtout sur l'évolution des travaux de construction et de rénovation des fortifications de Tunis pendant les dernières années du règne de Hammûda Pacha.

Les chantiers nommés expressément dans ce registre sont :

Le fort de Sîdî Yahya', à partir de 17 rabî<sup>c</sup> I 1214/19 août 1799<sup>6</sup>.

---

<sup>2</sup> Néji Djelloul, 1995, 2 vol.

<sup>3</sup>- A.N.T., Le registre 2218 (années 1214-1224/1799-1606).

<sup>4</sup>- A.N.T., le registre (111, p. 455) indique qu'en 1210/1795-6, le *wakîl d'al-sûr* était Mahmûd Tâtâr et Ibn Abî al-Diyâf (1990, t. 7, p. 39) l'appelle Muhammad Tâtâr et confirme qu'il occupait cette fonction jusqu'à sa mort en 1215/1800-01.

<sup>5</sup>- A.N.T., voir à titre d'exemple le registre 2218 (dépenses des chantiers des forts de Tunis 1214-1221/1799-1806).

<sup>6</sup>- A.N.T., registre 2218, f°6 et 7.

Le fort de Bâb Abî Sa<sup>c</sup>dûn, à partir de 29 dhû al-ka<sup>c</sup>da 1215/13 avril 1801<sup>7</sup>.

Le fort de Kâsim al-Jalîzî, à partir de 10 muharram 1216/24 mai 1801<sup>8</sup>.

Le fort de Sîdî <sup>c</sup>Abd al-Salâm, à partir de 12 shawwâl 1216/15 février 1802<sup>9</sup>.

Le fort de <sup>c</sup>Alî al-Gurjânî, à partir de 24 shawwâl 1216/27 février 1802<sup>10</sup>.

Le fort de Bâb al-Khadrâ', la date des débuts des travaux n'est pas indiquée<sup>11</sup>.

La porte de Hûmat al-<sup>c</sup>Ulûj, la date des débuts des travaux n'est pas indiquée<sup>12</sup>.

Le fort de Ahmad Râ'is, à partir de 15 rabî<sup>c</sup> I 1219/24 juin 1804<sup>13</sup>.

Ce registre nous permet des éclairages nouveaux sur les fortifications de Tunis ; il contient des données sur les conditions économiques et techniques de la réalisation de tels ouvrages. On y trouve des informations sur le financement de ces chantiers, sur les salaires et les salariés, sur les matériaux de construction employés, les quantités et les prix. D'autres registres comportent des renseignements de différents ordres qui peuvent compléter nos connaissances sur le sujet<sup>14</sup>.

---

<sup>7</sup>- A.N.T., registre 2218, f°31.

<sup>8</sup>- A.N.T., registre 2218, f°49.

<sup>9</sup>- A.N.T., registre 2218, f°65.

<sup>10</sup>- A.N.T., registre 2218, f°28.

<sup>11</sup>- A.N.T., registre 2218, f°48.

<sup>12</sup>- A.N.T., registre 2218, f°64.

<sup>13</sup>- A.N.T., registre 2218, f°75.

<sup>14</sup>- A.N.T., registre 111 (à partir de 1172) et le registre 1776. A titre d'exemple, signalons qu'à la page 9, le dernier registre indique que le *wakîl* des propriétés du Beylik sises à l'intérieur de la médina a concédé en 1203/1888 la somme de 12942,5 piastres et 9 *nâsrî-s* au chantier de construction de la *kishla* de souk al-Bshâmkiyya. Nous trouvons également dans ce registre des renseignements sur les prix des matériaux de construction et sur les salaires dans les chantiers des palais beylicaux au Bardo et à la Manouba notamment (voir p. 18-32, 79-91). Pour des dates plus anciennes on peut consulter les registre 2215 (à titre d'exemple, ce document signale à la page 133, des

### Le financement

Le Beylik ne finançait pas seul ces grands chantiers. Des personnes fortunées du pays, poussées par le pouvoir, participent aux frais de l'entretien et de la consolidation des fortifications de la capitale. En parlant de l'œuvre de Hammûda Pacha pour fortifier sa capitale, Ibn Abî Diyâf nous rapporte que le bey ordonna la construction de cinq casernes pour les janissaires et désigna comme gérant pour chacun des chantiers de construction un dignitaire de la Régence : al-Hâj Muhammad Abû Thawr, al-Hâj <sup>c</sup>Alî al-Shiffî, al-Hâj Muhammad al-Mubazza<sup>c</sup>, al-Hâj Ahmad al-Kasantîtnî et al-Hâj Muhammad Ibn al-Amîn<sup>15</sup>. Ces notables ont été choisis pour leur influence mais également pour leurs fortunes ; chaque personnalité est appelée à soutenir le financement du projet qu'elle dirige.

Le registre nous révèle que les autres ouvrages défensifs et notamment la construction et la restauration des murailles de la ville, de ses portes et de ses forts ont profité d'un financement complexe : des recettes de la ferme de produits comme le cuir, les légumineuses et le poisson ; et des taxes payées par des corporations comme celles des armuriers et des fabricants de crosses de fusil (les *zanâ'diyya* et les *sarâ'riyya*) sont versées dans la caisse de ces chantiers. De même des fermiers de régions (Cap-Bon, Djerba) et des individus (Yûsuf Sâhib al-Tâbi<sup>c</sup>, Yûnis b. <sup>c</sup>Ayyâd, Rajab Abû Namra) sont mis à contribution<sup>16</sup>.

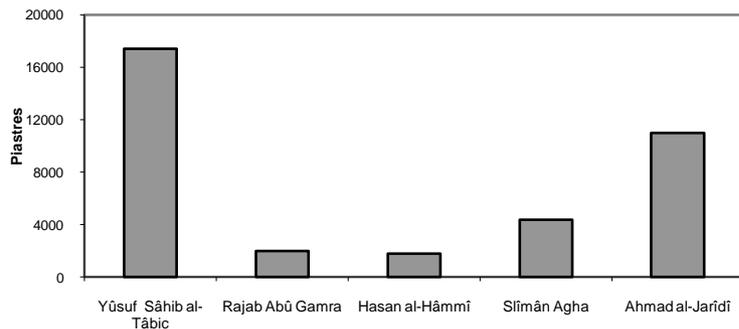
---

frais de 810 piastres affectés aux chantiers des forts de ceinture de Tunis en l'année 1156/1743-1744). Les registres 2216 et 2217 contiennent également des données de différents ordres.

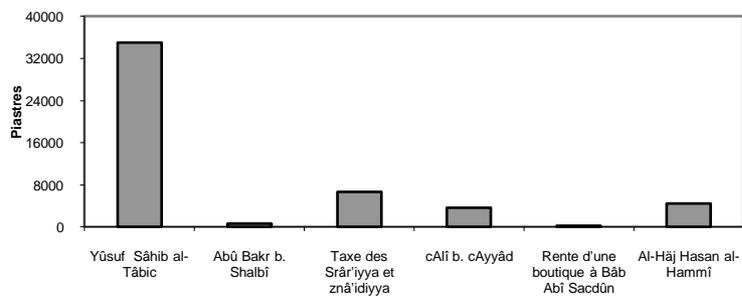
<sup>15</sup> - Ibn Abî Diyâf, 1990, t. 3, p. 53.

<sup>16</sup> - Voir sa biographie dans Ibn Abî Diyâf, 1990, t. 7, p. 55.

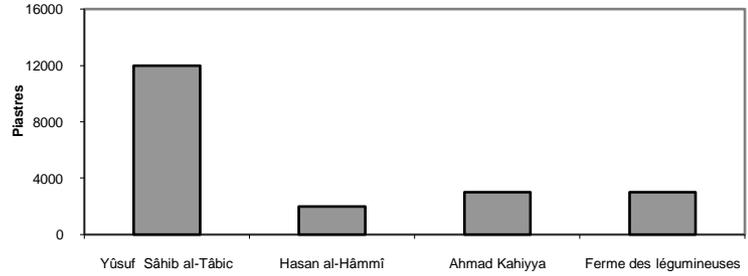
**Fig. 1 : Financement du chantier du fort de Bâb Abî Sa'dûn**



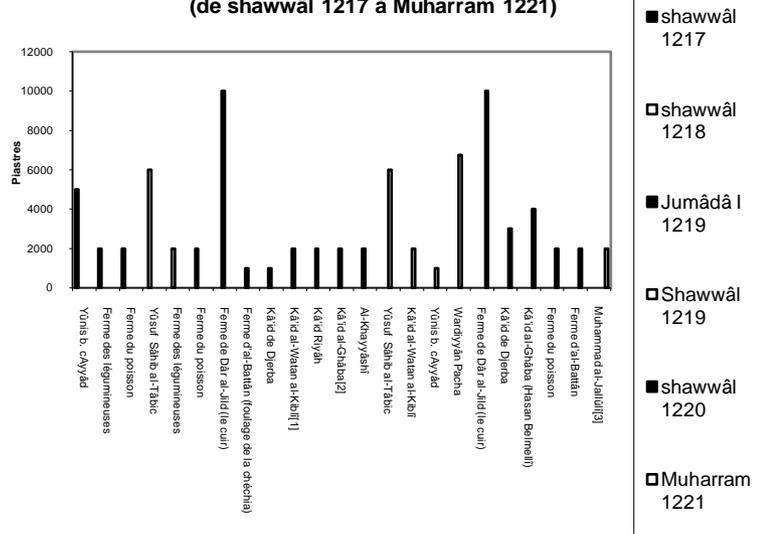
**Fig. 2 : Financement du chantier du fort de Sîdî Kâsim**



**Fig. 3 : Financement du chantier du fort de Bâb Sîdî 'Abd al-Salâm**



**Fig. 4 : Financement du chantier du fort de Ahmad Râhîm (de shawwâl 1217 à Muharram 1221)**



### *Salaires et salariés*

Dans les domaines des salaires et des salariés, le registre 2218 donne des renseignements de différents ordres. Aussi distingue-t-on deux catégories de salariés :

- Les amîn al-Binâ', les maîtres maçons, les maçons, les tailleurs de la pierre, les menuisiers, les surveillants, qui sont rattachés à des corporations de métiers bien organisées.

- Les manœuvriers : carriers, chargeurs, conducteurs d'âne et de mulet, préparateurs de mortier, préparateur de pisé, etc., qui sont des ouvriers sans qualifications particulières.

Les premiers sont mieux payés que les seconds mais le nombre des premiers est nettement inférieur à celui des seconds et la somme de leurs salaires également.

D'une manière générale, ces chantiers entraînaient la mobilisation d'un nombre élevé d'ouvriers du bâtiment, de même de nombreux artisans intervenaient pour la réalisation de tels ouvrages. Sur le chantier du fort de Sîdî Yahyâ' al-Slimânî, il n'y avait, au début des travaux, le lundi 17 rabî'î 1214/19 août 1799, que huit salariés (deux âniers, deux chargeurs et quatre ouvriers), le montant de leurs salaires ce jour-là était de 5 piastres. Quelques mois plus tard, le nombre de salariés dépassait à plusieurs reprises la centaine de personnes ; ils étaient, le 24 jumâdâ II/23 novembre, au nombre de 159 (42 tawwâb-s ou ouvriers travaillant le pisé, 3 carriers, 4 âniers, 2 chargeurs, 10 °ajjâna et 98 jarîdiyya), et le montant de leurs salaires ce jour-là était de 55 piastres<sup>17</sup>. La majeure partie des 158 personnes mentionnées travaillent directement sur le chantier et le reste à l'extérieur, dans des ateliers (forgerons, menuisiers, etc.) ou dans les carrières proches de la ville.

Dans certains cas, le registre mentionne tout simplement les khaddâma-s, ouvriers simples (payés généralement 19,9 à 26 nâsrî-s) ; dans d'autres cas, il donne dans le détail les différentes catégories de manœuvriers qui intervenaient sur les chantiers : en fonction de la spécialité (carrier, chargeur, conducteur, etc.) ou selon l'origine eth-

---

<sup>17</sup>- A.N.T., registre 2218, f°6 et 7.

nique ou géographique (les Noirs qui sont des terrassiers, les Jarîdî-s ou les Warghlî-s).

On constate ainsi que parfois des métiers sont tenus par des gens venant d'une même région géographique de Ouargla et d'El-Djérid notamment, mais aussi de Nabeul (des tailleurs de pierre<sup>18</sup> ou des puisatiers<sup>19</sup>). Les Noirs sont employés comme terrassiers<sup>20</sup>.

Les Warghliyya et les Jarîdiyya sont de simples ouvriers ; ils sont nommés quelques fois khaddâma, manœuvriers<sup>21</sup>, aussi sont-ils employés comme des ouvriers de bâtiments sans qualification particulière. D'autres registres indiquent que les Jarîdiyya, les Wârghliyya et les Noirs, Wusfân, travaillaient sur les chantiers comme tawwâb<sup>22</sup>. Nous trouvons également ces trois catégories de manœuvriers employés dans d'autres tâches, comme le désherbage des oliveraies du Beylik<sup>23</sup> ou dans l'entretien des canalisations d'irrigation des vergers des résidences secondaires<sup>24</sup>.

Le registre 2218 donne des indications sur le montant des salaires, parfois journaliers et parfois mensuels. Le registre 111 nous livre également des renseignements sur les rétributions en nature et des informations qui complètent celles du registre précédent.

On observe également que les artisans travaillant à la pièce, ou à forfait, sont généralement employés dans des tâches qui demandent plus de compétence (les peintres semblent travailler à la tâche).

---

<sup>18</sup>- A.N.T., registre 111, p. 419.

<sup>19</sup>- A.N.T., registre 111, p. 434-435.

<sup>20</sup>- A.N.T., registre 111, p. 337, le document signale, en rabî<sup>c</sup> II 1195/avril 1781, 30 *Wusfân rakkâza* sur un des chantiers du Beylik.

<sup>21</sup>- A.N.T., registre 111, p. 417 (pour les Warghliyya) et 428 (pour les Jarîdiyya).

<sup>22</sup>- A.N.T., registre 111, p. 428, 429, 430.

<sup>23</sup>- A.N.T., registre 111, p. 414.

<sup>24</sup>- A.N.T., registre 111, p. 291.

**Tab. 1 - Catégories de salariés et leurs salaires (d'après le livre de comptes du chantier des forts de Tunis, à partir du début de rabî<sup>c</sup> I 1214/5 juin 1799).**

Métier	Salaire journalier
Amîn al-binâ'	1 piastre
Maçon	1 piastre
Amîn des tailleurs de pierre	1 piastre
Maître carrier	
Maître tailleur de pierre	1 piastre
Tailleur de pierre	0,5 ou 0,75 piastre
Amîn al-tawwâba	1 piastre
Maître maçon spécialiste du pisé	1 piastre
Peintre	
Forgeron	1 piastre 4 nâsrî-s
Maître aiguiseur	½ piastre
Amîn al-Najjâra	
Najjâr	
Nashshâr, scieur ou charpentier	
Amîn des transporteurs de la pierre	1 piastre
Terrassier	

Bayyâd (peintre à la chaux)	
Bulukbâshî (soldat chef de compagnie chargé de la surveillance)	1 piastre
<i>wardiyân</i> (gardien, surveillant)	23 nâsrî-s <sup>25</sup>
Karwâlî	13 nâsrî-s
Sawwâk (conducteur)	
°Abbây (chargeur)	
Hajjâr (carrier)	
Kattâ° al-jîr (carrier de chaux)	
Tawwâb (préparateur de pisé)	19,5 nâsrî-s
°Ajjân (préparateur de mortier)	38 nâsrî-s
Jarîdî	13 nâsrî-s
Warghlî	19,5 nâsrî-s
Khaddâm (manœuvrier)	19,9 nâsrî-s

### Les matériaux

Cette documentation d'archives nous livre également des informations sur les différents matériaux achetés et les sommes réglées aux fournisseurs, avec des indications sur la variété, les origines, les prix et les quantités utilisées.

---

<sup>25</sup> Une piastre équivaut 52 nâsrî-s.

**Tab. 2 - Prix de certains matériaux de construction (d'après le livre de comptes des forts de Tunis, à partir du début de rabî I 1214/août 1799).**

Matériaux	Prix
Pierre <i>sawwân</i>	
Pierre <i>tafizza</i>	
Pierre <i>ahrash</i> (grès)	
Chaux <i>sawwân</i>	3 piastres/kafiz <sup>26</sup>
Chaux <i>tafizza</i>	3 piastres ¼ /kafiz
Plâtre	1,5 piastres/kafiz
Carreau de terre cuite non émaillé de Kallâ-lîn	3 piastres/1000 pièces
Brique	7 piastres/1000 pièces

### La pierre

Les pierres utilisées dans ces chantiers provenaient des carrières du voisinage. En effet, Tunis dispose de nombreuses carrières de pierres dans les régions proches, comme ceux de l'Ariana ou de Hammam-Lif.

De même, on faisait parfois venir la pierre de carrières assez éloignées de la capitale. Nos documents nous ont révélé les régions de Ghar-el-Melh<sup>27</sup> et du Cap-Bon. Toutefois, la situation de ces gisements au bord de la mer minimise la difficulté et le coût du transport.

<sup>26</sup>- Le *kafiz* dans le commerce valait 520 l, Franck l'évalue à 3 charges ½ de Marseille (Voir M. Legendre, 1958, p. 47).

<sup>27</sup>- A.N.T., registre 111, p. 153.

Des fois, la pierre était apportée sur des barques des carrières du Cap-Bon. Le registre 111 signale la sortie de deux barques pour amener la pierre de Sidi Daoud, le 26 rabi<sup>c</sup> II 1195 /21 avril 1781<sup>28</sup>. Ainsi, les carrières antiques d'El-Haouria ont continué à être exploitées à l'époque moderne ; la voie maritime étant la moins coûteuse. Les soixante kilomètres qui séparent ces carrières de La Goulette représentent une voie maritime commode pour le transport de ce matériau. Ces carrières fournissaient du grès facile à tailler et que nos documents nomment ahrash, pierre connue aujourd'hui à Tunis sous un nom proche qui est al-harsh.

Les sites antiques sont également mis à contribution. En effet, les aqueducs romains furent exploités comme carrière. Aux mois de rajab et de sha<sup>c</sup>bân 1214/décembre 1799 et janvier 1800, une équipe de carriers et de sculpteurs de pierres étaient chargés sous la direction de quatre maîtres carriers d'extraire la pierre des aqueducs romains qui passent par l'Ariana<sup>29</sup>. Plus loin, le même document signale le paiement de 500 piastres pour le dédommagement des propriétaires de cinq maisons accolées aux aqueducs qui furent détruites par la carrière<sup>30</sup>.

Les registres indiquent plusieurs variétés de pierres : grès coquilliers, calcaire clair, blocage, pierres de taille, etc. Lorsqu'il est question de pierre de taille, le registre donne parfois le nombre des pierres livrées aux chantiers et le prix par pièce.

### **La brique et les carreaux de terre cuite**

Les registres indiquent des quantités importantes de briques achetées pour les chantiers des fortifications. Ce matériau était fabriqué dans différents endroits. Pour s'assurer les meilleures conditions d'approvisionnement, l'administration beylicale avait créé ses propres

---

<sup>28</sup>- A.N.T., registre 111, p. 304.

<sup>29</sup>- A.N.T., registre 2218, f°1.

<sup>30</sup>- A.N.T., registre 2218, f°20. Le même registre avait signalé plus haut un premier paiement de 40 piastres, le prix de deux maisons, certainement modestes, détruites suite à l'extraction de la pierre du monument romain et un second paiement de 130 piastres pour dédommager deux autres maisons détruites dans les mêmes conditions. Voir la page 47.

briqueteries. A titre d'exemple, notre registre indique (p. 22) qu'un certain Muhammad Zidâd, probablement le gérant des briqueteries du Beylik, avait reçue d'avance la somme de 7000 piastres pour fournir aux chantiers des fortifications un million de briques<sup>31</sup>.

Les carreaux de terre cuite sont fournis par les céramistes et les potiers de Kallâlîn. Ainsi l'amîn de cette corporation, le dénommé Shantûf recouvre la somme de 300 piastres pour livrer aux mêmes chantiers 100 000 carreaux non émaillés (jalîz shawwât)<sup>32</sup>.

### La chaux

La chaux était fabriquée dans différents endroits, et notamment à l'Ariana<sup>33</sup>. Là également, l'administration beylicale était propriétaire de plusieurs four à chaux. En 1215/1800, celle-ci avait dépensé une somme importante pour la préparation de ce matériau (3827 piastres)<sup>34</sup>. De grandes sommes étaient affectées à la fabrication de la chaux. Le registre 1776 signale qu'on amenait parfois la chaux de régions plus éloignées et notamment du Cap-Bon ; des barques étaient chargées de transporter ce matériau de la ville de Soliman, probablement pour des chantiers des fortifications de La Goulette<sup>35</sup>.

La préparation du mortier de chaux se faisait sur le chantier. Celle-ci commence quelques semaines avant les débuts des travaux, comme il est indiqué dans les dépenses du chantier du fort de Ahmad Râ'is<sup>36</sup>. Les préparateurs du mortier sont mentionnés sur tous les chantiers ; ils sont payés parfois le double d'un simple manœuvrier (38 nâsrî-s pour 19,5).

---

<sup>31</sup> - A.N.T., registre 2218, f°22.

<sup>32</sup> - A.N.T., registre 2218, f°22.

<sup>33</sup> - A.N.T., registre 2218, f°22.

<sup>34</sup> - A.N.T., registre 2218, f°24.

<sup>35</sup> - A.N.T., registre 1776, f°7.

<sup>36</sup> - A.N.T., registre 2218, f°75.

**Tab. 3 - Sommes affectées à l'acquisition des matériaux de construction (d'après le registre 2218, f° 22).**

Matériaux	Quantité	Prix/piastres	Somme/piastres
Pierre <i>sawwân</i>			9 818
Brique	1 000 000 pièces	7/1 000 pièces	7 000
Chaux <i>sawwân</i>	5 000 <i>kafîz</i>	3/ <i>kafîz</i> .	15 000
Chaux <i>tafizza</i>	1 000 <i>kafîz</i>	3,25/ <i>kafîz</i>	3 250
Carreau de terre cuite non émaillé	100 000 pièces	3/1 000 pièces	300
Pierre <i>ahrash</i> (grès)			4 300
	2 000 <i>kafîz</i>	1,5/ <i>kafîz</i>	3 000

### La terre pilonnée en coffrage ou *tâbiyya*

La maçonnerie de pierre ne pouvait résister aux vibrations provoquées par les chocs violents des boulets tirés des canons. Ainsi, et depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, la terre pilonnée, matériau économique et abondant, remplaça-t-elle, dans les ouvrages de fortification, la pierre<sup>37</sup>. Dans notre documentation, la prépondérance de la *tâbiyya* ou de la construction en pisé n'apparaît pas à travers l'achat des matériaux, mais plutôt à travers le nombre des ouvriers affectés à cette tâche. Dans le chantier du fort de Sîdî Yahya', les *tawwâb* ou préparateurs de pisé étaient parmi tous les manœuvriers les plus nombreux. Ils étaient, en moyenne, une cinquantaine, mais leur nombre atteignit, le 15 *sha'cân*, 94 *tawwâb*-s (ouvriers travaillant le pisé). Cette tech-

<sup>37</sup> Néji Djelloul, 1995, vol. 1, p. 338-340.

nique n'exige pas une grande technicité. Dirigés par des mu<sup>c</sup>allim-s, n'importe qu'elle main d'œuvre, si peu habile fût-elle, peut cependant pilonner en coffrage, entre deux parements de bois, ou de pierre, de la terre trouvée sur place ; les Jarâdiyya et les Warghliyya étaient, quelquefois assignés à cette activité.

### **Le transport**

Le transport des matériaux (pierre, chaux, brique, etc.) est effectué le plus souvent à dos d'âne, mais quelques fois le mulet est employé dans cette tâche. L'intendant des chantiers achetait les ânes ou les mulets et payait à la journée les chargeurs et les âniers ou conducteurs. Le registre signale l'achat de dix ânes pour la somme de 500 piastres<sup>38</sup>, et indique également des paiements aux maréchaux-ferrants pour ferrer les animaux de trait du chantier<sup>39</sup>.

Parfois le transport s'effectue par des charretiers, pour leur paiement, l'unité de compte étant la charretée<sup>40</sup> ; nos documents signalent les chevaux et les taureaux chargés de tracter les charrettes<sup>41</sup>. Les charretiers étaient à cette époque des maltais<sup>42</sup>.

### **Les outils**

Les outils utilisés sur les chantiers sont rudimentaires. Nos documents indiquent l'achat de pioches, de pic et de haches pour les chantiers. Ils mentionnent également l'achat ou la location des bats pour les bêtes de somme, des cordes, des paniers, des couffins pour le transport des matériaux ou pour les déblaiements<sup>43</sup>.

---

<sup>38</sup>- A.N.T., registre 2218, f°23.

<sup>39</sup>- A.N.T., registre 2218, f°20.

<sup>40</sup>- A.N.T., registre 2218, f°50 et 72.

<sup>41</sup>- A.N.T., registre 2218, f°59 (achat de fourrage pour les chevaux, les mules et les ânes) et f°63 (achat de trois taureaux).

<sup>42</sup>- A.N.T., registre 2218, f°61.

<sup>43</sup>- A.N.T., registre 2218, f°20-21.

**Tab. 4 - Prix de matériel d'équipement employé sur le chantier (d'après le registre 2218, f°20-22).**

<b>Matériel</b>	<b>Prix</b>
<i>Kuffa</i> , couffin	0,19 piastre
<i>Zanbûl</i> , paniers longs double pour chargement de l'âne	1,21 piastre
<i>Barda<sup>c</sup>a</i> , bat	3 piastres
<i>Ghishâ</i> , pl. <i>aghshiya</i> , une sorte de toile	1 piastre

\*

\* \*

Dans cette communication nous avons essayé de présenter de nouvelles sources, des sources locales peu connues. Ces documents d'archives qui se rapportent aux fortifications de Tunis à un moment important de son histoire éclairent des aspects peu étudiés de cette question. Les livres de comptes beylicaux apportent des éclaircissements sur l'ensemble des interventions décidées par Hammûda Pacha dans le domaine de l'entretien et du renforcement des défenses de Tunis : la construction ou la restauration des murailles de la ville, de ses portes et de ses forts. Cette documentation comporte une énumération des forts accolés aux remparts ainsi que ceux se trouvant dans les environs de la ville et nous révèlent les interventions dont ils furent l'objet.

Cette documentation comporte des renseignements sur les conditions économiques et techniques de la réalisation de ces ouvrages de défense : l'organisation des chantiers, le financement, les salaires et les salariés, les matériaux de construction employés, les quantités et les prix, etc.

D'après les registres de comptabilité des chantiers, l'architecture de ces organes de défense apparaît austère et sévère, des matériaux comme le marbre et la faïence sont complètement absents, alors qu'ils abondent dans les registres de comptabilité des palais beylicaux. La terre pilonnée, matériau économique et abondant, avait tendance à remplacer la pierre dans les ouvrages de fortification.

*Bibliographie*

Bachrouch Taoufik, *Le Saint et le Prince en Tunisie, Publications de la Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis*, Tunis 1989.

Barkan O. Lutfi, « L'organisation du travail dans le chantier d'une grande mosquée d'Istanbul », *Annales E.S.C.* 1962, p. 1093-1106.

Chérif Mohamed-Hédi, « Hammûda Pacha Bey et l'affermissement de l'autonomie tunisienne », *Encyclopédie des Africains*, Paris 1977, T. VII, p. 99-127.

Djelloul Néji, *Les fortifications côtières ottomanes de la Régence de Tunis*, Zaghuan 1995, 2 vols.

Djelloul Néji, *Les fortifications en Tunisie*, Tunis 1999.

Ibn Abî Diyâf Ahmad, *Ithâf ahl al-zamân bi-akhbâri mulûki Tûnis wa 'ahd al-amân*, Tunis 1990, 8 vol.

Raymond André, *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, 1986(a), Sinbad, Paris 1985.

Saadaoui Ahmed, *Tunis, ville ottomane : trois siècles d'urbanisme et d'architecture*, CPU, Tunis 2001.

Saadaoui Ahmed, « Des wakfs au profit des fortifications et des casernes de Tunis à l'époque de Hammûda Pacha », *Actes du V<sup>e</sup> Congrès International d'Archéologie Ottomane*, Zaghuan 2003, p. 95-137.

Tiberghien Frédéric, *Versailles : le chantier de Louis XIV 1662-1717*, Perrin, Paris 2002.

# Les stratégies divergentes d'une ville andalouse et de ses princes : l'exemple d'Ecija

Martin LAVIGNE

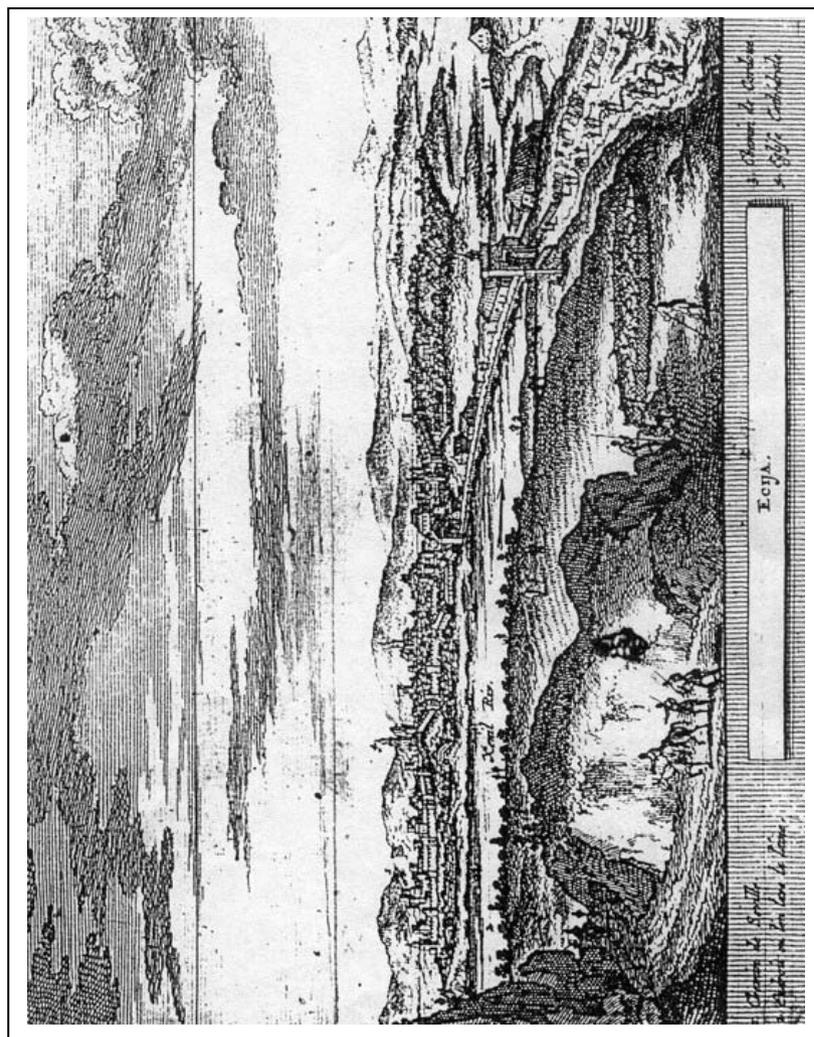
La ville d'Ecija située à l'Est de la capitale Andalousie Séville est, depuis le Moyen Age une place forte des plus importantes, tant au point de vue économique que militaire. Ce « four » de l'Andalousie où la température atteint fréquemment les cinquante degrés se développe dans une zone de plaines. Le but de cette communication est de montrer l'importance territoriale, architecturale et urbanistique de cette ville. Nous étudierons plus particulièrement ses systèmes de défense. (pl. I)

Cette gravure du XVIII<sup>e</sup> siècle extraite des *Délices de l'Espagne* d'Alvares de Comenares montre assez bien la situation d'Ecija. Elle n'occupe pas une position stratégique au sens où le pays de collines assez molles qui l'entourent n'offre aucun site normalement fortifié, en revanche la ville ancienne implantée sur la rive gauche du Genil qui coule au Sud de la ville a utilisé le confluent de la rivière et un affluent de cours ouest-est qui se jette en amont de la ville après avoir longé sa face. Cette image, nous indique clairement vers la gauche, c'est à dire au Sud-Est les fortifications de la *Qasaba*<sup>1</sup> et du *Qasr*<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'une citadelle. Elle peut abriter la résidence du prince ou du gouverneur.

<sup>2</sup> Ce mot signifie palais ou « *alcázar* » en espagnol.



Pl. I - Ecija au XVIIe siècle  
(Alvares de Comenares, *Délices de l'Espagne*)

Ce plan (fig. 1) confirme la position d'Ecija : elle occupe une manière d'éperon protégé au Sud et à l'Ouest par le Genil et l'Arroyo del Matadero. Un fossé longeait pourtant la face sud de l'enceinte. A l'Ouest et au Nord les défenses étaient nettement renforcées : nous y reviendrons mais on peut aisément situer ici les tours *albarranas* et la position d'un avant-mur disparu. L'*alcazaba* et le *qsar* dominaient le confluent.

La ville avait occupé un site antique dont on restitue les deux axes. Le voyageur qui venait de Cordoue entrait dans la ville après avoir passé le pont et la traversait d'Est en Ouest : c'est la « chaussée » dont parle al-Himyari, l'antique *Via Auguste*.

Des vestiges d'épave romain ont été mis au jour au Sud de la Puerta de Palma [del Rio] ; au long de la rue Santa Cruz. Un axe Nord-Sud est ainsi restituable jusqu'à l'actuelle Plaza Mayor. Au Sud de celle-ci, un *paseo* a été emménagé au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. L'actuelle porte d'Estepa ouvre plus à l'Est.

Les textes nous rapportent que la grande mosquée était située à l'emplacement de l'église de Santa Cruz. Elle avait probablement comme à la grande mosquée de Cordoue une *qibla* andalouse de souche damasquine : probablement au Sud.

La ville islamique avait sans doute d'abord conservé les grands axes — *cardo* et *decumanus* — de la ville antique.

Cette carte (fig. 2) met bien en lumière la position stratégique de la ville d'Ecija

\* ville pont — on l'a vu — permettant de franchir le Genil. Dès l'Antiquité la position stratégique de la ville est marquée avec la *Via Augusta* qui permettait de relier Cordoue à Ecija par la Carlota (*Ad Aras*) ou alors de rejoindre Carmona, Sevilla (*Hispalis*) et Cadix (*Gades*)

Al-Himyari lui rend d'ailleurs hommage en la qualifiant de « ville bâtie sur une grande chaussée qui formait une voie jusqu'à la mer »

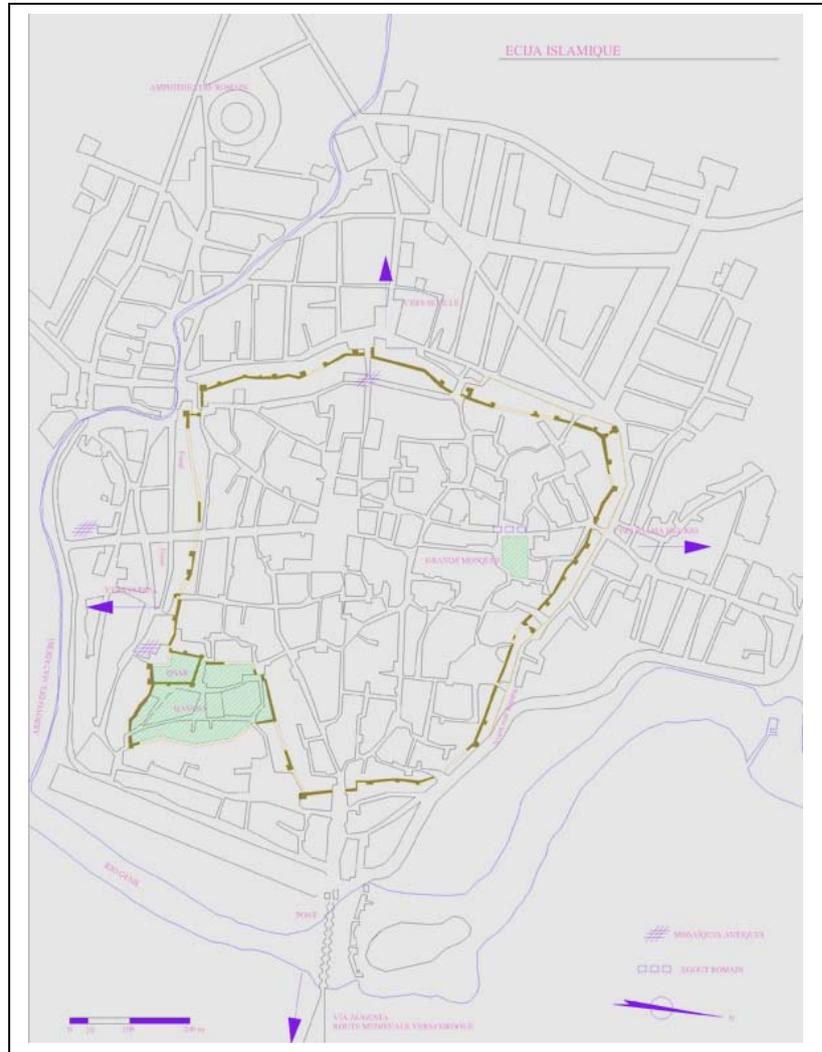


Fig. 1 - plan d'Ecija à l'époque islamique

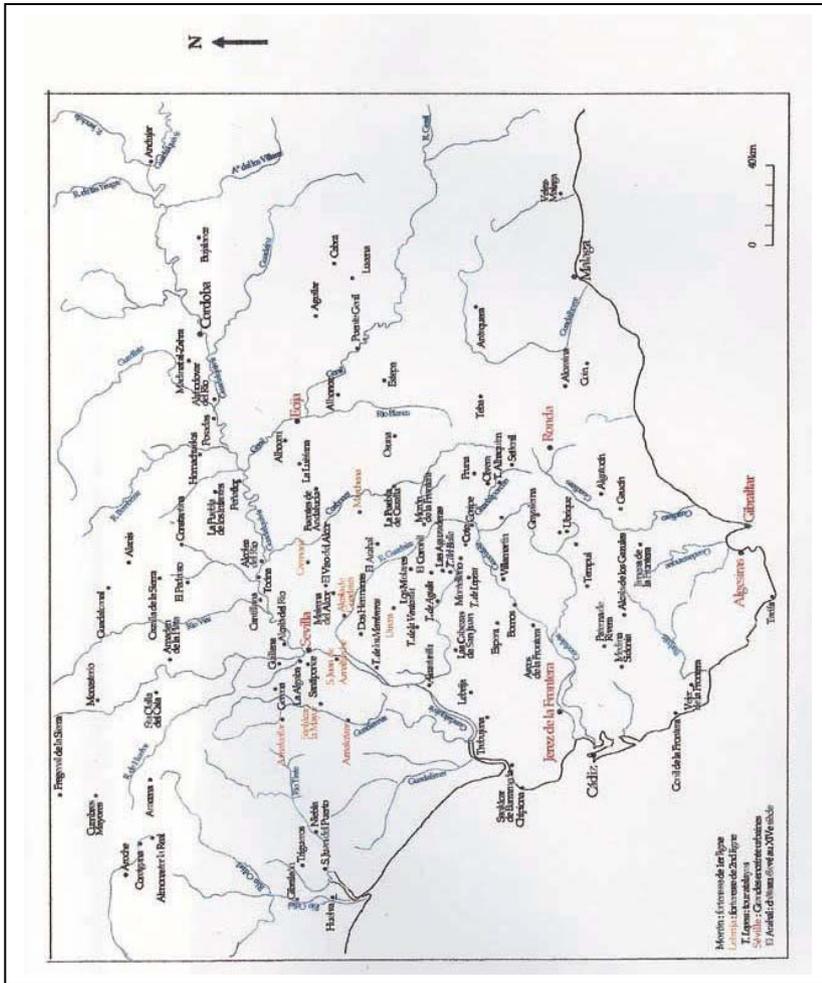


Fig. 2 - Carte des fortifications du royaume de Séville

Au Moyen Age et à l'âge moderne les routes continueront d'emprunter le tracé de la voie antique. Les voies de transhumance emprunteront, elles aussi, le pont.

Les plans anciens d'Ecija en ont gardé le souvenir : les moutons (merinos, du terme mérénide) passent au long de la face de la ville vers la Sierra Morena : la *cañada baja* par la rive gauche du Genil et la *cañada* sur la rive droite dont on retrouve aussi la trace dans la toponymie : *cañada del Rabadan* et *cañada de los caballeros* qui rappelle le rôle des ordres militaires et le bénéfice qu'ils tiraient de la transhumance.

Ecija fut ville islamique de la conquête de la péninsule en 711 à sa reconquête par Alfonso X el Sabio en 1240. Les textes et quelques rares inscriptions nous renseignent assez bien sur son histoire de ville moyenne.

Tariq b. Ziyad dut semble-t-il assiéger assez longtemps la ville wisigothe qui avait conservé sa double enceinte romaine combinant un mur blanc et un mur rouge si l'on en croit al-Himyari qui précise comme ibn Hayyan que la courtine présentait des parements de pierre et une âme en blocage. Rien n'a subsisté de cette enceinte.

La ville est évêché lors de la rechristianisation de la Péninsule au XII<sup>e</sup> siècle. Elle compta une active communauté mozarabe. Son évêque semble s'être réfugié à Tolède sous le règne d'Alfonse VIII auprès de son archevêque Rodrigo Jimenez de Rada. Ecija conserva jusqu'à la fin du Moyen Age une communauté juive. Mais plus encore que les Almoravides, ce furent les Almohades qui mirent fin à la tolérance dont bénéficiaient les Chrétiens.

Sous les Ommeyyades la ville, capitale d'*iqlim*, marque sa personnalité par ses révoltes. Abd al-Rahman III, après un siège de la ville rebelle, ordonne la destruction de la ville et du pont. Mais deux inscriptions nous renseignent aussi sur des dons qui embellirent la ville.

La première date de 318 (pl. II). Elle est d'un coufique encore très sobre avec pour seul ordonnancement le biseau et les

courbes qui apparaissent à la partie supérieure des hampes. En voici la traduction tirée des *Descriptions d'Espagne* de Levi-Provençal :

« A ordonné l'émir des Croyants — qu'Allah l'illustre — Abd al-Rahman, fils de Muhammad, la construction de cette fontaine, dans l'espoir d'une belle récompense d'Allah (et d'une magnifique rétribution). Et ce travail fut terminé avec l'aide d'Allah, sous la direction de son affranchi et de son gouverneur Humaiya, fils de Muhammad Ibn Suhaid, dans le mois d'al-Muharram de l'année 318 (février 930) »



Pl. II - Inscription de 318H / 930

Le texte est important car il est le premier où al-Nasir revendique le titre de calife.

La seconde inscription (pl. III) est d'un style plus évolué qui comme son texte évoque le dernier courant du siècle et le règne d'Hisman II riche comme celui de son père al-Hisman II d'innovations dans l'art d'al-Andalus.

« A ordonné la construction de cette fontaine, la dame qu'Allah l'illustre ! – la « validité » ; la mère de l'émir des Croyants d'al-Mu'aiyad bi'allah Hisman, fils d'al-Hakam — qu'Allah prolonge d'une magnifique rétribution. Et cette fontaine fut terminée avec l'aide d'Allah et son assistance, sous la direction de son protégé, le préfet de police et le Qadi de la population des districts d'Ecija, Carmona et dépendances, Ahmad, fils de 'Abd Allah, fils de Musa, et cela au mois de Rabi' II de l'année 367 (977). »

Ainsi le premier calife comme la mère du dernier d'entre eux veillent-ils à embellir cette ville clé sur la route qui reliait les deux plus grandes médinas d'Andalousie.

Cette inscription sur une dalle de marbre blanc est enchâssée dans un mur de l'église de Santa Cruz, c'est à dire à l'emplacement même où s'élevait la grande mosquée. Peut-être est-elle le seul vestige de cet édifice de pierre dont la salle de prière



Pl. III - Inscription de 367 H / 970

était riche de sept vaisseaux soutenus par des colonnes de marbre blanc. Il s'agissait donc d'un édifice assez luxueux qui par ce que rapporte al-Himyari évoque maintes mosquées moyennes de l'Andalousie médiévale. Une église existait non loin de la grande mosquée. Elle confirme l'existence d'une communauté mozarabe. Le « *Repartimiento* » d'Ecija mentionne « la torre de la mezquita »<sup>3</sup> qui domine la ville ; il ne permet hélas pas de dater le minaret conservé au XIII<sup>e</sup> siècle.

La référence de l'inscription au *qadi* du district d'Ecija, Carmona et dépendances est intéressante car elle marque l'extension vers Séville de l'*iqlim*. Il semble que par contre au X<sup>e</sup> siècle, Carmona fut le siège du pouvoir des Birzalides (1023-1066) et qu'Ecija ait dépendu de leur émirat.

Al-Idrisi décrit l'Ecija du XII<sup>e</sup> siècle comme une *ville bâtie sur les bords du fleuve de Grenade, qu'on appelle le Genil. Cette ville*

<sup>3</sup> La tour de la mosquée

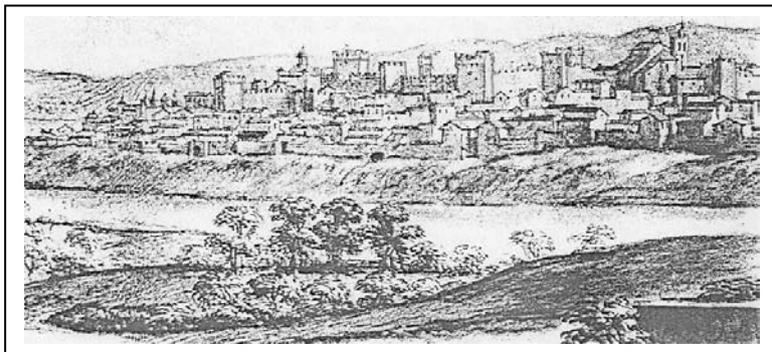
*est jolie. Elle possède un pont très remarquable construit en pierres équarries, de bazars très fréquentés où il se fait beaucoup de commerce, des jardins et des vergers où la végétation est très vigoureuse, des enclos d'une belle verdure. Les routes qui partent d'Ecija relient la ville à Cordoue, Carmona, Séville et enfin Osuna, place forte qu'il situe à une demie journée vers le sud. On sait par ailleurs que les habitants d'Ecija utiliseront la pierre d'Estepa située à 24 kilomètres à l'est d'Osuna. Une des portes de la ville conserve le nom d'Estepa.*

Que restituer de l'ouvrage des Almohades : à tout le moins de la prospérité de la ville des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Il semble y avoir eu quatre portes principales : Bat al-Qantara (à l'Est), Bat al-Ujuna (au Sud, la porte d'Estepa) Bab Rizq (à l'Ouest) et Bab al Suwayya (au Nord, porte de Palma). Nous savons peu de choses de ces portes détruites par soucis d'esthétique et pour la commodité des habitants comme le rapporte Madoz dans son *Dictionnaire*. Un plan semble indiquer que la porte d'Estepa présentait un accès à simple coude depuis le flanc d'un bastion, en avant de l'enceinte. Le schéma apparu au XI<sup>e</sup> siècle à Grenade, était encore usité au XIII<sup>e</sup> siècle dans al-Andalus et chez les Mérinides.

Les gravures et les plans qui nous sont parvenus nous permettent de reconstituer les défenses d'Ecija telles que les Almohades la modernisèrent sans doute dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. La qualité de cette architecture militaire est significative du rôle de point qui s'ajoutait à celui de petite capitale locale.

L'*alcazaba* et le *qasr* sont les points forts du dispositif défendus par le double fossé du Genil et de son affluent. Ils sont mentionnés dans le *Repartimiento* sous le nom de Calahorra que prend la porte sud-est (aujourd'hui la *puerta del agua*) qui les desservait et qui permettait d'accéder commodément à la rive du Genil tout proche. La gravure de Cosme de Medicis (pl. IV) rend bien compte de la puissance des ouvrages : un bandeau saillant en renforce les parties hautes et en accentue les proportions toutes almohades.

L'ensemble de l'enceinte, en béton, est caractéristique de la fortification almohade. La courtine atteint 1,80 mètre d'épaisseur. Flanquée par de légers coudes de son tracé, elle l'est surtout par 36 tours de plan rectangulaire, leur base pleine qui s'adosse à la muraille



Pl. IV - Alcazaba d'Ecija  
(*Cosme de Medicis*)



Pl. V - Albarana de l'enceinte d'Ecija

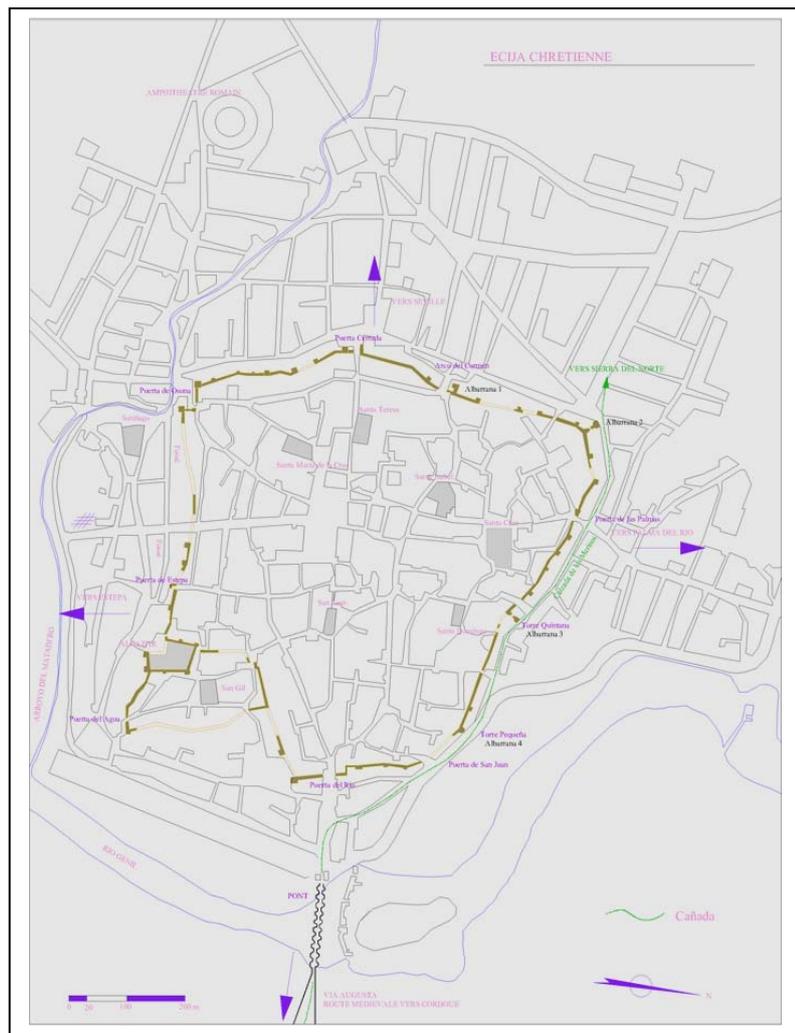


Fig. 3 - Ecija à l'époque chrétienne.  
Les albarranas sont indiquées

précède une chambre de défense développée au niveau du chemin de ronde sous la plate-forme terminale protégée comme la coursive d'un parapet supportant les merlons à pyramidions. La *Calle de la Cava* rappelle qu'un fossé renforçait l'enceinte au sud. La gravure de Cosme montre clairement les rapports de la coursive et des murs.

Mais l'élément le plus nouveau de cette enceinte est le jeu d'*albarranas* combinées à un avant mur qui défendait la ville sur sa face la plus exposée à l'ouest et au nord (pl. V, fig. 3).

L'un de ces dispositifs « barranis » — en avant de l'enceinte — s'achevait par une tour polygonale. L'enceinte d'Ecija qui évoque là, à coup sur, celle de Séville, semble ainsi un répertoire des plus belles innovations de la fortification ibéro maghrébine.

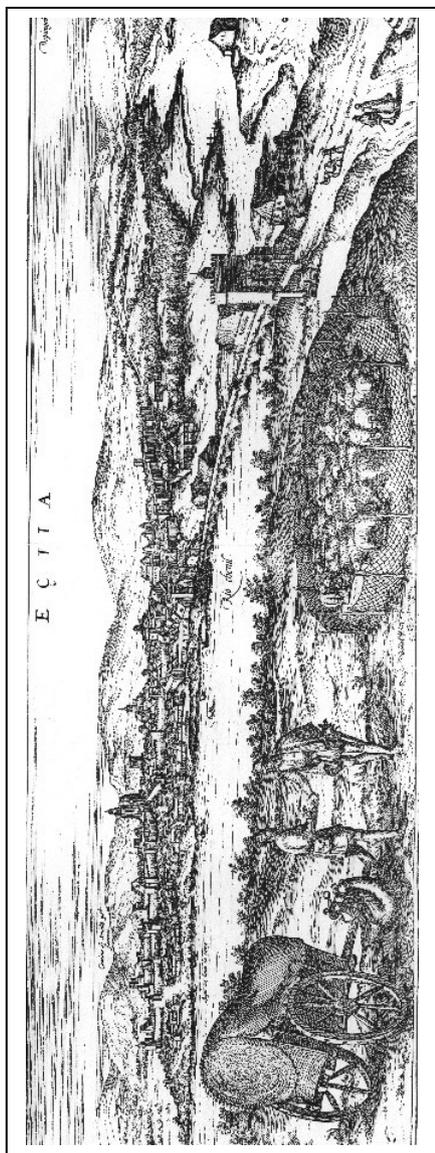
### ***Le pont***

Le point clé des structures de la ville était à tous égards le pont. Un texte rapporte qu'il fut rebâti cent quatre vingt ans après la destruction de l'enceinte soit vers l'an mil.

Une copie d'une gravure de Georgius Hoefnagel datée de 1561 (pl. VI), présente les défenses du pont situées rive droite. La porte d'époque moderne atteste une réfection mais le bastion qui défend l'accès de plan rectangulaire présente un décor par bandeau saillant achevé par des merlons à pyramidions qui rappellent le modèle des tours de l'enceinte.

Un profil de la ville d'Ecija représente le pont depuis le Nord Est (pl. VII). L'ouvrage de la rive droite y conserve un arc médiéval extradossé tandis que deux baies éclairant la chambre de défense qui précède la plate-forme terminale. Surtout, nous découvrons l'ouvrage de la rive droite : il présente un grand arc outrepassé brisé qui joint son témoignage à celui de la vue précédente pour dater ces ouvrages.

Si le moment où le pont fut reconstruit reste incertain, ses défenses sont à coup sur almohades. Ecija conserva sous les califes ibéro-maghrébins son rôle de pont stratégique primordial à l'Est de Séville, leur capitale andalouse.



Pl. VI - Pont d'Ecija  
(*Civitates orbis terrarum*)

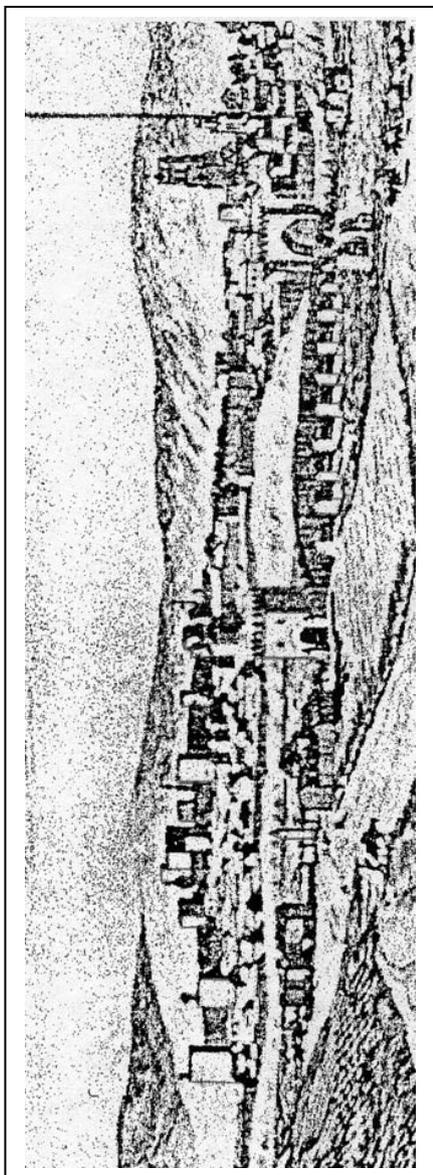
Si nous en revenons à d'autres éléments de ces représentations du pont, elles présentent deux détails qui complètent l'apport des textes. Jouxant le bastion est du pont, un moulin est représenté. Nous savons qu'à Ecija comme à Cordoue, le « pont » donnait accès à une riche zone de cultures céréalières, la *Campiña*. Ces cultures, les jardins et les vergers loués par al-Idrisi ou al-Himyari rappellent qu'Ecija était au cœur d'un riche district agricole.

Un autre détail peut-être retenu. Un enclos retient à la culée du pont un petit troupeau de moutons. Si très souvent, ces ornements sont de fantaisie, on peut penser qu'ici il n'en est rien. Si nous nous reportons au plan de la ville, une *cañada* longe son enceinte Nord au sortir du pont. L'étude d'une carte de la région et de ses toponymes montre qu'une « *cañada baja* » nommée *cañada Rosal* empruntait la rive droite du Genil en direction de la Sierra Morena. D'autres itinéraires par la rive gauche passaient par *cañada del Rabdan* ou *cañada de Caballeros* qui rappelle le rôle des ordres militaires — on l'a vu — dans le développement de la transhumance. Plus tardivement ces « *merinos* » dont le nom évoque les émirs du Maroc du bas Moyen Age confirme l'habile stratégie économique d'Ecija.

\*

\* \*

Ainsi la ville d'Ecija a su tout au long du Moyen Age conserver une place clé dans l'organisation spatiale de l'Andalousie. Capitale d'iqlim, ville pont, ville commerciale importante la ville a joué un rôle important durant les luttes de la reconquête. La richesse de son terroir comme sa position face au royaume de Grenade lui ont conféré une richesse qui se matérialisera par de nombreuses maisons seigneuriales élevées à l'époque moderne. Toutefois, elle garde des témoignages nombreux de son architecture militaire médiévale et les gravures anciennes, nous l'avons montré, permettent de retrouver le visage de l'Ecija islamique.



Pl. VII - Pont et *qasaba* d'Ecija



## *La défense des pays du Sous*

Salah SAGHRILI

L'histoire du Sud du Maroc se trouve masquée aux premiers siècles de l'Islam par des légendes dont le sens nous échappe, et, aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles par de grandes lacunes. Elle participe, du début du XII<sup>e</sup> à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, de l'éclat des dynasties almohade et mérinide, pour connaître plus tard une période plus obscure lors des grandes luttes anarchiques des tribus durant tout le XV<sup>e</sup> siècle et au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle après la chute des Sâadiens.

Une analyse attentive de la documentation ancienne disponible nous a permis de juger que les textes hagiographiques sont les plus intéressants, puisqu'ils jettent un éclairage spécial sur la société en général et sur l'islamisation du monde rural en particulier. Ces textes nous renseignent sur les saints, sur leurs actions auprès des masses des villes et des campagnes. Quant aux mouvements violents qui secouaient les sociétés almoravide et almohade, ils sont présentés comme de simples révoltes régionales, souvent à caractère tribal, dirigées contre le pouvoir central. Cependant, ces sources ne nous livrent pas les causes profondes de ces révoltes, elles ne permettent pas non plus de saisir l'organisation de ces résistances, la cause de l'adhésion des masses etc...

Un autre document à ne pas négliger, le précieux ouvrage d'al-Bakri pour la période almoravide, nous livre un tableau un peu sommaire de toutes les pratiques religieuses du pays, mais surtout

du sud du Maroc qui nous intéresse dans cette communication.

En effet, le Maroc méridional ou du moins le Sous qui nous paraît selon Ibn Hawqal, incomparable à d'autres régions du Maroc, s'est intégré sous les Idrissides mais aussi sous les Almoravides dans un ensemble où le Nord du Maroc l'emportait par son urbanisation et sa soumission aux influences de la civilisation andalouse.

Ainsi, la structuration du sud du Maroc a commencé en 1056 avec l'arrivée des Almoravides. Toutes les tribus de cette contrée ont dû se soumettre à la nouvelle dynastie, et accepter les gouverneurs que Abdallah b. Yasin le chef almoravide leur a imposés pour les tenir en paix, faire appliquer la coutume, percevoir les impôts canoniques et les dîmes et abolir les autres taxes récemment instituées.

On ignore quelle activité économique put avoir le Sous sous l'ingérence des Arabes Maqils et au cours de la période troublée pendant l'époque des mérinides surtout, ainsi qu'à celle des Beni Yeddar (Ce sont des gouverneurs almohades, ils ont disputé à cette même dynastie la province du Sûs au cours du XII<sup>e</sup> siècle avant d'y fonder un royaume au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, et qui s'y maintenait jusqu'à ce que les Mérinides les ont vaincu vers 1337) : les itinéraires du commerce caravanier ont dû se glisser vers l'Est un peu plus sûr, Taroudant la capitale, fut ruinée à plusieurs reprises, elle devait payer un lourd tribut aux Maqils comme redevance pour les terrains de culture selon l'usage, mais aussi pour assurer la sécurité des chemins, ce qui nous révèle bien l'ancienneté de la tradition du *zatata* (péage). C'est à peine voiton apparaître les noms des villes de Tidsi et de Tiût. Toutefois la ville-village de Massat est bien connue des Italiens pour son port où ils viennent chercher de l'or du Soudan (1455) ainsi que des Portugais qui y trouvent de l'ambre gris (1497).

Au début de la dynastie sâadienne, le mouvement maraboutique poursuit l'évolution qu'il a commencée depuis le temps des Almoravides et des Almohades. Les chefs religieux de la première génération qui paraît dans le Sûs extrême, n'étaient que des *sûfi* pieux, charitables et désintéressés qui ne cherchaient pas le pouvoir person-

nel mais qui savaient maintenir, par leur influence et leur arbitrage, la paix dans la tribu. Leur action profita aux sultans sâadiens, à leurs débuts. Ainsi, Sidi Ahmed Ou Mûsa al Jazûli, du Tazerwalt où il s'installa en 1521, soutint le sultan Moulay al-Ghalib Bi Allah, fils de Muhammad al-Mahdi : « *Si vous m'abandonnez, je ne pourrai ni sauvegarder ma vie, ni trouver un asile sur la terre* » écrivait ce dernier au saint de Tazerwalt.

Sous le pouvoir d'al-Mansur le Saadien, le Maroc entier mais surtout le sud a évolué vers un meilleur équilibre territorial, d'une part grâce à une impulsion venue de l'extérieur qui a permis aux régions côtières de se développer, et d'autre part, par la volonté d'al-Mansur de préserver les sources de sa prospérité c'est à dire sa mainmise sur les sources du sel et de l'or qui nourrissent le commerce transsaharien. Avant sa conquête du Soudan (1591), al-Mansur a tenté dès 1580 de maintenir son pouvoir sur le Sus ; sans lui, le pouvoir au nord de l'Atlas ne pouvait pas être assuré.

Ces années de prospérité commerciale du XVI<sup>e</sup> siècle, notamment sous le règne d'al-Mansur, ont profité aux deux ports que possédait le Sus, la rade d'Agadir et l'embouchure de l'oued Massat ; le premier, seul, pouvait offrir un abri assez sûr aux navigateurs mais, lorsque la situation politique ne leur permettait pas d'y trafiquer sans risque, ils allaient mouiller à Massat qui fut le troisième port de la région après la construction du port de Mogador en 1765 sous la dynastie filalienne.

C'est en compilant les rares textes, en étudiant les vestiges que le sol de ce terroir a préservés et en recourant à plusieurs reprises à la tradition orale, pour certains sites, la meilleure source de données qui peuvent, éclairer et révéler les secrets que cachait la vie rurale et urbaine du Maroc, nous aider à dresser un tableau des rapports ville-campagne ainsi que de la vie sociale, en particulier agricole, pour laquelle les historiens médiévaux reprennent inlassablement les mêmes notations : « vallée et ville riches, passage du commerce caravanier » ce qui reflète l'image d'une région qui vivait certaine prospérité au sein d'un monde sub-saharien moins privilégié.

Ainsi l'action de l'homme dans le Sud du Maroc était étonnante. Elle s'est manifestée essentiellement par la conquête de l'eau et son utilisation à des fins agricoles, car l'irrigation conditionne tout et donne sa valeur à la terre. Souvent on évalue ici la richesse des gens en parts d'eau « *un tel possède trois parts d'eau, deux jardins et une maison* »

Ces quelques conditions pédologiques favorables qui caractérisent certaines régions du sud du Maroc et qui l'ont dotée de cette prospérité originale manquent cependant dans d'autres régions de la plaine du Sous. Son aridité du point de vue bioclimatique, environ 200mm de pluie par an, ainsi que l'irrégularité des précipitations très grande d'une année à l'autre, donnent à la culture dans ces régions un aspect de véritable culture-loterie.

### ***La population***

D'autre côté la population au sud de l'oued Sous, se caractérisait par un fait particulier : sa division en deux partis (*lef*) antagonistes. Le premier, selon la tradition était celui des nobles "*Aguezûl ihûrran aiad*", et le plus favorable aux traditions berbères d'indépendance, il s'agit du *lef* des *Iguezûlen* (arabe : *Guezicla*), qui fut le parti des autochtones. Le deuxième, moins réputé se trouve pénétré çà et là d'influences arabes en raison de l'établissement de nombreuses familles mâtigiles dans les plaines ; il est devenu par son opposition aux *Iguezûlen* l'allié habituel du Makhzen ; c'est le *lef* des *Ahoggwa / Tahûkkate* dont les *Achtûken* forment le groupe le plus important, qui fut le parti des nouveaux arrivants, berbères surtout.

En effet, cette organisation existait depuis fort longtemps, non sous la forme qu'elle prit au XIX<sup>e</sup> siècle, mais sous d'autres aspects dont il n'est pas opportun de parler ici. Il est intéressant de rappeler une hypothèse de Justinard (Lt) concernant le processus de la formation de ces *lef* au sud de l'Atlas : les *Iguezûlen* sont des montagnards plus nombreux que les *Tahûkkate* gens de la plaine ; ayant besoin des moissons de la plaine riche, ils vont y chercher de la nourriture surtout pendant les périodes de *Siba* (insécurité) ou de séche-

resse. C'est un élément important pour la constitution de la population dans la plaine.

Vraisemblablement ces montagnards ne finissent pas par s'installer définitivement sur les terres fertiles des plaines, car le manque d'espace cultivable rend impossible leur cohabitation avec l'ancien sédentaire et il exige l'asservissement, sinon la disparition physique, de ce dernier.

Dans ce cadre nous allons essayer de résumer les différents caractéristiques des systèmes de défense dans cette région du Maroc.

### *L'agadir*

Plusieurs études sociologiques ont cherché à décrire l'ancienne organisation de la tribu berbère avant qu'elle ne soit contaminée par la répartition en *Tûlût*, *Rûbû`*, *Kûmûs* (mot à mot : tiers, quart, cinquième) ou unités plus petites encore.

D'autres sociologues ne parlent même pas de tribu berbère, et n'en voient pas l'existence : ils parlent uniquement des formations sociales segmentaires, vestiges de la tribu, coiffées d'un pouvoir central ou caïdal et minées par la compétition des lignages. Même si elle avait existé, elle n'aurait jamais été qu'un idéal partiellement réalisé, ou autrement dit, la tribu nord africaine de type agnatique, c'est à dire dérivée d'une notion de parenté paternelle, n'a jamais pu donner naissance à une communauté. Mais il est remarquable que les sédentaires du sud-ouest marocain ainsi que ceux du Rif ont pu, par des institutions communautaires intégratrices comme les *agadir*, atteindre une cohésion suffisante. *L'agadir* comme endroit où entreposer les grains concerne en principe une grande majorité du groupement ; *l'agadir* d'Ikûnka et celui d'Ajarif nous en offrent l'exemple le plus frappant.

Nous signalons que la plupart des villages ou ville situés en plaine et qui sont facile à accéder ne disposaient pas d'agadir qui nécessite d'ailleurs certaines conditions géographiques pour son existence.

En revanche d'autres groupements berbères implantés sur les crêtes de l'AntiAtlas étaient bien placés géographiquement pour établir des *agadir*, qui exigent surtout des reliefs bien escarpés, âpres et tourmentés, permettant de les rendre inaccessibles à l'ennemi, mais aussi d'abriter les gens de la tribu en cas d'attaque étrangère.

En fait les troubles qu'avait engendrés l'invasion des Arabes Maqil au XIII<sup>e</sup> siècle se poursuivirent pendant plusieurs siècles, les villes et les domaines ruraux disparurent des plaines; l'exode des habitants vers la montagne, zone de refuge put y provoquer la croissance de greniers citadelles c'est à dire les agadirs.

Dans le Sous el-Aqsa, ainsi que dans les autres provinces marocaines, on ne rencontre pas simultanément le grenier-forteresse, et, la maison-familiale solide et spacieuse, permettant d'assurer la saine conservation du grain et sa protection contre le vol. La seule tribu que nous avons vue faire exception à cette règle est celle des Aït BouGuemméze, dans le Haut-Atlas oriental ; situé à une grande altitude, elle semble se rattacher aux tribus formant la transition entre les Chleuhs à l' Ouest et les Imazighen à l'Est, et réunies au Moyen Age sous le grand nom des Haskoura.

La structure du magasin-forteresse répond à diverses nécessités éco-défensives voire religieuses même, et comprend à ces fins des bâtiments et constructions différenciés. Au centre, la réserve proprement dite est massive, cernée d'un ou plusieurs enclos de pierre ou d'épine, cantonnés de vigies. L'entrée unique et fortifiée, s'accompagne de dépendances ouvertes sur l'enclos : loge du portier, poste de garde, écurie étable, forge, citerne, salle du conseil et mosquée.

### ***La fortification des villes***

Au Moyen Age, les villes et les villages gagnent en complexité et en efficacité défensive. Les enceintes sont les seuls éléments architecturaux qui font la gloire des villes du Nord du Maroc, notamment dans les villes impériales, ce qui évite de donner aux assaillants le moyen d'arriver aux portes de ces villes. Les enceintes, ou les portes, endroits sensibles, voyaient leur défense parfois renforcée par

l'implantation de petites tours d'angles. Le Moyen age voit aussi la généralisation des agadirs et des maisons fortifiées appelée *Tighremts*.

A côté du schéma classique de défense, chaque chef de village ou ville pouvait rajouter tel ou tel système de défense selon son bon vouloir si les finances — souvent perçu sur la population de la région de son pouvoir — le permettaient.

L'apparition de la poudre et du canon n'a pas engendré une modernisation des outils de siège et de fortification, alors que les villes du Nord du Maroc et notamment celles du pouvoir central s'adaptent à ce nouveau mode d'assaut.

### *Taroudant*

Les quelques villes de cette région avait un aspect défensif quasi identique à celui de la ville de Taroudant. Cette dernière a été décrite par l'auteur G. Lemprière au XVIII<sup>e</sup> siècle au temps de Moulay Abdessalam fils chéri de l'empereur du Maroc, vers septembre 1789, dans son ouvrage intitulé «*Voyage dans l'empire du Maroc et le royaume de Fés* », comme étant une ville situé dans une vaste plaine presque inculte ... La vieille muraille qui l'entourait est à moitié détruite ; les maisons , qui n'occupe qu'une partie de son enceinte sont en terre ; elles ne s'élèvent qu'à la hauteur du rez de chaussée ; chaque habitant a un jardin à sa maison ; par ce moyen ; elles sont assez éloignées les unes des autres ; les palmiers et les dattiers qui, de tous côtés frappent les regards , donnent à cette ville plutôt l'air d'un grand et beau village que d'une cité .

### *Massat*

Le contact de cette population méridionale avec les négociant étrangers se faisait par le port de Massat, avant que le port d'agadir dans un premier temps puis celui d'Essaouira la fameuse Mogador ne lui dérobe ce rôle commerciale et par la suite participer à la faiblissement progressif de la famille de Tazerwalt qui dominait pendant plusieurs décennies sur la région du Sous.

### *Essaouira*

Son histoire commence au VII<sup>e</sup> siècle av J.C.. Les Phéniciens faisaient escale dans l'île de Mogador lorsqu'ils descendaient vers l'Afrique noire.

Les Romains y installent plus tard un centre de fabrication du pourpre; ce colorant rouge vif qui donna son nom aux îles Purpuraires au large d'Essaouira.

Les Portugais y établirent un détachement militaire puis un comptoir commercial. On y échangeait des produits manufacturés en Europe contre de l'or, du sel, du sucre, des plumes d'autruche. C'est ainsi que la ville de Mogador se développa jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Cette ville dotée d'un port sous les souverains alaouite bénéficiera d'un système de défense plus avancés que celui des autres villes du sud du Maroc, et quasi identique à celui des villes du Nord, installation de canons et d'une enceinte qui résiste à nos jours, comme il avait résisté à toutes les attaques étrangères venue de la mer.

Pour la période qui s'étend de la fin du XVI<sup>e</sup> à celle du XVII<sup>e</sup> siècle, nous possédons de nombreux témoignages concernant le Sûs extrême, donnés soit par des historiens marocains, soit par des Européens.

On décrit l'influence du Tazerwalt sur les tribus du Sûs, qui continua sous les fils de Sidi Ahmed Ou Musâ, qui d'ailleurs continuèrent à diffuser la science paternelle dans cette région. Et dès cette époque les Guezûla, ayant à leur tête les chefs du Tazerwalt, formèrent une grande fédération qui sera au XIX<sup>e</sup> siècle l'un des deux grands *lefs* (ligues) du sud marocain. Cette alliance appelée *Taguezult* ne cessa de lutter contre son opposant appelé *Tahifkkate* (*Tahogguate*) qui était du côté du pouvoir et soutenait les sultans pour battre le Tazerwalt et ses alliés Guezûla.

Sous la dynastie sâadienne, le port de Massat ainsi que celui d'Agadir, continuèrent de jouer leur rôle commercial et de garder une place prépondérante dans le trafic transsaharien entre le Soudan et le Maroc. Malheureusement nous ne savons que peu de chose sur cette activité commerciale qui n'a pas laissé de traces sur le sol et l'organisation spatiale ni sur la composition humaine de cette région ; en revanche, elle en a laissé dans l'histoire de Massat.

Cependant, le traité signé entre le sultan Moulay 'Abd al-Malek et le roi d'Angleterre (entre novembre 1631 et février 1632) exclut Massat de la liste des ports où les Anglais sont autorisés à commercer. Pourtant Sidi `Ali indépendant du pouvoir central fera tout pour attirer les Anglais à commercer avec lui au port de Massat. Ainsi, on le voit mettre sur pied une armée de 50.000 hommes pour empêcher une caravane du sultan d'aller comme d'habitude au Soudan chercher de l'or, ce qui pousse les Anglais à trafiquer ouvertement ou non à Massat et y livrer des armes à Sidi `Ali en contrepartie d'or frais. N'insistons pas dans cette communication sur cette valeur commerciale qu'avait Massat à l'époque de Bû Dmia'.

Avant sa mort, Bû Dmia' voyait déjà son royaume, qui allait de Dra à la mer, de l'Atlas à l'oued Nûn, largement ouvert sur le Sahara, se démembrer, et certains de ses parents se rendre indépendants à Agadir et à Massat qui paraissaient lui échapper.

Cette éclipse de Sidi `Ali n'est que le résultat du déclin de son commerce et du contrôle des axes transsahariens. Les filaliens ont évincé les troupes de Sidi `Ali du Tafilelt en 1640 et du Dra en 1641. Une autre raison s'ajoute : les Européens ont commencé à détourner le trafic soudanais vers l'Atlantique et ont ainsi privé le saint d'Ilig des produits sahariens, sans lesquels il ne pouvait acheter ni armes ni autres marchandises.

En 1670, le sultan alaouite Moulay Rechid qui redoutait beaucoup les O. Sidi Ahmed Ou Mûsâ dans le Sûs, ne tardait pas à dépêcher une expédition contre eux, dispersa les héritiers d'Ali au Sahara, laissant les habitants des lieux se partager les terres accumulées par le dynaste dans plusieurs points du Sûs mais surtout à Ilig. Un

événement comme celui-ci peut engendrer d'une façon directe ou indirecte un changement sur l'organisation spatiale de cette basse vallée.

En 1672, le prince fugitif Ouled Haïdar qui s'était mis sous la protection du roi bambara de Seggou, retournait à Ilig à la tête d'une armée de plusieurs milliers de noirs. Apprenant la mort du roi Moulay Rachid, O. Haïdar licencia ses troupes que Moulay Ismaïl le nouveau roi alaouite utilisera pour constituer le premier noyau de sa garde noire.

La Maison de Tazerwalt momentanément éclipsée, reviendra en scène pour dominer encore une fois la population *Iguezûlen*. Le chef de la Maison reconstituera un « émirat » qui s'étendra au début du XIX<sup>e</sup> siècle, du Sûs à l'oued Nûn.

Le chef de Tazerwalt prit le titre *d'Amgar n Iguezûlen*, chef des Guezûla. Après la mort d'Agennaj (chef alaouite dans le Sous) en 1820, ce qui permit à Sidi Hagem, réfugié dans la Seguia al-Hamra, de se réinstaller à Tazerwalt et de reprendre le commandement de la Maison d'Ilig, après avoir perdu semble-t-il une bonne partie de son territoire en faveur du pouvoir chérifien.

Vers 1850, ce qui restait des activités économiques dans le Sûs (au sens large du terme) contribuait néanmoins à la montée en puissance des héritiers de Sidi Hmad Ou Mûsâ, et notamment les revenus des moussems qui se tenaient à Tazerwalt durant les mois de mars, août, octobre. Les chefs de Tazerwalt envisageaient même de construire un nouveau port à Assaka en réaction contre la politique de Moulay 'Abd alRahmân (1850-70) qui paralysait tout échange avec les puissances étrangères. Mais le fait que pour réaliser cet objectif les chefs de Tazerwalt se dirigeaient vers Aglu et Ifni pour nouer des relations avec les puissances étrangères, et non à Massat nous suggère une fois de plus que Massat restait fidèle aux alaouites. Cette entente va être renforcée par les deux expéditions plus politiques que militaires de Hassan I<sup>er</sup> en 1882 et 1886 ; elles ont même ramené la Maison d'Ilig, et cette fois, d'une manière définitive dans les mains du pouvoir central, après la défaite du chérif de Tazerwalt Sidi Muhammad Ou Lahûcine Ou Hagem (1886-1916) à l'oued Massat (Tabûzzar). Pourtant, le pillage des maisons de certains *Ineflas* qui avaient désiré ménager l'avenir, en faisant acte d'allégeance au sultan Moulay al

Hassan I<sup>er</sup>, nous fait douter de la sincérité de la soumission des Massaouis au pouvoir alaouite que d'autres événements nous ont amenés à admettre.

Les deux expéditions de Moulay al-Hassan I<sup>ei</sup>, lui ont permis de soumettre tout le pays du Sous, et le titre de caïd fut donné dans toute la plaine du Sûs à de nombreux *cheikh*. Le sultan a très sagement autorisé les Berbères de cette région à conserver l'usage de leurs droits coutumiers.

La carte du commandement des *chioukh* makhzen changeait en fonction du poids social et politique du territoire et aussi en fonction de la situation politique du pays en général mais du Sûs surtout.

\*

\* \*

En conclusion, nous pouvons dire que les tentations de mettre la main sur le Maroc au sud de l'Atlas a été une grande préoccupation du pouvoir central durant plusieurs siècle, et que sa présence dans cette région dépendait de sa force, et de son contrôle des routes du commerce caravanier, et sa puissance de maîtriser les populations au sud de Marrakech.



# **Rivalités hispano-ottomanes en Méditerranée occidentale au début du XVI<sup>e</sup> siècle et les changements politiques au Maghreb**

Ahmed FAROUK

Au cours du premier XVI<sup>e</sup> s. le Maghreb a connu une désaffection politique profonde. Des difficultés à maintenir un certain équilibre et la paix entre les régions apparaissent çà et là. Les anciennes familles politiques sont affaiblies et observent impuissantes le délitement politique de l'occident musulman. Mais l'essoufflement et, dans certains cas, la disparition physique des anciennes dynasties, (le rétrécissement de l'autorité des Mérinides par exemple), ont entraîné l'écllosion de nouvelles tendances politiques. Les deux grandes puissances méditerranéennes de l'époque exploitent, chacune à son profit et en usant de moyens et d'arguments plutôt belliqueux que diplomatiques, la faiblesse de certains des petits royaumes maghrébins sans toutefois parvenir à les subjuguier complètement. Depuis le traité de Tordesillas, l'Espagne se sent investie d'une grande mission : surveiller les agissements des responsables politiques maghrébins et mettre de l'ordre en Méditerranée occidentale. Et c'est Charles Quint qui se dote de moyens matériels suffisants pour mettre en œuvre une politique dont les objectifs sont bien définis : protection des marines occidentales et liberté de navigation.

Son action allait ébranler les activités illégales et impunies de certaines villes et en même temps réveiller des consciences et semer les germes d'un certain " nationalisme ", que d'aucuns situent, pour des

raisons de commodité, au XVIII<sup>e</sup> s. voire même au XIX<sup>e</sup> s. Mais l'effondrement du pouvoir au Maghreb, a en outre profité, et c'est peut-être l'événement le plus spectaculaire au début du XVI<sup>e</sup> s. en Méditerranée occidentale, aux aventuriers turcs en quête de lieux de relâche et de repaire pour se mettre, eux et leurs butins, à l'abri. Ces hommes ont entravé à dessein, le projet inavoué de Charles Quint qui voulait ajouter une pièce de taille à l'empire espagnol déjà immense, le Maghreb. On les appellera bientôt les Barbaresques. Ils seront les artisans de l'étirement des possessions ottomanes vers l'Ouest méditerranéen. Nous assisterons donc au cours des premières décennies du XVI<sup>e</sup> s. aux mouvements déterminants des uns et des autres jusqu'à la rencontre de l'expédition d'Alger de 1541. Par sa position et sa situation, cette petite ville, capitale d'un petit royaume, encore peu connue va devenir l'objet de nombreuses convoitises. Les tentatives de l'Espagne à se rendre maître, d'une manière durable, des îlots rocheux qui protègent l'entrée du port de cette ville réveillent des rancunes et attisent des comportements insurrectionnels dans tout le Maghreb.

***Origines de la présence des deux puissances, espagnole et ottomane, au Maghreb central.***

Le littoral maghrébin, espace convoité par les puissances de l'Europe de l'Ouest, est une frontière géographique et politique que Charles Quint voudrait bien déplacer vers l'intérieur des terres africaines afin de donner à son horizon méditerranée une plus grande ouverture. Pour mieux asseoir l'hégémonie ibérique au sud de la Méditerranée, il projette de briser les signes matériels de l'obstacle : les ports, les symboles de la puissance économique et politique. Et cette puissance, l'empereur la conteste aux Etats musulmans. Cependant quand on analyse l'environnement politique d'une manière plus pragmatique on réalise sans difficulté que de nombreux points stratégiques maghrébins sont sous contrôle espagnol, donc sous tutelle d'une puissance étrangère, ce qui ne manquera pas d'éveiller des sentiments de rejet qui se manifesteront par des heurts violents. Cette présence se fait souvent démonstrative : un arsenal militaire bien visible aux présides et de fréquents défilés de bâtiments le long des côtes. On évoque fréquemment des raisons religieuses pour justifier les attitudes belli-

queuses des uns et des autres. Certaines de ces raisons sont bien connues et ont fait l'objet de débats et d'analyses quand les musulmans occupaient encore l'Andalousie. Ce sont surtout des images stéréotypées qui entretiennent la méfiance et la peur entre l'Espagne et ses voisins Africains. La volonté de nuire est probablement très forte d'un côté comme de l'autre mais le désir d'amasser facilement des biens que promet l'aventure en mer est également partagé de part et d'autre du détroit de Gibraltar. Le profit immédiat et la réussite dans toute entreprise, même politique, sont dans une large mesure le mobile de bon nombre de dissensions qui dégénèrent le plus souvent en conflit. L'idée de profit, et non la protection de la foi, est donc sous-jacente aux activités de tous les Etats chrétiens du XVI<sup>e</sup> s. qui commencent à disposer d'immenses potentialités commerciales. D'autre part le Maghreb des marchands, autochtones et chrétiens, demeure un espace de communication, une interface obligée à l'époque, entre l'Afrique saharienne et le reste du monde méditerranéen. Les représentants du commerce des grandes maisons italiennes allant prospecter dans les grandes villes du sel et de l'or passent obligatoirement par un des ports de l'Ifriqiya ou du Maghreb central. Le produit de choix qui transitait par les ports maghrébins depuis le Moyen Age, la poudre d'or, attire moins les changeurs italiens ou espagnols, il est en effet éclipsé par l'or du Nouveau monde, abandon et d'un meilleur aloi. Ainsi l'inquiétude suscitée par l'insistance de l'Espagne, déjà à la tête d'un immense empire et qui manifeste un intérêt immodéré pour le littoral maghrébin,, ne manque pas de soulever des interrogations voire de l'indignation de la part de la population musulmane en général. Aussi l'apparition des Ottomans dans les parages maghrébins a fait naître des espoirs. Cette présence, acceptée au nom de l'islam, s'est faite occupation par étapes presque imperceptibles.

D'abord applaudie, car pensait-on, les Turcs seraient un rempart que les armées chrétiennes pourraient difficilement soumettre. Mais les mentalités ont vite changé car la grande puissance, dont les motivations sont plus matérielles que religieuses, a fait état d'une formidable amnésie quant aux enseignements de l'islam. Et le comportement des sujets turcs inquiète de plus en plus les populations du Maghreb central les plus touchées par le phénomène. Mais ces coreli-

gionnaires venus d'ailleurs, ont joui de l'indulgence et de la confiance aveugle que leur témoignent les populations urbaines.

La masse documentaire dont on dispose, tant en langues européennes qu'en langue arabe, et les études pertinentes françaises, surtout celles éditées au XIX<sup>e</sup> s. donnent une idée précise du cheminement de l'implantation ottomane en Méditerranée occidentale au début de l'époque moderne. Mais malgré tous les éléments probants existant, l'histoire de cette présence continue à bénéficier d'une certaine complaisance incompréhensible de la part de nombreux admirateurs et des inconditionnels de la grandeur passée de l'empire ottoman.. La pérennisation de cette attitude et du maintien de l'idée que les Ottomans étaient les sauveurs de la foi musulmane contre le danger que présentaient les entreprises chrétiennes, particulièrement espagnoles, au Maghreb, sont totalement dépassées, infondées voire trompeuses quand on s'en tient aux faits avérés par des écrits irréfutables. Ce mode de pensée trouve, il est vrai, sa justification dans l'histoire des anciens empires musulmans qui ont valorisé la notion de l'Umma. Cet élément fédérateur dans l'islam classique mais qui a malheureusement disparu au bas Moyen Age, à l'époque où les principautés locales s'érigent en Etats indépendants et où des familles en vue fondent des dynasties souveraines à l'image de celles d'Orient. A l'époque qui nous préoccupe les réalités politiques du monde musulman au sud de la Méditerranée ont changé : elles sont le reflet des déchirements régionaux et de la mégalomanie des dirigeants.

Les ports, les rades et les baies du littoral du Maghreb central abritent aux premières années du XVI<sup>e</sup> s. des gens de mer. Brigands puis pirates et enfin corsaires, ces marins, d'origines diverses, forment une communauté bien organisée Ils sont désormais connus, dans la documentation et les manuels de droit maritimes européens, sous l'appellation peu glorieuse, à l'époque et encore de triste souvenir aujourd'hui, de corsaires/pirates barbaresques, On les accuse, à juste titre d'ailleurs, d'anéantir le commerce en Méditerranée et d'être à l'origine de l'angoisse qui tourmente les populations des côtes européennes. La plupart de ces hommes sont des renégats chrétiens ou des morisques récemment expulsés d'Espagne. Ces derniers, par dépit ou par vengeance, n'ont que mépris pour tout ce qui est chrétien et espagnol. On est bien loin de cette noblesse des actes de foi que mettent en avant les

chefs politiques et religieux pour justifier leur combat. Le dialogue et les échanges intercommunautaires qui caractérisaient les sociétés de part et d'autre du détroit de Gibraltar, il y a encore quelques décennies et en dépit des différences de tous ordres, ont disparu pour laisser place à la méfiance et la haine. L'homme chrétien ou musulman tombé entre les mains de pirates de telle ou telle obédience religieuse n'est hélas que vulgaire marchandise. Aussi dans ce climat d'intolérance et d'anarchie, les cités maritimes prennent peur et la méfiance est générale surtout à l'égard des Barbaresques.

Au XVI<sup>e</sup> s. Alger et sa province sont entourées de royaumes plus puissants et plus connus au Maghreb : Bougie et Tlemcen. Ces derniers ont la prétention de subjuguier leur faible voisin, en quête de protecteur pour survivre et sauvegarder sa liberté. Le roi d'Alger d'alors, Salem Toumi, a accepté dans un premier temps la suzeraineté du royaume de Bougie. Ils s'approchent ensuite des réfugiés andalous bien que leur expérience concernant les choses de la mer est faible. Les Andalous se lancent dans le pillage des côtes espagnoles et participent activement à la course en Méditerranée occidentale, aux côtés d'autres vagabonds souvent en rupture de ban et à la recherche d'une terre d'accueil. Pour Alger c'est le début d'une grande aventure. Et l'audace soudaine des habitants de cette province a été perçue par l'Espagne qui dispose de quelques présides sur cette côte, comme une provocation et un affront. C'était là l'occasion pour le roi d'Espagne (d'abord Ferdinand le Catholique puis Charles Quint), de poursuivre la croisade et d'endiguer le danger qui menace la chrétienté au sud de la Méditerranée occidentale. Ces premiers mouvements ont déterminé l'Espagne à occuper respectivement Oran et Bougie, en 1509 et 1510, deux places fortes d'un grand intérêt stratégique pour les forces navales. La présence chrétienne sur ce littoral, contribue dans un premier temps à modifier des alliances et aussi les mentalités. Pour secouer le joug qui les assujettit à des voisins vénaux et sans scrupule, les Algérois se " donnent " à l'Espagne (en 1510). Leur exemple est suivi par d'autres petites principautés qui rencontrent des difficultés similaires, celle de Ténès, par exemple. Cette recherche extérieure de protection est la preuve d'un désarroi difficile à comprendre au sein de la société de cette région. Le Roi Catholique qui ne s'attendait probablement pas à autant de sollicitude et de reconnaissance, peut intervenir militaire-

ment en toute l'égalité, en cette terre pour assurer les intérêts de ses protégés.

Le choix du camp espagnol implique bien entendu les obligations d'allégeance qu'un vassal doit à son suzerain. Ce sont les effets incontournables et inconfortables de ce devoir qui ont conduit les représentants des vassaux du Maghreb central à Burgos chargés de présents, emmenant avec eux les captifs chrétiens en leur possession et auxquels ils rendaient la liberté sans contrepartie. Ce rapprochement peu banal, est terni cependant par un acte peu apprécié des vassaux maghrébins et dont les conséquences d'hypothéquer l'avenir de cette nouvelle politique. En effet le roi d'Espagne a donné immédiatement des instructions au comte Pierre de Navarre pour élever une forteresse sur les îlots rocheux qui font face à la ville d'Alger connus sous le nom *penon* ou *peñon*. On voit bien à la lueur de ces événements que la présence de l'Espagne au Maghreb central, surtout au début du XVI<sup>e</sup> s. est la conséquence d'une situation politique interne incohérente marquée par la peur, l'angoisse, un sentiment d'abandon des uns et un fort esprit de fronde des autres le tout s'acheminant vers un séparatisme régional irréversible. C'est à partir d'entrechoquement de ces attitudes parfois contradictoires, de recherche d'identités locales de compromissions et d'alliances politiques qu'on voit la notion de tribalisme pour aborder l'idée encore de nation. On comprend mieux la floraison des ententes et des alliances quand 'on connaît les menaces d'anéantissement qui pèsent sur les cités comme Alger. La particularité des ententes politiques évoquées, pour une meilleure défense des intérêts communs, est leur côté éphémère et fragile. Cela laisse une porte ouverte pour d'autres changements. Les décisions prises par les responsables politiques chrétiens et maghrébins n'engagent en réalité que ceux qui les ont ratifiées. Advient-il que l'un des protagonistes disparaisse et tout est remis de nouveau en cause. Aussi à la mort de Ferdinand le Catholique par exemple, les Algérois rejettent la suzeraineté de l'Espagne en dépit de l'opposition du gouverneur de la province Salem Toumi, qui entend rester fidèle aux engagements passés. Il y a donc, encore, beaucoup à dire sur l'émiettement du pouvoir, sa nature changeante, ses détenteurs et sur ceux sur qui il s'exerce en ce début de l'époque moderne au Maghreb central comme en Ifriqiya et au Maghreb extrême. D'autre part on remarque que pour des raisons

inexpliquées (mais probablement idéologiques) une partie de la réalité historique est occultée tant par des historiens occidentaux que maghrébins du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> s. et la vérité est bel et bien dans les documents anciennement analysés (archives espagnoles) comme dans les nouveaux, pour qui veut bien aller (et sans complaisance) à la rencontre de ce passé d'une partie de la Méditerranée. Les certitudes historiques héritées du passé en ce domaine, et en ce qui nous concerne, ne sont ni complètement achevées ni absolument erronées mais perfectibles.

Les Algérois sont de nouveau divisés en deux factions. Certains craignent la réaction de l'Espagne, d'autres redoutent celle des royaumes voisins. Et toutes les principautés du littoral vivent dans l'expectative et l'angoisse d'une attaque de la marine chrétienne. Et ceux qui espèrent une issue à la crise sociale sont conscients que la solution du problème ne viendrait ni de l'Est ni de l'Ouest mais de la mer. Une fois de plus, pour échapper à l'emprise des roitelets voisins, les Algérois mettent leur destin, de leur propre chef, entre les mains de personnes étrangères. Ils sollicitent l'aide de gens de mer, des aventuriers. Un rais renégat du nom de Aroudj, en rel'che al Djedjelli, entre dans l'histoire d'Alger. Ce jour-là le sort de la petite province et de tout le Maghreb central est scellé pour plus de trois siècles. Pour se débarrasser d'un tribut peu justifié, se racheter aux yeux de ses coreligionnaires et recouvrer son indépendance, Alger tente de mettre en place une nouvelle politique. Mais malgré sa bienveillance, la menace des Hafside et de Bougie à l'est et celle d'Oran, Tlemcen voire même des Wattasside à l'Ouest demeurent préoccupantes. Les Barberousse Aroudj et son frère Kheir ed-Dine, exploitent à leur guise les difficultés politiques algéroises, s'incèrent dans la société, s'installent dans la ville qui devient bientôt la leur à la surprise des uns et à la joie des autres. Aroudj met en place une organisation de la terreur : tous les chefs politiques, opposants ou gêneurs, sont éliminés d'une manière violente. Salem Toumi a été l'un des premiers à subir le sort des indésirables. Les atrocités commises par ce personnage sanguinaire sont telles que les Algérois regardent de nouveau vers l'Espagne.

Les problèmes qui sont ici soulevés par les populations pro-chrétiennes sont d'une extrême gravité sur le plan religieux, social et économique. Les Algérois qui retournent sans cesse au giron de l'Es-

pagne pour survivre doivent faire face à la réprobation excessive des Andalous qui voient avec mépris la présence espagnole dans leur cité d'accueil. Le rôle politique de ces derniers est certes important mais on ignore, dans quelle proportion leurs idées ont contribué aux changements des mentalités aux Maghreb central et occidental (notamment à Fès et Salé où ils étaient nombreux). A l'époque tout rapprochement d'un Etat musulman et d'un Etat chrétien, même pour des raisons de survie, est interprété par les populations des Etats voisins comme une trahison et une attitude irrespectueuse à l'égard de la religion. Or les mêmes populations qui stigmatisent véhémentement les Algérois ne manifestent à leur égard aucune aide et les relèguent dans un isolement mortel. Aroudj s'auto-proclame roi d'Alger en 1516, et met en place la dynastie des forbans de la mer. Les corsaires turcs sans port d'attache accourent dans ce nouveau royaume. Après avoir consolidé sa main mise sur Alger, Aroudj fait la conquête de Ténès et de Cherchel. Ses succès lui attirent la sympathie des tribus de l'intérieur. Et dans un premier temps celles-ci se rallient à sa cause. Les Espagnols d'abord surpris par ce succès réagissent mais l'expédition menée par Diego de Vera a piètrement échoué. Ils comptaient sur un sursaut des populations autochtones mais celles-ci prises entre deux feux étaient indécises. Par peur d'expéditions punitives du vainqueur, elles s'abstiennent. Et l'anarchie est totale par la volonté d'un individu. La violence sauvage dont fait preuve Aroudj et ses hommes est absolument hallucinante. La désolation et la mort qui accompagnent tous les déplacements de ce diable d'homme n'inspirent ni la confiance ni le respect. Et les premiers partisans deviennent tous les jours un peu moins sûrs et plus circonspects. Mais malgré les outrances le corsaire transformé pour un temps en conquérant trouve encore des sympathisants dont Abou-Ziyan, roi de Tlemcen. Celui-ci, détrôné par un rival, Abou-Hammou, sollicite les services du roi d'Alger pour entrer en possession de son royaume. Dans la campagne qu'entreprend Aroudj, pour le compte de Tlemcen, on assiste au même scénario que celui déjà vu à Alger : le royaume de Tlemcen est reconquis au profit du corsaire et le roi légitime est assassiné. Il met ainsi fin à une des plus importantes dynasties du pays. En 1518 la population de ce royaume, mise devant le fait accompli, ne se résigne pas et de perdre son roi, sa liberté d'action et en plus d'acquiescer un tribut à un individu sans moral. Les Tlemceniens font appel aux Espagnols qui assiègent le forban

dans la ville. Il y sera massacré, avec sa soldatesque turque. On a pensé pendant quelques temps que l'hydre a été complètement anéantie. Et les Maghrébins à l'Est comme à l'Ouest, qui se débattent dans leurs propres problèmes, sont inquiets de la tournure que prennent les événements au Maghreb central. C'est une période politique difficile certes, où les anciennes autorités dynastiques ont montré leur incurie. Mais la fascination du pouvoir et le désir de protéger la communauté du chaos qui la guette à chaque pas, ne laissent pas les trônes vacants trop longtemps. Et les amateurs influents sont toujours trop nombreux. Leur existence est attestée par l'activité qu'ils déploient dans les zones périphériques et sahariennes, et particulièrement dans les grands centres d'échange et de haltes de caravanes tels le Tamentit, Tafilallet, Honein ou les villes étapes du Dra'. C'est là que les zaouias influentes se multiplient, prospèrent, recrutent et proposent des programmes politiques au nom de l'islam. Les chefs de file de ces mouvements religieux sont sensibles aux événements politiques qui concernent le commerce et les questions religieuses. Le lieutenant d'Aroudj, son frère Kheir ed-Dine assurant alors le gouvernement du royaume d'Alger, trouve le moyen de dénigrer la présence espagnole et mettre en avant leur cruauté contre les musulmans. Il eut le temps de ranimer la flamme des passions religieuses pour mieux asseoir son autorité.

### ***Un coup de maître.***

Les habitants du Maghreb, et particulièrement les Algérois, prennent conscience que des Barberousse et d'autres corsaires sont une calamité. D'autre part, l'existence de nombreux roitelets indépendants et leur mésentente politique exposent le pays à de fréquents mouvements de succession et de protestation. L'existence de ces soubresauts est un signe de fragilité. La volonté d'expansion et de domination des Barberousse, pour des raisons vénales, est entravée par la réaction de l'armée espagnole. La mort d'Aroudj ouvre une brèche dans la politique menée par les corsaires. Kheir ed-Dine, qui succède à son frère, débute son action par la mise en place d'une politique, moins agressive. Il entre dans les bonnes grâces des familles influentes de la province d'Alger au moment où il desserre l'étau autour de la population. Aussitôt les Espagnols voient leur crédit diminuer auprès de leurs

alliés les plus fidèles, mais n'abandonnent pas la partie pour autant. Le coup de génie de Kheir ed-Dine est de se mettre entièrement sous la protection du Sultan de Constantinople. En devenant l'homme du maître de la Méditerranée orientale, il bouleverse les pièces de l'échiquier politique en Méditerranée occidentale. Les forbans turcs se transforment en corsaires du sultan ottoman. Le roi d'Espagne, Charles Quint, doit désormais lutter contre les corsaires musulmans, vassaux du sultan. C'est ainsi que les deux grands empires du XVI<sup>e</sup> s.se trouvent face à face. Et Kheir ed-Dine bénéficie dès lors d'une aide militaire et logistique de la part de son maître.

Le rattachement du Maghreb central à Constantinople s'est fait d'une manière très particulière. C'est une occupation progressive qui débouche sur une sorte de colonisation. Les hommes du sultan, les condottiers turcs comme les désigne A. Laroui, sont fiers et forts de leur politique d'occupation, ils portent des coups dangereux aux activités maritimes de l'Europe méditerranéenne. Suite à son allégeance, le sultan gratifie Kheir ed-Dine du titre : Pacha Beylerbey. Il devient dès lors le grand amiral de la marine ottomane en Méditerranée occidentale.

Grâce aux moyens dont il dispose, à la reconnaissance de ses mérites par le sultan même et à la renommée des Barberousse en Méditerranée, Kheir ed-Dine est devenu un personnage fort écouté, craint et toujours présent dans les campagnes importantes en mer. Ses sorties mettent en alerte toutes les marines chrétiennes. En un mot c'est un homme qui sème la terreur et la désolation. En quelques années, il est devenu le maître du nord-est algérien. Ses exploits lamenent avec une certaine régularité la politique espagnole au Maghreb. Charles Quint a usé officieusement de tous les moyens pour corrompre le corsaire ottoman, en vain. Les projets de l'Espagne sont contrariés et la préservation des places fortes à l'Ouest d'Alger jusqu'au détroit de Gibraltar, constitue la priorité première. Etant donné les circonstances, il est pratiquement impossible de déloger le corsaire ottoman de son repaire. Depuis une dizaine d'années les deux empires s'observent et feignent même de s'ignorer superbement et sans aucune déclaration d'hostilité. Et ce n'est à partir de 1534, qu'on peut parler de confrontation ouverte entre les deux grands de la Méditerranée du XVI<sup>e</sup> s. Pour aller au devant des projets de l'empereur chrétien au Maghreb, le kabudan

pacha, l'amiral de la flotte ottomane, investit la Goulette pour des raisons expansionnistes et stratégiques. Mais Tunis sera reprise par Charles Quint l'année suivante. Et ces actions à répliques vont se poursuivre pendant plusieurs années.

### *Andréa Doria, un grand marin au service de Charles Quint.*

Les agissements de Kheir ed-Dine et des corsaires ottomans en Méditerranée occidentale sont un vrai désastre pour les populations du littoral européen et le commerce maritime. Charles Quint sent le besoin d'ajuster sa politique aux circonstances du moment et aux conditions particulières de la navigation en Méditerranée. La " guerilla " d'usure savamment menée par Alger détermine l'empereur à confier, à un homme rompu à la navigation en Méditerranée, la direction les affaires touchant la course et les possessions espagnoles. C'est à Andréa Doria, dès 1528, que revient cette tâche. Celui-ci possède sa propre flotte et a fait ses preuves au service du pape et de François I<sup>er</sup>. Pendant dix ans l'influence de ce nouvel amiral de la flotte espagnole en Méditerranée est rassurante. Sa présence aux côtés de Charles Quint donne du baume aux équipages. En 1538, les forces maritimes de deux empires se trouvent face à face à la Prévésa.

C'est une " rencontre décisive à laquelle l'histoire a rarement fait sa place, alors que ses conséquences emplissent l'espace entier de la mer " selon F. Braudel. On sait que Andréa Doria a manifesté une certaine réticence pour affronter les Ottomans à la Prévésa, mais Charles Quint a eu le dernier mot. Dans cette situation l'empereur a manqué de sagesse car il voulait en finir avec cette force maritime adverse arrogante qui a trop entravé ses projets méditerranéens. Aussi n'est-il plus en mesure de raisonner, ni d'écouter les conseils avisés de ceux qu'il a engagé lui-même pour concevoir une stratégie sans faille pour plier les forces ottomanes. La rencontre de la Prévésa est un désastre pour la marine espagnole. Et les Ottomans, confiants en leur force ou leur bonne étoile, pavoisent de plus belle en Méditerranée. Et Charles Quint décide d'aller en personne en mer, contre l'avis d'Andréa Doria, commander sa flotte. Pour panser les séquelles laissées par la défaite de la Prévésa Charles Quint fait preuve de détermination et de ténacité. Et l'expédition d'Alger de 1541 est l'occasion de prendre

une ultime revanche. Mais cette campagne hâtivement préparée n'augure rien de prometteur selon l'avis d'Andréa Doria. Celui-ci est entièrement opposé à cette entreprise. La plupart des marines occidentales (même celle Venise) affiche une certaine réserve. Il semble donc, si l'on se réfère à l'attitude des observateurs qui suivent le déploiement de l'empereur en Méditerranée, que cette expédition est devenue une affaire personnelle, un moyen de laver un affront, et faire oublier la défaite précédente. D'ailleurs comme l'a bien justement fait remarquer F. Braudel, " La Prévésa ne semble avoir laissé que peu de traces dans les mémoires. Et pourtant cette défaite a bien ébranlé l'esprit méthodique de Charles Quint". Pour l'expédition d'Alger on peut dire que "l'armada" de l'empereur était impressionnante. Après un débarquement réussi en ce mois d'octobre 1541, et comme dans une tragédie grecque, le ciel s'assombrit brusquement comme pour montrer que le dessein des dieux est autre, le vent se lève et des trombes d'eau s'abatent sur la ville. En quelques instants les espoirs des assaillants se sont envolés. Le spectacle de la mort, le dégoût de la guerre, la défaite, la déroute et le découragement ont profondément marqué les rescapés et les témoins. L'empereur retourne en Espagne avec un sentiment d'humiliation. Cet épisode des activités de l'empereur en Méditerranée occidentale a eu des conséquences politiques inattendues dans tout le Maghreb.

### *Les changements.*

Les entreprises espagnoles, militaires et politiques, depuis l'appel au secours lancé par Alger à Aroudj, ont accentué les ambitions politiques régionales au Maghreb. Les rivalités entre Charles Quint et Kheir ed-Dine ont dépassé depuis longtemps le cadre religieux (ont-elles d'ailleurs jamais été inscrites dans ce cadre ?) dans lequel on a toujours voulu les contenir. Elles ont désormais pour moteur le ressentiment que nourrissent deux individus l'un pour l'autre. Tous deux sont animés par des ambitions contradictoires mais répondant à l'idée éminemment mise en avant à l'époque : la grandeur de leur nation respective. Le différend est encore plus grand et plus chargé de sens quand il s'agit de l'empereur de l'Europe et d'un forban des mers qui s'est hissé au rang d'amiral de la marine ottomane en Médi-

terranée occidentale. Etant donné la personnalité de deux personnages l'escalade des hostilités est quasiment inévitable. L'orgueil et la vanité ont affaibli l'esprit de jugement de l'un et de l'autre et commettent des crimes dont les conséquences dépassent la protection du commerce et de la navigation et la libération des captifs. Il semblerait à la lumière des textes, dont la plupart n'ont pas encore dévoilé tout leur contenu, que ce qu'on a toujours voulu considérer comme une manifestation hostile à la présence chrétienne au Maghreb central comme au niveau de tout le Maghreb ne pourrait être en réalité que la manifestation d'un trop plein de malheur et de souffrance. Comment peut-on encore croire à une activité d'essence religieuse quand on remarque que la plupart des localités prises par Kheir ed-Dine sont libérées de l'autorité turque par Charles Quint et que celles sous domination espagnole sont quasiment anéanties par les corsaires ottomans ? L'appel au secours adressé aux uns ou aux autres par les populations autochtones a pour objet d'atténuer les malheurs qui frappent ces dernières.

Les tenants du pouvoir des régions intérieures du Maghreb en général, exaspérés par les massacres et les injustices qui frappent aveuglément, manifestent leur animosité aussi bien à l'encontre des chrétiens qu'à l'encontre des Ottomans. C'est aussi l'occasion pour certaines familles de revenir aux affaires et pour d'autres de demander des changements. Sur le plan politique, l'expédition de 1541 déclenche une prise de conscience quant à la légitimité ou non des familles régnantes dans l'ensemble du Maghreb. Grâce en partie à l'Espagne et malgré la politique expansionniste ottomane de plus en plus vers l'ouest, l'essentiel du pouvoir est détenu par les anciennes grandes capitales telles, Tlemcen, Fès, Marrakech et Tunis. Là où l'activité espagnole a été la plus forte les anciennes familles reprennent la direction des affaires, c'est, le cas des Hafsides et des Zayyanides. Par contre au Maroc les Wattassides, qui ont affiché depuis le début du siècle une franche ouverture vers les Etats chrétiens, voient leur politique contrariée. Ici les plans et projets de conquête de pouvoir menée par les zawiyyas des chorfa sont considérables. A cause d'eux les représentants de la dernière dynastie berbère marocaine disparaissent et grâce à eux le projet d'expansion ottomane vers l'extrême ouest méditerranéen n'a jamais abouti. Dès lors les trois Etats du Maghreb moderne sont mis en place avec une organisation propre à l'intérieur de

leurs frontières respectives. Dans ces conditions une revanche espagnole après la déroute de 1541 est peu probable, dans l'immédiat, mais la mobilisation de l'Europe méditerranéenne contre les activités intrépides des corsaires barbaresques ne connaît pas de relâchement.

L'échec de l'expédition de 1541 a induit en erreur bien des contemporains. Une brève analyse des conditions des engagements et des forces maritimes en présence permettent de comprendre, sans être un stratège confirmé, que l'erreur commise relève plus d'un mauvais concours de circonstances que de l'ignorance de l'art de la guerre. L'Empereur a payé lourdement son refus de prendre en considération les réticences de son amiral, Andréa Doria. De toutes les campagnes qui ont été menées contre les villes corsaires maghrébines, l'expédition d'Alger de 1541 demeure la plus significative et la plus lourde de conséquence sur le plan de l'organisation politique au sud ouest méditerranéen. Une partie de l'armada chrétienne, un nombre important de soldats et de marins appartenant à plusieurs nations européennes ont péri ; ils sont les oubliés de cette tragédie. Mais l'événement a galvanisé les chorfa, les chefs de zaouia et de tribus qui ont exhorté les foules à se soulever contre la présence chrétienne en terre musulmane. De la Goulette à la vallée du Dra' en passant par le Touat, Sidjilmassa et Tombouctou, le bruit de la victoire des musulmans sur les chrétiens s'est propagé. La déroute de l'ennemi a apporté aux autochtones deux certitudes : que la présence ottomane au Maghreb est une nécessité et que les anciennes structures du pouvoir doivent être rénovées.

### ***Bibliographie.***

Fernand Braudel : « Charles Quint, témoin de son temps 1500-1558 », in *Ecrits sur l'histoire II*, Arthaud, Paris 1990, pp.167-207.

« Expédition (L') espagnole de 1541 contre Alger » (traduction d'une version arabe des Ghazaouat ou "histoire des Barbarousses" *Revue Africaine*, Alger, 1891, n° 35, pp.177-206.

Charles Féraud : « Lettres arabes de l'époque de l'occupation espagnole en Algérie », *Revue Africaine*, Alger, 1873, n° pp. 313-321.

Chantal de La Veronne : *Oran et Tlemcen dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle.*

Abdallah Laroui : *Histoire du Maghreb*, Petite collection Maspero, 2 tomes, Paris 1971.

Dr., Monnereau : Voir E. Watbled.

Jacob Oliel : *Les Juifs au Sahara. Le Touat au Moyen Age*, CNRS, Editions, Paris 1994.

*Sources Inédites de l'histoire du Maroc*, Archives et bibliothèques d'Espagne, T. 1, Editions Ernest Leroux, Paris 1921.

Michel Vergé-Franceschi et Antoine-Marie Graziani (Textes réunis par) : *Les Doria la Méditerranée et la Corse*. Deuxième Journées Universitaires d'Histoire Maritime de Bonifacio 2000, Editions Alain Piazzola, Ajaccio, 2000.

Villegagnon Nicolas (Durand de) : *Le voyage et expédition de Charles Quint, empereur, en Afrique contre la ville de Argiere. La description de l'armée et voyage de l'empereur en Afrique contre la ville d'Argiere, envoyée à monsieur de Longest, traduite du latin en français*, Paris, 1542.

Watbled Ernest : « Etablissement de la Domination turque en Algérie », *Revue Africaine*, Alger 1873, n° 17, pp.287-299 et 3526-363.

E. Watbled, Dr. Monnereau : « Négociation entre Charles Quint et Kheir ed-Dine », *Revue Africaine*, Alger, 1871, n° 1, pp. 138-148.



## Postface

Ce livre affirme — et nous souhaitons que le lecteur la perçoive — une conviction que ses auteurs partagent au point d'être réunis en une même équipe de réflexion et de recherche : la Méditerranée doit être saisie dans toute son histoire de l'Antiquité pré-classique aux siècles modernes et sans isoler les unes des autres les terres asiatiques, africaines et européenne de ses rives.

Nous avons choisi de les aborder ici par des phénomènes qui apparaissent politiques et militaires mais qui nous conduisent avec l'urbanisme ou l'architecture, les techniques et les arts, à l'aménagement des territoires et, ainsi, au langage — au reste de portée politique — que constituent leur développement et les créations qui le marquent.

On est souvent tenté d'isoler les divers âges de l'histoire de ces peuples voisins de Méditerranée et les sources — textuelles ou matérielles — qui nous restituent leur vie même. Les contributions que regroupe ce livre nous ont convaincu du lien qui les unit. Comment comprendre par exemple, les créations de l'Islam omeyyade ou abbasside sans se référer à la plus ancienne Mésopotamie ou au monde byzantin ? Comment expliquer les plus surprenantes novations de l'Occident méditerranéen sans parallèles avec les terres orientales des empires romain ou islamique ? Les zones géographiques sont aussi indissociables que les grandes phases de leur histoire.

Les affrontements n'ont pas fait défaut mais ils sont à la fois ressorts de stratégies militaires, de fortifications nouvelles et aussi de pérennes symbioses. La réaction sunnite contre le mouvement shiite incarnée à partir du XI<sup>e</sup> siècle par les Saljuqides turcomans venus d'Asie et aussi, bien sûr, par les empires ibéro-maghrébin des Almoravides et des Almohades, loin de restreindre l'aire culturelle qui est la

nôtre, l'introduit à de nouveaux échanges. L'apport de l'Asie progresse vers la Méditerranée. Avec les Sanhajas venus du Sud du Sahara et leurs successeurs berbères cependant, le monde ibéro-mghrèbin s'affirme et au rebours de *ji*had-croisade d'Occident, l'art péninsulaire de racine islamique — le « *mudejar* » — devient un des éléments clés de l'Espagne et du Portugal et restera vivace en Europe méditerranéenne jusqu'à l'âge baroque.

Ainsi, nous semble-t-il que les stratégies de défense, de conquête ou de victoire — saisies aux rives de la Méditerranée en confrontant les sources qui les restituent — sont une leçon pour tous : qu'il s'agisse des villes mésopotamiennes, de l'Empire d'Alexandre, de tous les siècles héritiers de l'hellénisme ou de la latinité ou encore des sociétés médiévales et de leurs croyances, nous devons y trouver les racines partagées d'une culture polymorphe dont il nous appartient de manifester l'unité.

Deux amis qui ont participé à nos aventures d'historiens et d'archéologues, Léon Pressouyre et Georges Tate, nous ont trop tôt quittés. Ces pages qui leur sont dédiées, diront, comme ils restent vivants à la mémoire de leurs amis.

M.T.

## TABLE DES MATIERES

<b><i>Introduction</i></b>	
Noureddine Ghouali, Recteur de l'Université Abu Bakr Belkaïd de Tlemcen et Michel Terrasse	9
<b><i>Le problème des origines de la fortification</i></b>	
	11
<i>L'Antiquité pré-classique et la naissance de l'architecture militaire moyen-orientale</i>	
Jean Margueron, Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études	
<i>Images de fortifications au Proche-Orient ancien</i>	47
Béatrice Müller-Margueron, Chargée de recherches au CNRS, HDR.	
<b><i>Affrontements et stratégies de l'Antiquité tardive au Moyen Age</i></b>	
	83
<i>Défense orientale de l'Empire sous Justinien: Syrie, Mésopotamie</i>	
Georges Tate, Professeur à l'Université de Versailles Saint-Quentin	

<i>Les fortifications de Justinien sur l'Euphrate. Un état de la question : Zenobia et Resafa</i>	95
Catherine Duvette, Architecte DPLG., Ingénieur au CNRS	
<i>Le rôle des forteresses du Djabal al-Rawadif en Syrie du Nord, du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècles.</i>	113
Véronique Vachon, INRAP	
<i>Des architectures signes de victoire dans le monde ibéro-maghrébin du XII<sup>e</sup> siècle</i>	148
Michel Terrasse, Vice-Président au CTHS, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études.	
<b><i>Stratégies méditerranéennes au bas Moyen Age</i></b>	
<i>Aristocratie byzantine et stratégie d'implantation locale : le cas des Maliasènoi dans la Thessalie du XIII<sup>e</sup> siècle</i>	167
Vincent Puech, Maître de conférences à l'Université de Versailles Saint-Quentin	
<i>Stratégies chrétiennes entre deux reconquêtes : le cas du pays de Morón</i>	191
Agnès Charpentier, Docteur, Ingénieur au CNRS,	
<i>Ronda et les terres mérinides d'al-Andalus : résistance ou assimilation ?</i>	210
Laurent Loubet, Architecte DPLG., membre du laboratoire URMED	
<i>Villes de conquête et politique des émirs mérinides</i>	223
Michel Terrasse, Vice-Président au CTHS, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études.	
<b><i>Ruptures de l'âge moderne : de nouveaux modèles</i></b>	
<i>Les chantiers des fortifications de Tunis à l'époque de Hammuda Pacha</i>	240
Ahmed Saadaoui, Professeur à l'Université de la Manouba, Tunis	

<i>Les stratégies divergentes d'une ville andalouse et de ses princes : l'exemple d'Ecija</i> Martin Lavigne, Architecte DPLG.	259
<i>La défense des pays du Sous</i> Salah Saghri, Docteur en histoire et archéologie	275
<i>Rivalités hispano-ottomanes en Méditerranée occidentale au début du XVI<sup>e</sup> siècle et les changements politiques au Maghreb</i> Ahmed Farouk, Docteur, HDR., Chargé de conférence à l'Ecole pratique des Hautes Etudes	287
<b><i>Postface</i></b>	303
<b><i>Table des matières</i></b>	305